

LES CHEVALIERS

DE LA

MOUCHE A MIEL

TOME I

LES OISEAUX DE SCEAUX

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LES CHEVALIERS

DE LA

MOUCHE A MIEL

PAR

M. DE LESCURE

TOME PREMIER

LES OISEAUX DE SCEAUX



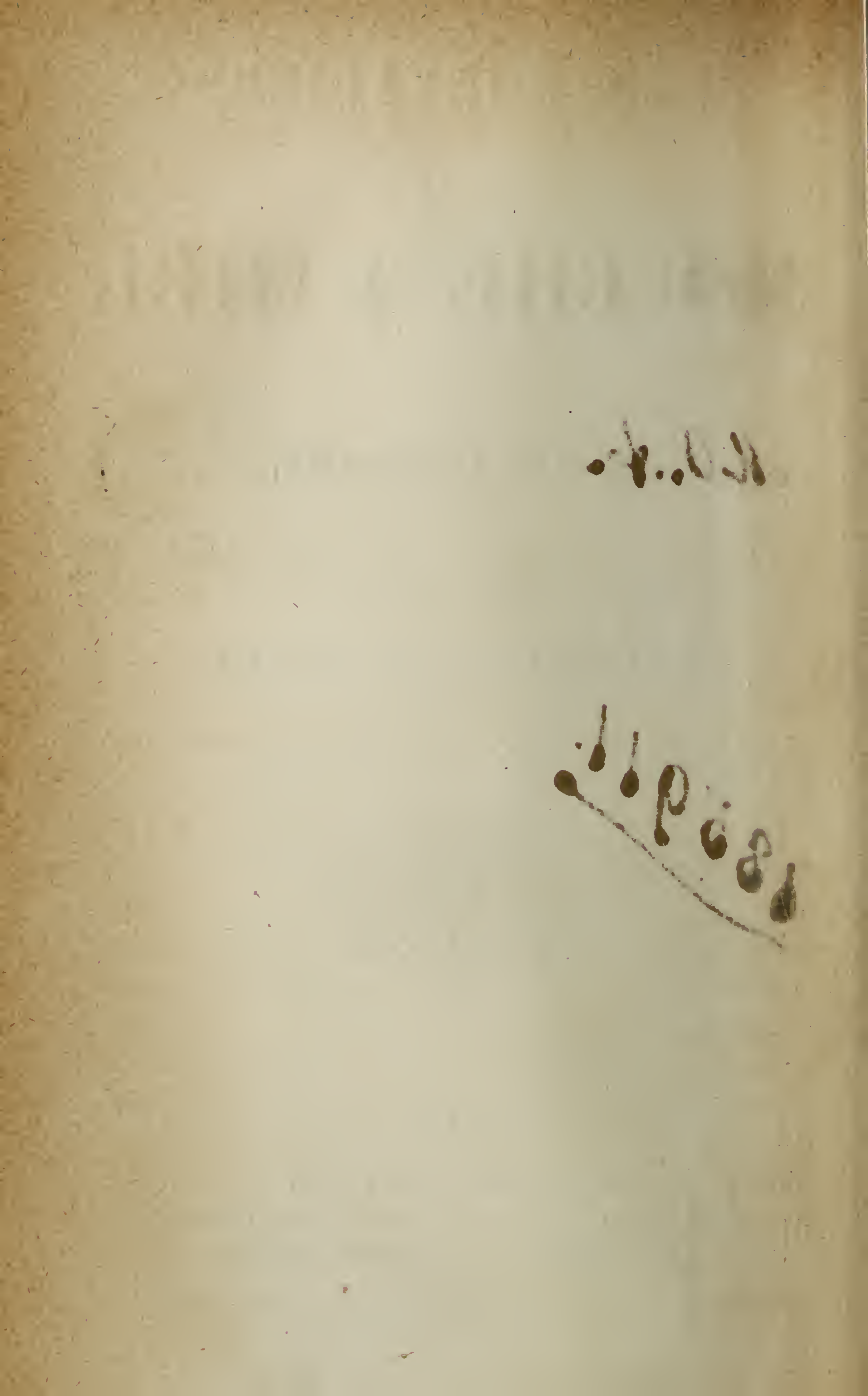
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1874



LES CHEVALIERS

DE LA

MOUCHE A MIEL

PREMIÈRE PARTIE

LES OISEAUX DE SCEAUX

I

LE DERNIER CHAPITRE DE L'ORDRE

Le jeudi 8 décembre de l'an de grâce et de damnation, de Dieu et du diable, 1718, Louis XIV ayant, depuis trois ans, cessé de vivre et de régner, et M. le duc d'Orléans, son indigne successeur à titre de Régent, gouvernant du moins mal qu'il pouvait depuis le même temps, avec le bonheur assuré, dans ce monde, aux ivrognes et aux débauchés, il y avait au château de Sceaux, résidence de Leurs Altesses récemment déchues, le duc et la duchesse du Maine, une grande réunion, couvrant d'un air inoffensif et d'un prétexte frivole d'implacables regrets et des projets vengeurs.

L'ère des *Grandes Nuits*, — célébrées par les poëtes, qui remplissaient à l'envi leur cadre ingénieux, — l'ère

des *Grandes Nuits*, dont l'imagination de l'historien ne peut aujourd'hui évoquer le souvenir féerique sans être comme transportée dans un monde enchanté, plein d'harmonieux concerts et d'éblouissantes fusées, s'était close pour jamais avec la mort de Louis XIV; et cette chute du funèbre rideau s'était opérée sur le changement de spectacle inévitable d'une minorité.

Tous les avantages d'une transition de ce genre, laborieusement ménagés, égoïstement réservés par Louis à ses enfants légitimés, devaient néanmoins fatalement leur échapper. Le grand roi avait emporté à la fois dans la tombe le regret de son impuissance à se survivre dans son ouvrage, le remords des faveurs scandaleuses surprises à son idolâtrie, et le pressentiment du prochain écroulement de ce superbe et fragile édifice de ses prédilections.

A ces bâtards d'olympiens adultères, élevés par l'imprévoyant caprice de sa sénilité jusqu'aux dernières marches du trône, il ne demeurait déjà plus, trois ans après sa mort, de leur rang usurpé, que les restes, épargnés par une dédaigneuse clémence, et une prospérité précaire et viagère, tourmentée d'impuissants souvenirs ou de décevantes espérances.

A l'éclat de l'apogée avaient succédé les rayons, mêlés d'ombre, d'un déclin encore orgueilleux. Les soucis politiques avaient remplacé les dramatiques jeux et les galants ébats. Les conciliabules mystérieux, les factieuses veilles, les trames équivoques avaient envahi les coulisses de la scène, le plus souvent déserte, des festins d'apothéose ou des joyeux décamérons.

La *Reine du grand roman* était devenue la Muse ou

plutôt la Furie d'un mercenaire et dangereux *imbroglio* de conspiration.

La proverbiale galère du bel esprit, abandonnée de ses précieuses passagères et de ses académiques forçats, avait renoncé aux voyages du Pathos et du Tendre, pour courir les aventures d'une expédition vers les châteaux en Espagne d'une restauration chimérique.

Rappelons brièvement au lecteur que le premier, presque l'unique soin de la régence du duc d'Orléans, avait été, par esprit naturel de contradiction et de nouveauté, par représailles d'une longue disgrâce, par ambition de famille et par nécessité politique, de défaire ce que Louis XIV avait fait, d'élever ce qu'il avait abaissé, d'adorer ce qu'il avait brûlé, et réciproquement.

Philippe d'Orléans s'était surtout appliqué à dépouiller au profit des Condé, alors alliés et complices, les princes légitimés, hostiles ou suspects, et dont l'opinion, devenue susceptible, réprouvait l'élévation, défi trop longtemps impuni à la pudeur et à la fierté publiques.

Le duc du Maine, réduit, en 1715, à la surintendance nominale de l'éducation du roi mineur, futur Louis XV, avait été, en 1717, destitué de l'habileté à succéder au trône, et de la qualité de prince du sang, en gardant toutefois, sa vie durant, les honneurs du Parlement.

En 1718, il avait été dépouillé de ce dernier privilége, si illusoire qu'il fût, de veiller à l'éducation du roi mineur. Renvoyé de son appartement aux Tuileries, relégué à son rang chronologique de duc et pair, privé

même des honneurs viagèrement et exceptionnellement conservés au comte de Toulouse, son frère, il s'était vu enfin réduit à ses deux charges de colonel général des Suisses et de grand maître de l'artillerie.

Alors, rendu au devoir de payer ses dettes et au droit de se consoler par les distractions solitaires de la retraite et de l'étude, il était allé essayer d'oublier à Sceaux les déceptions de sa vie politique et les mésaventures de sa vie conjugale.

Il eût sans doute accepté avec résignation, sinon sans regret, ce sort diminué et cette fortune réduite, compensés par l'espoir d'un tranquille loisir, s'il n'eût été lié, par ce fatal et ironique contraste dont plus d'un mariage offre l'exemple, à la personne du monde qui lui ressemblait le moins. Mais on ne peut éviter sa destinée. Celle du duc du Maine l'avait condamné à être, débonnaire satellite, entraîné malgré lui dans les hasards des luttes planétaires par une étoile ardente et furibonde, incapable de s'accoutumer aux sphères inférieures, et impatiente d'un choc qui la fît rebondir à son rang ou tomber encore plus bas.

Cette étoile, insouciante de la question de savoir si pour reconquérir son éclat elle ne courait point le double risque de s'éteindre tout net, ou de mettre le feu au monde (ce sont là jeux d'étoile et de prince), c'était, on l'a deviné, cette petite femme pleine de génie et d'orgueil, cette naine à l'ambition gigantesque, cette poupée vivante et charmante, déguisant, d'un sourire d'enfant, des projets de Titan, cette ambitieuse, impérieuse, fantasque, spirituelle Ludovise, dont ce soir-là même la main mignonne, réunissant

les fils de ses marionnettes, allait, sous le voile d'une inoffensive fiction, donner le signal de tragiques réalités.

Tandis que le duc du Maine, retiré dans sa tourelle, s'évertuait à traduire, d'une prose boiteuse comme lui, les vers élégants de l'*Anti-Lucrèce*, du cardinal de Polignac, son ami et encore plus celui de sa femme, celle-ci, dès le matin, dans la fiévreuse attente du rendez-vous général du soir, avait souillé de l'encre des derniers manifestes, ses doigts, qu'aurait dû colorer seulement le rouge dont elle fardait ses joues, mais qui n'eussent pas reculé devant les taches de sang.

Tout entière en effet à son impatience du but et à son mépris des moyens, ivre de colère, de vengeance et d'espoir, la fille vivace, passionnée, implacable des Condé, douée de ce tempérament de feu d'une race toujours indomptée et de cette imagination romanesque qui fit les héroïnes de la Ligue et les amazones de la Fronde, capable de monter le cheval aventureux d'une Longueville ou de tirer le canon rebelle d'une Montpensier, la fille des Condé, despotique maîtresse d'un amoureux mari, avait passé deux ans à remplir son carquois de traits empoisonnés, deux ans à soulever, à irriter les levains dont la fermentation et l'explosion pouvaient favoriser son ambition ou servir sa vengeance.

Elle avait associé ses rancunes aux regrets de cette récente dynastie espagnole qui se considérait comme exilée, et qui caressait le rêve, si l'unique et faible rejeton d'un tronc tant de fois foudroyé venait à se flétrir, d'un retour triomphal sur le trône de la patrie.

Philippe V eût été doublement heureux de ravir le sceptre à ces prétentions des d'Orléans, qui menaçaient à la fois la France et l'Espagne d'un regard de convoitise et d usurpation.

La duchesse du Maine, non contente de ces alliés extérieurs, avait cherché et trouvé à l'intérieur des instruments plus solides et de plus sûrs champions, en flattant, en tentant, en excitant les susceptibilités, les fiertés, les jalousies de cette noblesse bretonne, toujours prête aux chimères de l'indépendance et aux voluptés de la révolte, mais dont le sang ne fera que cimenter une union désormais indissoluble.

La châtelaine de Sceaux avait su enfin profiter des circonstances, au point d'avoir confondu sa cause avec celle des Parlements mécontents, déjà persécutés, et de s'être fait, des juges impatients de condamner Law à la potence, autant d'utiles clients.

Par ces prodiges d'une activité stérile, par ces chefs-d'œuvre d'une artificieuse éloquence, la duchesse du Maine était arrivée à grouper autour d'elle, sous le prétexte d'une tenue de chapitre de l'ordre badin de la *Mouche-à-Miel*, dont elle était la dictatrice perpétuelle, et à revêtir de l'uniforme de cette allégorique livrée les ambassadeurs et les chefs de toutes ces résistances coalisées, dont elle espérait atteler au char de sa fortune, de nouveau triomphante, l'effort victorieux.

Mais l'imprévoyante organisatrice de ces machinations terribles et frivoles qui couvrait du même masque de carnaval les fripons et les dupes, les fidèles et les traîtres, les héros sublimes et les héros grotes-

ques, les martyrs glorieux et les martyrs infâmes d'une cause particulière déguisée elle-même en cause nationale, avait compté sans le hasard, rarement propice aux conjurations — dont on compte peu qui aient réussi, — et tout prévu, hormis l'imprévu.

Elle avait compté sans la France, qui ne se souciait pas plus qu'au temps de la Ligue d'être Espagnole; sans les rigueurs subites d'une opinion qui allait appeler pour la première fois les choses par leur nom, ne voir en elle qu'une illustre intrigante, dans ses souteneurs parlementaires que des factieux, dans ses partisans de Bretagne que des rebelles ou des traîtres.

Elle avait compté sans le Régent, qui montra, en présence de ce double crime et de ce double danger de la guerre civile et de la guerre étrangère, des qualités de prince, celles même d'Henri IV, dont il ne s'était piqué jusque-là que d'imiter les vices. Un jour, mais un seul jour, le Régent allait se montrer à la fois l'héritier de son énergie, de son esprit et de sa clémence.

Elle avait compté enfin sans ce petit prélat limousin, ce foutriquet chafoin, dont chacun se moquait encore et dont nul se moqua plus bientôt, ce cardinal Dubois, qui devait étouffer dans le sang le suprême effort, pour se rejoindre, des tronçons épars de cette hydre de l'aristocratique anarchie, combattue par Richelieu et Mazarin; et cela avec l'énergie du premier, l'audace du second; sans ce cardinal Dubois qui devait faucher les dernières têtes bretonnes dépassant le niveau français, et couvrir le tout de sa robe rouge...

Donc, le jeudi 8 décembre 1718, par une douce soirée de ces hivers aux débuts cléments, pleins de

tiédeurs encore automnales, c'était grande fête et bruyante liesse au château de Sceaux.

La célèbre résidence était exceptionnellement sortie de l'isolement et de la disgrâce, et, comme un de ces palais ensorcelés des contes de fée, dont un coup de la baguette libératrice a levé la peine et rompu le deuil, elle se réveillait d'un mélancolique silence pour sourire à ses hôtes, de toutes ses portes ouvertes, de toutes ses fenêtres illuminées, de tous ses domestiques en gala, de tous ses équipages *in fiocchi*, une triomphale bienvenue.

Ce salut était traduit, aux oreilles charmées, par l'aubade alternée des orchestres de danse ou d'harmonie, postés dans les salles ou semés dans les abris des bosquets. Ce salut était écrit pour les yeux dans les bombes d'artifice sillonnant la naissante obscurité de la nuit, et dessinant d'un trait étincelant la masse sombre des troncs dépouillés de verdure ou le blanc profil des statues, réfléchi, durant l'éclair, par le miroir des bassins.

Suivons la foule d'élite qui débouche par toutes les rues et les avenues de la petite ville réveillée et émerveillée, dont la curiosité maligne fait le guet aux fenêtres entr'ouvertes, où le rayonnement de la lampe intérieure agite autour des noires silhouettes un nimbe rougeâtre.

Pénétrons au milieu de cet encombrement et ce bourdonnement de la cour d'honneur du château, pleine de carrosses aux panneaux de glaces, roulant vers le perron avec un bruit de tonnerre, ou de chaises de laque, à rideaux de dentelles, dont des valets hercu-

léens portent respectueusement, comme une châsse, le trône ambulant de coquetterie et de volupté.

Des carrosses à la nef octogone couronnée d'un dais à lambrequins de soie, pendant à chaque portière dorée, aux chevaux harnachés de maroquin et de velours, piaffant sur leurs fers d'argent, et secouant leur frontail empanaché; des carrosses de cérémonie et des petites chaises de fantaisie à la chinoise, damasquinées, guillochées, filigranées, émaillées au dehors, capitonnées au dedans, cages de phénix, pagodes de fétiche, parées de plumes et de grelots, descendent nonchalamment, au murmure des flots diaphanes de la mousseline et de la batiste, ou au fracas des plis du satin et du brocart, les princesses, les duchesses et les marquises, que garantissent des aiguillons de l'air les collets fourrés d'eider et les manteaux doublés d'hermine ou de zibeline.

Portées comme en triomphe dans les bras de leurs grands laquais ou de leurs petits pages, vers la première marche, elles gravissent, du bout de leur mule à talons rouges, les escaliers de marbre, où les tapis précieux assourdissent leurs pas, en scandant leur onduleux élan d'un coup sec de l'éventail frappé sur les plis de la robe à queue qui ondule sur leurs paniers.

A la grâce majestueuse de cet essor aérien, à ces vêtements vaporeux flottant comme des ailes, à ces torsades et à ces aigrettes, couronnant leur front d'une auréole d'étincelles, à ce nuage de poudre ambrée qui les enveloppe, on dirait des déesses remontant, frileuses, les nues, degrés de l'Olympe.

Mêlons-nous un moment à ces groupes épars de grands seigneurs et de grandes dames, de prélats et d'officiers, de courtisans et de robins, de financiers et d'abbés, de bourgeois enrichis, de faquins parvenus, de provinciaux endimanchés, de hobereaux mécontents, de Mississipiens ruinés, d'aventuriers en disgrâce, de joueurs sans enjeu, de capitaines sans troupes, de spadassins sans affaires, de savants futiles, de frivoles pédants, de flatteurs parasites, de pamphlétaires apprivoisés.

Tous ces visiteurs, si bigarrés de costume, si différents de visage, si mêlés de qualité, lie et crème à la fois d'une société dont les vents de Fronde soulèvent les profondeurs et confondent les surfaces, tous ces hôtes d'une nuit ou ces commensaux de chaque jour, attendaient en devisant, en s'appelant, en se reconnaissant, en se félicitant, en se raillant, en se menaçant du bâton ou en s'empruntant un écu, la possibilité d'être introduits à leur tour.

Sur la présentation de la petite carte d'invitation, gravée par Coypel, ils passaient successivement dans la première antichambre, remplie de Suisses et de gardes en hoqueton, et dans la seconde, où les dignitaires et les officiers de la maison du duc et de la duchesse du Maine faisaient le service d'honneur.

Tous appartenaient, de près ou de loin, à l'influence ou à l'autorité, à la clientèle ou à la domesticité du maître et surtout de la maîtresse de Sceaux.

C'étaient là les mille personnes qui formaient « *le particulier* » proverbial de cette princesse dont l'intimité exigeait un public.

C'étaient là les bêtes d'esprit de cette ménagerie de toutes espèces, mais surtout de l'espèce civilisée, si sauvage en certains cas, à l'appétit insatiable, au ventre humanivore, à la venimeuse dent.

C'étaient là, enfin, les oiseaux de cette volière, aux plumages divers, et aux ramages variés, qu'on appelait *la volière de Sceaux.*

Le château consistait en un grand corps de bâtiment, avec sept pavillons reliés entre eux par des galeries.

La grille d'entrée, donnant accès dans la cour principale, était soudée à deux autres pavillons, conciergerie et corps de garde.

On y arrivait par une avenue à quatre rangs d'arbres, marronniers, platanes et tilleuls, suivie d'une demi-lune qu'un fossé séparait de la cour d'honneur.

Là, selon le goût ou l'heure, le visiteur pouvait ou non se diriger d'abord vers la chapelle construite par Charles Perrault, à la coupole peinte à fresque par Le Brun, et dont Girardon avait décoré l'autel.

Elle était située à l'extrémité de l'aile gauche.

Pour le moment, négligeant ce lieu sacré, c'est vers un rendez-vous profane que nous nous acheminons.

C'est aux grands appartements du rez-de-chaussée en effet que — laissant dans sa tourelle isolée son mari travailler pour l'Académie, et confinant dans leur retraite du petit château, sous la garde de leur gouverneur et gouvernante, les deux fils et fille, encore trop jeunes pour le monde, seuls survivants d'une union sept fois féconde, — la duchesse du Maine jouit de sa délivrance des soins de l'épouse et de la mère, et reçoit ses nouvellistes et ses affidés..

C'est là qu'elle va procéder d'abord aux cérémonies symboliques et aux pompes frivoles d'une tenue de chapitre de son ordre de la *Mouche-à-Miel* et de la réception de nouveaux chevaliers.

Tel est, en effet, le but apparent de cette fête à double visage, souriant d'un côté, menaçant de l'autre, où le bal n'est qu'un prétexte, où le jeu n'est qu'un moyen, où le bruit des archets couvre des confidences de conjuration, où le feu d'artifice brode dans les airs, en caractères convenus, des signaux séditieux, où la dictatrice de l'ordre de la *Mouche-à-Miel* enfin, la joie dans les yeux et la fureur au cœur, va compter une dernière fois ses fidèles frelons, et désigner à leurs dards une tête maudite...

Entrons donc dans cette demeure historique et théâtrale; les trois coups sont frappés, le souffleur est à son poste, la toile va se lever.

Encore une minute, et nous allons assister, entre la salle de jeu, où les comparses blasés se livrent aux hasardeuses voluptés du cavagnole, du hocca ou du biribi, et la salle de danse, où les comparses frivoles ont préféré à un divertissement connu les délices de la contredanse, de la chaconne, de la gaillarde et du menuet, nous allons assister, invisible et inviolable observateur, au spectacle donné pour tout le monde, en attendant le spectacle donné seulement pour quelques-uns.

Soudain un coup de canon, tiré sur la terrasse du château, a fait cesser, pour un moment d'inévitable intermède, le bruit des conversations particulières.

A droite, les joueurs immobiles et silencieux ont

fait trêve au choc des pions, au jet des dés d'ivoire, au frôlement des cartes, et les parties sont suspendues.

A gauche sont arrêtés aussi l'orchestre, qui préludait doucement au salut éclatant d'un *tutti* de triomphe et de bienvenue, et les groupes de danseurs et de danseuses, qu'entraînaient tout à l'heure d'irrésistibles accords.

Interrompant leurs tourbillons et leurs chassés-croisés, ils se pressent aux portes, les femmes minaudant, l'éventail dans une main et le masque dans l'autre, les hommes derrière elles et madrigalisant à qui mieux mieux, celui-ci puisant au drageoir quelque bonbon exquis, celui-là prenant une pincée de fin tabac d'Espagne, et secouant galamment l'odorante poussière éparse sur son jabot.

Que va-t-il donc se passer, et quelle respectueuse attente suspend ainsi les pas et les voix, et ne laisse flotter sur l'assemblée, tout à l'heure si animée, que le bruit discret des poitrines qui se soulèvent et des mouchoirs qui s'agitent?

Eh quoi! ne devinez-vous point l'objet de cette curiosité sympathique, prête à éclater en transports d'enthousiaste admiration?

Celle qui laisse partout où elle n'est point un vide impossible à remplir, celle dont la présence est le meilleur des biens, et l'absence le pire des maux, celle vers laquelle d'avance se penchent les yeux avides de la contempler, les oreilles impatientes de l'entendre, les mains prêtes à l'applaudir, c'est la souveraine, la châtelaine, la magicienne de Sceaux, l'encyclopédique Muse, la princesse prodigue et prodige, la

femme Protée, que l'on appelle tour à tour du nom de chacune de ses créations dramatiques, la Chimène des représentations du *Cid*, la Célimène du *Misanthrope*, l'Azaneth de *Joseph*, et l'autre jour encore la Laurette de la *Mère coquette* de Quinault.

C'est elle qui va descendre en déesse, sur un nuage d'apothéose, des combles de cette aérienne retraite de prédilection, baptisée par elle *la Chartreuse*, où elle remontera tout à l'heure en simple mortelle, accompagnée de ses favoris.

C'est elle qui va paraître — au lever de ce second rideau de gaze qui nous voile, dans le fond de la salle, l'estrade où surgiront d'un coup mille lumières, — assise sur la ruche du trône de la dictatrice de la *Mouche-à-Miel*.

C'est elle qui, sur ce théâtre emblématique de son pouvoir et de ses desseins, tiendra solennel chapitre et recevra le serment de ses nouveaux serviteurs.

Mais il se fait au plafond de ce théâtre obscur, qu'un coup de baguette d'enchantement a soudain rempli de mille feux, comme un bruit de tonnerre, accompagné d'éblouissants éclairs.

Le rideau de gaze, qui semble un voile de flamme, s'écarte d'un seul coup.

Les flûtes roucoulent, les violons gazouillent, les trompettes percent, d'accord vibrants, le roulement triomphal des cymbales.

C'est elle! la voilà descendant lentement des frises sur un trône volant, au-dessus duquel s'abaisse aussitôt un dais de verdure et de fleurs.

C'est elle! c'est Ludovise, dictatrice perpétuelle de

l'ordre de la *Mouche-à-Miel*, qu'entourent aussitôt, avec une acclamation de joie et d'amour, ses fidèles chevaliers, sortant à la file, précédés de leur héraut et de leur chancelier, de chaque côté de la coulisse, et mettant, en passant devant le trône, en signe de foi et hommage, un genou en terre.

La cérémonie commence.

Mais ces préliminaires uniformes, sur un rhythme monotone, cette marche cadencée, cette salutation compassée, cette halte génuflexe de chacun des membres de l'ordre, chevaliers ou chevalières, quand ils arrivent en présence de leur dictatrice perpétuelle, de l'*Empérière de Sceaux*, couchée sur les flocons de papier de ces nuages d'Opéra, nous permettent de considérer à loisir la scène et les acteurs.

Examinons donc d'abord cette mignonne fée, mêlée de Gracieuse et de Carabosse, au visage enfantin et vieillot à la fois, qui ébauche, à l'adresse de chacun de ses sujets, un machinal sourire de fantoche, et incline avec une vivacité fatiguée et une gaieté distraite, son sceptre de reine d'abeilles sans miel, formé d'un lis artificiel vide de tout parfum.

Son Altesse sérénissime (qui eût bien voulu être royale) Anne-Louise Bénédicte de Bourbon, née le 7 novembre 1676, avait, le jour où elle nous apparaît quarante et un ans un mois révolus.

On voit qu'elle avait dépassé le temps de la jeunesse, de la beauté, de la coquetterie.

Mais il est des fous et des étourdis à tout âge; celui de la raison ne devait jamais sonner pour cette personne incurablement folâtre et fatalement espiègle,

dont l'enfance dura toute sa vie, et qui devait mourir presque octogénaire dans l'impénitence finale de la frivolité.

Anne-Louise Bénédicte, épouse à seize ans (en 1692) d'un mari de vingt-deux ans, lequel n'était autre que le duc du Maine, le second et le préféré des cinq enfants de Louis XIV et de Mme de Montespan, appartenait à la grande maison des Condé.

Elle était sortie de cette famille héroïque et romanesque, qui, par une dégénérescence rapide, était déchue, à l'époque où nous sommes arrivés, à ces types odieux ou ridicules : M. le Duc, le Faune de Chantilly, M. le comte de Charolais, l'Ogre de Saint-Maur, dans lesquels s'accusera l'irrémédiable abâtardissement d'un sang généreux, mais, dès sa source, brûlé par la passion et appauvri par de prodigues fécondités.

Henri-Jules de Bourbon, dit *Monsieur le Prince*, fils du grand Condé, eut, sans compter les fruits parasites de ses galanteries, dix enfants : quatre garçons et six filles.

Des quatre princes, le second seul survécut : M. le duc de Bourbon, qui épousa Mademoiselle de Nantes, fille naturelle de Louis XIV et de Mme de Montespan, et dont la prolifique union reproduisit les luxuriances de la fertilité paternelle.

La plus célèbre des petites-filles du grand Condé, que leur belle-sœur, la maligne et caustique duchesse de Bourbon, appelait « *les poupées du sang* », est celle qui pose en ce moment devant nous, tenant en vain droite comme un saint sacrement, devant la dévotion

solennelle de ses féaux, son espiègle et vivace petite tête d'alouette, et dont le gentil profil émerillonné rappelle moins Corneille que Scaramouche.

Telle qu'elle est, ne la vaut pas qui veut.

Cette petite femme, cette reine de Lilliput, à voix de cigale, est encore une vraie femme. Il y a une âme de géant dans ce corps myrmidonien. Et cette frêle machine d'oiseau est animée par une étincelle héroïque.

Cette petite femme possède ce je ne sais quoi qui ensorcelle les hommes et dompte la fortune.

Sans beauté, sans jeunesse, sans talent, sans bonté, elle trouve encore tous les jours, et presque naturellement, l'art de paraître avoir tous ces dons, toutes ces vertus, tout cet esprit, tous ces charmes qu'elle n'a pas, et elle gardera jusqu'au dernier moment de sa vie, par le prestige de sa volonté et son manége d'illusion, des amis et même des amants.

Cette femme sans génie sait l'inspirer. Cette femme sans foi la donne; cette femme sans enthousiasme a le talent de le feindre au point de le faire naître. Cette incurable ennuyée amuse, et, implacable, elle plaît. Elle n'est ni douce, ni bonne, ni dévouée, et elle est pourtant adorée de tous ceux même qui la connaissent, et qui trouvent du plaisir en l'adorant.

Cette fascinatrice, cette dominatrice, a gouverné et gouverne encore le duc du Maine, qui a gouverné madame de Maintenon, laquelle gouvernait Louis XIV, lequel gouvernait la France. Elle est idolâtrée de ce mari qu'elle méprise, de ses enfants qu'elle délaisse, de ses serviteurs qu'elle tyrannise, de ses ennemis

même qu'elle attirerait à ses pieds, à commencer par le Régent, si elle voulait s'en donner la peine, et si elle ne préférait le plaisir de le haïr à celui de le soumettre.

Deux anecdotes achèveront de peindre cette princesse étrange et charmante, adorable et fatale, dont l'unité est faite de contrastes, qui n'a jamais vécu que pour elle, et qui n'a jamais manqué de gens prêts, pour elle, à mourir; cette princesse chimérique et positive, cette calculatrice exaltée, au cœur froid comme un miroir, à l'esprit juste comme un chiffre, dont la conversation magique dispose même de l'éloquence, qu'elle trouve sans la chercher; cette femme qui a voulu tout savoir et qui ignore tout, mais dont l'ignorance devine sur-le-champ ce dont elle a besoin; qui a essayé de tout et a échoué à tout, mais sans être jamais ridicule ni le paraître; cette femme enfin que l'âge ne rendra point raisonnable, ni la peur de l'enfer dévote, la plus aimable des égoïstes, la plus naïve des rouées, la plus laborieuse des oisives, la plus sublime des frivoles, quand elle s'est piquée de prendre sa vanité pour de l'ambition, ses caprices pour des droits, ses passions pour des idées, et qui sera telle jusqu'au bout, roseau que tout pliera sans jamais le rompre, ni l'expérience, ni le malheur, ni la maladie, ni même la mort.

Voici ces deux anecdotes, aussi courtes que caractéristiques. Nous avons beau faire, Ludovise se peindra mieux en deux petits faits que nous ne pourrions la peindre en des millions de mots.

Un jour, madame d'Estaing, contre son attente,

avait manqué de venir; la duchesse s'en désespérait, pleurait, était hors d'elle...

— Mais, mon Dieu! lui dit madame de Charost, témoin de ces transports imprévus, je ne croyais pas que Votre Altesse se souciât tant de madame d'Estaing.

— Moi? point du tout, répondit la princesse; mais je serais bien heureuse si je pouvais me passer des choses dont je ne me soucie pas.

Tout le monde se mit à rire, et elle aussi, de cette riposte dont la naïveté cache tant de profondeur.

Le mot n'est que plaisant. En voici un qui est terrible.

Une des habituelles commensales de Sceaux, une des favorites d'une princesse qui aimait l'esprit au point de tout sacrifier à l'esprit, c'était la présidente Dreuillet, qui a fait des chansons charmantes, et dont la fécondité à les faire survécut à la facilité à les dire, car elle avait bien soixante-dix ans et était d'ailleurs très-infirme.

Un soir qu'on soupait à l'Arsenal, dans le joli pavillon que madame la duchesse du Maine y avait bâti sur le bord de la rivière, elle proposa à madame Dreuillet de chanter, ce qui était à l'ordinaire; mais ce qui ne l'était pas, c'est que ce soir-là, quoique avertie par la présidente, qu'elle se portait moins bien, elle la fit chanter dès le potage.

Le président Hénault se hasarda à faire à la déesse quelques remontrances timides sur un empressement aussi inhumain que flatteur :

— Vous avez raison, président, répondit sans se déconcerter la princesse; mais ne voyez-vous pas qu'il

n'y a pas de temps à perdre, et que cette femme peut mourir au rôti?

Et maintenant, lecteurs, vous connaissez, autant qu'on peut connaître une femme, madame la duchesse du Maine, dont le portrait physique doit succéder au portrait moral. Nous ne saurions trouver une meilleure occasion que cette circonstance, pour laquelle elle avait évidemment déployé toutes les ressources qu'une ingénieuse coquetterie prête au désir de plaire et trouve dans l'art à défaut de la nature.

La duchesse, blanche et blonde, mignonne et gracieuse, ne pouvait que gagner à l'éclat des lustres, favorable à l'incarnat de son teint, à la neige de ses épaules, à l'or bouclé de ses cheveux, au magnétisme de ses petits yeux bruns, doux, clairs et fins, au charme du malin et spirituel sourire qui étalait ses dents de souris sur la cerise de ses lèvres.

L'originalité d'invention et le goût exquis jusque dans ses plus libres caprices avaient présidé à l'ensemble et aux détails de son costume fantastique, et ne servaient pas moins ses avantages naturels, aiguisés par la colère et l'espérance de mystérieux desseins.

Qu'on se figure l'effet, au rayonnement des bougies et au murmure des violons, de l'apparition vraiment féerique de Ludovise, vêtue d'une chatoyante robe de satin vert brodée d'abeilles d'argent, drapée dans un manteau d'or, et couronnée d'un diadème formé de mouches en émeraude!

Les autres acteurs de cette scène étaient habillés, coiffés, chaussés, avec ce même luxe de fantaisie pittoresque et de couleur locale, et ils remplissaient la

théâtrale estrade de la somptueuse et spirituelle mascarade de leur costume et de leurs attributs.

En tête de la double et brillante troupe de chevaliers et de chevalières qui venait de se ranger processionnellement, dans l'uniforme statutaire, de chaque côté du trône de l'apique souveraine, se distinguaient tout d'abord M. de Gavaudun, premier gentilhomme du duc du Maine, dans l'accoutrement et les fonctions du héraut de l'ordre, et le grand-maître, ou chancelier de l'ordre, le *grand homme* de Sceaux.

C'est nommer M. de Malézieux, le plus ambitieux des insouciants, le plus actif des épicuriens, à qui une intarissable faconde tenait lieu d'éloquence, et qui suppléait au génie par l'avantage d'une universelle médiocrité; homme d'esprit, d'ailleurs, de goût encore plus, le plus serviable de tous quand il y avait intérêt et le plus aimable quand il avait le temps.

Or, arbitre de tous les plaisirs, intendant de toutes les affaires, bon à tout, employé à tout, se tirant de tout, passant d'un mémoire pour l'Académie des sciences à un discours pour l'Académie française, de l'algèbre aux petits vers, et d'une répétition de comédie à une audience donnée au parlement de la principauté de Dombes dont il était le chancelier, M. de Malézieux, qui possédait encore plus de savoir-faire que de savoir, et par-dessus le marché de tant d'occupations utiles à sa réputation, avait trouvé le temps de donner à sa fortune la garantie de plusieurs priviléges lucratifs et grasses sinécures, M. de Malézieux était certainement un homme bien absorbé.

Aussi, dans l'intimité, il n'hésitait pas, dit-on, à prendre sa revanche du perpétuel sourire de sa vie histrionesque et publique, à se dédommager, en étant impunément dur aux inférieurs, et voluptueusement hautain avec ses égaux, des contraintes et des couleuvres de la familiarité des grands.

M. de Gavaudun était vêtu d'une robe de satin incarnat semée d'abeilles d'argent, et coiffé d'un bonnet d'or en forme de ruche.

M. de Malézieux, revêtu d'un costume à peu près analogue, claudiquant dans une miroitante simarre jaune à reflets de feu, et cherchant en vain à obtenir l'équilibre des plateaux de son ironique balance de chancelier, préludait, sous ce déguisement modeste, à la surprise de la fantastique métamorphose qui devait être le coup de théâtre de la soirée.

A peine eut-il introduit les quatre nouveaux récipiendaires, destinés à combler les vides du chiffre fatidique de trente-neuf, nombre inflexible des membres de l'ordre, et placé en présence du trône, en habit blanc de néophyte, les quatre futurs chevaliers que le chancelier, profitant de la diversion de cette présentation solennelle qui concentrait tous les regards sur le groupe formé de Ludovise et du quadruple objet de sa faveur nouvelle, s'esquiva dans la coulisse.

C'était pour reparaître bientôt, mais cette fois invisible et caché dans les flancs d'une ruche monumentale, que quatre valets, déguisés en frelons, apportèrent cérémonieusement sur la scène, et placèrent au milieu d'un tapis vert semé d'abeilles d'argent.

Cet incident passa presque inaperçu à la faveur des préliminaires de la cérémonie de réception.

Les chevaliers et chevalières de la *Mouche-à-Miel*, à qui le héraut de l'ordre avait successivement présenté leurs futurs confrères, venaient de les entourer avec une pantomime de salutation et de félicitation, que la symphonie et les chœurs placés dans la coulisse traduisaient concurremment par le double allegro des instruments et des voix.

Après cette congratulation réciproque et cette cérémonieuse mêlée, le parrain et la marraine, désignés d'avance pour assister chaque novice, placèrent entre eux leur filleul, le parrain à droite, portant la cotte de drap d'or semée d'abeilles d'argent, la marraine à gauche, prête à présenter à Ludovise l'insigne, c'est-à-dire la médaille de l'ordre.

Cette médaille commémorative de la fondation, et frappée le 11 juin 1703, était d'or et pesait trois gros soixante grains.

Sur l'une des faces on voyait l'effigie de la duchesse du Maine, avec la légende en lettres initiales : « *Anne-* » *Marie-Louise, baronne de Sceaux, dictatrice perpé-* » *tuelle de l'ordre de la Mouche.* »

Dans le champ du revers une abeille volait vers une ruche entourée de la fameuse, ambitieuse, coquette, galante, maligne et juste devise empruntée, par un choix prophétique, à l'*Aminte* du Tasse :

> Picciola e l'ape, e fa col picciol morso
> Pur gravi e pur moleste le ferite.

On avait raccourci, par un heureux laconisme, la pensée, réduite à cette expressive formule nuptiale et

martiale, propice à toutes les allusions de l'amour et de la haine :

> Piccola si, ma fa pur gravi le ferite.

C'est-à-dire à peu près :

> La plus petite fait les plus grandes blessures.

Pour donner une idée du personnel de l'ordre de la *Mouche*, nous dirons seulement les noms des quatre parrains et marraines qui avaient accepté la mission d'assister les quatre gentilshommes bretons, dépêchés à Paris par la noblesse de leur province, soulevée contre le despotisme maladroit du maréchal de Montesquiou, à la suite d'événements que nous résumerons plus tard.

Ces dispositions à la révolte de la noblesse de Bretagne, aigrie par une longue lutte, avaient paru bonnes à encourager à la duchesse du Maine, et par un choix hardi, qui excluait des candidats d'un nom plus illustre et d'un plus haut rang, mais dans des conditions moins utiles à sa politique, elle avait consacré, en s'affiliant les quatre personnages qui figureront parmi les héros de cette histoire, l'alliance à son profit de tous les mécontentements du royaume.

Elle n'avait donc rien négligé pour donner à la cérémonie emblématique, aussi sérieuse au fond que ses apparences étaient frivoles, de la réception et du serment, une magnificence et une solennité exceptionnelles, capables d'inspirer à ceux qu'elle voulait enivrer la plus haute idée possible du crédit de la princesse et de la faveur de la femme, d'imposer à leur imagination et même à leur sensibilité.

C'est une séduction pleine, en effet, de toutes les illusions et de tous les enthousiasmes qui allait s'exercer sur ces gentilshommes provinciaux, tombés des âpres cieux d'une vie presque sauvage, dans toutes les surprises et toutes les douceurs de l'Olympe de Sceaux, où les déesses et les nymphes savaient, au besoin, s'humaniser, dans cette campagne de l'hôtel de Rambouillet, où une préciosité spirituelle rendait plus nobles et plus piquantes la langue et les façons d'une galanterie romanesque.

Il est permis de pardonner un peu d'éblouissement et d'enivrement à ces quatre favoris improvisés d'une petite cour pleine des traditions et des moyens des Médicis, où l'ambition se servait des armes de l'esprit, où l'amour recrutait pour la haine, et qui se voyaient placés entre les plus aimables parrains et les plus gracieuses marraines que puisse rêver une imagination juvénile.

C'étaient, en effet, ni plus ni moins que la spirituelle, gourmande, coquette duchesse d'Estrées, la fille du duc de Nevers, celle qu'on appelait *Api*, et qui devait mordre et laisser mordre si volontiers à la pomme d'amour de notre mère Ève; la duchesse d'Albemarle, autrefois Mlle de Lussan, fille d'honneur de la duchesse du Maine et mariée par elle à ce grand bel homme qui n'avait d'autre fortune que son origine, mais quelle origine! fils naturel de Jacques II; la sémillante, entreprenante, ensorcelante par l'esprit plus encore que par la beauté, duchesse de Villars-Brancas, ci-devant mademoiselle de Moras; enfin, la marquise du Deffand, alors jeune, jolie, galante, heureuse de voir et d'être

vue, en attendant l'heure du désabusement, de la cécité, du trône de la philosophie, et du sceptre de la conversation.

Les parrains n'étaient pas moins remarquables et caractéristiques que les marraines.

On reconnaissait d'abord, à ce poste de patronage et de parade, le comte de Clermont, un vieillard encore aimable, parfait courtisan, d'un beau visage, de grand air, sans autre esprit que celui du monde, mais en faisant si habile usage qu'il fut un des hommes à bonnes fortunes de son siècle, et successivement aimé de la princesse de Conti, de Mlle Chouin, de Mme de Parabère.

A côté de lui se faisait remarquer, malgré sa petite taille et son corps exigu, par son frétillement, son sautillement, son gazouillement de moineau franc, un des plus singuliers dans cette collection, riche cependant en curiosités, qu'on appelait *les abbés de Sceaux.*

Cette suite de figures plus mondaines et littéraires qu'ecclésiastiques, comprenait, en dehors de notre joli gnome à rabat, l'abbé de Vaubrun, digne frère de la duchesse d'Estrées, nouvelliste par excellence et complimenteur en chef; l'abbé de Chaulieu, l'Anacréon du Temple; l'abbé de Vertot, un Retz à l'eau de rose, l'historien élégant des conjurations anciennes et modernes, l'homme au siége tout fait en toutes choses; l'abbé de Saint-Pierre, le rêveur d'Arcadie, l'utopiste de la paix perpétuelle; l'abbé d'Entragues, homme-femme, à coiffe, à éventail, à rouge et à mouches, toujours de frais rasé, tignonné, pomponné, festonné comme l'abbé de Choisy, son modèle, au temps de la

comtesse des Barres; enfin et surtout l'abbé Genest.

Oh! celui-là mérite qu'on s'y arrête, quoiqu'il ne brille, à cet instant de notre récit, que par son absence.

Celui-là, avec son inséparable acolyte, son compère Malézieux, forme le duumvirat des indispensables de Sceaux.

La duchesse a une telle habitude de leur présence, de leurs services, de leurs tours de force, qu'il est à craindre qu'elle ne puisse s'accoutumer à leur disparition, et qu'elle ne se surprenne à les regretter.

Malézieux toutefois tiendra bon, quoiqu'elle doive l'enterrer; mais Genest va se laisser mourir, quoique immortel de par l'Académie, tout comme un autre, et semble déjà couver ce mauvais coup.

Ce sanguin est devenu soudain bilieux; ce gras et gros homme a maigri. Ce jovial buvetier et coupletier a des accès de mélancolie. Pourquoi? Nul ne le sait. Il l'ignore lui-même.

Peut-être est-ce que cet homme, qui semblait tout tête et tout ventre, mais surtout tout nez, s'est trouvé par hasard un petit coin, un petit reste de cœur qui souffre de l'abaissement de la fortune de ses maîtres et de l'éclipse de cet astre des *Grandes Nuits*, dont il fut le profane poëte.

La révocation de l'édit de 1714 lui a été funeste. Ce premier chagrin de sa vie l'a si fort blessé que le second l'abattra. Les adversités qui vont suivre l'achèveront. Ce type parfait du bon vivant est déjà un homme mort.

Voilà pourquoi l'on cherche en vain, sur cette scène

en deuil de son absence, où Malézieux opérera seul, gardant malgré lui toute la peine et tout le profit de succès si longtemps partagés, son habituel compère, l'abbé rabelaisien qui a fait une abbaye de Thélème de son ermitage faunesque du Plessis-Piquet.

Parmi les dieux des bois, surtout n'oubliez pas
Celui, vêtu de noir, qui porte des rabats,

l'abbé à la culotte déraillée, l'abbé au nez gigantesque, formidable, proverbial, légendaire, dont la subite et exhilarante vue a fait perdre au roi Louis XIV lui-même les étriers de son olympienne gravité, l'abbé Pégase, l'abbé Rhinocéros, l'abbé au nez promontoire, au nez où il pleut dedans, *Carolus Genestus Naso;* enfin, pour tout dire en un mot, et figurer l'exubérance de cet appendice accessoire chez les autres et chez lui principal, par une contraction significative : *l'abbé Nez.*

Voici maintenant le plus illustre des quatre présidents familiers de Sceaux, des courtisans et courtisés de Thémis, des chats fourrés et herminés qui font patte de velours à la souris Ludovise, le président de Maisons, le président de Blamont, le président Hénault.

Celui-là n'est autre que leur illustre chef, futur chancelier des combinaisons mystérieuses de l'avenir, le président de Mesmes, de l'Académie française et du bureau d'esprit de Sceaux, celui qui a son rôle dans toutes les comédies qui s'y jouent ou qui s'y préparent, le *majordome*, le *grand artificier* des sobriquets d'intimité.

Enfin, voilà notre quatrième et non le moins curieux, ni le moins remarquable parrain.

C'est le marquis de Saint-Aulaire, un homme de cour, qui à soixante ans s'est avisé de se faire homme d'esprit, et y a réussi du premier coup par le génie de l'impromptu. Son chalumeau est bien léger, mais il est à lui. Son originalité n'est qu'un filet d'eau, mais elle coule de source.

On n'est pas plus galant que ce berger à cheveux blancs, dont la verte vieillesse s'est tout à coup prise à chanter, comme un oiseau caché dans le fond d'une ruine, et dont le sourire sans dents a fait des conquêtes.

En tout bien, tout honneur, s'entend; mais il n'en convient pas.

Cet aimable obstiné, dont la vie tient dans un souffle et la gloire dans un madrigal, a la coquetterie de se croire encore redoutable, et il affiche en vers des prétentions qu'il ne soutiendrait pas en prose.

Tel triomphe idéalement qui succomberait en réalité.

Ce n'est pas l'avis du marquis de Saint-Aulaire, dont l'éternel printemps, imperturbable en paroles, s'opiniâtre à provoquer une épreuve que nulle femme ne redouterait, mais que toutes esquivent par crainte de ce malin *fiasco* dont le ridicule est partagé.

Nulle ne se prend donc au poétique piége d'un amoureux à qui rien ne manquerait s'il n'avait quarante ans de trop.

C'est en vain qu'à la duchesse du Maine, *sa bergère*, à qui il a fait accepter, à force de grâce et d'esprit, ce titre compromettant, il a répondu, un jour

qu'elle lepressait de lui dire je ne sais quel secret :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étois Apollon, ne serait pas ma muse;
Elle seroit Thétis, et le jour finirait.

C'est en vain qu'une autre fois que la princesse dissertait, quintessenciait et philosophait à propos de Descartes et de Newton, le vieux Sylvandre, apostrophé sur son dédaigneux silence, a répliqué :

Bergère, détachons-nous
De Newton, de Descartes;
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes, des cartes, des cartes!

Enfin, c'est en vain qu'humilié d'une peu flatteuse clémence, Alcandre, profitant de l'occasion de défier en face ces pudeurs qui ne sont pas celles de la vertu, s'est écrié, un jour que la duchesse du Maine l'engageait à aller à confesse comme elle :

Ma bergère, j'ai beau chercher,
Je n'ai rien sur la conscience,
De grâce, faites-moi pécher :
Après, je ferai pénitence.

Il n'a été puni de tant d'audace que par la riposte suivante, vraiment de main de femme et de piqûre d'abeille :

Si je cédois à ton instance,
On te verroit bien empêché,
Mais plus encore du péché
Que de la pénitence.

Mais tandis que nous nous oublions à notre galerie de portraits, la cérémonie continue son cours, et notre

récit doit s'arracher à l'observation pour suivre l'action.

A un signe de Ludovise, le héraut de l'ordre avait appelé, d'une voix retentissante, le premier récipiendaire.

— Chrysogone-Clément de Guer, marquis de Pontcallec.

Celui-ci s'était avancé, entre la duchesse d'Estrées et le comte de Clermont, et s'était agenouillé aux pieds du trône de Ludovise.

Elle laissa tomber sur lui un regard de gracieuse bienveillance, tandis que le héraut, après avoir passé au néophyte sa cotte de drap d'or semée d'abeilles d'argent, récitait le grimoire statutaire, la baguette étendue sur le front de l'apprenti chevalier dont il requérait le serment.

— Vous jurez et promettez une fidélité inviolable, une aveugle obéissance à la grande Ludovise, dictatrice perpétuelle de l'ordre incomparable de la *Mouche-à-Miel*. Jurez par le sacré mont Hymette.

Le marquis de Pontcallec prononça la formule du serment, ainsi conçue :

— Je jure, par les abeilles du mont Hymette, fidélité et obéissance à la dictatrice perpétuelle de l'ordre, de porter toute ma vie la médaille de la *Mouche*, et d'accomplir, tant que je vivrai, les statuts de l'ordre ; et si je fausse mon serment, je consens que le miel se change pour moi en fiel, la cire en suif, les fleurs en orties, et que les guêpes et les frelons me percent de leurs aiguillons.

A ces mots, comme à un signal, le haut de la ruche

gigantesque qu'on avait portée sur la scène, et qui recélait dans ses flancs la merveille du jour, se découvrit avec fracas. Assis sur son trône de cire, au-dessus duquel le couvercle déployé de la boîte à surprise étendit une sorte de baldaquin, apparut M. de Malézieux, déguisé en une monstrueuse mouche à miel, et allongeant vers le nouveau chevalier, au cas où il faillirait à son serment, la menace d'un dard de trois pieds de long.

Cette métamorphose et cette pantomime de l'ingénieux impresario des spectacles de Sceaux eurent un grand succès de machine et de décor, d'allégorie et d'allusion. Le bruit des applaudissements mêlés d'éclats de rires qui ébranlèrent la salle ne permit qu'au bout d'un entr'acte de quelques minutes à M. de Gavaudun de poursuivre son office, et de réciter les sept autres chapitres des statuts et commandements de l'ordre, suivis, à chaque pause, du solennel *juro*, prononcé le bras étendu vers celle qui en était l'objet.

M. de Gavaudun continua donc les questions sacramentelles, que nous répéterons à la file, sans les séparer par la reproduction d'une uniforme réponse.

— Vous jurez et promettez de vous trouver dans le palais enchanté de Sceaux, chef-lieu de l'ordre de la *Mouche-à-Miel*, toutes les fois qu'il sera question d'y tenir chapitre; et cela, toutes affaires cessantes, sans même que vous puissiez vous excuser, sous prétexte de quelque incommodité légère, comme goutte, excès de pituite, gale de Bourgogne.

— Vous jurez et promettez d'apprendre incessamment à danser toutes les contredanses, comme le Furs-

temberg, la Ferlane, le Pistolet, l'Amitié, la Chasse, le Derviche, la Sissone, les Tricotets, Madame de la Mare le Pet-en-Cul et autres, de les danser encore plus volontiers, s'il le faut, pendant la canicule que dans les autres temps, et de ne point quitter la danse, si cela vous est ainsi ordonné, que vos habits ne soient percés de sueur et que l'écume ne vous en vienne à la bouche.

— Vous jurez et promettez d'escalader généreusement toutes les meules de foin, de quelque hauteur qu'elles puissent être, sans que la crainte des culbutes les plus affreuses puisse jamais vous arrêter.

— Vous jurez et promettez de prendre en votre protection toutes les espèces de mouches à miel, de ne faire jamais de mal à aucune, de vous en laisser piquer généreusement sans les chasser, quelque endroit de votre personne qu'elles puissent attaquer, soit joues, bras, jambes, etc., dussent-elles en devenir plus grosses et plus enflées que celles de votre majordome.

Cette allusion épigrammatique à la goutte et à l'enflure habituelle du président de Mesmes ne manqua pas d'exciter, comme à l'ordinaire, les sourires de l'assemblée, et même ceux de la victime de cette inoffensive malice.

— Vous jurez et promettez de respecter le précieux ouvrage des mouches à miel, et, à l'exemple de votre grande dictatrice, d'avoir en horreur l'usage profane qu'en font les apothicaires, dussiez-vous crever de réplétion.

— Vous jurez et promettez de conserver soigneusement la glorieuse marque de votre dignité, et de ne jamais paraître devant votre dictatrice sans avoir à

votre côté la médaille dont elle va vous honorer.

A ce moment, la duchesse d'Estrées présenta à la princesse la médaille d'or, suspendue au ruban citron, et le marquis de Pontcallec, après avoir baisé la main potelée de sa dictatrice, vit cette main passer à son cou les insignes de l'ordre, tandis qu'éclatait un triomphal *tutti* de trompettes et de cymbales, accompagnant les chœurs chantant la bienvenue au nouveau chevalier.

Viva sempre, viva ed in honore cresca
Il nuovo cavaliere della Mosca!

Tandis que le marquis de Pontcallec, définitivement initié, quitte à reculons l'orbe sacré, où il est remplacé, à l'appel du héraut, par Laurent Le Moyne, chevalier de Talhouët, examinons rapidement l'un et l'autre de ces deux personnages essentiels du drame qui va succéder à la comédie.

Le marquis de Pontcallec était l'unique fils (il avait une sœur dont il sera question plus tard) de Charles-René de Guer, comte de Pontcallec, et de Bonne-Louise Le Voyer, dame de Trégomar et de la Haie-Painel.

Il appartenait à une branche cadette de cette illustre maison de Bruc de Malestroit, une des plus considérables de la Bretagne.

Sa famille jouissait d'un grand crédit dans les évêchés de Vannes et de Quimper, où elle était anciennement établie, et où elle possédait de grands biens. Le principal fleuron de cette couronne seigneuriale était la terre de Pontcallec, qui s'étendait sur une douzaine de paroisses et avait été érigée en marquisat depuis 1657. L'aîné de la maison en avait pris le titre dès sa

majorité, du consentement et même à l'instigation de son père, qu'on avait alors appelé : *Monsieur le Comte.*

Mais des spéculations aventureuses du comte, la part mystérieuse qu'il semblait avoir prise aux soulèvements qui marquèrent l'administration du duc de Chaulnes, les sacrifices qu'il avait dû faire à une popularité suspecte, les conséquences d'une répression implacable et quelque peu vexatoire, car elle avait étendu ses rigueurs non-seulement sur les coupables avérés de la révolte du timbre et du tabac, mais jusqu'à ceux qui auraient pu l'être, toutes ces causes avaient quelque peu entamé le patrimoine jadis opulent d'un gentilhomme disgracié, écarté à jamais de la cour et de ses faveurs, réduit, pour lui et les siens, à l'isolement et à l'oisiveté de la vie provinciale et féodale.

Il n'en faut pas davantage pour provoquer et précipiter la décadence d'une grande fortune, dont l'équilibre est perpétuellement compromis par l'excès de la dépense sur la recette, qu'obèrent les hasards sans compensation des mauvaises années, et que les gens de loi commencent à ronger sourdement.

Il demeurait encore de la moelle dans les os de ce squelette d'une grande fortune, mais l'appétit des procureurs vient en mangeant, et les procès engendrent les procès.

D'un autre côté, depuis bien des années déjà, les effets avaient doublé avec les causes.

Aux prodigalités du père s'étaient jointes celles du fils, qui avait porté dans le plaisir toute la fougue d'un tempérament orageux. Il s'était abandonné aux petites passions, faute d'occasions pour les grandes, avait dé-

pensé sans compter, au jeu de l'amour et à l'amour du jeu, son cœur et son argent, et avait été obligé récemment de renoncer à Paris, à ses joyeuses pompes et à ses œuvres profanes, par suite de l'épuisement des ressources nécessaires pour entretenir un train d'existence ruineux.

Le marquis de Pontcallec, à peine échappé au cercle habituel des fautes et des hasards de la première jeunesse, avait dû, pour éviter l'inévitable réforme, se défaire de son brevet de cornette de chevau-légers, et revenir au manoir paternel ronger le frein domestique, tour à tour en proie à des souvenirs importuns ou à d'impatientes espérances.

Dès que Louis XIV fut mort et qu'eut commencé ce gouvernement précaire d'une Régence, toujours propice aux ambitions hardies, l'officier retiré, devenu meneur parlementaire et fauteur d'opposition aux états, n'avait pas tardé à se faire noter par le maréchal de Montesquiou en tête de ces gentilshommes remuants et chimériques, héritiers des traditionnelles erreurs, sur lesquels l'autorité royale, au premier ferment de Ligue ou de Fronde, dans un pays toujours prêt à se liguer ou à fronder, devait avoir l'œil et mettre la main.

Cette défiance du gouverneur, partagée par l'intendant Ferrand et son successeur Feydeau de Brou, avait, par un contraste obligé, attiré sur Pontcallec, auquel sa mâle beauté, sa grâce rude et des aventures tour à tour romanesques ou héroïques, créaient un utile prestige, l'attention et la faveur du parti qui cherchait à exploiter des prétentions indomptées au

profit des rancunes de la duchesse du Maine et des ambitions espagnoles.

Ce simple aperçu suffit pour nous permettre d'apprécier au moral et de deviner au physique un gentilhomme dont nous verrons, dans la suite de cette histoire, se développer à loisir les qualités et les défauts; Hercule breton à tête d'Antinoüs, taillé, par une sorte de prédestination dont il portait le caractère dans toute sa personne, pour les hasards de la guerre et de l'amour, fait pour la lutte plus que pour l'intrigue, pour l'action plus que pour la spéculation; de ceux enfin qui, lorsqu'ils ont embrassé une cause, la suivent jusqu'au martyre et se font tuer pour elle, lorsqu'ils n'ont plus que leur vie à lui donner.

Le chevalier de Talhouët (pour continuer cette revue sommaire et caractéristique), qui venait de succéder à Pontcallec dans les frivoles honneurs de l'initiation, et de s'agenouiller, plein d'une extase austère, devant le trône de l'idole la moins digne d'un hommage aussi exalté, était en tout le parfait contraste de son chevaleresque et superbe compagnon.

Il n'y avait rien en lui de ces apparences titanesques, de cette sauvage majesté, de cette âpre éloquence, de cette étrange poésie, de ce charme fatal; rien de ce front sourcilleux, couronné de cheveux noirs et drus, parsemés d'épis aux fauves lueurs, de ces regards sombres, traversés d'éclairs d'acier, de ces lèvres sardoniques, ombragées d'un poil léonin, de cette voix tonnante, de cette frémissante main, fouillant sous la dentelle une poitrine hérissée ou caressant fiévreusement la garde de l'épée, rien enfin de tout ce qui attirait

et repoussait à la fois la sympathie dans son bel et farouche ami.

Le chevalier Le Moyne de Talhouët était d'une gravité simple, d'une fierté modeste, d'un esprit élevé, d'un cœur tendre, d'une imagination mystique, d'un œil pensif, d'un sourire voilé.

Il tenait du prêtre plus que du soldat.

Sa main blanche avait, comme son âme, des délicatesses toutes féminines.

Sa démarche trahissait, dans sa lenteur indécise, l'habitude des promenades méditatives et solitaires.

Sa voix avait je ne sais quoi d'intime et de profond; son regard s'éclairait de je ne sais quel reflet de lampe intérieure.

Ses longs cheveux blonds, son front d'un ivoire jauni, ses yeux bleus, ses lèvres minces, son visage ovale, maigre et pâle avec de subites teintes rosées, attestaient, en vertu de l'harmonie entre le physique et le moral, un caractère doux, une vie calme, des goûts studieux, des tendances pieuses.

Et en effet, M. de Talhouët, aussi bon que Pontcallec était fort, aussi réfléchi qu'il était emporté, représentait dans leur association l'expérience des idées à côté de celle des passions, la curiosité de l'esprit à côté de celle des sens, l'ambition désintéressée de l'utopiste à côté du patriotisme borné du factieux.

Sensible seulement au triomphe de l'intelligence et de la charité, M. de Talhouët, tout en pratiquant les moyens séditieux, par suite des entraînements de l'amitié et de la fatalité des circonstances, préférait, dans les prévisions de cette lutte prochaine, dont l'astre rosé,

qu'allait empourprer le sang de la noblesse bretonne, se levait au milieu des théâtrales délices de Sceaux, les moyens moraux et légaux; il en prêchait la supériorité, qu'on ne pouvait nier en sa présence.

Il était, en effet, le type parfait et la vivante image des succès de la persuasion et de la sympathie.

De sa vue, de son silence même se dégageait une irrésistible grâce de prosélytisme.

Quand il parlait, on était gagné, ce qui vaut mieux que conquis; éclairé, ce qui vaut mieux qu'enflammé.

Tel était l'homme dont le lien d'une cause commune et l'attrait des contrastes avaient mêlé la destinée à celle de Pontcallec. Tel était l'homme qui devait, avec toutes les qualités qui manquaient à celui-ci, seconder ses efforts et diriger ses vues, sans parvenir à éviter des fautes inévitables, et sans vouloir se dérober aux suites funestes d'un sort bientôt prévu.

Car M. de Talhouët, sous ses dehors timides, cachait un tenace courage, une inébranlable fermeté.

S'il préférait le triomphe du droit à celui du fait, l'œuvre de la plume à celle de l'épée, et s'il était plus porté par sa nature à convaincre qu'à combattre, ce n'est pas qu'il craignît la force ou redoutât le danger.

C'était un pacifique, héroïque au besoin, qui aimait mieux que les autres les victoires qui prouvent quelque chose et les succès mérités; voilà tout.

On ne l'ignorait pas au régiment de Senneterre, où il avait servi comme capitaine et donné l'exemple de tous les courages.

On ne l'ignorait pas non plus en Bretagne, où l'on révérait Talhouët autant qu'on admirait Pontcallec, où

les évangéliques vertus du premier n'étaient pas moins populaires que les homériques exploits du second, où l'on regardait comme un héros de roman l'homme capable de se vanter sans mentir de donner les plus beaux coups d'épée de la province de Du Guesclin et de Du Manoir, et comme un saint de légende, l'homme capable de nier par modestie les dix blessures qu'il avait reçues par générosité.

Cette différence achèverait de peindre celui qui devait être l'âme de la conspiration dont Pontcallec allait être le chef, la tête de cette révolte dont il allait être le bras, le sage conseiller de cette folle équipée, le loyal martyr de cette héroïque trahison, s'il n'était à noter entre eux un contraste plus caractéristique encore et d'un suprême effet.

Aussi honnête que Pontcallec était vicieux, nourri des lettres sacrées autant que celui-ci l'était des profanes, mûri non aux fièvres corrosives de la passion, mais aux salutaires chaleurs de l'idée, M. de Talhouët avait traversé sans même y souiller son pied les fanges du siècle.

Son expérience n'était pas une corruption.

Il était passé, de bonne heure orphelin, de l'adolescence à la maturité à travers la liberté de l'état militaire, sans rien perdre de sa pureté et même de cette pudeur virile, si rare et plus touchante encore que la virginale pudeur.

Fidèle époux d'une femme vertueuse et charmante, père adoré d'angéliques enfants, M. de Talhouët avait cherché et trouvé dans les devoirs et les plaisirs domestiques, qui ne refusent rien à la nature sans rien coûter à l'innocence, ce bonheur que Pontcallec avait en

vain poursuivi à travers les inquiètes voluptés de la vie profane, mais que les luttes civiles ôtent à qui le possède sans le procurer à qui l'espère.

Les deux autres compagnons qui complétaient cette réunion extraordinaire d'hommes si divers, et qui vinrent, après Pontcallec et Talhouët, recevoir les insignes de l'ordre de la *Mouche-à-Miel* et l'accolade menaçante du dard de Malezieux, étaient aussi, quoique avec un relief moindre, de curieux et singuliers personnages.

François du Couedic était le seul du quatuorvirat qui eût dépassé l'âge des dernières étourderies, si l'on n'en faisait pas à tout âge.

Ancien capitaine aux dragons de Bellabre, officier de fortune quoique écuyer, il venait, après les vicissitudes de vingt-huit années de services méconnus, qui l'avaient découragé de la gloire sans le dégoûter des aventures, de suspendre son épée au foyer délabré de sa pigeonnière, jurant que l'on ne l'y prendrait plus, qu'il voulait désormais soigner à loisir ses rhumatismes, faire tranquillement son salut, chaque dimanche, au banc d'œuvre de sa petite église à toit de chaume, et ne plus tenter la fortune qu'en jouant aux veillées avec son curé.

O vanité des résignations et des humilités humaines !

M. du Couedic avait compté sans l'entraînement de l'habitude, de l'ennui, du patriotisme ; et le premier appel aux armes des tocsins bretons allait faire sortir de sa retraite et pousser au premier rang, repris de la folie de l'épée, notre gentilhomme soldat, heureux de chercher encore noise au maréchal du guet, comme il appelait narquoisement M. de Montesquiou — il n'en

eût pas dit autant de M. de Boufflers, son général, à ce fameux siége de Lille, en 1709, où il était revenu un beau jour, et non sans être endommagé, seul de toute la compagnie colonelle, — heureux enfin de donner seul encore une fois le branle à la danse des maltôtiers, au risque d'en payer les violons.

Mais ce risque inquiète peu les gens de la trempe de M. du Couedic, qui ont l'habitude de boire, sans se faire prier, le vin qu'ils ont tiré, et de trouver qu'il est juste, après tout, fût-ce à ses dépens, de payer les verres qu'on a cassés.

Il déclarait encore sentencieusement qu'on ne fait pas d'omelettes sans œufs, qu'il n'est si bonne maison, comme disait le feu duc de la Feuillade, où il n'y ait une catin ou un pendu, etc.

Un homme doué d'une si proverbiale philosophie n'était pas de ceux qui restent à l'arrière-garde ou qui crient le sauve qui peut.

Aussi est-ce avec un mouvement de curiosité sympathique que l'assemblée vit s'avancer, souriant dans sa moustache grise, d'un air de conquête, aussi imperturbable que s'il eût marché au feu, se pavanant sous sa cotte comme sous la cuirasse, portant comme un cordon bleu son ruban citron, notre capitaine breton à la verve gasconne, au bec d'épervier, au teint basané par le soleil, la poussière et la poudre de vingt campagnes, au front sillonné d'une immense balafre, chef-d'œuvre d'estafilade justement payé par la mort de son auteur.

Thomas-Siméon de Montlouis était une autre espèce de fou.

Son extravagance n'avait ni la jovialité ni la cordialité de celle de ce brave du Couedic, vrai volcan sous la neige, avec ses joues bistrées qu'empourprait une facile colère, et ses cheveux blancs, mais qui, impitoyable aux représailles de la lutte, et incapable d'y manquer son homme, n'eût pas osé frôler une femme ni effleurer un enfant.

Montlouis était un illuminé fantasque, un songe-creux plein de vide, un fâcheux fanfaron, un distrait rodomont.

Bonhomme au demeurant, quoique bravache, loyal quoique indiscret, et capable de beaucoup de bonnes choses, excepté de se taire à propos, comme tous les gens sur qui la lune influe, et que, pour cette raison, on nomme lunatiques.

Quand il ne parlait pas seul, faute d'interlocuteurs, il prétendait parler tout seul. Les mauvaises langues assuraient qu'à force de haranguer sa femme, la plus ordinaire victime de ses billevesées, il l'avait rendue sourde.

Il avait eu un duel fameux avec un autre Breton, têtu comme lui, qui lui avait cherché querelle pour s'en débarrasser, et avait mieux aimé s'exposer au danger d'être tué qu'à l'ennui de l'entendre.

M. de Montlouis, qui continuait de discourir en s'escrimant et en parant tierce à quarte, lui avait crevé un œil par mégarde, tout en recevant lui-même au bras gauche une saignée qui n'avait rien de médical.

Mais il ne s'en plaignait pas, ayant eu, disait-il plaisamment, le dernier mot.

Ce qui l'avait surtout tenté dans le prochain soulè-

vement breton, c'est sans doute qu'il devait se faire de connivence avec les compatriotes du héros favori de ce Cyrano armoricain, auquel les loustics de Quimperlé, qu'il se promettait de bâtonner quand il aurait le temps, avaient décerné justement l'ironique honneur d'un brevet de calotte.

M. de Montlouis ayant reçu, avec une béatitude qui n'avait rien de joué, l'investiture d'un titre qu'il prenait fort au sérieux, et baisé d'un air d'Orondate la blanche main de la dictatrice perpétuelle d'un ordre dans lequel on devait chercher, selon lui, les hommes d'État du prochain avenir, la cérémonie se trouva terminée.

Sur un geste de la déesse de Sceaux, un allegro de charivari donna le signal de la ronde réglementaire de l'ordre, encadrant la sarabande finale du frelon et de la mouche à miel, exécutée, aux applaudissements de l'assistance, par le chancelier et le héraut de l'ordre, M. de Malezieux et M. de Gavaudun, qui, d'un tour de main dans la coulisse, venait de compléter son emblématique déguisement.

Pendant ce temps de ballet, très-propice aux assomptions mythologiques, la duchesse du Maine, enlevée jusqu'au cintre sur son nuage d'apothéose, par l'invisible jeu d'une bascule à contre-poids, remontait dans l'Olympe, c'est-à-dire (soyons précis au risque d'être vulgaire) disparaissait par le trou de trappe qui servait de porte à ses apparitions.

Son absence, signal de la clôture de la partie officielle de la fête, donna un nouvel et plus libre essor aux danses, qui reprirent de plus belle dans le salon aux magots chinois.

En même temps le salon opposé, au parquet en mosaïque de bois des Iles, odoriférant et bigarré, qui donnait sur la petite serre aux fleurs rares, narguant l'hiver de son vaporeux vitrage aux châssis dorés, rouvrait le sanctuaire d'un culte, un moment interrompu, aux débats moins bruyants de plusieurs tables de biribi où s'asseyaient les adorateurs du hasard et de l'or, les deux idoles du jour.

A la faveur de ce double bruit des joueurs qui jouaient, pariaient, gagnaient, perdaient, pestaient, goguenardaient, et des danseurs qui dansaient, se trémoussaient, se pavanaient, s'éventaient, minaudaient, caquetaient, baguenaudaient, médisaient, double bruit sur lequel planait, comme une tonique dominante, le sourd bourdonnement des conversations en branle dans la salle intermédiaire, témoin des jeux du théâtre maintenant fermé, un premier groupe de courtisans et de serviteurs se rendait, muni du mot de passe, au rendez-vous de l'appartement particulier de la duchesse, à ce célèbre *buen retiro* de la Chartreuse, à ce paradis des beaux esprits baptisé par Louis XIV : *le beau grenier de Sceaux.*

En même temps un second groupe de personnages moins connus, que ralliait aussi le besoin d'un entretien mystérieux, s'esquivait furtivement du côté des jardins obscurs, où le cordon de l'illumination expirante découpait à peine la silhouette blanche des statues, ou dévoilait par places le sombre squelette des tilleuls dépouillés.

Nos promeneurs, d'ailleurs chaudement enveloppés dans les surtouts à collets relevés et à manches abat-

tues, doublés de peluche, qui précédaient la prochaine introduction des britanniques redingotes; leurs deux compagnes, les mains passées dans leurs manchons de zibeline et le cou protégé par une de ces cravates de fourrure ou de duvet dites *palatines*, ne paraissaient s'inquiéter que fort peu de l'obscurité d'une nuit dont quelques lampions formaient toutes les étoiles, et de la fraîcheur, entretenue par les courants de bise, d'une excursion nocturne que ne justifiaient ni le goût de la nature ni celui de l'art.

Ils cédaient évidemment à des préoccupations impérieuses, urgentes, dont la fièvre est indifférente aux souffles de la nuit, et dont l'épanchement recherche au contraire volontiers la sécurité de l'isolement et de l'ombre.

Cette démarche prudente, ces regards à l'affût, ces oreilles au guet, cet air affecté d'aller sans savoir où, cette indifférence attentive, cette insouciance affairée, ce silence entrecoupé, à chaque rencontre, de mots d'intelligence, qui attestaient une entente préalable et une direction commune entre les divers membres de la petite troupe, aux pas de laquelle nous allons nous attacher désormais, tous ces signes d'un rendez-vous d'importance n'étaient pas faits pour échapper à tout le monde.

En effet, tandis que notre groupe s'avançait en zig-zag du côté du potager du petit château, un homme de haute taille s'était trouvé intrigué par cette sortie en commun de personnages divers qui ne semblaient s'éviter que pour se rencontrer mieux. Il avait bientôt laissé retomber la tapisserie qui masquait la porte de

l'escalier dérobé du second étage, dans lequel il allait s'enfermer et changé brusquement son itinéraire, pour suivre de loin les promeneurs mystérieux qui semblaient tenir si peu à être suivis.

Attiré malgré lui à cette surveillance par l'appât de quelques mots saisis au passage et qui lui avaient inspiré l'inquiète curiosité d'en apprendre plus long, notre observateur avait, dans l'antichambre, pour mieux dissimuler son espionnage, couvert ses épaules d'un vaste manteau, propice aux expéditions nocturnes.

En même temps il rabattait sur ses yeux un chapeau d'aventure à larges bords. Ainsi déguisé, il se dirigea, étouffant autant que possible sur le sable le bruit de son pas colossal, vers l'allée où nos promeneurs suspects venaient de disparaître dans l'obscurité après avoir traversé, avec un léger fourmillement d'ombre et de voix, le cercle rougeâtre formé par l'oscillant rayonnement d'un réverbère.

Nos lecteurs ont déjà reconnu sans doute, dans ce curieux résolu à tous les risques de l'indiscrétion, à la démarche militaire, aux formes athlétiques, M. de Pontcallec. C'était en effet le marquis lui-même, qui, renonçant pour un moment aux oiseux entretiens de la Chartreuse, avait préféré aux vains plaisirs de ce rôle de courtisan, qu'il jouait assez mal, les bonnes fortunes de l'observation personnelle.

Il avait reconnu, parmi les tardifs visiteurs du pavillon de l'Aurore, le visage d'une femme qui avait tenu dans sa vie une place chaude encore à son souvenir, et qu'avait trahie à ses yeux, dans un mouvement qui

lui était familier, le soin même qu'elle prenait à se cacher.

D'autres indices, non moins intéressants pour une oreille de conspirateur et de Breton, avaient achevé de lever ses scrupules. C'est ainsi qu'il s'était décidé à cette poursuite quelque peu irrégulière et hasardeuse; mais elle était excusée par les circonstances, et son sans façon se justifiait presque par le légitime désir d'avoir, de leurs auteurs et de leurs complices eux-mêmes, sur des desseins hostiles aux siens, des révélations plus sûres que tous les renseignements officiels.

Sans se donner donc d'autre peine que celle de s'envelopper des plis du vêtement d'ordonnance des espions, des voleurs et des amoureux, sans prendre d'autre précaution que celle d'assujettir à son flanc le ceinturon de son épée, sans s'inquiéter enfin des suites d'une aventure où il risquait de compromettre la livrée de l'ordre de la *Mouche-à-Miel*, dont il n'avait pas eu le temps de quitter la tunique à manches d'argent vierge jusque-là de tout scandale et de tout danger, le marquis de Pontcallec avait dépassé les deux fontaines rocaillées en cascades, qui donnaient, aux jours d'apparat, le mouvement tantôt à un soleil, tantôt à un Neptune, tantôt à une chasse au cerf.

Il avait longé le petit bois appelé la *Salle des Tilleuls*, et doublé, dans l'allée qui conduit au *bois de Pomone*, parallèle au premier, la fameuse statue de Diane, en bronze, présent de la reine Christine de Suède à M. Servien.

Arrivé aux abords du *pavillon de l'Aurore*, but évident de ceux qu'il suivait, il s'arrêta, retenant son souf-

fle, cherchant à saisir, par l'une des fenêtres entr'ouvertes, les fragments de conversation qui pouvaient lui fournir le prétexte d'une intervention ou l'en dispenser.

Tandis que notre héros, comme un acteur dans la coulisse, épie l'occasion d'une entrée, nous le précéderons (ce sont des immunités de l'historien) dans ce lieu où il brûle de pénétrer et où nous assisterons, plus impunément que lui, au début de cet entretien qui l'a intéressé au point de lui faire oublier le danger qu'il peut y avoir à enfreindre certaines convenances.

II

LE PAVILLON DE L'AURORE

Au centre du potager du petit château de Sceaux, une rotonde octogone, ouvrant de tous les côtés ses huit fenêtres d'où chaque fois la vue plongeait sur un aspect nouveau, déployait aux pieds du promeneur l'éventail de son escalier à double perron.

Ce délicieux boudoir rustique, si propice à la méditation solitaire ou aux intimes conversations, avait emprunté son nom à sa situation, exposée aux premiers feux d'orient, et aux fameuses peintures de Le Brun qui en faisaient la principale décoration.

Ces fresques, d'une grâce antique, accentuée par des vigueurs toutes modernes, représentaient la déesse Aurore abandonnant Céphale et tournant fièrement le dos à sa conquête épuisée d'où l'éloigne un char aux coursiers enflammés, dont l'Amour tient les rênes, et où Castor et Pollux sont assis à côté d'elle.

Dans les deux cabinets ménagés de chaque côté de la porte d'entrée, le pinceau de Lobel avait placé,

comme l'image des lares du lieu, la famille des divinités champêtres : Zéphyre et Flore, Vertumne et Pomone.

C'est dans ce charmant réduit, témoin de plus d'une idylle, que s'agitait, au moment où nous y pénétrons, entre les interlocuteurs les moins faits pour goûter les poésies d'un tel sanctuaire, le moins bucolique des entretiens.

Quelques mots sur les antécédents des gens qui s'y livraient, avec une ardeur tempérée par l'habitude de la méfiance, aux bonnes fortunes de la conversation quelques rapides croquis physiques ou signalements moraux ne sont pas étrangers à notre sujet, et sont au contraire indispensables à l'intelligence de la suite des événements de notre récit.

Pour peindre en bloc et d'un seul trait les membres si divers de cette réunion fortuite et préméditée, qui s'y communiquaient, dans des improvisations calculées, avec une franchise pleine des réserves et des restrictions de sentiments et d'intérêts contraires, les nouvelles et les impressions utiles au but commun, rappelons une épigramme de ce caustique duc de Saint-Simon, qui en a fait de moins justes et de moins vraies.

Il avait coutume de dire, en parlant de ces affidés de la duchesse du Maine, qu'on nommait les *oiseaux de Sceaux*, qu'aucun d'eux n'était farouche, sauvage, mais que tous, au contraire, étaient plus ou moins susceptibles d'apprivoisement et de domestication.

En effet, au sortir de la cage de Sceaux, plus d'un se retrouvait le soir dans la volière dorée des *pigeons privés de M. le Régent*.

Parmi eux, plus d'un, et des plus huppés, avait par-

fois un ramage très-différent de son plumage; plus d'un picorait cyniquement le grain d'une double servitude, trahissant le maître du matin pour celui du soir, et réciproquement.

Le président de Blamont, le président de Mesmes lui-même, n'avaient pas échappé à une accusation flétrissante, fondée sur des contradictions justement suspectes; et pour ne nous occuper que des agents plus subalternes, qui posent devant nous en ce moment sans s'en douter, plus d'un la méritait encore davantage.

Cette explication, qui n'exige pas d'autres détails, suffira pour nous permettre de nous reconnaître au milieu de démonstrations parfois équivoques.

Nous avons désormais entre les mains le fil conducteur de ce labyrinthe d'intrigue et de trahison; aussi nous ne nous étonnerons pas tout à l'heure de retrouver au Palais-Royal, y jouant un rôle délateur et mercenaire fort en opposition avec leur parasitisme et leurs adulations de Sceaux, la plupart de ces ardélions qui, de crainte de manquer de maîtres, en ont pris un dans chaque camp, servant ainsi à leur unique profit mais à de multiples dépens.

Trois groupes caractéristiques se partageaient l'assemblée.

Le premier était celui des affidés militaires de la surveillance du Régent, dans lesquels la bienveillance distraite de la duchesse du Maine, convaincue naïvement qu'on possède ce qu'on achète, qu'on dispose de ce qu'on paye et que qui vous loue vous aime, a choisi plus d'un de ses propres espions.

Parmi les habiles exploitants de ce double brevet,

que la suite de cette histoire nous apprendra à mieux connaître que ceux qui les emploient, nous désignerons d'abord M. de Montaran, capitaine aux gardes.

Il était fort répandu dans les sociétés frivoles et galantes, sans préjugés mais non sans appétit, beau cavalier, excellent convive, joueur consommé, raffiné bretteur, et possédait en un mot tout ce qu'il faut pour réussir ou pour échouer dans le monde, suivant que le vent de la mode souffle au vice ou à la vertu. Louis XIV enfin l'eût tenu en médiocre estime, mais il était en grande faveur auprès de M. le Régent jusques à être admis dans les « particuliers ».

A côté de ce brillant et cynique officier, à la perruque d'Amadis, à l'habit bleu brodé d'argent, à la veste rouge, à la culotte blanche, digne frère de ce fameux trésorier de Bretagne, dont la fortune scandaleuse et les vexatoires abus, soutenus par la protection intéressée du maréchal de Montesquiou, furent la première et une des principales causes des mécontentements de la province, paradaient deux officiers, l'un supérieur, l'autre plus jeune et moins avancé, mais non d'un moindre avenir.

Tous deux appartenaient à ce corps, quelque peu diffamé, employé, sous Louis XIV, aux besognes de police et de répression, et plus célèbre par ses exécutions que par ses victoires, à ce corps d'implacables partisans et de rapaces garnisaires, non moins odieux aux victimes du patriotisme qu'à celles du fanatisme : les dragons.

Ces soldats de coups de main et d'aventure, d'escorte et de rapine, étaient maudits dans plus d'une de nos

provinces à l'égal de l'ennemi, et leurs procédés brutaux avaient engendré le verbe *dragonner*, comme les hussards, leurs émules, allaient, durant les guerres d'Allemagne, funestes à plus d'une chaumière et à plus d'un couvent, donner le jour au verbe *hussarder*.

Ces soldats avaient de dignes chefs dans le bouillant et débauché Rochefort, héros d'escarmouche et d'orgie, ne voyant de son état que le plaisir et le profit, et le calme, grave, froid, sombre Langey, fanatique de discipline, implacable de zèle, militaire inquisiteur et courtisan, de ceux qui arrivent à tout à la faveur des troubles civils, quand ils ne sont pas arrêtés en chemin par le coup de poignard ou de fourche des représailles populaires.

M. de Miane, gouverneur du château de Nantes, complétait, par une figure sournoise et une attitude maligne, le groupe militaire que nous venons d'analyser.

La magistrature et la police étaient représentées à notre réunion par M. de Melesse, grand prévôt de Bretagne, M. de Racinoux, conseiller au parlement de Rennes, austère intrigant dont l'habit de velours noir marquait la qualité, et M. Gervais de la Mabaunaye, exempt aux gardes de M. le Régent, dont l'âpre obséquiosité, la douceur aigre, la mine à la fois obséquieuse et rébarbative, approuvant d'un côté ce qu'elle condamnait de l'autre, décelaient les fonctions et trahissaient le caractère.

Du côté féminin et ecclésiastique, on distinguait, à son œil torve, à son allure équivoque, un certain abbé Le Camus. C'était un ex-capucin, employé à toutes les besognes qui concernent un état hybride, dînant de

l'autel, soupant du théâtre, composant tour à tour et même simultanément pour tous les partis des pamphlets enrichis de notes chargées d'un brouillard de marécageuse érudition.

Un rat de bibliothèque, rival sans prétention de ce rat de sacristie, le sieur Buvat, mi-partie de scribe et de cuistre, au teint de parchemin, au nez en trompe, aux yeux en vrille, aux lèvres en entonnoir, aux oreilles en colimaçon, à la main sordide et servile de calligraphe, relié dans un habit terne d'in-quarto fatigué, aidait l'abbé Le Camus, avec des grâces asinesques, à faire les honneurs de la séance aux deux dames de la société.

C'était d'abord la dame du Puy, veuve d'un aide-major de la ville d'Amiens, dont les aventures eussent suffi à défrayer un roman de coche, et qui, de chute en chute, était tombée à servir de duègne et de camarera-mayor à la comtesse de Chauvigny, absente pour cause d'indigestion.

Cette dame avait été réduite aux expédients par la perte d'un procès centenaire, mort de consomption entre ses maigres bras, et, faute d'une affaire à elle, qui lui permît de hanter le Palais, s'attachait aux affaires des autres.

De l'antichambre de la duchesse du Maine, livrée par son ambition et sa crédulité à toutes les espèces de proie qui se font un sort dans les querelles de famille et les conflits généalogiques, elle s'était, en passant par l'office, faufilée jusqu'au salon, et ne daignait plus comparaître que par procureuse aux conciliabules où il n'y avait rien à boire.

Mais elle assistait volontiers aux soupers, et au dessert ne se faisait pas prier pour conter ses malheurs, abusant, pour inspirer une pitié expansive, de cette heure de trop-plein où une larme soulage le cœur des hommes.

Nous arrivons enfin, à travers ces types nauséabonds de comparses, à la seule personne qui mérite immédiatement, par une physionomie favorable à la fois au peintre et à l'observateur, un portrait un peu étudié.

C'était la dame Olympe d'Egoullas, d'une bonne souche de Provence, transplantée en Bretagne par une greffe qui n'avait pas été heureuse.

Née avec les moyens, le goût et le besoin de plaire, autrement dit, jolie, coquette et pauvre, Mme Olympe d'Egoullas, qui n'avait pas trouvé au manoir pittoresque, mais sinistre, du Huelgoat, le parfait bonheur promis aux âmes d'élite par les romans qu'on lit aux couvents d'Aix, n'avait pas tardé à demander de nouveau à la lecture de romans plus neufs (elle n'aimait pas à lire seule ni à lire avec son mari) des consolations que celui-ci avait regardées comme anticipant sur les libertés du veuvage.

De là, après des explications orageuses dont la trace avait mis longtemps à s'effacer des épaules et des souvenirs de cette personne méconnue, dissolution provisoire, par accord mutuel, pour cause d'incompatibilité réciproque, d'une union féconde surtout en disputes.

Le mari, après avoir en vain essayé de relever l'exploitation des gisements minifères du Huelgoat, avait, afin d'éviter, en présence des résistances de la super-

stition bretonne, un sort pire peut-être que celui de son prédécesseur, M. du Châtelet, mort à la Bastille pour avoir osé exprimer au cardinal de Richelieu sa crainte de périr au milieu d'une sédition, avait pris le parti de s'expatrier, et d'aller chercher fortune aux grandes Indes.

Depuis trois ans déjà qu'était parti cet Ulysse, sa Pénélope, rassurée contre les hasards d'un trop prompt retour par une détermination qui avait mis un tour du monde entre le légitime possesseur de ses charmes et elle, s'était livrée, par inclination et par nécessité, à toutes les vicissitudes d'un usufruit sans scrupules.

Elle était, après une liaison romanesque et orageuse avec le marquis de Pontcallec, qu'elle avait rencontré à Vannes, venue à Paris, où elle avait retrouvé son amant sans réussir à le retenir, et où il l'avait abandonnée, sans parvenir à l'oublier.

Depuis lors, la comtesse d'Egoullas avait mené dans la capitale une de ces existences vagabondes, tourmentées, équivoques, mêlées des plus diverses fortunes, dont il est aussi impossible de tout savoir que de tout dire.

Elle s'était accrochée à toutes les branches qui peuvent servir d'appui à une femme qui se noie, achetant chaque fois, comme font tant d'autres, le salut aux dépens de sa réputation.

Elle avait beaucoup aimé, beaucoup souffert, double titre pour être beaucoup pardonnée. Incapable de déchoir à certaines ressources honnêtes et vulgaires, et de demander au travail de ses mains et au salaire de ses talents le pain d'une médiocrité respectée, elle n'a-

vait pas jugé que ce qui lui restait de sa vertu méritât tant de sacrifices.

Elle avait préféré tenir de sa beauté et de son esprit, et de l'art de se servir de l'une et de l'autre, les moyens de soutenir le train de son rang, de ses goûts, de ses habitudes de luxe et de son éducation.

Elle était de celles auxquelles le superflu est nécessaire, et que l'expérience ne dégoûte pas.

Bien au contraire, parfois lassée, jamais rassasiée des déceptions inévitables d'une existence déclassée, à une époque encore inflexible sur les décences, et où vivre galamment n'était pas considéré comme noblement vivre, madame d'Egoullas, nature chimérique et passionnée, se vengeait de chaque chute par de nouvelles et plus hautes espérances. Et elle s'obstinait à attendre tout d'elle-même et du hasard, qui aime les audaces de la jeunesse et de la beauté.

Après avoir essayé, vers la fin du règne de Louis XIV, d'un accès de cette dévotion affichée qui était alors un moyen de parvenir, elle avait de nouveau, à la Régence, Fronde des mauvaises mœurs, jeté son béguin pardessus les moulins.

Elle avait intrigué au jeu des ambitions mises en branle par les minorités, tirant toujours de-ci, de-là, son épingle de jolie parieuse.

Elle avait eu des bonnes fortunes de ministre, à une époque où la France avait soixante-dix ministres, et quand elle n'avait pas pu jouir des entretiens du maître, elle s'était parfois humanisée jusqu'au premier commis.

Puis était venue la fureur de l'or, la folie du papier.

Madame d'Egoullas avait été du nombre de ces jolies

agioteuses dont les parvenus de la rue Quincampoix et les beaux esprits de l'hôtel de Soissons nourrissaient les actions.

Elle avait eu, à ce moment de délire, une méchante affaire. Cette affaire avait failli conduire au Fort-Lévêque ou à l'Hôpital-Général une femme qui avait rêvé parfois, à défaut des honneurs de Versailles, les profits d'un séjour à Chantilly ou d'une visite au Palais-Royal.

Elle s'était tirée du mauvais pas, mais non sans quelque dommage, acquittée, mais diffamée.

Elle n'avait pu qu'approcher sans l'atteindre le but des ambitions de sa coquetterie, et elle n'avait pas dépassé le cercle des intimités subalternes et des faveurs de passade.

Mais avec un prince comme le Régent et un ministre comme l'abbé Dubois, on pouvait tout demander à l'audace, et tout espérer de l'occasion.

Voilà pourquoi, en attendant d'être agréable, madame d'Egoullas cherchait à se rendre utile. Voilà pourquoi, munie d'une de ces permissions de jeu qu'il avait fallu multiplier pour répondre aux besoins d'une époque adoratrice du hasard, elle faisait concurrence au privilége de l'hôtel Carignan et de l'hôtel de Gesvres, attirant chaque soir, aux rayons de ces pots-à-feu, digne enseigne de son industrie, les nombreux papillons de la province et de l'étranger, impatients de brûler leurs ailes aux flammes du plaisir.

Le salon de madame d'Egoullas, qui donnait à souper, à jouer, et où il y avait toujours grande compagnie haute et basse, était une de ces brillantes cavernes les mieux vues dans le monde des chevaliers

de l'aventure et des reines de l'occasion, sans être pour cela en mauvaise intelligence avec les bureaux du lieutenant de police.

Il occupait l'étage social intermédiaire, entre ce temple de Vénus non vulgaire mais mercenaire, dont la fameuse appareilleuse du temps, dite *la présidente Fillon*, dirigeait les prêtresses, et les maisons de rendez-vous dont, sous prétexte de pharaon de famille, de lectures d'académie et de médianoches sans façon, les dames d'Alluye et de Fontaine-Martel faisaient aux invités qu'attirait la proverbiale indulgence de leur hospitalité, les familiers honneurs.

Dans ce monde de la Régence, une telle situation pouvait conduire à tout. C'est d'un petit appartement à cinq cents livres par mois, près de l'Assomption, que madame de Prie, dont on commençait à parler, venait de sauter lestement dans ce fameux carrosse gris de M. le Duc, sans aucune apparence au dehors, mais garni en dedans d'or, de velours et de dentelles, vrai boudoir ambulant qui devait conduire sa jolie hôtesse à l'une des plus hautes fortunes de l'intrigue et de la galanterie.

Pour qu'il en fût de même pour une autre, parvenue de l'amour et du hasard, elle, par exemple, que fallait-il à madame d'Egoullas? Un peu de ce je ne sais quoi qui rend une femme irrésistiblement belle et un homme follement épris, ce rien, ce tout, le moment, l'à-propos, l'occasion, d'où dépendent souvent les plus grands effets, pour le cœur des princes et le sort des peuples, le plus souvent amenés par de petites causes, les yeux d'Hélène ou le nez de Cléopâtre.

Le visage et le costume de madame d'Egoullas répondaient à l'esquisse que nous venons de faire de son caractère et de son histoire.

Sa figure n'était pas d'une beauté régulière et sereine, pas plus que son habillement d'une élégance harmonieuse et absolue.

A certaines fatigues des traits, à certaines recherches de la parure, on devinait une vie inquiète et un goût aventureux.

Malgré la qualité originelle, la grâce native et l'éducation achevée, tant de milieux traversés, tant de vicissitudes subies avaient altéré en elle, au profit peut-être d'une sympathie lascive, mais au détriment des droits à la véritable admiration et surtout du véritable respect, cette poétique pureté de traits, cette correction de langage et de façons, cette dignité de goût, dont le moindre orage, dans la vie d'une femme, émousse la fleur.

Cette fleur que fane la passion, et dont la coquetterie peut imiter la couleur sans ressusciter son parfum, la grande dame déchue à la courtisane, la précieuse tombée à la caillette l'avait remplacée par tous les artifices d'une longue expérience des piéges auxquels se prennent les yeux et les cœurs humains.

Elle avait relevé, par un piquant ragoût d'aigrettes, de pierres fausses, de fleurs, de barbes de blonde et de ces rubans particuliers, dits *boiteux*, la légère simplicité de sa coiffure frisée et poudrée en papillon, à tignon court et à double boucle pendante sur le cou.

La coiffe de sa mante-pèlerine de satin noir, à co-

quilles et à nœuds de ruban azur, rabattue sur les épaules, découvrait, en le faisant ressortir, ce charmant édifice capillaire; et l'absence de la palatine de petit-gris qu'elle avait ôtée en entrant et tenait à la main avec son masque de velour noir aux lèvres blanches, permettait d'apprécier la fine attache et le galbe moelleux de son col, cerclé d'un cordon de perles.

Elle avait avivé avec l'incarnat de la boîte à rouge, la voluptueuse pâleur de son teint; elle avait placé aux fossettes des joues et du menton la mouche mutine; l'aile d'un délicat pinceau avait, en se jouant, accentué d'une ombre légère l'arc des paupières relâchées par l'abus de la vie nocturne, aiguisé l'étincelle émoussée du regard, et renouvelé la pourpre des lèvres de façon à accuser, par le contraste, l'ivoire des dents.

La robe ronde et sans queue étalait sur l'armature de baleine d'un vaste panier à *coudes* le frémissant chatoiement de son étoffe de soie des Indes à larges ramages brochés, roses sur un fond gris.

C'était cette robe à la mode de la Régence et qui en symbolise trop significativement la liberté de mœurs, dont la duchesse de Berry avait reçu la tradition de madame de Montespan, qui avait dissimulé sous ses complaisantes ampleurs ses grossesses adultères.

On appelait ces robes faciles et commodes des robes *ballantes*, et vers 1725, elles devaient être profanement baptisées du nom de *volantes;* volantes en effet et trop propices aux ruses de la fraude amoureuse ou de la contrebande conjugale.

Elles étaient, comme la conduite légère, les goûts

vagabonds et les éclatants scandales, le privilége exclusif des dames de cour et de qualité.

Une bourgeoise n'eût osé se permettre que de furtifs accrocs au contrat, et la plus grande partie des femmes de la classe moyenne, rebelles au mauvais exemple d'en haut, demeuraient fidèles au traditionnel corps d'habit et pratiquaient les trois vertus du commencement du siècle : *Vertuchoux*, *vertubleu* et *vertugadin*.

Comme dernier détail de la toilette de cette Madeleine avant le repentir, ajoutons que, de la large échancrure du corsage à plis abattus, marquée par une rosace de rubans, surgissait, sous les diaphanes bouillonnements de la dentelle, le double contour d'un buste opulent, dont un réseau de veines bleues, tracé d'un doigt trempé dans l'azur, suivant un des préceptes de la coquetterie raffinée du temps, diaprait la palpitante blancheur.

De cet ensemble et de ces détails il résultait une beauté étrange, un charme agaçant, un irritant attrait, un grand air éventé, un artificiel éclat, une hardiesse dans le sourire et une provocation dans le silence même qui causaient aux spectateurs une impression à la fois sympathique et répulsive, mêlée de crainte et d'espérance.

Telle était, avec ses qualités et ses défauts, sa distinction équivoque, sa décence impudique et sa fiévreuse insouciance, la femme frivole et passionnée, capable des meilleurs mouvements et des pires, qu'une fatalité, qui la troublait déjà, devait entraîner au dénoûment tragique d'une romanesque destinée. Elle préludait à

un rôle décisif dans les événements de cette histoire en prenant une active part à la conversation dont nous allons, complices de l'indiscret Pontcallec, surprendre avec lui les secrets.

Cet entretien, comme toutes les conversations du monde, surtout entre *dilettanti* qui veulent étudier leur terrain, préparer leurs effets, se mettre en humeur et en voix, avait débuté par les banalités les plus indifférentes.

C'est par ces bagatelles de la porte, la pluie et le beau temps, la toilette, le paysage, l'anecdote courante, le bruit du jour, le dîner de la veille ou le rêve de la nuit, que commencent généralement les conversations où l'on finit par agiter la destinée du monde.

Il est bien rare aussi que le proverbial, que l'éternel *Quoi de nouveau?* refrain cher aux curieux et aux badauds de la place publique d'Athènes et des salons de Paris, toujours courbés en point d'interrogation, ne soit pas l'exorde de l'entretien commun, ainsi amorcé par le plus impatient des interlocuteurs.

— Eh bien ! quoi de nouveau, messieurs ? avait donc demandé M. de Langey, auquel son âge, son grade et sa gravité constituaient une triple prééminence sur ses compagnons.

— Eh ! eh ! répondit le premier le petit sieur Buvat, — écrivain de la Bibliothèque du roi, aux appointements de six cents livres, sous le farouche abbé de Targny, — avec ce mouvement d'épaules et cette toux goguenarde d'un homme qui en sait plus long qu'il n'en dit.

Mais personne n'avait pris garde à ce subit accès d'outrecuidance d'une habituelle humilité ; et c'est une

réflexion de M. de Montaran qui engagea vraiment la partie.

— S'il n'y a pas de nouveau aujourd'hui, prononça-t-il, il pourrait bien y en avoir demain.

— Voilà une révélation qui ne vous compromettra pas, mon cher, répliqua M. de Langey, piqué qu'on jouât serré, et qu'on amusât le tapis de façon à l'obliger à jeter la première carte.

— Je me trouve suffisamment compromis comme cela, riposta M. de Montaran d'un air qui n'avait rien d'aimable pour la compagnie.

— Allons, messieurs, intervint M. de Rochefort avec une brusquerie câline, trêve de coquetteries, ou je vais, pour vous mettre d'accord, profiter de l'occasion de paraître à mon avantage, et tirer le premier.

— Au risque de faire long feu, insinua à mi-voix M. de Miane, qui n'aimait pas Rochefort, qui le lui rendait bien.

— Voilà bien des façons, opina M. Gervais de la Mabaunaye, pour convenir qu'on ne sait rien. Me voici donc, au dire socratique, le plus savant de tous, puisque je sais que je ne sais rien.

— Concluez du connu à l'inconnu, du fait d'aujourd'hui à celui de demain. Le présent est l'échelle qui mène à l'avenir, prononça sentencieusement M. de Racinoux, comme s'il parlait sur les fleurs de lis.

— Le moindre grain de mil ferait mieux mon affaire, objecta M. de Langey. Des raisonnements ne sont pas des raisons, et une prophétie n'est pas une nouvelle.

— Quelquefois, maintint Montaran.

— Eh bien, je vous prends au mot. Que prédiriez-vous de la fête d'aujourd'hui?

— Qu'elle sera la dernière.

— Adieu paniers, vendanges sont faites, fredonna Rochefort.

— Reste à savoir qui boira le vin, dit Montaran.

— Celui qui boit le vin n'est pas toujours celui qui l'a tiré, observa le sieur Buvat, dont le nez devint vermeil, à cette idée de furtives délices.

— Mais alors, continua Langey, il n'y a plus qu'à faire son paquet et à déloger sans tambours ni trompettes?

— Soit; mais n'oubliez pas votre épée.

— C'est le moment de se montrer! cria Rochefort.

— Cachons-nous! murmura l'abbé Le Camus, en s'abritant instinctivement derrière les deux dames, qui sourirent.

— Il s'agit donc d'un voyage prochain, à votre sens? demanda Langey, visiblement intrigué.

— Je ne serais pas étonné de partir demain, et mon valet boucle en ce moment ma valise, répondit Montaran.

— Vous avez donc des pressentiments, vous? interrompit la veuve du Puy; j'ai toujours adoré les hommes à pressentiments.

Cette déclaration intempestive s'éteignit dans le silence, comme une fusée sous la pluie.

— Où nous conduisez-vous? intervint Rochefort. A la mort?

— Peut-être.

— Non, j'aime mieux la gloire. Vous êtes funèbre ce soir, malgré le bruit des violons.

— C'est que je pense à ceux qui les payent.

— Et vous dites que nous devons nous préparer à un voyage?

— Dont maint de nous ne reviendra pas.

— En Espagne?

— Non.

— Tant pis.

— Rochefort y possède plusieurs châteaux, dit en souriant M. de Miane.

— Qui valent bien le château de Nantes, monsieur le gouverneur-geôlier, riposta Rochefort.

— Ne disons pas de mal des geôliers, messieurs, objecta Montaran. Le moment va venir pour les hommes à clef de faire figure dans le monde.

— Et le plus sot des deux n'est pas celui qui peut fermer la porte sur l'autre.

— Voilà Miane qui se rengorge. Tu sens donc la chair fraîche, ogre de Bretagne?

— *Odor di femina*, murmura le gouailleur Breton, en humant voluptueusement l'air autour de lui.

— S'il y a des femmes, j'en suis, dit Rochefort.

— Il y aura surtout des femmes, puisque ce sont aujourd'hui les femmes qui mènent les hommes, continua Montaran.

— Au bonheur! murmura la veuve du Puy, qui avait, après dîner, des pensées de l'âge d'or.

— Ou à l'échafaud! poursuivit Montaran brutalement, arrêtant l'anacréontique élan de la tendre majoresse, et mettant l'éteignoir sur sa flamme.

— Voilà un bien gros mot pour de bien petites choses, fit observer Mme d'Egoullas.

— Rien n'est petit chez les grands.

— Il n'y a plus de cardinal Richelieu pour leur couper la tête, continua la dame.

— Ni de cardinal Mazarin pour leur couper la bourse, ajouta Rochefort.

— Il est un troisième homme, qui est du bois...

— Le voilà nommé.

— Dont on fait les cardinaux et les premiers ministres, et qui n'agira ni comme l'un ni comme l'autre de ses illustres devanciers. Celui-là ne dira pas : Malheur à mes ennemis, mais malheur à leurs amis !

— M. l'abbé Dubois est un grand homme ! exclama le sieur Buvat, en proie à un enthousiasme concentré qui fermentait en lui, et s'échappait par bouffées.

— Alors, malheur à nous ! Car nous sommes ici en qualité d'amis... dévoués... dit Rochefort.

— Et fidèles, ajouta M. de Langey, qui ne put s'empêcher de rire.

— Nous sommes ici pour le bon motif, miaula la veuve du Puy, qui, pour être approuvée, renonçait à toute prétention.

— L'intention fait tout, prononça l'abbé Le Camus en passant la main droite dans sa manche gauche, emporté par l'habitude machinale du geste de la restriction mentale.

— Amis dévoués et fidèles, continua Rochefort, de personnes qui ne sont rien moins que cela pour M. le Régent et son ministre.

— Avez-vous vu s'agiter ce soir la fée Salpétria, demanda Mme d'Egoullas, et de quel regard tragique elle présidait à sa petite comédie ?

— C'est qu'elle la voyait finir, dit M. de Langey.

— Et lui échapper le fil de ses marionnettes, ajouta M. de Rochefort.

— Pour un dénoûment qu'elle n'a point prévu, continua M. de Racinoux.

— Et qui ne mettra point les rieurs de son côté, reprit M. Gervais de la Mabaunaye, qui ne disait pas grand'chose, mais n'en pensait guère davantage.

— La femme propose et le diable dispose, ricana M. de Miane.

— Le fait est, messieurs, dit Langey, que les choses ne sauraient longtemps durer ainsi et que les événements sont proches.

A ce moment, par la fenêtre subitement et doucement entr'ouverte, arrivèrent sur l'assemblée quelques larges bouffées d'un vent harmonieux, et l'aile froide de la bise promena autour du front de nos politiques les joyeux échos du bal et le murmure lointain des violons.

A cette ironique coïncidence du bruit d'une fête, répondant comme un défi aux menaces de ses prédictions, M. de Langey eut un sourire qui ne voulait rien dire de bon. Puis, haussant les épaules :

— Incorrigibles ! murmura-t-il, qui dansent sur un volcan !

— Colonel, dit Rochefort, qui ne supportait pas d'être intrigué longtemps, puisque vous êtes le seul ici qui ayez des idées, vous seriez bien aimable de nous en faire part. Nous grillons de savoir ce que vous voyez mieux que nous, malgré nos lunettes, dans la situation. Mais ce n'est pas avec des métaphores que vous satisferez notre juste impatience.

— Soit! dit Langey, comme un amateur qui fait violence à sa modestie. Aussi bien le poids de mes préoccupations est trop lourd pour moi seul, et sans me faire prier davantage, je veux bien le partager avec vous.

Il s'adossa à la cheminée, où un léger feu de racines de sapin expirait au milieu de ses dernières étincelles avec une vague odeur d'encens, il toussa, cracha, se moucha, huma une pincée de tabac d'Espagne. Enfin, après avoir écarté sans façon les basques de son habit, il commença d'une voix d'augure un discours dont ces préliminaires magistraux dénonçaient l'importance en provoquant l'attention.

Cette attention était si vivement excitée, que ses auditeurs, pour ne rien perdre des révélations de l'oracle, se rapprochèrent flatteusement de son trépied.

Seul Montaran demeura debout près de la fenêtre, faisant négligemment le moulinet avec la dragonne de son épée.

Sa vanité de beau parleur était quelque peu offusquée, sans vouloir le paraître, de ces coquetteries d'un rival qui, après avoir cherché à le faire causer, et avoir amorcé l'intérêt, usurpait son rôle, s'appropriait ses effets et, à la faveur de quelques considérations banalement solennelles, allait lui souffler son succès.

Il écoutait néanmoins, en dépit de cette affectation distraite, et n'exagérait pas son dépit ni sa vengeance jusqu'à s'exposer à ne point faire son profit de quelques-unes des idées que M. de Langey s'apprêtait à noyer dans un déluge de mots.

Il y a toujours quelque profit à écouter, même un

sot, et un homme d'esprit peut retrouver et prendre son bien jusque sur les lèvres d'un imbécile.

Cette opinion n'était pas celle de M. de Montaran tout seul.

Un autre la partageait, dont il ne se doutait guère, et cet autre qui, de plus en plus alléché par les quelques mots que répercutait jusqu'à lui, dans son poste de guet encore prudent, un indiscret écho, avait peu à peu rapproché sa ligne d'observation, c'était M. de Pontcallec lui-même.

De pas de loup en pas de loup, au risque de la subite trahison d'une branche sèche criant sous son cothurne de cérémonie, au risque d'un coup de vent emportant brusquement son chapeau, au risque du cliquetis de son épée contre quelque souche inaperçue, M. de Pontcallec s'était avancé à ne pouvoir plus reculer.

Alors, après un moment de courte hésitation (il n'était pas homme à hésiter longtemps), il avait passé son Rubicon et était entré hardiment dans le cercle d'audition, où toute surprise expose au ridicule châtiment d'un odieux espionnage.

Mais notre Breton n'avait que les scrupules qu'il faut avoir. Enhardi par la difficulté même, se sentant capable, en somme, de se donner au besoin la raison du plus fort, il était arrivé, de témérité en témérité, à se glisser jusqu'au haut de l'escalier à double perron.

Là, retenant sa respiration, rabattant sur ses yeux son chapeau, dont un rayon de lune sournoise avait frappé les bords, il se livrait — sous la fenêtre même tout à l'heure entr'ouverte par un coup de vent com-

plice, devant laquelle se tenait, le dos tourné, Montaran, — à toutes les inquiètes délices que goûtent, en tremblant, l'amoureux, le jaloux, le chasseur, le curieux à l'affût.

Il ne tarda pas à se féliciter de son audace, car il était arrivé au bon moment.

M. de Langey entamait sa péroraison.

Reprenant, dans un mouvement presque oratoire, son image du volcan sur lequel dansaient tant d'illusions aveugles et de stériles rancunes, et répondant à la question muette que tous les yeux éblouis par cette bonne fortune de style lui adressaient à la fois, M. de Langey s'écriait :

— Ce volcan, de quel côté doit-il éclater, et par quelle subite déchirure de la montagne, où couve le tonnerre, peut sortir l'explosion qui menace le Régent et retombera sur ses auteurs? Est-ce du côté de l'Espagne?

— Non! s'écria, avec un accent de conviction irrésistible, qui frappa l'assemblée et M. de Langey lui-même, le bonhomme Buvat, qui s'agitait dans son coin avec l'air d'une taupe fouillant sa mine.

— Il ne faut pas se dissimuler, continua M. de Langey, que les intentions de l'Espagne à l'égard du Régent ne sont rien moins que tendres et amicales. Mais l'Espagne n'est plus que l'ombre d'un grand nom, et Dieu a cessé de vouloir ce que Sa Majesté Catholique veut. Le roi Philippe V a toujours regretté le trône de la patrie. Mais le désir d'y remonter n'en est pas le droit, et le droit n'en est pas le pouvoir. D'ailleurs, grâce à Dieu, la succession n'est pas vacante, et le

dernier rejeton de la famille de Louis XIV est confié aux soins d'un fidèle tuteur, quoi qu'en disent certaines personnes qui ont trop lu *Athalie.* Joas vivra.

— Vive le roi! éternua la bonne madame du Puy, qui avait, nous l'avons dit, le vin tendre.

— En tout cas, continua M. de Langey, l'Espagne, qui ferait mieux de s'occuper de ses affaires que des nôtres, n'est pas en mesure d'être efficacement dangereuse ni redoutablement hostile. La Quadruple alliance...

— Chef-d'œuvre de monseigneur Dubois! ne put s'empêcher de s'exclamer l'enthousiaste Buvat.

— La Quadruple alliance ne se borne plus à menacer de la foudre de la médiation armée, les tentatives d'intervention et de conquête de ce remuant cardinal Alberoni, qui prend la robe rouge au sérieux et se croit un grand capitaine parce qu'il a lu Polybe, comme il se croit un grand politique parce qu'il a lu Machiavel.

Son invincible *Armada* a été détruite dans les eaux de la Sicile par l'amiral Byng, chargé d'en faire respecter la neutralité. Son armée est enfermée d'ans l'île, à la merci des Puissances, si la leçon ne leur suffisait, et si la clémence du vainqueur ne reculait devant la nécessité d'achever le vaincu.

Et maintenant il ne reste plus au cardinal Alberoni, privé de son dernier instrument, que l'alliance d'un prétendant sans royaume, et celle d'un général sans soldats. Les vaines tentatives et les pusillanimes fuites du Stuart n'excitent plus que la pitié, et les parades de ce Charles XII, agitant en vain, dans la tranchée de

Fredericskall, son épée mercenaire, ne méritent plus que le mépris. Demain peut-être un coup mortel, qu'on dira parti de la place, et qui sera venu plutôt des rangs de ses soldats mécontents et affamés, terminera les aventureux destins du souverain condottiere.

Que reste-t-il donc à Alberoni? Il ne lui resterait rien que lui-même, — et ce n'est pas assez, — s'il n'avait encore, pour entretenir l'orgueil de son génie méconnu et les espérances de son ambitieuse haine, les correspondances flatteuses, la *bellissima parlata*, comme il dit lui-même, et les solennelles balivernes de son ambassadeur Cellamare, qui se croit inviolable...

— C'est un tort, — interrompit Buvat, qui se démenait dans son coin, partagé entre la terreur religieuse que lui inspirait le secret dont il était rempli et l'ambition, satisfaite par ces mystérieuses échappées d'indiscrétion, de se faire respecter dans son humilité, considérer dans sa petitesse, regarder dans sa laideur.

Sans ces petits coups de soupape par lesquels il donnait l'air à sa récente importance et à son impatiente vanité, le scribe mercenaire, associé par hasard, comme nous le verrons bientôt, à la découverte des machinations ou plutôt des intrigues espagnoles, eût été étouffé par la pléthorique envie de parler et eût crevé d'une discrétion rentrée.

Montaran observait curieusement du coin de l'œil ce bonhomme qui semblait plus au courant des véritables nouvelles du jour que Langey, riche surtout en considérations, et se proposait de le secouer à part à la première occasion.

— C'est un tort... soit..., continua Langey, que

commençaient à agacer les interruptions d'un auditeur si incapable d'imiter le silence de ce groupe muet et respectueux où la veuve du Puy figurait, l'air béat, les yeux fermés, comme au sermon, pour être plus sûre de ne rien perdre. C'est un tort; mais ce qui en serait un plus grand serait de s'aveugler au point de croire aussi insignifiantes que les correspondances du prince Cellamare les forces d'hostilité et de résistance que la duchesse du Maine a recrutées et enrôlées au service de ses prétentions.

Le ministère ne lui offre plus de complices, depuis que Law, d'Argenson et Dubois ont formé le second triumvirat de gouvernement, élevé sur les ruines de l'influence coalisée des Noailles, des d'Huxelles et des d'Aguesseau.

Dans le Parlement, effrayé par les coups de force d'août, privé de ses meneurs par les lettres de cachet, en vertu desquelles le président de Blamont et les conseillers Saint-Martin et Feydeau de Calendes ont été enlevés par des mousquetaires et conduits à Hyères, Belle-Isle et Oléron, la cause de Ludovise ne compte plus que des amis silencieux ou suspects.

Mais par une résolution qui montre ce que la colère d'une femme peut ajouter à son habileté, cette cause du moins ne tombera pas sans combat ni sans gloire, car grâce à des coïncidences heureuses et à un traditionnel aveuglement la duchesse a trouvé des soldats.

— Où donc? demanda tout d'une voix l'assemblée.

— Dans les salons et les boudoirs où les conseillers exilés du parlement de Rennes, et les députés congédiés des états de Dinan, cassés en 1717, cette année

encore décimés à coups de lettres de cachet par le maréchal de Montesquiou, viennent maintenant tenir en détail leurs petites séances séditieuses, tout en se formant à la haute galanterie et aux belles manières.

C'est grâce à ces fous romanesques qui se croient héroïques, et qu'enivre, avec les caresses de la duchesse de Rohan et les sourires de l'escadron galant de Sceaux, la lecture des *Mémoires* du cardinal de Retz, qui viennent à point de paraître, c'est grâce à ces nouveaux Frondeurs en quête d'amazones qu'une conspiration de ruelle peut devenir une guerre civile compliquée d'une guerre étrangère.

Déjà, aux protestations des robins, aux pourvois des états, ont succédé le refus de l'impôt, les associations de résistance, les préparatifs d'armes et de munitions, les ambassades de trahison, et nos gauches petits-maîtres sont prêts à mettre le feu à la France pour une querelle de femme et à braver l'échafaud pour la conquête d'un ruban...

Ici un léger bruit entendu au dehors interrompit l'orateur.

— Ce n'est rien, dit Montaran en souriant de cette facile alerte, quelque rameau desséché tombé du haut d'un arbre, ou même quelque lampion emporté par le vent éteignant piteusement sa mèche dans le sable. C'est dommage, ma foi : vous étiez éloquent.

— Il est facile de l'être, reprit Langey, quand on n'écoute que la juste indignation d'un fidèle serviteur du roi...

— Et de M. le Régent, interrompit Gervais de la Mabaunaye, par une adjonction qui avait sa valeur.

— ... Furieux de voir des fils de preux, oubliant leur serment de loyauté, n'attendre, pour lever un drapeau étranger, qu'un signal de leurs belles ou un répit de leurs créanciers...

Ici un nouveau bruit, toujours au dehors, sembla protester contre les applaudissements qui accueillirent les dernières paroles de M. de Langey.

Mais cette protestation muette se perdit dans un murmure trop flatteur pour ne pas couvrir tous les autres.

M. de Montaran lui-même n'apporta à cette seconde manifestation de Pontcallec (car on a deviné en lui l'auteur de ce bruit qui par deux fois avait déconcerté et arrêté M. de Langey) qu'une attention distraite, et ne lui attacha pas la moindre importance.

Il ne daigna pas même se retourner, ce qui fut fort heureux, car il n'eût pu le faire sans distinguer, debout sur un escabeau, et atteignant ainsi presque à la hauteur de la margelle de la fenêtre, un homme dont l'aspect imprévu l'eût sans doute étonné et même effrayé quelque peu quoiqu'il fût brave.

Mais il est permis d'éprouver un léger saisissement et un instinctif sursaut en apercevant si près de soi un tiers des moins inoffensifs.

Car on ne s'expose au châtiment de l'indiscrétion que lorsqu'on a des motifs de curiosité supérieurs à tout scrupule, et assez de vigueur et d'audace pour devancer le premier coup et prévenir le second.

C'est bien dans ces dispositions, en effet, que se trouvait Pontcallec.

Il mordait ses lèvres comme un coursier fougueux ronge son frein, et son impatiente envie d'une inter-

vention dangereuse mais vengeresse, trahie par l'éclair de ses yeux, le tremblement fébrile de ses mains crispées, l'agitation presque convulsive de sa poitrine soulevée par la colère, n'était arrêtée que par la crainte d'apparaître trop tôt et le désir d'entendre ses ennemis jusqu'au bout de leurs invectives.

Il ne tarda pas à être satisfait, car Montaran, préoccupé bien autrement du succès de M. de Langey que de l'avertissement de ce bruit extérieur où il n'eût jamais pu voir la menace d'un danger, quand bien même il eût été capable de le craindre, Montaran, lui aussi, daubait à son tour sur les gentilshommes bretons.

Il le faisait avec l'implacable ironie d'un frère du trésorier des états, et la raillerie mordante d'un héros des bonnes fortunes de l'amour et du jeu, contrarié, à ce qu'il paraît, dans sa dernière veine et avide de représailles.

Il ne lui déplaisait pas de rendre ridicules ceux qui avaient contribué à rendre son frère odieux, et sa propre vanité froissée, comme nous le verrons, par une rivalité plus rétrospective qu'actuelle, trouvait son compte à ce persiflage.

— Je serais entièrement de votre avis, cher Cicéron, dit-il à M. de Langey qui s'essuyait le front, si nous avions affaire aujourd'hui aux Bretons d'autrefois.

Mais la race de ceux qui tinrent un moment en échec Louis XIV lui-même est perdue ou du moins ne revit pas dans leurs descendants.

Tout ce feu d'états et de parlements s'en ira, au premier vent, en fumée.

L'appel du cor de Merlin ne fera sortir du bois que quelques nobles contrebandiers, montés sur des chevaux fourbus, et qui encore se disputeront à qui n'attachera pas le grelot.

Le grelot une fois attaché, on remportera une grande victoire, dont il sera parlé dans Landerneau, sur quelques receveurs des tailles revenant désarmés du pardon.

Tout cela finira par une expédition de maréchaussée et un petit procès à potence ou à roue.

Il n'y a pas l'étoffe d'un Pomenars ni d'un Locmaria, de ces vrais héros d'émeute ou de bal, vraiment dignes d'un baiser de femme ou d'un baiser de hache, — qu'admirait Mme de Sévigné elle-même dans des lettres que j'ai lues chez Simiane, et qu'on devrait bien, par parenthèse, donner au public pour qui elles furent écrites, — il n'y a rien de tout cela dans ces hobereaux de village jouant à l'Amadis, et bons tout au plus pour porter en sautoir l'écuelle des gueux des Pays-Bas.

Avez-vous vu la mine écarquillée de ces paladins à besace, faisant leurs débuts d'apprentis baladins sous la souquenille à paillettes des marquis de la Petite-Maisonnerie, comme les appelle la petite fée Thomasseau, qui ne peut s'empêcher d'en rire tout en se servant d'eux?

Que dites-vous de cette promotion grotesque d'un ordre frivole, de ce du Couédic au teint plus jaune que son ruban citron, de ce Talhouët tout étonné d'avoir quitté son lutrin et les jupons de sa femme et les regrettant au milieu de ces folies qui déconcertent sa

sagesse ou effrayent sa timidité de clerc défroqué; de ce Montlouis promenant sur les fleurs du jardin d'Armide ses mandibules de frelon, et remplaçant la bouillie natale par le miel et l'ambroisie du parasitisme de Sceaux? Que dites-vous surtout de cet Hercule armoricain et de ses façons ursines de chercher une quenouille à embrouiller aux pieds d'une Omphale quelconque?

Tous ces portraits, découpés à l'emporte-pièce d'une impitoyable ironie, eurent un succès unanime de fou rire, excepté le dernier qui parut à quelques-uns par trop chargé de la malignité de l'auteur, mais parut tel surtout à madame d'Egoullas.

Malgré les torts qu'elle avait à reprocher à Pontcallec, peut-être même à cause de ces torts, elle ne put s'empêcher de prendre indirectement sa défense.

— Peut-être abusez-vous, mon cher, dit-elle à Montaran, qui jubilait d'un triomphe de bel esprit devant lequel pâlissait à son tour l'astre éclipsé de Langey, de votre talent d'égorgiller drôlement le prochain; pour moi, je n'aime pas à entendre dire du mal des absents.

— Surtout de ceux qui vous furent chers, riposta, non sans quelque aigreur, Montaran contrarié.

— J'ai du moins le mérite de ne pas l'oublier.

— Je croyais moins de mémoire à votre cœur.

— J'en souhaiterais davantage au vôtre, si vous ne l'aviez de bonne heure étouffé sous l'esprit.

— Le reproche est trop flatteur pour que je m'en offense, et j'accepte la leçon.

Agréez donc mes excuses, j'ai eu le tort en effet de

ne pas ménager un homme qui jadis a tourné aussi le fuseau à vos pieds.

Il est vrai qu'Hercule est volage, comme tous les dieux, et que depuis il a filé aux genoux de bien d'autres des nœuds qui n'ont pu l'attacher.

— Qu'en savez-vous? Vous paraissez connaître son histoire mieux que la vôtre. Auriez-vous l'intention de la mettre en roman?

— Elle en vaudrait la peine. On y trouverait plus d'un curieux épisode, si j'en crois la légende du pays de Vannes et la chronique des états...

— Rédigée sans doute aux frais du trésorier et répandue par ses soins?...

— Que voulez-vous? l'homme n'est pas parfait, et il n'y a que la femme, à ce qu'il paraît, qui rende le bien pour le mal.

On prétend donc que notre héros a fait de son cœur deux moitiés, et qu'il passe dans la coulisse du théâtre de Dinan, desservi par une troupe ambulante, qui ne fait pas ses frais, auxquels la demoiselle Dujardin, sa directrice, doit subvenir par d'autres attraits et d'autres profits que ceux de l'opéra, tout le temps qu'il ne consacre pas à sa fiancée du moulin, pardon! du château de Poulduc...

— Qu'est-ce que cela prouve ? demanda Mme d'Egoullas, qui perdait patience, et dont l'œil mélancotique dardait des étincelles menaçantes.

— La moralité de cette histoire ou de cette fable, madame, prouve que vous êtes la plus charmante des femmes et Pontcallec le plus scélérat des hommes, qui met son signet à trop de romans en attendant que

quelque méchante aventure de bourreau termine le sien.

— Monsieur de Montaran, supplia la veuve du Puy, vous avez la plaisanterie funèbre. Il est bon d'être en assez bons termes avec la justice pour n'en avoir rien à craindre, mais encore ne faudrait-il pas humilier ceux qui peuvent n'avoir pas la même chance.

— Cette femme a la digestion très-sensée, observa à mi-voix Rochefort.

— Pardonnez-moi, madame et chère commère, acheva Montaran, — qui reconnaissait la vérité du proverbe : qu'il ne faut point parler de corde dans la maison des pendus, et qui ne se souciait pas de gâter davantage ses affaires fort compromises, contre son gré secret, auprès de la belle et vindicative d'Egoullas, — pardonnez-moi, et ne me boudez plus.

Il serait malséant de s'effrayer d'un présage fort risqué. J'augure beaucoup mieux que je ne le dis de la destinée de ce valeureux Breton, qui me paraît avoir ici le beau sexe pour lui.

Son sort se ressentira sans doute de cette propice influence, qui le détournera à propos, hors de ces occasions hasardeuses où il n'y a qu'une fausse gloire et des coups trop réels à attraper, du côté où pleuvent les faveurs de la cour.

Il en ferait le plus bel ornement à cette heure où sa réputation et les apparences d'une belle santé l'emportent sur toutes les autres. Un homme si beau quand il s'est peigné n'est pas fait seulement pour les bonnes fortunes des bords de la Vilaine.

La Seine réclame ce berger, dont la disgrâce déshonorerait Versailles.

Eh! qui sait? il est, avec les serments patriotiques, comme les autres, des accommodements, et peut-être, grâce aux vœux de l'amour et aux conseils de la nécessité, verrons-nous bientôt le chef de la Fronde bretonne préférer avec nous à l'ingratitude du peuple le soin lucratif de la cause du roi, et se mettre en notre compagnie du côté des battants contre les battus...

— Ah! cette fois c'en est trop! murmura une voix irritée qui semblait partir du haut de l'escalier, au-dessous même de la fenêtre devant laquelle pérorait Montaran, et dont chacun cette fois entendit la menaçante protestation.

Tout le monde tourna les yeux du côté où instinctivement on prévoyait que cette scène mystérieuse allait se dénouer par une intervention tragique ou comique.

On ne savait trop encore ce qui allait en advenir. En attendant l'incident prévu, mystification de plaisant ou provocation de querelleur, les femmes, le visage mi-partie d'inquiétude et de curiosité, prêtes à rire ou à pleurer suivant les cas; les hommes, dans la même disposition hybride, une main au jabot et l'autre à l'épée, se disposèrent à faire au personnage qui allait opérer sans doute par la porte d'entrée son irruption joviale ou hostile, une réception conforme à ses intentions.

Pendant ce temps, contrairement à toutes les prévisions, c'est à la fenêtre même que l'intrigue se nouait, par une apparition des plus dramatiques, en effet, et un coup de théâtre dont Montaran seul devait, grâce à cette diversion de l'attente contraire de tous ses com-

pagnons, avoir à ses dépens la surprise entière.

A peine, en effet, s'était-il retourné vivement, pâle, mais résolu, du côté où un blâme si énergique lui permettait de croire à une imminente agression, qu'une tête hérissée, aux yeux flamboyants de colère, s'encadra dans la pénombre de la fenêtre.

Cette tête se dressa d'un bond à la hauteur de l'oreille de M. de Montaran. Il eût pu apercevoir sur la margelle de la fenêtre la large main qui soutenait, par un miracle de force et d'équilibre, tout le poids d'un corps athlétique, ainsi suspendu dans le vide, si, avant que se fût écoulée la minute nécessaire pour reprendre son sang-froid et voir clair dans l'alerte, il n'eût reçu à la fois, comme l'éclair précède la foudre, ces deux mots dans l'oreille :

— Tu mens, lâche !

En même temps s'abattait et retentissait sur sa joue droite, où l'empreinte en apparut aussitôt violacée, un soufflet homérique, épique, celtique, un soufflet d'ouragan à décorner un bœuf ou à déraciner un chêne.

Montaran poussa un cri de surprise, de douleur et de colère, répercuté dans la poitrine de chacun des assistants par un sympathique écho.

Puis il bondit, d'un bond de lion furieux, cherchant à arrêter, à saisir et à frapper à son tour, comme le marteau frappe l'enclume, son insolent agresseur.

Mais le mystérieux exécuteur d'une brutale leçon était déjà devenu invisible, et les soufflets n'ont pas de signature, quoique celui-là fût assurément de main de maître.

Les bras impatients de la victime, poursuivant le trop modeste auteur de son affront, n'embrassèrent donc que le vide.

La même force et la même souplesse de gymnaste, qui avaient servi à Pontcallec pour s'élever d'un bond à la hauteur de son adversaire, lui avaient permis d'échapper d'un saut à d'impuissantes représailles, et de compléter le supplice de sa vengeance en réduisant Montaran exaspéré à l'unique ressource d'une poursuite incertaine.

Ce n'est point d'ailleurs que Pontcallec prétendît éviter une rencontre qui eût manqué aussi à sa satisfaction; mais il avait tenu à éviter les hasards du premier choc et les affronts du corps à corps, à demeurer maître de se dérober à l'inégalité du nombre, si Montaran le poursuivait en compagnie, ou, si les choses se passaient comme d'ordinaire entre gentilshommes, à rester libre du jour et de l'heure; enfin si l'explication se terminait immédiatement en combat singulier, de garder l'avantage du choix du terrain.

Pour sauvegarder sa dignité et sa liberté, Pontcallec s'était donc mis hors de la portée du premier bond, du premier coup, et prémuni contre les hasards d'une lutte par trop inégale.

On ne peut refuser ce nom à un choc entre un assaillant suspendu par une main à la balustrade d'une fenêtre, et un assiégé favorisé par l'avantage de la hauteur, de la liberté de ses mouvements, et, au besoin, du secours immédiat de nombreux renforts.

Mais la distance qu'il mettait entre son adversaire et lui, en quittant le théâtre même de son injure, trop

incommode et trop peu sûr pour l'explication qui devait en être la suite, il était prêt à la franchir au-devant d'un homme marchant seul, de plain-pied avec lui, et sans autre escorte que l'ombre de son épée.

Il ne pouvait y avoir de doute sur ses intentions à cet égard.

M. de Montaran ne s'y méprit point et ne souffrit pas longtemps du supplice de cette incertitude et de cette impuissance exaspérées, que ne supporterait pas impunément le cerveau d'un homme brave, ardent et offensé, dont toute la vie et toute la raison se sont concentrées et exaltées dans la recherche d'une prompte vengeance.

Aussi dès qu'il entendit, loin de se perdre et de s'effacer dans la nuit, le bruit des pas de son agresseur se maintenir à la même distance, avec le rhythme régulier de la marche d'une sentinelle qui se promène; dès qu'à cette sorte d'appel muet se joignit l'ironique défi du refrain de certaine sérénade bretonne qu'il connaissait bien pour en avoir, un soir, rossé, sous les fenêtres de son frère, l'impopulaire trésorier de Bretagne, les auteurs ou interprètes, M. de Montaran laissa échapper un bruyant soupir de farouche satisfaction.

Il allait donc pouvoir se mesurer immédiatement contre son agresseur.

Quant à cet adversaire qui, au crime de son indiscrétion, à l'affront de son soufflet, osait ajouter encore l'injure de l'appeler en sifflant un air du charivari donné à son frère, ce ne pouvait être qu'un de ces Bretons maudits, peut-être celui-là même objet à la fois de sa haine politique et de sa rancune privée!

On devine avec quelle impatience M. de Montaran s'élança vers la porte, tête nue, les cheveux épars, les yeux enflammés de colère, à la pensée de ce coup de massue dont il gardait encore la trace marbrée sur sonvisage et l'ébranlement nerveux dans tout son corps.

Au moment où il se précipita sur le seuil du pavillon, après avoir assujetti la boucle de son ceinturon, une main crispée sur la garde de son épée, l'autre essuyant tour à tour la sueur de son front ou les gouttes de sang qui coulaient de ses lèvres blémies, sur lesquelles le contre-coup de la commotion avait imprimé la morsure de ses dents, Rochefort l'arrêta vivement au passage.

— Vous n'irez pas seul, mon ami, dit-il. Un adversaire qui a ces façons de provoquer les gens est fort capable de guet-apens, et ne doit pas se faire scrupule d'une embuscade. Je vous servirai de témoin et de second au besoin.

— Merci, dit Montaran, — en repoussant d'une cordiale étreinte la main tendue vers lui, — je n'ai besoin ni de l'un ni de l'autre.

D'ailleurs l'explication n'aura pas lieu loin d'ici.

Mon adversaire n'est pas accompagné. Il n'eût trouvé personne pour l'assister dans une affaire entamée avec si peu de cérémonie.

Seul j'irai vers celui qui m'attend seul.

Et si force reste au bon droit, j'espère vous revenir bientôt avec les oreilles de ce gentilhomme qui se conduit comme un manant.

Il n'y a que les laquais qui commencent une querelle par un soufflet.

Mais ces chevaliers de Bretagne ignorent l'usage ou redoutent le prix des gants.

— Il me semble, dit flegmatiquement Mme d'Egoullas, qui paraissait fort indifférente à la lutte ou peu inquiète de son issue, que M. de Montaran, en parlant tout à l'heure de M. le marquis de Pontcallec, avait le premier oublié les siens.

Montaran n'entendit pas cette intempestive critique. Il marchait, il courait, il volait déjà à la rencontre de son adversaire, que M. de Rochefort n'avait pas achevé ses adieux et lui criait encore :

— En ce cas, bonne chance et prompt retour. N'oubliez pas la dernière botte de l'invention du père de Bruye.

— A quoi lui servira-t-elle, demanda madame veuve du Puy, s'il a affaire à un esprit malin, un loup-garou, un farfadet, un diable, un revenant?

— Madame, répondit philosophiquement Rochefort, M. de Montaran est au mieux avec le diable, et quant aux revenants, en voilà un qui, je crois, ne reviendra plus.

— Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, opina sentencieusement, à la cantonade, l'ex-capucin le Camus, que la récente manifestation du bras séculier avait pénétré à la fois d'admiration et d'épouvante, et qui ne pouvait croire que la Providence ne fût pas du côté d'un homme qui frappait si fort.

— C'est égal, continua la matriarche du Puy, qui n'était pas pour la destruction de ses semblables, et toute sa vie avait, au contraire, prêché d'exemple la

propagation des espèces et la fusion des races, ce n'est pas mon pauvre cher défunt (dont Dieu ait l'âme!) qui eût laissé ainsi avec indifférence deux chrétiens s'égorger sur le pré...

Ah! c'est que c'était une fine lame en son temps; toute bagarre l'attirait irrésistiblement. C'était plus fort que lui. Il fallait qu'il mette le bon ordre partout..., excepté pourtant lorsqu'il avait trop bu du rossoglio chez Mme l'intendante...

Mais on n'est pas parfait.

Au demeurant le meilleur homme du monde, et qui à jeûn n'eût pas donné une chiquenaude à une mouche.

— Il est vrai, objecta malicieusement Rochefort, que chaque après-dînée il battait sa femme.

La veuve du Puy allait répondre, quand M. de Langey, interrompant le flux de l'oraison funèbre qui menaçait de reprendre son cours, prit la parole pour dégager sa responsabilité et celle de tous les hommes présents, et justifier le parti spontanément pris par eux d'une abstention qui n'était pas de l'indifférence.

Il fit observer avec raison à la veuve du Puy, beaucoup plus indulgente pour les morts que pour les vivants, qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre, en présence d'un affront qui exigeait une réparation immédiate, que de laisser M. de Montaran vider sa querelle sans intervention inutile et sans inopportune esclandre; que le lieu et l'heure étaient excellents pour une affaire de ce genre; qu'il était difficile de trouver une nuit plus propice pour se couper la gorge en un endroit plus favorable que les jardins de Sceaux, lieu

sacré (inviolable pour les exempts) et inaccessible même pour les gardes de MM. les maréchaux de France; enfin que M. de Montaran était de taille et de force à se faire justice sans avoir besoin de secours.

Madame d'Egoullas hocha la tête avec un sourire mélancolique.

Elle songeait à Pontcallec. Elle devinait sa présence à je ne sais quels pressentiments, quels frémissements de tout son être, et elle savait que les adversaires d'un tel homme avaient au contraire le plus grand besoin d'être secourus et de l'être à temps.

Sur les explications de M. de Langey, apologétiques d'une neutralité qui convenait à son caractère et ne répugnait pas à sa jalousie, chacun prit donc le parti de l'attente, le plus commode et le plus sage de tous. Rochefort seul, qui consultait fréquemment et fiévreusement sa montre, témoigna quelque impatience de nouvelles et quelque inquiétude du dénoûment.

Quant à MM. de Racinoux, Gervais de la Mabaunaye et à l'ex-capucin le Camus, ils supportaient avec une philosophie flegmatique l'attente de la fin de l'incident qui avait interrompu leur conversation sans parvenir à les distraire de leur unique et constante préoccupation, celle d'eux-mêmes.

— J'avais toujours pensé, dit le premier avec une ingénuité qui faisait peu d'honneur à la confiance que lui inspiraient ses associés, que la conversation ici finirait par une querelle.

— Quand ils ont tant d'esprit les officiers aux gardes vivent peu, articula sentencieusement le second.

— Quiconque se sert de l'épée périra par l'épée,

prononça l'abbé le Camus, qui était pour les moyens de persuasion toutes les fois qu'il était témoin de l'usage des autres.

Seul le bonhomme Buvat, comme un scribe hors de sa glèbe attaché, grinchait, grognonnait, et surveillait l'occasion et le prétexte de s'éclipser décemment, pour revenir à son horizon d'in-folios, à ses chefs-d'œuvre de calligraphie mercenaire.

— Pourvu que cet accident malencontreux, murmurait-il en passant sa langue famélique sur ses babines ridées, ne me fasse pas manquer ma fortune. M. l'abbé Dubois n'aime pas à attendre, et je risquerais ma pension et perdrais un beau spectacle à ne me point trouver à l'hôtel Colbert au moment de l'arrestation de M. l'ambassadeur d'Espagne.

— Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,

pensait pendant ce temps M. de Langey, en considérant avec une attention scrutative les allures équivoques et les façons obliques de ce petit prestolet, toujours occupé à battre des semelles du côté de la porte.

En ce moment un grand cri, un seul, suivi d'un bruit sourd pareil à celui de la chute d'un arbre, retentit dans l'air frais et clair de la nuit, et fit tressaillir toute l'assemblée.

— Il est mort! s'écria la veuve du Puy, en se laissant tomber sur une ottomane avec des pamoisons de carpe malade, et en s'étalant dans le négligé d'une syncope qui ne manquait pas d'une certaine coquetterie surannée.

Mais elle rata son effet, et personne ne songea, tant

les hommes sont négligents et les femmes sont égoïstes, à lui frotter les tempes avec de l'eau de la Reine de Hongrie, ou à lui faire avaler de l'esquibach.

Madame d'Egoullas s'était redressée pâle et frémissante, comme sous le coup d'un secret et douloureux ressort, et s'était élancée vers la porte, tandis que MM. de Langey, de Rochefort, de la Mabaunaye, l'épée à la main, se précipitaient sur ses traces.

M. de Racinoux, qui n'aimait pas à voir les épées nues, et qui affectionnait les postes d'arrière-garde, suivait lentement, de façon à couvrir et au besoin à précéder la retraite.

Il avait tiré de sa poche une de ces petites lanternes galantes et furtives, familières aux donneurs de sérénade et aux rosseurs du guet pendant la Régence.

Il avait battu le briquet, avait allumé son petit lumignon sourd, caché au fond d'une poche de satin articulée de petites baleines ou fils d'archal et se déployant en escargot (d'où son nom), et il éclairait de loin, d'un rayon honteux, le théâtre des événements, sur lequel couraient à tâtons, dans la demi-obscurité des allées, madame d'Egoullas en mules, et le groupe militaire en escarpins à talons rouges, sous lesquels crépitait le sable gercé par une nuit d'hiver.

L'ex-capucin le Camus était seul auprès de la veuve du Puy, toujours renversée sur son divan, et lui offrait les consolations de son ministère, entremêlées de quelques prises de tabac qu'elle reniflait comme une baleine échouée, avec de spasmodiques éternuments.

Pour le bonhomme Buvat, trouvant l'occasion, il s'était éloigné en maugréant, zébrant le sol blanc de

l'avenue, éclairée par un reste d'illumination préservée du vent, de ses zigzags de scarabée.

Notre ubiquité d'historien nous permet de devancer, sur le lieu du combat, la troupe de secours qui approche, et de faire assister le lecteur au dramatique épisode qui venait d'y avoir un sanglant dénoûment.

M. de Montaran, au bout de l'allée qu'il avait parcourue d'une course effrénée, et on peut le dire au galop de charge et d'assaut, n'avait pas tardé à distinguer une ombre ambulante, profilant sur l'espèce de lumineuse arène, — formée par le rayonnement des lampions cachés dans la corbeille grillée d'une canéphore de marbre, — une silhouette noire et mobile.

Il s'arrêta alors pour reprendre haleine et ne pas faillir au premier choc d'une conversation qui ne semblait pas devoir traîner en insinuant exorde, mais passer rapidement aux arguments *ad hominem*.

De temps en temps, en effet, et quand le sombre promeneur passait dans l'orbe lumineux tracé, comme un ondoyant linceul, autour de la statue éclairée par la couronne de lampions qui étoilait son front, on le devinait armé et presque déjà en garde, à un certain reflet d'acier balancé dans sa main auquel ne se trompe pas un œil exercé.

L'inconnu, tout entier, comme Montaran, aux préparatifs de l'approche, s'était campé en posture de parade et se présentait de trois quarts, le poing appuyé à la hanche, l'épée en diagonale, prête à donner à la pointe adverse, d'un simple ressaut, l'accolade de bienvenue fratricide d'où jaillissent les rouges étincelles.

Arrivé à portée de pistolet, Montaran, en demi-garde,

s'avança, suivant l'étiquette d'armes, prêt à l'attaque ou au salut, comme un officier qui reconnaît un poste, l'esponton en arrêt.

— Qui vive? rugit Pontcallec, qui, pour mieux garder ses avantages et conserver le droit, s'était un moment reculé à la ligne d'ombre.

— Le roi et le régent! répondit Montaran, qui devina de suite que l'homme seul qui l'avait frappé si fort pouvait hêler si rudement.

— Le roi passe; le régent ne passe pas, répliqua la voix.

— En ce cas, passage restera à la force, dit Montaran. Mais, pour prétendre m'arrêter, qui êtes-vous donc?

— Vous l'apprendrez tout à l'heure.

— Tout à l'heure vous ne pourrez plus me le dire. D'où venez-vous?

— D'où il me plaît.

— Pour cacher votre gîte, vous devez avoir vos raisons. Que voulez-vous?

— Vous tuer après vous avoir souffleté.

— Voilà qui est franc. Et moi je viens vous prendre la vie et vous rendre du pied votre soufflet.

— En ce cas, en garde! et à la fortune du fer.

— En garde! Et Dieu fasse raison au droit.

Les deux adversaires se saluèrent cérémonieusement, le chapeau à mi-corps, avec cette courtoisie qui faisait encore partie de la tradition même des duels sans merci, à la suite de griefs irréconciliables.

Puis ils jetèrent leurs chapeaux à terre en même temps et en même temps aussi se dépouillèrent, Mon-

taran de son surtout à brandebourgs blancs, Pontcallec de son manteau d'hidalgo, découvrant sa cape aux abeilles d'argent.

Après quoi, fonçant l'un sur l'autre, ils passèrent des paroles aux actes, sans pouvoir cependant renoncer à ces injures fanfaronnes, à ces impertinentes rodomontades, qui accompagnent si bien le bruit strident et les piquants éclairs du fer choqué contre le fer.

— Te voilà donc, criait Montaran exaspéré — comme un taureau l'est au tournoiement de la banderilla, — à l'aspect chatoyant de la cotte de drap d'or, semée d'abeilles d'argent, que Pontcallec n'avait pas pris le temps de quitter en partant pour l'expédition qui avait abouti à un conflit imprévu, mais bienvenu. Te voilà donc, chevalier de la table-mise, recruteur de galère, loustic de coche, cadet bouffon! Viens çà, qu'on te donne la leçon au fer, faute de canne!

— On ne bâtonne que tes pareils, — ripostait Pontcallec avec une fureur concentrée, en cherchant, d'un œil fauve, sur le justaucorps bleu de l'officier aux gardes, la place d'une boutonnière à l'épée, rouge comme sa veste, — et je n'envie pas l'expérience qui fait que tu n'as plus de leçons à recevoir, qu'une dernière que je te réserve, chevalier du pharaon, souteneur de tripot, raccrocheur de dupes, digne frère du spoliateur de la Bretagne!

— De quoi te mêles-tu, seigneur faux-saunier?

— De ce qui ne t'inquiète guère, mais tant on plume la poule qu'on finit par la faire crier.

— Oh! le beau coq de village, ambassadeur des poules de Vannes! Tu t'es trompé de route, arlequin

politique et Gilles populaire, en venant au théâtre de Sceaux. Tes talents manquent à la foire Saint-Germain.

— Tu vas voir tout à l'heure si mon épée est une batte, et si je fais des blessures de théâtre.

— Garde plutôt ta peau, greluchon de douairière.

— Ne crie point si haut, ou je croirai que tu attends le guet.

— Ne parle point si bas, ou je croirai que tu as des raisons de le craindre.

En même temps qu'ils se renvoyaient, comme des joueurs de paume se renvoient l'éteuf, ces injures plus dignes du camp que du salon, mais qu'expliquaient le caractère de deux adversaires, — l'un militaire de coup de main et bel esprit de café, l'autre rude chasseur et âpre marin, dont le vent salé de la côte avait quelque peu séché l'ancien vernis de cour, — en même temps que Montaran et Pontcallec se frappaient d'insultantes paroles, à la façon des combattants de l'Iliade et des héros des épopées chevaleresques, ils faisaient pleuvoir l'un sur l'autre une pluie de fer et de feu.

Tous deux, ardents à l'attaque et habiles à la riposte, se menaçaient sans pouvoir s'atteindre et fatiguaient leur force sans pouvoir rassasier leur haine.

La lassitude et l'impatience faisaient perler sur leur front une sueur fiévreuse.

A ce premier échange d'invectives mutuelles, d'insultants défis, qui avait d'abord donné au combat une physionomie si espagnole et si française à la fois, avait succédé un morne silence, précurseur des catastrophes, et plus menaçant que ces exubérants transports de colère et d'orgueil dont nous avons retracé le premier choc.

Désormais le répertoire épuisé des deux combattants ne leur fournissant plus de traits capables de piquer l'amour-propre, ils étaient résignés à se taire et à ne plus s'insulter que des yeux.

Ce combat silencieux, remplaçant par l'écho métallique du croisement des épées et des appels d'attaque ou de parade, battus sur le sable de l'allée, — piétinée comme une aire où les bœufs sont passés, — l'écho vibrant et railleur des apostrophes entrecroisées tout à l'heure, avait quelque chose de triste et de morne, qui eût frappé tout spectateur, si la scène en avait eu, et qui peu à peu assombrissait jusqu'à l'âme des acteurs eux-mêmes.

Un soupir de farouche fatigue soulevait de temps en temps leur poitrine. Ils en étaient arrivés à ce paroxysme de féroce exaltation, où la vue du sang est rafraîchissante, où l'on se livre au hasard, où l'on s'abandonne à la fatalité, où il est doux de tuer ou de mourir... pour se reposer.

A ce moment, un rayon ambulant et oscillant scintilla dans l'obscurité, semblant se diriger vers eux, et un bruit lointain de pas et de voix, qui menaçait le duel d'une intervention peut-être désagréable, en tout cas d'une interruption, attira l'attention des combattants.

La crainte d'être séparés ranima leur ardeur, et l'impatience d'un coup décisif imprima à leur jeu l'élan sauvage qui aboutit aux corps à corps.

Pontcallec le premier se sentit soudain atteint au flanc droit, mais sans plus s'en inquiéter qu'un sanglier d'une piqûre de moucheron.

Il redoubla de vigueur et d'adresse, fatiguant et fascinant son adversaire d'une sorte de moulinet de parade que peuvent seuls se permettre les forts tireurs, car il exige une sûreté de touche et un coup d'œil infaillible, et la plus imperceptible défaillance à ce jeu dangereux, que les Italiens appellent *giro di ferro* et les escrimeurs français plus vulgairement le *tricotage*, peut être mortelle.

Enfin, tandis que Montaran, impatienté de ce virevoltage qui liait sans cesse et paralysait son épée, s'allongeait à fond dans un effort désespéré, Pontcallec, d'un fouetté sec, abattit le fer de son adversaire jusqu'au sol, et avant qu'il eût pu le relever lui porta au nœud de l'épaule gauche un coup droit si vigoureux qu'il en chancela lui-même.

L'épée, qui devait percer, sans ce contre-coup de trop d'élan, glissa et laboura profondément l'avant-bras.

La secousse et la douleur de cette blessure, plus sensible que dangereuse, furent assez fortes pour renverser Montaran, qui s'affaissa sur le sable, et pour lui arracher ce cri étouffé, que la glaciale surprise du fer pénétrant dans une chair échauffée par le mouvement, tire parfois des lèvres des plus rudes combattants.

C'est à ce cri de détresse que la petite caravane de secours, sortant du pavillon de l'Aurore, s'était mise en marche à tâtons, au milieu d'un dédale de routes entre-croisées dont elle avait perdu pas mal de temps à débrouiller l'écheveau, tantôt avec l'aide des derniers débris de l'illumination, tantôt au maigre rayon du colimaçon de M. de Racinoux.

La chute de son ennemi n'avait point assouvi la fureur de Pontcallec et ne suffisait point à sa vengeance.

Aussi, quand Montaran rouvrit ses yeux, que la commotion et le premier saisissement avaient fermés, il aperçut debout, penché sur lui, la pointe au corps, Pontcallec, dont les yeux semblaient de flamme et l'épée de feu.

— Monsieur, dit le vainqueur d'une voix rauque, en imprimant à son fer une sorte de tourbillonnement vertigineux, le combat était à mort et je pourrais vous tuer, car vous ne m'auriez pas fait grâce, si je m'étais trouvé à votre merci.

Tel n'est point mon dessein. Vous mourriez trop tôt.

Je ne vous fais donc quartier que jusqu'à une autre occasion.

Nous nous retrouverons, et, pour être sûr de vous reconnaître, je vous marque au visage.

C'est là qu'il faut frapper les héros de ruelles tels que vous.

En même temps, Pontcallec, d'une main sûre et souple et avec une férocité qui avait sa grâce, comme celle du chef sauvage inscrivant au visage ennemi la trace de sa victoire, grava, sur le front de M. de Montaran, le léger sillon rouge d'une durable balafre.

Puis il ramassa son chapeau, se drapa dans son manteau, et s'éloigna à grands pas dans la nuit. Pendant ce temps Montaran, qui avait oublié la douleur de sa première blessure pour ne songer qu'à l'affront de la seconde, poussait un sourd rugissement d'impuissante fureur, se soulevait sur son séant, essayait en vain

de se relever, et retombait gisant, évanoui et inerte.

C'est dans cet état que le trouvèrent ses amis accourus à son appel, mais tardivement arrivés.

On dépouilla le blessé de son justaucorps, pour tâter la plaie du bras, qui fut jugée peu profonde quoique saignant abondamment; on le banda provisoirement avec un mouchoir imbibé de l'eau fraîche d'une fontaine voisine.

Quant à l'éraflure du front, comme toutes les estafilades d'estoc et non de taille, elle zébrait à peine le visage d'un très-léger filet de pourpre, sur lequel on appliqua aussi une compresse maintenue par un bandeau.

Ces premiers soins accomplis on s'occupa de rendre le sentiment à celui qui en avait été le machinal objet.

Mme d'Egoullas avait sur elle un flacon rempli de gouttes du général la Mothe; on frotta avec ce cordial les lèvres crispées de Montaran, qui se desserrèrent.

Il ouvrit les yeux, et la première figure qui lui sourit la bienvenue du retour à la vie, fut celle de Rochefort, mauvaise tête et bon cœur, mauvais compagnon et bon ami, qui tenait la main du blessé dans la sienne, en sacrant dans sa moustache blonde et en jurant d'être désormais de la querelle.

— Vous avez raison, car il faut être plus d'un pour venir à bout d'un tel adversaire, murmura Mme d'Egoullas.

Et elle montrait à terre l'épée de Montaran, si martelée et tordue par la lutte, qu'on ne put jamais la faire rentrer au fourreau, et qu'il fallut la porter derrière lui en la cachant sous un manteau.

Dans un large manteau fut aussi enveloppé Montaran, qui avait repris complétement ses sens, et manifestait assez de force pour marcher, soutenu sur le bras de Rochefort, quoique d'un pas alangui.

On négligea de repasser au pavillon de l'Aurore, d'où la veuve du Puy et l'ex-capucin le Camus se tirèrent comme ils purent.

Prenant par le plus court, on s'avança vers la cour d'honneur, d'où deux carrosses transportèrent l'un Montaran assoupi et fiévreux, M. de Langey, songeur, Rochefort ému; l'autre, MM. de Melesse, de Miane et Gervais de la Mabaunaye, échangeant plus de prises de tabac que d'idées, vers un second rendez-vous commun, où nous ne serons pas trop étonnés, maintenant que nous les connaissons un peu, de retrouver tout à l'heure ces hôtes de Sceaux.

C'est alors seulement qu'on débouchait sur la route de Paris, que quelqu'un s'inquiéta de madame d'Egoullas, et qu'on la hêla d'un carrosse à l'autre.

M. de Miane se souvint alors qu'au moment où l'attention générale était absorbée par la mise en route de Montaran, Mme d'Egoullas, à qui il venait de rendre son flacon d'élixir, avait soudain, comme prise d'une impulsion irrésistible, fait quelques pas à l'écart.

Il l'avait un instant suivie des yeux; mais s'engageant sans doute, au coude de l'allée, dans un sentier transversal, elle n'avait pas tardé à disparaître dans les ténèbres.

— Bah! dit philosophiquement Rochefort, une femme perdue se retrouve toujours.

M. de Rochefort avait raison, et nous sommes d'autant plus de son avis que Mme d'Egoullas n'était pas de

ces personnes qui s'égarent sans but, ni sans esprit de retour.

Nous n'avons aucune peine à deviner qu'elle s'était engagée dans l'ombre à la suite de Pontcallec, dont elle avait reconnu la voix à sa protestation de l'escalier, le visage à son démenti de la fenêtre, et la main au sanglant et ironique châtiment infligé à M. de Montaran.

Nous pouvons supposer non moins légitimement que ce n'est pas uniquement pour voir son ancien amant qu'elle courait après lui, mais pour l'émouvoir de ses reproches, l'attendrir de ses larmes, pour essayer de regagner l'empire perdu et regretté, et de renouer des liens qu'elle n'avait pas la première brisés.

Elle ne tarda pas à rejoindre celui qu'elle poursuivait le masque à la main pour respirer plus à l'aise, à travers les fraîcheurs et les ombres d'un minuit hivernal.

Pontcallec se retourna au bruit de ce pas léger sur le sable, scandé par le frémissement ondulant de la robe à paniers.

Il reconnut de loin la belle promeneuse et ne s'effraya pas d'une rencontre qui, en somme, valait mieux que celle dont il revenait.

Il ne put s'empêcher de sourire en pensant combien les rôles habituels étaient intervertis, et que cette fois, c'était la biche elle-même qui chassait le chasseur.

Biche si l'on veut, mais biche blessée, implorant pitié ou menaçant vengeance, et armée de toute l'éloquence que la colère, la douleur et la beauté donnent à la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, quand elle cherche à reconquérir son conquérant et à voir son vainqueur à ses genoux.

Avant qu'elle eût pu, tremblante d'émotion, frissonnante de froid sous ses légers voiles et haletante de sa marche précipitée, articuler une seule parole, et comme elle s'arrêtait devant lui, les bras ouverts, l'œil plein de l'humide éclair, reflet des sentiments mêlés, crainte et espérance, amour et haine, souvenirs et regrets, reproches et pardons, qui se disputaient son cœur et soulevaient son sein, Pontcallec, habitué aux manéges de cette ennemie intime, avait cherché à lui échapper par ironie. Il se méfiait de ses enlacements et savait souvent qu'en galanterie comme en guerre il est avantageux de détourner l'attaque en la devançant et en tirant le premier.

— Madame, dit-il d'un air délibéré, légèrement railleur, je ne vous attendais pas de sitôt, mais soyez la bienvenue. Il y aurait de l'ingratitude à ne pas vous remercier d'avoir pris tout à l'heure la défense d'un absent.

— Plût au ciel, répondit-elle, que vous eussiez pour moi cessé d'exister, et que vous ne fussiez pas plus présent à ma pensée que je ne le suis à la vôtre!

— Qu'en savez-vous?

— Il n'y paraît guère.

— Les sentiments discrets sont les plus sincères. Et si vous étiez femme à ne pas prétendre abuser des bénéfices de votre diversion très-méritoire, surtout si elle est...

— Désintéressée...

— A merveille. Il y a plaisir à s'expliquer avec vous. Eh bien! en ce cas, je conviendrais sans difficulté que je vous suis fort obligé...

— De loin...

— Faute d'espérer pouvoir faire jamais honneur à ma reconnaissance... et que je garderai de vous le meilleur souvenir.

— Vous êtes mille fois bon de me conserver un coin de votre passé. C'est me dire sans doute que le présent ne vous appartient plus, encore moins l'avenir.

— L'avenir n'est à personne, madame ; et prétendre l'engager, c'est vouloir deviner l'inconnu, posséder l'infini, lier Dieu.

— Il fut un temps où il vous répugnait moins de mettre Dieu dans vos affaires.

— C'est que je le respectais moins, madame.

—Et surtout que vous aviez moins peur de vous compromettre. Ce sont là des artifices connus. L'égoïsme prend volontiers ce masque pieux.

Pontcallec ne répondit pas.

Il ne voulait pas avouer qu'il avait tort et il sentait qu'il n'avait pas raison. Son interlocutrice aussitôt chercha à profiter de l'avantage que donne toujours, à une femme intelligente et hardie, la dédaigneuse réfutation d'un sophisme qu'on écarte et qui découvre.

Mais elle avait trop de flair, elle connaissait trop Pontcallec, aussi fier que généreux, et plus susceptible encore que sensible, pour afficher longtemps ce ton de persiflage.

Elle savait que la force de la femme est dans sa faiblesse, et sa victoire dans sa défaite ; qu'un soupir vaut mieux qu'une parole, et une larme qu'une raison.

Aussi, se précipitant tout éplorée au bras de son adversaire, qui ne put lui refuser cette dangereuse courtoisie, et rapprocha ainsi du sien, par un contact souvent

irrésistible, le corps de son ancienne maîtresse et la flamme du foyer, elle s'écria, d'une voix attendrie, les yeux pleins de larmes, les lèvres pleines de baisers :

— Ah ! Pontcallec, que nous aurions pu être heureux ensemble, si vous l'aviez voulu, si vous m'aviez aimée!

Celui-ci sentit le danger. Se dégageant brusquement de l'étreinte captieuse :

— Je vous ai beaucoup aimée, madame, dit-il de l'accent grave et du regard sombre dont on prononce un arrêt... Trop aimée... pour...

— Pour...? interrogea anxieusement Mme d'Egoullas, suspendue entre l'espérance et le doute.

— Pour vous aimer encore... acheva lentement et froidement Pontcallec.

Elle fit un bond, comme si un serpent l'eût mordue, et porta, pâlissante, la main à son cœur, où quelque chose venait de se déchirer.

Mais la colère lui rendit les forces que lui eût refusées la douleur.

Elle sentait bien que tout était fini entre eux, et qu'à force de la mépriser peut-être, il en était venu à ne pouvoir plus même la haïr.

Mais l'affront d'un adieu sans espoir et d'un congé sans vengeance ne faisait point son compte.

Elle était de ces créatures violentes, de ces natures passionnées, à qui il faut tout ou rien, et qui ne se résolvent pas aux compromis et aux aumônes de liaisons dénouées de gré à gré.

La haine impatiente de représailles avait remplacé en elle, de ses feux, ceux de l'amour déjà éteint.

Elle voulait se retirer sur une menace, et partir sur

un défi. Passant donc de la tendresse à l'ironie, de la prière à l'invective, de la caresse à l'injure, de la biche suppliante à la lionne courroucée, de la voix de la nymphe amoureuse à celle de l'Euménide jalouse :

— Adieu donc! dit-elle avec un geste de sourde fureur. Je ne veux rien emporter de vous, même vos remercîments. D'ailleurs, je ne les mérite pas. Si je vous ai défendu, je le regrette.

— Voilà un aveu répliqua-t-il, qui vous vaudra, je l'espère, sa récompense. Il n'y a rien comme les femmes pour ne rien perdre, et, à défaut de Pontcallec, c'est à M. de Montaran à payer la dette de ce premier mouvement, qui, par distraction, était bon. Eh! eh! ce n'est point un pis-aller, après tout. M. de Montaran n'est point vilain garçon, et la balafre que je viens de lui faire l'embellira aux yeux des belles qui aiment le courage malheureux.

Avec un tel railleur, Mme d'Egoullas ne pouvait lutter.

Elle le sentit et se prépara à faire retraite.

Il lui fallait pourtant son dernier mot, sa flèche du Parthe.

— Tout le monde, répliqua-t-elle, n'a point l'art d'être heureux à votre façon.

Il est des combats où les sympathies restent au vaincu.

Et il faut aller bien loin, jusque chez vous, au bout du monde enfin, pour trouver un gentilhomme qui se glorifie de tromper deux femmes à la fois, et deux femmes qui se disputent, en se partageant sans le savoir, les restes, les rebuts de Mme d'Egoullas!

Sur cette suprême insulte, qui profanait le plus pur

et le plus mystérieux des sentiments de Pontcallec, en l'associant à une liaison éphémère et banale, et mettait sur la même ligne la châtelaine de Poulduc et la comédienne des États, Mme d'Egoullas, refermant brusquement son éventail, avec le bruit d'écailles d'un dragon qui s'éloigne, se précipita dans la direction opposée à celle que Pontcallec, déjà retourné, faisait mine de prendre.

Celui-ci, l'œil chargé de tristesse et de colère, la lèvre frémissante, la regardait s'éloigner, et regrettait qu'elle ne fût pas un homme, et qu'il ne pût impunément l'écraser.

Arrivée au détour de l'allée et au moment de disparaître :

— Adieu ! cria-t-elle d'un ton railleur et menaçant, adieu, ou plutôt au revoir !

— La capitale ne vous apprécie donc plus ? Madame en est donc réduite à faire la province ?

— Oui, fit-elle, sans daigner relever l'injure, qu'elle sentit pourtant, mais qu'elle avait méritée. Au revoir, à bientôt, en Bretagne !

— Soit, dit Pontcallec, mais prends garde à ton mari !

— Et toi, prends garde à moi !

Ainsi finit un entretien si différemment commencé, inauguré par des souvenirs et des espérances d'amour, terminé par des reproches et des menaces de haine.

Quoiqu'il n'ignorât pas de quoi est capable une femme offensée, même contre un ennemi qu'elle aimait encore, Pontcallec, qui n'avait peur de rien, n'avait pas peur de la vengeance de son ancienne maîtresse.

Mais, s'il dépend de nous de ne pas avoir peur, parce que le courage est une affaire de volonté, il n'en est pas de même de cette inquiétude vague, provenant du mécontentement du présent ou de l'incertitude de l'avenir, impression instinctive qu'il est possible de dominer, mais non d'éviter.

C'est sous l'empire de ce malaise physique et moral que Pontcallec, la tête basse, se dirigeait à pas lents vers le château.

Sa poursuite équivoque de promeneurs suspects, sa chasse à l'affût du secret de ses ennemis, le coup de théâtre de sa subite apparition à la fenêtre du conciliabule, auquel, invisible et impatient témoin, il avait jusque-là assisté, le dénoûment presque tragique de cette comédie, et le châtiment sanglant qui avait achevé la leçon de l'impertinent Montaran, commencée par un outrage, continuée par un soufflet, complétée par un coup d'épée : toutes ces péripéties rapides avaient naturellement surexcité les nerfs de Pontcallec, agité son sang, et, en dépit du rafraîchissement du froid de la nuit, peu à peu devenue complétement obscure, fait bouillonner sur ses tempes une sueur fiévreuse.

De tels ébranlements compromettraient le plus solide équilibre, et la robuste nature de notre héros n'avait pas traversé impunément toutes ces épreuves successives, surenchérissant l'une sur l'autre, et exigeant une dépense de forces, dont la réaction se traduisait à la fois par l'abattement physique et l'exaltation morale.

Les forts sont le plus souvent exempts de ce paroxysme aveugle et féroce; mais à la suite d'émotions disproportionnées, payant un tribut moindre, mais inévitable, à

la logique inflexible de la nature, ils tombent quelquefois, tout en marchant, tout en s'agitant, dans cet état de suspension, de neutralité de la sensibilité physique, racheté par une intensité de vie cérébrale qui touche au délire d'une passagère démence.

Ce sont des fous lucides, que l'exaltation des idées, encore aiguisée par l'amortissement des sens, transporte dans les mondes chimériques de l'hallucination, et promène tour à tour, suivant l'élan du premier coup d'aile de l'imagination, ou le hasard du premier choc avec la réalité, dans l'abîme aux infernaux spectres, ou sur les sommets où glissent, d'un corps sans ombre les paradisiaques apparitions.

C'est dans cette sorte de fièvre cataleptique, d'intellectuelle ébriété, propice aux fantastiques visions et aux légendaires rencontres, que Pontcallec était tombé peu à peu à son insu, en marchant dans l'ombre froide de la nuit, vers un but qui peu à peu échappait à sa pensée, où la volonté abdiquait, et disparaissait à ses yeux.

Il s'avançait d'abord vers le château rayonnant de mille lumières, à travers les vitres étincelantes de ses cent fenêtres.

Il croyait s'en rapprocher et il s'en éloignait à chaque pas sans s'en apercevoir.

Il lui tournait le dos, qu'il lui semblait l'apercevoir encore, ou plutôt à sa place quelqu'un de ces fabuleux palais, de ces aventureux manoirs de féerie dont tout Breton a vu, noble ou manant, s'ouvrir, aux récits des veillées, les aériennes perspectives, plantées d'arbres aux fruits d'or.

Soudain l'impression, de gracieuse devint sinistre, le spectacle, d'attrayant devint effrayant. Un décor menaçant avait remplacé le souriant palais de bienvenue.

La caverne aux dragons monstrueux succédait au manoir plein de joyeuses lumières.

Un voile funèbre s'était étendu sur l'imagination de Pontcallec.

Il lui semblait marcher à tâtons dans l'ombre glacée et la visqueuse humidité d'un antre peuplé de serpents, dont il froissait les écailles et dont le dard se hérissait sous son pied.

A d'autres moments il éprouvait comme un déchirement intérieur. Sa nature se dédoublait et, avec un tournoiement plein de vertiges et d'étincelles, il sentait une moitié de lui-même emportée dans un éther en deuil sur le dos rugueux d'un hippogriffe dont l'aile fouettait son visage, tandis que l'autre moitié se traînait dans cette ombre rocailleuse et épineuse où il n'avançait qu'en tremblant, dénouant à chaque pas des nœuds sifflants de vipères.

Cette duplicité d'impression, cette ubiquité imaginaire s'expliquent tout simplement par ce fait que Pontcallec s'était enfoncé, sans s'en douter, dans les sombres épaisseurs et les sentiers où crépite la bruyère sèche de la petite forêt artificielle dite le *Bois-Sacré*.

Elle était formée de pins, d'ifs, de buis, de mélèzes et d'arbres toujours verts, étalant, dans un coin du parc de Sceaux, le défi de leur printemps éternel, et dressant, sur le front des rares promeneurs qui se hasardaient à percer l'enchevêtrement de leurs branchages entre-croisés, une voûte de verdure alpestre.

C'est le parfois rude soufflet des branches froissées, crispant leur éventail frémissant ou refermant brusquement leur parasol, que Pontcallec avait pris pour le contrecoup du déploiement des ailes de l'hippogriffe sur lequel il se croyait monté.

La pénétrante senteur des baies résineuses, écrasées et éclatant sous son pied incertain avec le craquement sec du sarment ou de la châtaigne foulée, avait achevé de lui porter à la tête. Il s'avançait titubant, les bras étendus, en proie à l'alternative illusion de son rêve éveillé, tantôt fouillant de l'œil, dans l'ombre, le mirage d'une mine idéale, au filon reluisant sous un filet de source, tantôt le regard plongé dans l'océan azuré du ciel, et poursuivant, au galop de son cheval empenné, le sillage décevant d'une toujours fugitive étoile.

Cette étoile n'était autre chose que le rayon intermittent d'une lanterne de corne, brandie par la main d'une ombre qui ondoyait vers lui, semant sur les bruyères ténébreuses, à chaque mouvement, des traînées subites d'or et de rubis.

Pontcallec s'arrêta, haletant.

Rendu, par un sursaut de volonté, à la demi-perception des objets extérieurs, de son œil, aguerri à la nuit, et que sollicitait cette lumière agaçante, dont l'oscillation diminuée indiquait une halte du porteur, il fouilla de loin la petite clairière, carrefour du bois, et il s'engagea instinctivement dans la sente qui y débouchait.

Son ouïe, participant peu à peu au réveil de sa vue, dont le rayon d'abord concentré au spectacle intérieur

se retournait vers les images externes, distingua deux voix lointaines, dont le bruit alterné avait succédé à celui des pas.

De ces deux personnages mystérieux qui composaient le groupe dont l'évolution directe vers lui s'était changée en une halte de repos ou de conseil, l'un devait être plus jeune que l'autre.

Pontcallec le diagnostiqua, avec la sagacité analytique de ses intuitions de chasseur, à ce que, en se plaçant sous la ligne du vent, il sentait dans la parole de l'un des interlocuteurs du dialogue un chevrotement persistant, qui avait cessé dans l'accent de son compagnon avec l'essoufflement de la marche.

Comme il continuait ses observations avec la précision inconsciente que l'habitude de l'affût, la surprise de la nouveauté, l'instinct toujours vigilant de la conservation maintiennent au chasseur, au somnambule, au sauvage ivre ou endormi, même durant l'hébétement passager résultant de l'abdication par l'intelligence d'une partie de ses fonctions, son oreille fut soudain frappée par un aigre appel de cette flûte rustique dont un Breton ne peut entendre, sans que son cœur saute dans sa poitrine, l'allègre modulation.

C'était un de ces airs mélancoliques et doux, dont abonde le répertoire des ménétriers ambulants des pays de Tréguier et de Vannes, et que connaît si bien tout homme dont l'enfance a joué sur le sable des grèves et s'est désaltérée aux sources des bruyères, qu'ils sont entre tous un éternel et irrésistible signal de ralliement, soit pour la danse aux *braveries*, soit pour les prises d'armes du bon droit, soit pour le plaisir,

soit pour le devoir, soit pour le festin, soit pour le combat.

Pontcallec n'était pas de ceux qui peuvent résister à ce charme indélébile, à cette mélodieuse caresse d'un de ces airs simples et magiques, auxquels répond aussitôt la fibre nationale, et au bruit desquels les gars dansent la vieille gigue galloise, s'entre-choquent comme des boucs furieux au jeu martial de la *soule*, ou courent dans toutes les directions, au mousquet et au bâton.

Un air de biniou, pour l'oreille du Breton bretonnant, c'est le son du pibroch pour l'Écossais, c'est le bruit de la piva pour le montagnard des Abruzzes, c'est l'appel de la corne du ranz des vaches pour le Suisse et le Grison.

Toute la patrie est évoquée dès la première note, et l'essaim des souvenirs et des regrets du pays natal, portant chacun tristement leur image domestique, souriante ou voilée, prend un corps et des ailes dans l'imagination de l'exilé et y danse sa ronde énervante.

Avec une simple ritournelle de cornemuse, de ces paysans toujours malades du mal du pays et que la nostalgie accompagne partout de son rêve, on peut faire, suivant le moment, en garnison des ivrognes qui pleurent en pensant à leurs accordées, en campagne des héros qui se font tuer pour la patrie sans même songer à la gloire.

Cependant, s'enivrant de sa propre aubade et gonflant son outre d'une haleine frémissante, le joueur de biniou passait des airs pastoraux aux airs bachiques et des bachiques aux patriotiques, avec une verve contagieuse pour son compagnon, qui ne tarda pas à l'ac-

compagner du coup vibrant et de l'harmonieux bourdonnement de la bombarde.

A ce duo étrange et bizarre, à ce concert d'une Arcadie inconnue, l'écho répondait étonné, et l'orfraie, éperdue, battait, en se sauvant, les branches de ses ailes aveugles.

Pontcallec pleurait doucement, appuyé sur un sapin et l'illusion aidant, dans la senteur des feuilles frisées de la verte pyramide, il croyait retrouver la saine odeur de chênes de la forêt d'Helléan et le sauvage parfum du gui.

Soudain les accords rustiques se turent et le concert cessa.

Le groupe s'était remis en marche, les voix recommençaient à trembler, et à osciller la lanterne ambulante.

Arrivé à portée, Pontcallec, tirant machinalement son épée :

— Qui va là? cria-t-il d'une voix rauque.

— *Breiz!* (Bretagne), répondit fièrement le groupe qui se dessinait plus distinctement sous le rayonnement blafard de la lanterne.

Pontcallec ne tarda pas à se convaincre que les deux personnes qui venaient vers lui avaient dit vrai. Leur signalement confirmait leur déclaration, et le plumage de ces deux imprévus oiseaux de nuit répondait parfaitement à leur ramage.

L'un d'eux, le vieux joueur de biniou, avait le front ridé, la longue chevelure blanche, le manteau rouge sur un sayon de poil de chèvre, la ceinture bleue, les larges braies bouffantes et les guêtres de cuir envelop-

pant des jambes torses, l'allure brusque et l'air narquois des tailleurs-bardes d'Auray et de Ploërmel, derniers héritiers des traditions du druidisme et de la sorcellerie, qui font les chansons de noces, guérissent les chiens de la rage, veillent les morts, et marchent en tête des caravanes corybantesques des pardons.

Son compagnon, petit, mince et frêle, au visage pâle et aux cheveux blonds, portait le costume modeste des apprentis ecclésiastiques, des étudiants sacerdotaux du Trégorrois et du Morbihan, appelés *Kloarecks* et *Kloers*, rustique de drap et de coupe, clérical de couleur.

Arrivés à quelques pas de Pontcallec, les deux survenants s'arrêtèrent, muets d'une surprise mêlée d'inquiétude et de joie, qu'ils partageaient après l'avoir inspirée.

Ils avaient, en effet, reconnu le marquis de Pontcallec, connu et populaire dans tout le pays de Vannes.

Mais, dans quel état ! les cheveux hérissés, l'œil hagard, en proie à une sorte de délire ; et dans quel costume surtout !

Le jeune kloareck ne put se défendre, à sa vue, d'un frisson de crainte superstitieuse et d'un signe de croix préservateur.

Dans sa cotte d'or de chevalier de *la Mouche-à-Miel*, aux abeilles d'argent, dont le brusque mouvement avec lequel, pour dégaîner, il avait écarté son manteau avait dévoilé soudain le fulgurant éclat, Pontcallec semblait sortir de la grotte de l'enchanteur Merlin, et venir demander compte aux instrus de l'audace avec

laquelle, à l'heure de la recherche de l'herbe d'or, et des séances de conjuration autour des *cromlec'hs* druidiques ou des fatidiques *lichavens*, ils osaient pénétrer dans le cercle sacré.

Mais la curiosité et la pitié l'emportèrent bientôt sur la crainte.

Le signe de croix avait d'ailleurs rassuré nos Bretons, car si Pontcallec eût été ensorcelé, il eût fui à ce signe redouté des fées et des poulpiquets.

Malgré son costume d'incantation, digne de la forêt magique de Brocéliande, ils continuèrent donc tous deux de s'avancer vers lui, tandis que le plus vieux regardait le plus jeune avec un air de douleur et d'affection qui rendit humide le feu de ses yeux gris aux broussailleux sourcils :

— Pauvre *markiz!* soupira le vieux *sonneur* (ménétrier), en voyant son seigneur en proie à cet état de vision et de fureur dans lequel la légende aime à peindre le roi Charles VI. Le retrouver enfin pour le retrouver ainsi !

— Ce n'est rien, murmura le clerc; ne connaissez-vous pas les étourdissements de Pontcallec?

Et en effet les étourdissements de Pontcallec étaient proverbiaux aux environs de son château.

Il avait la réputation de revenir facilement exalté et enivré par les transports d'une sorte de passagère démence, quand le dimanche soir, au retour de mystérieux rendez-vous, il traversait au galop de son cheval favori l'ombre anguleuse des *menhirs* semés sur la lande blanchie par la lune, ou quand, sifflant ses lévriers aux poils roux, les bottes gluantes de vase et

tapissées d'herbes paludéennes, il sortait des marais de Penmarck, dont le vent ride à peine l'eau stagnante, chargée des miasmes vertigineux du chanvre qui rouit.

On appelait *les fièvres de Pontcallec* ces passagers accès, connus dans le pays, et attribués à quelque maléfice d'enfance, ou à un sortilége furtif, jeté par la fée des eaux au violateur téméraire des retraites humides sur le bord desquelles elle aime, au sortir du flot solitaire, à peigner avec un peigne d'or ses cheveux ruisselants.

— Plût au ciel ! pensait le jeune clerc, au profil mystique, que le marquis n'eût connu d'autres feux que ceux auquels s'exposent le cavalier et le chasseur, importuns aux ébats nocturnes des Korigans !

L'air du pays natal guérit les maux qu'il cause, et la paix domestique et la catholique ferveur soulagenttoutes les douleurs dont elles ne peuvent préserver.

Le jardin d'Armide est plus pernicieux que les bosquets *hantés*, et c'est des fièvres corruptrices de la moderne Babylone que souffre surtout ce malheureux seigneur, réfractaire au joug paternel, et échappé à la fois, pour courir les aventures du démon, du giron de la Bretagne et du giron de l'Église.

Tout en songeant ainsi, le jeune clerc avait accosté Pontcallec, immobile, et, comme arrêté dans les lacs d'un invisible réseau, cherchant à débrouiller les fils mêlés de sa pensée.

Alors, comme saisi soudain d'une sainte colère, le corps roidi dans son surtout de deuil, le bras tendu, dans l'attitude de ces symboliques pêcheurs des vitraux

gothiques qui cherchent à ressaisir les âmes rebelles à leur coup d'épervier, le kloareck apostropha Pontcallec de reproches où vibrait le double fanatisme de la religion et de la patrie.

— Pontcallec! Pontcallec! cria-t-il d'une voix à la fois féminine et virile, courroucée et plaintive, qu'as-tu fait de l'ancienne innocence?

Languiras-tu et brûleras-tu toujours sous cette tunique de Nessus, profane symbole des tortures de l'enfer qui t'attend?

As-tu à tout jamais oublié et renié le patriarche ton père et ta sœur qui épie chaque soir, pensive, à la plus haute fenêtre de la tourelle, le retour de l'enfant prodigue, et, ne voyant rien venir, redescend en pleurant des larmes angéliques?

Que fais-tu dans les festins de Babylone, quand Jérusalem t'appelle, impatiente de sortir de sa captivité?

Ton épée, indigne successeur des du Guesclin et des Rohan, n'est-elle donc plus bonne qu'à tourner en fuseau aux pieds d'une coquette, en attendant la quenouille que s'apprêtent à t'envoyer les frères abandonnés qui vont mourir sans toi?

Est-ce pour des combats de parade que tu réserves ton sang? Est-ce pour les tables de jeu que l'intendant du manoir a mis en gage à Rennes les argenteries séculaires?

Est-ce pour habiller le lit des courtisanes que les filles de tes vassaux filent le soir, les yeux rouges, la laine et le lin blancs comme le lis des vallées?

Ne te souvient-il plus de tes anciens serments et de cet anneau de chastes fiançailles qui enchaîna, sous la

main du prêtre bénissant, ta destinée à celle de la plus belle vierge de nos châteaux ?

Peut-être en est-il temps encore. Reviens à toi, Pontcallec, à ta famille, à ta patrie, à ton Dieu, à nous, et tous nous te pardonnerons, parce que nous t'aimons.

Viens, Pontcallec, car demain il sera trop tard, et par sainte Anne d'Armor ! c'est moi qui, le premier, traînerai sur la claie l'écu du chevalier félon, rebut des Malestroit, par son père maudit !

En prononçant cette adjuration tournant à l'imprécation, mêlée de souvenirs classiques et bibliques, et confondant les formules de l'exorcisme catholique et celles de l'anathème féodal, le jeune clerc était superbe.

Sa tête, transfigurée, se détachait sous une sorte de poétique auréole, reflet de l'intérieure ardeur.

Dressé dans sa frêle taille, le bras drapé dans le pli anguleux de son collet noir, dont le capuchon à demi relevé faisait ressortir comme des rayons les épis dénoués de sa chevelure blonde, agitant comme une flèche de feu une simple verge de frêne, il ressemblait à un de ces séraphins des miniatures de missel, précipitant, du ciel escaladé, au simple vent de leur épée, les titanesques démons.

— Bien parlé ! mais un peu haut peut-être, mon jeune maître, approuva le sonneur avec une admiration légèrement nuancée de reproche.

— Sans doute, répondit le clerc en s'essuyant le front, et avec ce reste d'enthousiasme, dernier frémissement de la lyre et de l'âme, mais ne faut-il pas parler haut pour être entendu de la pire espèce des sourds, celle qui ne veut pas entendre ?

Il ne devait pas attendre longtemps, cette fois, l'explosion dont il surveillait les préludes, sans prévoir celle qu'allait provoquer ce discours, inspiré à la fois par la colère naïve du lévite adolescent indigné, et la sollicitude généreuse d'un jeune serviteur impatient de dévouement.

Pontcallec, agité par les sens divers de ce qu'il venait d'entendre, et cherchant à démêler l'intention générale thématique, peut-on dire, de ces variations hardies, se sentait tour à tour entraîné par des mouvements contraires, et oscillait entre la surprise, la honte, le repentir, la colère, impressions alternatives soulevées en lui par ce torrent de reproches et de menaces dont un zèle inexpérimenté n'avait peut-être pas assez mesuré la portée.

Faite pour le dompter ou le révolter, mais non pour l'attendrir, cette oraison violente, qui, prononcée sur le seuil inviolable d'une église n'eut peut-être attiré sur son auteur que de verbales représailles, provoqua définitivement, dans l'âme passionnée de notre héros, qui n'en était pas encore à la patience des catéchumènes et à la soumission des pénitents, un véritable ouragan de fureur.

Aveuglé par le sentiment unique de l'insulte faite, dans sa personne, à la dignité chevaleresque, et perdant lui-même le sentiment de ces convenances dont il voulait venger les droits, Pontcallec, oubliant le caractère demi-sacré que la destination ecclésiastique donnait à son adversaire, oubliant surtout qu'il était faible et désarmé, et n'avait, pour se défendre, qu'une baguette, se précipita sur lui en s'écriant, la lèvre écumante :

— Tiens ! vassal, fils de valet, qui as oublié que tu parlais à ton maître, reçois à ton tour ta leçon !

En même temps le jeune écolier, pâlissant, mais que le vent de cette épée, tournoyant au-dessus de sa tête, n'avait pas fait reculer d'une semelle, sentit siffler sur son front le souffle du fer dont Pontcallec destinait le plat à un offenseur indigne, selon lui, de la pointe.

Mais ses cheveux furent à peine effleurés par le coup flétrissant dont son visage eût longtemps gardé le rouge sillon ; tandis qu'il répondait, calme et fier, à la menace du châtiment outrageant suspendu sur sa tête :

— Des coups ne sont pas des raisons ; frappe mais écoute !

Il gardait jusqu'au bout intact le prestige de l'intelligence qui se possède sur la force qui s'égare.

Son compagnon, d'ailleurs, veillait sur lui.

Au moment où l'acier, tourbillonnant avec d'aveuglants éclairs, s'abattait sur sa tête, le vieux mais toujours vigoureux joueur de biniou, d'un moulinet irrésistible de son *penn-bas*, lourd bâton de cormier manié avec la dextérité de cinquante ans d'expérience, préservait le front du coupable innocent, et envoyait au loin, sur une parade en revers qui désarma Pontcallec, le glaive de ce Saül furieux se précipitant sur David.

L'élan de l'attaque et celui de la riposte avaient été tels, que Pontcallec, ébranlé par la secousse du contre-coup nécessaire pour parer un coup fait pour abattre à jamais, comme une rose blanche sur sa tige, la tête du jeune clerc sur son col, chancela. En cherchant

à résister à l'impulsion, il embarrassa son pied droit dans une racine sèche, et tomba, tout d'une pièce, sur la fougère qui tapissait le bois, avec le soupir sourd du taureau entravé.

Quand le vieux sonneur et son jeune compagnon, miraculeusement sauvé par lui, et qui l'en remercia par une muette étreinte, voulurent le relever, Pontcallec, dont la chute avait légèrement éraillé la tempe gauche, où perlait une gouttelette de sang, avait presque perdu le sentiment.

Le vieux sonneur, mettant en bandoulière son biniou gémissant, tira de sa poche une serpe avec laquelle il coupa et dégrossit prestement, en quelques tailles, une forte branche de houx, qui dressait à sa portée son buisson épineux.

Il la passa à son compagnon, tandis qu'il allait dans le fourré ramasser l'épée de Pontcallec, qui était allée s'y ficher, sous l'impulsion d'un bras vigoureux, lors de son intervention si opportune en faveur du jeune clerc.

Alors, revenant sur le lieu de la scène, il ramassa les plis de son manteau sur Pontcallec, qui ne formait plus qu'une masse inerte, et dont le jeune clerc, clément pour un adversaire égaré et toujours aimé, essuyait doucement le front avec son mouchoir.

Sur son invitation, le clerc releva et maintint sur son séant le corps du marquis, tandis que sous son buste le sonneur passait son lourd et solide bâton, et le soulevait vivement.

Aidé de son jeune compagnon, qui, pour supporter sa part du lourd fardeau de ce gigantesque enfant

endormi, sous lequel pliaient ses jambes aux bas bleus annelés de noir, s'arc-boutait contre un arbre voisin, le sonneur le hissa à hauteur du mi-corps, arrondit le bras gauche du marquis autour de son cou, et ramena le bras droit sur l'épaule du clerc.

Tous deux, en cet équipage, s'avancèrent pas à pas, portant vers le château Pontcallec toujours assoupi et assis, les jambes pendantes, sur cette civière rudimentaire, formée d'un simple bâton en essieu, dont les deux porteurs ambulants représentaient les roues.

A un certain moment de cette marche saccadée, entrecoupée de haltes, Pontcallec rouvrit puis referma les yeux, avec le soupir étouffé d'un enfant qui s'éveille à demi.

— J'ai soif, murmura-t-il faiblement.

Le sonneur, pour satisfaire ce désir, planta en terre l'épée de Pontcallec, ramassée par lui, et qu'il portait nue sous son bras, en attendant qu'il pût la remettre au fourreau de son maître debout, ou la suspendre à son chevet, si son mal s'aggravait.

Cette dernière prévision ne tarda guère à être démentie, heureusement.

Car à peine Pontcallec eut-il bu quelques gorgées à la gourde, vêtue d'osier et remplie d'hydromel, que le sonneur avait prise dans la poche de son sayon et lui avait tendue, que l'influence salutaire de ce cordial cher aux lèvres bretonnes se manifesta par une sorte de résurrection.

On eût dit le prodige d'un philtre magique, si, au contraire, on n'eût vu que Pontcallec, ranimé, rendu

à lui-même, échappait à l'obsession d'une maligne influence, qui l'avait un moment possédé, et sortait, pour ainsi dire, de la servitude d'un passager enchantement.

Pontcallec et ses porteurs avaient enfin dépassé la lisière du bois, et étaient arrivés dans la grande allée qui conduisait au château. Là, à la vue de la façade lointaine, où le buste de Louis XIV en or, posé sur un piédestal au-dessus de la grande porte, comme l'effigie d'un dieu sur le seuil de son temple, rayonnait au milieu des lumières et attestait l'idolâtrie reconnaissante des maîtres du lieu, à l'appel alterné de l'orchestre de la salle de bal et de la symphonie de la salle de jeu, au reproche enfin, distinct pour lui seul, de ces fenêtres de la Chartreuse illuminées par le reflet des flambeaux éclairant une délibération où son absence devait avoir été remarquée et peut-être taxée d'ingratitude, Pontcallec fit un soubresaut, et se trouva d'un bond en avant de ses deux porteurs interdits.

— Ce n'est rien, mes amis, merci, dit-il. On m'attend là-bas, et je suis pressé.

En même temps il reprenait son épée sous le bras du sonneur interloqué, glissait sa bourse dans la poche entr'ouverte de son sayon, tendait, en signe de pardon demandé et accordé à la fois, au jeune clerc, sa main, que celui-ci couvrait de baisers et de larmes, et, se dégageant de cet hommage, échappant aux remercîments de celui-ci, aux questions expirantes sur la bouche de celui-là, il s'éloignait à grands pas. Il avait disparu, avant que ni l'un ni l'autre de ceux dont il

prenait ce cordial et brusque congé eût pu même songer à essayer de le retenir.

— Toujours le même! mauvaise tête et bon cœur, murmura le sonneur.

— Allons rejoindre les autres et leur raconter le résultat de nos explorations, dit le kloareck, tout ému du noble mouvement du marquis. Un tel adieu veut dire au revoir. Nous le retrouverons tout à l'heure.

Et tous deux s'éloignèrent et disparurent à leur tour.

Avant de nous enquérir de leur nom, de leur qualité, de leur but, nous donnerons à M. de Pontcallec une légitime préférence, et nous le suivrons dans le conciliabule de l'appartement réservé de la duchesse du Maine, dans la profane Chartreuse où la séduisante princesse achevait non de convertir, mais de divertir et de pervertir son monde, et réalisait les bénéfices de son ensorcellement.

M. de Pontcallec, comme nous allons voir, y entra fort à propos, au moment où il était intéressant pour lui (et pour nous) qu'il fût présent aux épisodes essentiels d'une délibération dont nous allons brièvement résumer les préliminaires, après avoir esquissé son sanctuaire.

III

LA CHARTREUSE

Dans une vaste résidence comme Sceaux, et avec un caractère capricieux et fantasque comme le sien, la duchesse du Maine, qui ne pouvait se passer de ce dont elle n'avait pas besoin, mais qui, en revanche, se lassait vite de ce qui d'abord lui plaisait le plus, devait avoir des gîtes aussi nombreux et aussi variables que ses goûts.

Pygmalion, par crainte du sort réservé aux tyrans avait, dans son palais, autant de chambres qu'il y a de jours dans l'année, et ne couchait jamais deux nuits de suite dans la même.

Madame la duchesse du Maine, qui avait autant de nuances et de variations dans l'humeur que la rose des vents a de feuilles, possédait à Sceaux un certain nombre d'appartements, à elle spécialement réservés, et où elle émigrait tour à tour, suivant le jeu de la girouette dont elle eût pu planter sur sa jolie tête à l'évent le gracieux et trop juste symbole.

Elle se tenait habituellement, si une personne si changeante eut jamais des habitudes, dans l'appartement du rez-de-chaussée à gauche sur le jardin des fleurs, dont elle avait fait un encyclopédique et cosmopolite musée, rempli surtout d'exquises sculptures et de porcelaines rares.

Tout y était recherché et précieux, jusqu'aux parquets, mosaïques ingénieuses de bois exotiques et odoriférants, d'un dessin changeant à chaque pièce.

Les jours où elle désertait le rez-de-chaussée, la princesse s'arrêtait à l'entre-sol, dans un petit asile intime et familier. C'est là qu'elle faisait venir de temps en temps ses enfants pour ne pas oublier qu'elle était leur mère, et pour qu'ils n'oubliassent pas, de leur côté, à force de ne point la voir, qu'ils étaient ses enfants.

C'est là aussi qu'elle aimait à souper, avec M. le Duc son frère, quand le rude châtelain de Saint-Maur daignait lui rendre visite, et avec madame la duchesse de Vendôme, sa sœur, quand celle-ci n'avait pas trop abusé des consolations spiritueuses de son veuvage, et n'était point au lit, dans son hôtel de la rue d'Enfer, des suites de ses querelles avec le chevalier de Soldeville, auquel la liait, disait-on, un mariage secret, ou, plus souvent, des conséquences de son goût excessif pour les liqueurs fortes, dont elle avait son cabinet rempli.

Ce goût et ces excès n'étaient plus rares, on le sait, parmi les femmes, à la fin du règne de Louis XIV et sous la Régence.

Mais l'appartement de prédilection, le séjour favori,

la résidence caractéristique de la duchesse du Maine, n'étaient ni au rez-de-chaussée ni à l'entre-sol, dont nous venons d'esquisser la physionomie.

C'est au dernier étage du château, dans ce petit appartement à son goût et à son image, appelé par Louis XIV « le beau grenier de Sceaux », et baptisé par elle du nom de *Chartreuse*, que la duchesse du Maine se tenait le plus souvent et parfois croyait se plaire, en compagnie de ses courtisans, de ses poëtes, de ses pamphlétaires.

De ce nid aérien, où elle se faisait hisser directement par une trappe, dont le siége était enlevé au moyen d'un contre-poids, elle pouvait promener à loisir, dans le panorama d'un horizon de dix lieues, les ailes vagabondes de son imagination.

Le point de vue était féerique, et au dedans le plaisir des yeux, le seul que semble avoir connu et épuisé cette personne si curieuse et si superficielle, ne trouvait pas moins qu'au dehors des attraits sans cesse renouvelés.

La duchesse n'admettait, dans ce réduit sans étiquette, où l'échange des nouvelles politiques et la confidence des projets séditieux alternaient avec la lecture des gazettes clandestines, la répétition des comédies nées en une nuit, comme des champignons, du fécond cerveau de Malézieux, le travail frivole des nœuds ou du parfilage, et l'éducation des chiens savants et des chats beaux-esprits dont elle entretenait la ménagerie, la duchesse n'admettait à la Chartreuse que ses favoris.

Mais comme elle était prompte à s'engouer autant

qu'à se dégoûter, et qu'elle enrôlait sans cesse des flatteurs nouveaux sans prendre la peine de congédier les anciens ou sans oser s'en débarrasser, cette élite de privilégiés avait rapidement dégénéré en foule, et c'est à une intimité de deux cents personnes, ce *particulier* d'une princesse, suivant son mot fameux, qu'elle prodiguait l'honneur de son déshabillé et de sa confiance.

Au moment d'entrer dans le sanctuaire pour y jouir, invisible, de ces voluptés du regard, caressé au dehors par les spectacles de la nature, et au dedans par les chefs-d'œuvre des arts, mais pour y goûter aussi le plaisir, plus grand encore, d'observer à loisir et impunément le jeu varié des caractères et des passions, nous ne serons pas étonnés de rencontrer, dès l'antichambre, autant de monde que dans le vestibule d'un bal paré.

La comparaison est d'autant plus juste que c'est ici le rendez-vous de la liberté, de la gaieté, du sans-façon.

Ici la princesse n'est plus princesse, ou feint de ne plus l'être, et permet qu'on la traite en femme, plus selon son esprit que selon son rang.

Ici on aimerait mieux rire à ses dépens que de ne pas rire.

Ici enfin tout est permis, même le défendu, à la condition de se tirer avec décence des histoires difficiles et avec esprit des situations délicates.

C'est ici le vrai salon de la galère de Sceaux.

Les rameurs habituels le savent bien.

Aussi arrivent-ils, prêts à tout événement, et, pour payer leur écot sans barguiner, ont-ils pris la précaution d'inscrire sur leurs tablettes les mots de la veille,

qui seront dits par eux les mots du jour, et de bourrer leur mémoire d'impromptus d'occasion, laborieusement improvisés dans le silence du cabinet.

Pour prix de tant de peines, ceux-là ont le double privilége qui est à Sceaux la suprême récompense.

Par une ironique faveur, qui peint bien le génie railleur des Condé, et cet amour des princes, où il entre toujours un peu de mépris, ceux-là ont droit, en traversant la galerie de grotesques du cabinet d'aventurines qui sert de vestibule, d'y contempler leur image caricaturée en forme simiane, taillée dans le quartz, veiné de rouge et de jaune, par le ciseau d'un sculpteur en goguette.

De plus, ils ont droit, en entrant, au sobriquet par lequel Ludovise, entre deux bâillements, leur décoche avec un sourire une malicieuse bienvenue.

Malézieux ici s'appelle *le Curé;* l'un de ses fils, le *cadet Faveresse* (nom patronymique de sa mère).

L'abbé Genest est l'*abbé Pégase*, quand il n'est pas l'*abbé Rhinocéros*.

Le Duc du Maine est reconnu par les initiés au surnom peu conjugal du *Garçon*.

Les deux fils, en riant, répondent au diminutif de *Garçonnets*.

M. le Duc se déguise sous le titre de *baron de Saint-Maur*.

Le feu duc de Nevers, par allusion à ses goûts et à ses succès poétiques, était cajolé du nom d'*Amphion*.

A Mme et Mlle de Nevers on adresse la parole en les invoquant sous le vocable mythologique de *Diane*, et, sous celui plus moderne, d'*Api*.

En parlant du duc d'Albemarle on dit *le Major*, et en rappelant sa femme, *Geneviève*.

La Voisine signifie Mme d'Artagnan, depuis maréchale de Montesquiou, longtemps châtelaine du Plessis-Piquet, à la porte de Sceaux, et *Glycère*, Mlle de Choiseul.

Cette manie des surnoms commence la mode que Louis XV outrera si singulièrement, dans les noms plus que bourgeois dont il affublera ses filles.

Examinons successivement, avec une attention proportionnée à leur mérite, mais surtout à leur part dans l'action, les divers acteurs de la comédie qui va se jouer, avec des incidents subits non prévus par *l'imbroglio*.

Les voici qui passent tour à tour devant nous, isolément ou par groupes, et s'ils nous apercevaient, nous serions obligés de lever maintes fois notre chapeau, car il y a là pour nous plus d'une déjà ancienne connaissance. Nous ne signalerons que les nouveaux venus, ou ceux qui gagnent à être revus.

Dans cette compagnie brillante et mêlée, nous distinguons d'abord un ambassadeur, malgré le déguisement qu'impose à ce conspirateur, qui se sait inviolable, mais qui doute parfois de son inviolabilité, en un temps où l'on ne respecte rien des anciens fétichismes, la réserve diplomatique.

Cette réserve n'a pas d'ailleurs de pruderies bien farouches, car dans ce grand seigneur hispano-napolitain, à l'œil noir, sous ses cheveux blancs, nous reconnaissons sans peine, à ses paroles plus encore qu'à son visage en vain voilé d'une fausse barbe, le fils du duc de Giovenazzo, le neveu du cardinal del Giudice, le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne.

Il en est arrivé, à force d'échecs, à douter de tout, excepté de lui-même, car il est loin de s'attendre au scandaleux *fiasco* qui va terminer sa mission.

Il vient d'expédier à Madrid, par une voie qu'il croit sûre, les plus récents produits d'un mouvement qu'il croit décisif, et il se frotte les mains avec satisfaction, à la pensée du gracieux accueil que vont faire Leurs Majestés catholiques aux derniers chefs-d'œuvre de la fabrique de libelles, dont il entretient, sous son toit, les auteurs mercenaires, et que multiplient les presses clandestines de Hollande.

C'est ce qu'il appelle entretenir le feu. Feu de paille et qui ne produira que de la fumée !

En attendant, tout en suivant son fallacieux système de temporisation, et tout en amusant les mécontentements qu'il s'agit d'exploiter avec les mensonges de la plus fine dissimulation (*lusingare con il remedio della piu fina dissimulazione*), il allèche Alberoni et il divertit l'Escurial par d'incessants envois de pamphlets, cousus entre les cuirs de la selle de ses courriers.

En échange, il vient de recevoir les deux lettres pour le roi mineur et pour le Parlement de Paris, transcrites et signées de la main de Philippe V, qui doivent consommer, au profit de l'ambition espagnole, le solennel escamotage de régence, dont les manifestes de l'abbé Brigault, copiés chez lui de la main servile (qu'il croit fidèle) de l'écrivain Buvat, posent les principes et favorisent le succès auprès des crédules provinces.

Dans le langage symbolique et énigmatique pour tout autre que les deux correspondants, qui épargne à sa paresse le fastidieux travail des iffres, il a accuséch

réception en ces termes à Alberoni des deux pièces destinées à allumer, quand le feu aura été mis aux poudres par ses boute-feux, cet incendie dont il parle, avec sa gracieuse insouciance, comme d'un feu d'artifice :

« J'ai fait voir les perles que la reine m'a envoyées, » afin que je les vende avantageusement à celui qui » prétend les acheter. Mais elles ne sont point sorties » de mes mains, et n'en sortiront qu'après que la vente » aura été faite dans les formes requises. Cependant » je les garde sous une double clé. »

Il ignore certainement que l'abbé Dubois, prévenu par Buvat, cumulant les bénéfices d'une double trahison, possède un triple de cette double clé, et lit avant le roi et la reine d'Espagne les dépêches qu'il leur expédie.

Depuis quelque temps, cependant, les événements contraires, la déchéance des princes légitimés, la fuite du Prétendant, la destruction de la flotte espagnole par la croisière anglaise dans les eaux de la Sicile, conquise témérairement par Alberoni, ont quelque peu rabattu de son assurance.

Mais un homme si présomptueux, qui méprise le danger à force de ne pas le voir, n'est pas facile à décourager.

Il y a trois jours, l'ambassadeur a cédé aux instances du marquis de Pompadour et du comte de Laval, dont il va être question tout à l'heure, ardélions impatients et parfois importuns autant qu'importants de la conspiration, trop tardive à leur gré.

Il a expédié en Espagne, par l'intermédiaire, qu'il

ne croit pas suspect et qu'il regarde comme inviolable, de deux personnages de haute qualité, l'abbé de Porto-Carrero et le marquis de Monteleone, l'un, neveu du cardinal de ce nom, l'autre, fils de l'ambassadeur d'Espagne en Angleterre, une valise remplie de papiers.

Ces papiers sont décisifs pour le succès s'ils parviennent à leur adresse, mais aussi pour le châtiment, s'ils sont interceptés, et si, comme il est loin de s'en douter, à l'heure même où il les croit arrivés à destination, Dubois a connaissance de leur contenu.

Or Dubois sait tout, tant par les révélations de Buvat que par des rapports de mauvais lieux, et il a déjà fait saisir à Poitiers les originaux, sous prétexte de perquisition dans les effets d'un débiteur fugitif, accusé de banqueroute, le chevalier Mira, compagnon malencontreux de nos deux voyageurs.

Mais en ce moment, dans cette atmosphère factice où l'on respire l'illusion et où l'on transpire l'enthousiasme, Cellamare est à cent mille lieues de la roche Tarpéienne, et dans chacun de ses pas, monte à un triomphant Capitole.

Il n'a d'autre excuse que sa bonne foi, mais il l'a tout entière, quoiqu'il semble niais pour un ambassadeur de se congratuler intérieurement, quand il court les hasards d'une mésaventure telle que la saisie d'une cassette à son chiffre, contenant ni plus ni moins que les pièces manuscrites suivantes, bombes faites, si leur mèche prend, pour faire sauter un royaume :

1° Copies corrigées d'une requête des Français à Sa Majesté catholique, pour lui demander, comme le seul remède aux maux de la nation, l'assemblée des

états généraux; des deux lettres de Philippe V, adressées, l'une au roi mineur, l'autre à tous les parlements; enfin, du manifeste du même prince ordonnant la convocation demandée;

2° Deux projets de manifeste, l'un par le marquis de Pompadour, l'autre par l'abbé Brigault;

3° Des observations critiques ou explicatives de l'abbé Brigault sur ces deux projets;

4° Un mémoire du comte de Laval sur les moyens de soulever quelques provinces lorsque l'armée de l'Espagne arrivera;

5° Un extrait du traité de Pierre du Puy sur les régences et les majorités;

6° Un catalogue des noms et qualités des officiers français qui demandent du service en Espagne;

7° Une lettre particulière de Cellamare à Alberoni, pour lui recommander spécialement le chevalier de Saint-Geniez et le comte d'Aydie, qui méritent d'être distingués de la foule comprise dans le catalogue;

8° Enfin, de peur sans doute qu'on en ignore, la lettre d'envoi qui contient l'inventaire de toutes les pièces et supplée à leur absence.

On le voit, il était impossible d'avoir multiplié avec plus de précaution les moyens de se faire prendre la main dans le sac, et les bâtons pour se faire battre.

De tout temps les conspirateurs, comme les amoureux, ont eu le même sort. Ils écrivent plus qu'ils n'agissent, et parlent plus qu'ils n'écrivent. Un complot d'affiliés muets pourrait peut-être réussir, et encore! mais toute conspiration qui compte parmi ses membres deux hommes et une femme est perdue, et sera infail-

liblement prise au nid, la pie qu'elle est, couvant stupidement le secret de la comédie.

Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, bien que je compte un aïeul parmi les dupes de cette équipée, n'ayant jamais rien rencontré au monde de plus sot qu'un conspirateur.

La graine n'en est malheureusement pas encore absolument perdue, même en France, où l'on prétend à tort que le ridicule ne pousse pas. Il n'est rien comme la bêtise pour prospérer sur le sol de l'esprit.

La preuve, c'est que Cellamare croyait si bien au succès de l'entreprise, qu'il en félicitait d'avance la duchesse du Maine, et dépensait sans compter, en compliments, la primeur de ce triomphe dont il sollicitait le prix avec cette langoureuse forfanterie d'un ambassadeur encore bel homme, qui parle à une princesse dont le mari est absent.

Or le mari de la duchesse du Maine était de l'espèce naïve et commode de ceux qui sont toujours absents, même quand ils sont là.

Voilà pourquoi, à la faveur de la double allusion à laquelle se prêtait le double sens de la devise de la duchesse du Maine, Cellamare se flattait de faire à la fois les affaires de son maître et les siennes, quand, la main sur son cœur, il rappelait les vers du Tasse à l'abeille qui l'y avait piqué :

> Picciola e l'ape, e fa, col picciol morso,
> Pur gravi e pur moleste le ferite.

Et la duchesse du Maine souriait, et feignait de trouver aimable le galant ambassadeur qui ne lui sem-

blait qu'ennuyeux, en cherchant, dans quelque apparition opportune, le secours d'une diversion libératrice.

Mais elle aussi était loin de se douter que le plus poétique compliment est souvent le plus faux.

Abeille imprudente, elle devait, à force de piquer, faillir mourir de sa piqûre.

A côté de Cellamare, et aux environs de la duchesse, autour de laquelle ils tournent comme les papillons autour de la bougie, s'agitent et se multiplient, et se croisent et se heurtent, et se saluent en s'excusant, les deux importants de la faction, les deux cabaleurs en chef, celui que Mme du Maine, dans les rares éclaircies de gaieté d'une affaire qui tourne au sérieux, et qu'elle commence à trouver bien grave elle-même, appelle en souriant son ministre des affaires étrangères, et celui qu'elle désigne sous le nom de son ministre du dedans du royaume.

Le premier est le marquis de Pompadour, grand homme, triste et froid, à l'abord pédantesque, au sourire funéraire, qui cherche à suppléer, par les succès de l'esprit et de l'ambition, aux triomphes qu'il regrette toujours, mais dont l'âge est passé, de ce beau visage, soleil jadis radieux, aujourd'hui couché.

Sa vanité, aigrie jusqu'à l'orgueil, après les rôles de la galanterie, a poursuivi sur le théâtre, d'où il ne peut se résigner à descendre, ceux de la fortune et du pouvoir.

Mais il n'a jamais pu conjurer la fatalité qui s'attache à chacune de ses entrées en scène, et il finira par être sifflé, malgré les intelligences que cherche à lui ménager dans la salle le dévouement d'une femme au zèle passionné pour la gloire commune.

Cette femme, jadis belle et galante, encore coquette, mais pour le bon motif, après avoir en vain essayé de se faire dévote, a fini par l'intrigue, qu'elle ennoblit pourtant de grands airs politiques.

Pompadour avait longtemps joué gros jeu, et perdu de même.

Il avait quitté l'armée et cédé son régiment d'infanterie pour faire dans ses terres, avec le titre paternel, auquel il avait succédé, de sénéchal et gouverneur de Périgord, un plongeon d'obscurité et de médiocrité.

Il n'avait reparu qu'en 1708, à la faveur du manége habile et heureux (la seule affaire de sa vie qui n'ait pas fait long feu) à la suite duquel Courcillon, fils unique de Dangeau, prit pour femme la fille unique issue de cet hymen passionné qui avait fait rire en son temps par des excès trop publics.

L'amour avait porté bonheur à Mme de Courcillon, qui était belle et galante comme une fille même de l'Amour, et qui, née sous cette charmante influence, n'en faisait point mentir l'augure.

A la faveur de ce mariage, le couple Pompadour avait repris pied à la cour et dans le grand monde, dont il méritait d'être par la naissance, les façons et même la fortune (en fonds substitués qu'on n'avait pu manger), mais toujours et malgré tout sur un pied équivoque, avec un air précaire et mécontent.

Le compère du marquis de Pompadour, son rival secret, son ennemi intime, car c'eût été trop exiger d'eux que de les prétendre d'accord dans leurs bévues, n'était pas un type moins curieux que lui, quoique d'une originalité plus sombre et d'une plus fantasque humeur.

On eût dit de celui-là, à son ramage et à son plumage, d'un corbeau égaré parmi des alouettes. L'autre n'était qu'un geai paré d'un reste de plumes de paon.

Le comte de Laval, dit *la Mentonnière*, à cause d'une atroce blessure, reçue à Fribourg, qui l'avait obligé de quitter le service avec une pension, et de soutenir de l'appareil, qui lui couvrait le visage d'un demi-masque noir, sa mâchoire rétive, déhanchée par un éclat de bombe, était un sire farouche, un noble hère, naturellement mécontent de lui-même et surtout des autres, et toujours en tête, depuis, des fauteurs d'actions parlementaires et d'aristocratiques séditions.

Avec les Rieux, les Polignac, les Bauffremont, les Courtenay, les Clermont-Gallerande, il avait rédigé et porté au Régent et au Parlement une requête complice des revendications des princes légitimés, et avait, pour cette menée, tâté de la Bastille.

Il n'en était sorti que plus envenimé, et presque fanatisé, pour se mettre entièrement au service de ces usurpations qui favorisaient et caressaient la sienne.

Car il avait des prétentions que n'avait point suffi à satisfaire la complaisante et étourdie permission de draper à la mort du roi, comme cousin, prodiguée et, comme disait le duc de Saint-Simon, prostituée, alors et depuis, à lui et à bien d'autres.

Son orgueil s'était accru de cette tolérance, et ce descendant d'une branche authentique, mais cadette et obscure, des Laval-Montmorency, avait, en attendant le rang et le pouvoir que le succès de l'intrigue espagnole devait lui donner, impunément affiché, avec les armes de la branche aînée, c'est-à-dire celles de Montmorency,

chargées, pour brisures, de cinq coquilles d'argent sur la croix, tous les priviléges conquis par la double illustration de cette branche et de celle des Laval-Montfort qui s'y était greffée en 1405 pour s'y éteindre en 1547.

Tel était l'homme qui, avec l'aide de M. de Boisdavy, pauvre gentillâtre, d'une tête faible et d'une grande misère, avait ménagé à l'Arsenal les premières conférences entre la duchesse du Maine et le prince de Cellamare, et semait, sur les effervescences de l'Anjou et du Poitou, ces étincelles de révolte qui avaient trouvé en Bretagne, sous forme de pamphlets et de manifestes, des éléments plus combustibles.

Laval, Pompadour et l'abbé Brigault, prêtre du diocèse de Lyon, domestiqué dans la maison du Maine, comme l'abbé de Veyrac l'était chez les Condé, et l'abbé de Margon chez les d'Orléans, composaient le premier et le plus bruyant, sinon le plus actif de ces deux comités diplomatiques et politiques dont la stérile fécondité alimentait les presses clandestines, et fournissait aux envois de contrebande.

Le moins mauvais de ces libelles avait été la *Réponse aux Lettres de Fitz-Moritz*, pamphlet en faveur du Régent, qu'un autre pamphlet avait réfuté.

L'autre comité, plus sage dans la folie, plus réservé dans l'imprudence, spéculatif, consultatif, et qui avait assez à faire à réparer les bévues et à enrayer les provocations du triumvirat impatient de se compromettre, se composait, sous la présidence de la duchesse du Maine, du cardinal de Polignac et de Malézieux.

C'étaient là des conspirateurs académiques, c'est-à-dire timides, égoïstes, pleins de dédain pour les fautes

de français de leurs collègues, et en redoutant de plus graves, fort embarrassés, en somme, de leur participation à un jeu dangereux, et qui voyaient avec peine leur concours dans une querelle de mots, flatteur pour leur influence, dégénérer en une complicité plus grave, inquiétante pour leur responsabilité.

Mais il n'était plus temps pour ramener les choses au point spéculatif et pacifique d'où elles étaient sorties.

Aussi, courbant la tête sous le joug, parfois si lourd, de cette complaisance envers les princes, dont les dangers excèdent souvent les profits, de cardinal de Polignac et Malézieux, malgré eux fidèles serviteurs d'une trahison qu'ils déploraient, partagés sans cesse entre la crainte de déplaire et celle de se compromettre, réduits à se confier au hasard, parfois propice à d'innocents coupables, regrettaient les anciennes nuits de Sceaux, si frivoles, si galantes, si inoffensives, et enviaient l'aveugle sécurité du duc du Maine, si peu mari de sa femme, si peu héros de ses droits, si peu complice de l'échauffourée dont il passait pour l'auteur, qu'il ignora jusqu'au bout une tentative qu'il ne pardonna jamais.

Cependant le salon de la Chartreuse et ses dépendances se sont peu à peu remplis de la foule initiée et affiliée, et passant de l'observation des caractères, qu'ont favorisée les préliminaires toujours assez longs de ces assemblées, où les conversations particulièrement disputent longtemps le silence à l'orateur ou au lecteur du jour, au spectacle de l'action, nous ne pouvons plus que signaler au passage par le trait principal de leur physionomie physique ou morale ceux des survenants

que nous n'avons pas encore présentés au lecteur.

Plus d'un dans ce dénombrement mériterait encore un portrait.

Nous ne résisterons pas tout à l'heure, par exemple, au désir de peindre, ne fût-ce qu'en buste, Mlle de Launay, la plus spirituelle des soubrettes d'une comédie qui n'est pas toujours comique, et dont elle se moque en la servant.

Mais, puisque nous parlons du sexe faible et de celle qui en représente si bien les félines finesses, et en cache si gracieusement la griffe sous sa patte de velours, poussons jusqu'au bout la revue de cette troupe féminine, habituée de la Chartreuse, et qui y parade en ce moment sous les armes de l'esprit et de la coquetterie.

Ce n'est pas qu'il y manque de passe-volants, et plus d'une de ces amazones de l'intrigue mériterait le congé de réforme des douairières.

Mais il se faut contenter de ce qu'on a, et faire bonne mine au fond du sac comme à la fleur du panier.

Le jeu politique attire peu les jeunes femmes, qui aiment mieux le plaisir que le gain, et préfèrent ces parties galantes où il est plus facile de tricher et moins dangereux de perdre.

Il n'en est que quelques-unes que tentent des hasards sérieux, et que la curiosité décide à braver l'ennui.

Il n'en est aussi que quelques-unes que la duchesse du Maine adore au point de les pouvoir souffrir.

De là, le petit nombre des affiliées et des initiées admises à ces mystères où il est plus facile de bâiller

que de rire, mais où la bagatelle finit toujours par trouver son compte.

Parmi ces dames de poids, qui n'ont pas voulu quitter encore le rouge et les mouches, et se retirer sous la coiffe dévote, et pèchent en eau trouble sous la conduite d'un conspirateur qu'elles aiment mieux qu'un directeur; parmi ces dames de choix, plus jeunes, plus jolies, encore en fleur et en fruit, qui ont encore saveur et parfum, et autour desquelles rôde sans doute celui qui respirera leur printemps ou croquera leur automne, citons quelques noms au hasard.

Dans le premier groupe, celui des mûres ou des vieilles, qui n'ont pas pu se convertir, et qui, comme les vieux cochers, suivant le mot spirituel de la princesse de Conti, aiment encore à entendre claquer le fouet, nous citerons la chansonnière Dreuilhet, qui jette sur l'avocat général Dadvisard, un des légistes de province compromis dans ce tripot de la querelle des légitimés, le regard maternel d'une cane sur son poussin.

Puis la marquise de Lambert, qui a inventé l'intrigue morale, la galanterie décente, et qui cherche des recrues pour ce platonique salon dont la pruderie apparente a ses compensations secrètes, et la sévérité ses accommodements.

Elle en trouvera, car elle a du crédit; elle fait des mariages, et même des académiciens.

Citons encore la duchesse de Charost, depuis duchesse de Luynes, trop laide pour n'être pas déjà sage, trop aimable pour être encore dévote, et dont les conseils modestes ont une autorité qui plaît.

Nommons enfin Mme de Saint-Geniez, femme du chevalier de ce nom, neveu de Mme de Pompadour, à la mode de l'amour, car il est le bâtard reconnu de son frère. Quoique sans mérite et sans fortune, ce chevalier au nom toléré, dont les services militaires, quoique sans éclat, n'avaient pu dépasser le brevet de colonel de dragons, avait une de ces célébrités frivoles qui n'existent qu'à Paris, ne s'expliquent qu'à Paris, et qu'il devait à sa femme, réputée justement la plus belle danseuse de son temps.

Mais mariée en 1695, la digne épouse de l'officier d'aventure, qui avait eu plus d'une aventure, avait dû renoncer à déployer des ailes alourdies par l'embonpoint.

Elle ne volait plus, elle ne dansait plus, par sa grosseur à la rive attachée.

Plus de bals, plus de succès, plus d'amour, plus de joie!

Elle conspirait pour maigrir.

On distinguait, dans le côté des femmes encore jolies et d'autant plus coquettes, Mme de Coligny et Mme d'O, fille et petite-fille du marquis de Lassay : la première, heureuse d'échapper à la tutelle, parfois importune, de son Sigisbé habituel, le duc de la Feuillade, extravagant devenu ennuyeux; la seconde, toujours convaincue qu'il n'est rien d'impossible à une femme qui veut et prête à accepter tout défi.

C'est elle qui tint un jour la gageure de traduire *Lucrèce*, et qui, sans savoir un mot de latin, se tira avec infiniment d'esprit de ce tour de force de faire comprendre un auteur qu'on ne com rend pas.

L'une et l'autre avaient de qui tenir dans leur père, un ami et presque un parent de la maison, (par son mariage avec Mlle de Guénani, fille naturelle de M. le Prince celui qui avant elle fut l'époux de la célèbre Marianne Pajot et, avant Kœnigsmark, l'amant de Sophie-Dorothée de Hanovre : le marquis de Lassay.

La duchesse de Rohan, dont la belle maison de Bercy était hospitalière aux Bretons exilés ou mécontents, Madame de Locmaria, Madame de Verrue et son chaperon, Madame de Saissac, duègne des moins farouches et joueuse effrénée, la belle Courcillon, la brune Polignac, dont le duel viril avec la blonde de Nesle, venait de faire tant de bruit, Madame de Chambonnas, dame d'honneur de la duchesse du Maine, Mademoiselle de Montauban, sa fille d'honneur, et quelques autres émules de leurs charmes et de leurs succès, se distinguaient çà et là, assises au centre de leur petite cour, ou circulant au milieu des groupes avec des saluts et des sourires dont plus d'un achevait une conquête.

Mais tant de coquettes victoires n'avaient, pour plus d'une de ces belles qui marchaient ainsi au bruit d'un murmure flatteur, d'autre but que de retarder ou d'ennoblir une défaite inévitable, et de faire à un irrésistible ascendant hommage de ces tributs d'admiration et de ces témoignages de pouvoir. Richelieu n'était-il pas là?

Oui, Richelieu est là, dans toute la grâce d'une jeunesse qui n'a pas attendu pour vaincre le nombre des années, dans le prestige fascinateur de ce visage et de

cet air de printemps qui inspirent et respirent l'amour, comme le printemps lui-même.

Quel est donc, en dehors de son nom, de sa figure, de son esprit, de son courage, le secret du bonheur sans éclipse et des succès sans revers de ce fat héroïque?

Eh! mon Dieu, si simple est la recette qu'on ne s'en douterait pas.

Mais elle peint trop bien le temps et Richelieu lui-même pour ne la pas donner telle qu'elle résulte de leur propre témoignage.

Le secret de Richelieu pour être adoré de toutes les femmes, c'est de les mépriser toutes.

Mais que fait-il ici, pirouettant dans le nuage d'ambre qu'il promène avec lui, et dont la trace parfumée sert de piste à ceux qui le cherchent?

Pourquoi perdre ici à baguenauder le temps de faire ailleurs une malheureuse?

Il n'a donc pas, par le plus inouï des hasards, de rendez-vous ce soir?

— Eh! Monsieur, qui vous dit que le rendez-vous n'est pas ici?

Richelieu est l'homme de tous les caprices, de toutes les curiosités, et c'est peut-être à Sceaux qu'il compte rencontrer cette femme qu'il cherche, sans se décourager, à travers l'expérience de tout un sexe.

Achevons notre inspection, et fixons, dans le tableau rapide du dernier coup d'œil, la physionomie de l'assemblée au moment où va commencer la première lecture.

Car il y a lecture ce soir, mais lecture dans tous les genres, et pour tous les goûts, comme vous l'allez voir.

Aussi, à la faveur du bruit et du désordre, l'excellent homme, le plus malheureux des maris, le duc du Maine, qui n'est de corvée que les jours de représentation, ayant son rôle obligé dans toutes les comédies, s'est esquivé de son pied boiteux, enchanté de cet intermède.

Ce soir donc il y avait relâche, et, libre de ce brillant collier de misère, le duc allait goûter, dans les modestes plaisirs et les inutiles travaux de sa tourelle solitaire, l'unique bonheur pour lequel il fût fait.

— Tenez, monsieur, lui dit un jour sa femme, outrée de son insouciance et de sa débonnaireté, vous n'êtes bon qu'à être de l'Académie.

Et le duc du Maine ne fut rien, pas même académicien !

Cependant les groupes se rapprochent d'un centre commun. Le cercle se forme, et le salon de la Chartreuse prend la physionomie animée d'un auditoire attendant que la toile se lève et que l'acteur paraisse.

Voici le duc de Brancas, un roué, « la caillette gaie » comme il s'appelle, pour se distinguer de Canillac, « la caillette triste » comme il l'appelle.

C'est un de ces *pigeons privés* de M. le Régent, dont le duc de Saint-Simon, en grommelant, accuse les infidélités, et dont les visites aux *oiseaux de Sceaux* lui fournissent l'occasion de gourmander l'insouciance du prince.

Mais à chaque sermon de l'irascible causeur, le duc d'Orléans sourit.

Il sait bien que ses pigeons reviendront !

Arrive, en trottinant, le marquis de Saint-Aulaire,

paraphrasant, d'une voix tremblante, ces madrigaux qui font toute sa gloire.

L'abbé de Vertot et l'abbé de Chaulieu, aveugle encore et clairvoyant, et qui trouve d'ailleurs que l'amour à son âge a raison de n'y voir qu'à demi, font tous deux, l'un en prose, l'autre en vers, le siége de Mlle de Launay, qui pense au troisième larron.

Ce pourrait bien être, disent les mauvaises langues du lieu, le chevalier du Ménil, qui cause là-bas dans un coin avec l'abbé Brigault, prêtre de cabinet, politique de salon, serviteur d'occasion des causes perdues, diplomate d'aventure qui enfourche au besoin, comme un reître, la soutane retroussée, le cheval des expéditions secrètes.

Il dissimule, sous un air de componction et de mansuétude, un caractère capable de toutes les entreprises. Mais à certains moments le naturel reprend le dessus; son humilité devient superbe, sa douceur piquante, son approbation goguenarde; sa souplesse se roidit et se hérisse. Des passions qui n'ont rien de sacré font bouillonner son sang, qui empourpre sa face, et son œil hardi s'anime d'éclairs luxurieux quand après l'aubaine d'un bon repas il s'arrête sur le sein de quelque Dorine qui a oublié son fichu.

On dirait, de du Ménil et de lui, que c'est Valère et Tartufe qui se sont rencontrés par hasard.

Foucault de Magny, intendant révoqué de Caen, perdu de dettes et de mœurs, intrigant bavard et fanfaron, s'est accroché, en vertu de la loi des contrastes, au comte d'Aydie, intrigant romanesque et discret.

M. de Malézieux, affairé, important, tourbillonne

et bourdonne de tous côtés, avec un bruit de mouche du coche, persuadé, et ce qui est plus fort, persuadant à tout le monde que sans lui le char ne marcherait pas.

La duchesse de La Ferté, sœur de Mme de Ventadour, gouvernante de Louis XV, qui s'est donné la lugubre spécialité de trembler et de faire trembler autour d'elle sur les jours du petit roi, répond par des hélas! éclatants aux madrigaux présidentiels du président de Mesmes, que le cardinal de Polignac félicite, avec une doucereuse ironie, de ses talents pour la comédie.

Le comte de Laval se déclame à demi-voix un manifeste destiné à soulever l'Anjou et le Poitou.

M. de Bois-Davy l'admire en soupirant, car il ne tardera pas à se reprocher, il le pressent à ses douleurs de goutte, de s'être fourré dans cette galère.

Le marquis de Pompadour darde à son farouche rival un regard plein d'une dédaigneuse pitié.

Dans l'ombre, une fantaisie de la duchesse du Maine et de sa politique de théâtre, amie des brillantes ficelles et des marionnettes d'apparat, a placé, non loin de la porte, et prêts à regagner l'antichambre et à y râcler leur violon, deux hommes superbes, mais bêtes, dont les grandes mains trahissent l'origine, et dont les grands pieds accusent les services.

Ce sont deux domestiques de confiance et de choix, deux valets affidés, deux laquais favoris, chargés de représenter les étrangers et de figurer les absents.

Ces solennels bélitres, à l'air fort ennuyé, sont pour le moment affublés des habits, du nom et du titre de

deux seigneurs flamands, le prince de Listenay et le chevalier de la Roche.

Ce sont, pour ceux qui ne les connaissent pas, deux personnages, deux députés de la noblesse de Flandre.

Ils représentent une province — et ils n'en sont pas plus fiers.

Appelez-les, en passant, tout bas de leur vrai nom : *Avranches* et *des Pavots*, et ils se retourneront malgré eux, et s'excuseront, par un gros sourire confus, d'une usurpation dont la supercherie, cousue de fil blanc, les embarrasse plus que leurs dupes.

Des dupes, s'ils en pouvaient trouver, ils n'en rencontreraient guère que dans ce clan de hobereaux bretons, aux noms sonores et barbares, qui piétinent d'impatience, et s'enflent d'illusions, en attendant le signal de l'action, au milieu de ces délibérations frivoles, auxquelles ils assistent distraits, drapés dans leur orgueilleuse misère et leur famélique illustration.

De ces crédules courtisans provinciaux, de ces honnêtes parasites, de ces héros mercenaires du futur *grand roman*, dont le prologue semble bien long à leur besogneuse oisiveté, la plupart sont peu lettrés et conservés intacts, avec les préjugés et les vertus d'un autre âge, dans l'ignorance féodale; ils ne voient dans les nœuds gordiens de l'intrigue politique qu'un lien que les femmes s'amusent à dénouer, mais que les hommes tranchent avec l'épée.

Ces candides gentilshommes croient d'ailleurs comme leur parole tous les contes qu'on leur fait, et, sûrs de leur noblesse comme de leur courage, ils ne doutent du courage et de la noblesse de personne; et quoique

un peu empruntés, d'Avranches et des Pavots leur paraissent dignes de l'armorial, comme l'échauffourée à laquelle ils se préparent leur semble digne de l'histoire.

Qui viderait leur cerveau n'y trouverait guère que l'amour de leur pays et le goût des aventures.

— Qui les déchausserait, disait en riant le maréchal de Tessé, de ces sauvages paladins et de ces farouches petits-maîtres, aux costumes démodés et aux âpres façons, les trouverait chèvre-pieds.

Tandis que dans cette arrière-garde au salon, avant-garde au combat, parmi les premiers aux coups, les derniers aux récompenses, on s'entretenait de la dernière aventure ou mésaventure, et que chacun plaçait gravement son mot à ces récits sans loustic, Mlle de Launay s'était approchée de la duchesse du Maine pour prendre ses ordres, et fournir, en conséquence, à la curiosité de l'assemblée, prête à écouter de toutes ses oreilles (quelques-unes fort longues) son aliment du jour.

La duchesse, tout entière à ce que lui disait en ce moment le prince de Cellamare, qu'un remous de l'assemblée, qui commençait à s'agiter, avait porté jusqu'à elle, ne répondit pas d'abord à la spirituelle intervenante.

Elle mordillait son mouchoir brodé avec une sorte de fébrile impatience; sa pâleur s'accentuait sous le rouge, ses beaux petits yeux dardaient des étincelles irritées, et son joli pied cambré battait le parquet, avec le frémissement précipité du pied d'un enfant colère et gâté pris au piége ou qui réclame son jouet.

Il s'agissait de quelque nouveau tour du baron de Walef, un de ces ambitieux, subalternes de génie, mais capables de toutes les audaces, qui remplacent le talent par l'art de plaire, le mérite par une jolie figure, et les services par les petits vers.

Né à Liége, une de ces villes neutres qui ne sont pas une patrie, l'exilé volontaire s'en était fait successivement une de la France, et enfin de l'Espagne, qui lui avait paru bien meilleure à exploiter.

Il avait surpris à un moment de confiance d'une princesse, qui ne pèchait guère pourtant par ce sentiment-là, une lettre de créance dont il avait tiré tout le parti possible et même au delà.

Cette lettre, qui pouvait, à un moment donné, compromettre irrévocablement son auteur et la rendre, suivant le cas, odieuse ou ridicule, était le regret, le remords, le reproche de ses journées, le cauchemar de ses nuits.

En attendant, le poëtereau Walef en avait profité pour s'accréditer en Espagne, s'insinuer à l'Escurial et à Saint-Ildefonse et s'y faire une rapide et brillante fortune de cour, négociant, avec une impertinence sans scrupules, son intrigue au grand jour, et luttant de pair à égal contre notre ambassadeur.

De là des soupçons et bientôt des conflits dont le duc de Saint-Aignan n'épargnait pas les contre-coups et les ricochets à la protectrice malgré elle d'un homme qui avait su de bonne heure que l'art de réussir à tout est parfois celui de tout oser, et qu'une princesse qui a écrit n'est plus qu'une femme compromise.

A chaque courrier de Cellamare, c'est en vain que la duchesse du Maine, qui voulait bien qu'on se perdît pour elle, mais ne comprenait pas la réciproque, désavouait son plénipotentiaire de contrebande, son frauduleux représentant, demandait son renvoi, cherchait surtout à rattraper sa lettre, ficelle échappée de la main d'une marionnette rebelle.

Walef ne faisait que rire de ses menaces comme de ses prières, se bornant, pour toute vengeance, à tirer sur Sceaux des lettres de change que, crainte de pis, on y payait toujours.

Exaspérée par ces ironiques représailles, la princesse tributaire tempêtait, fulminait, et attendait toujours que l'intrigant effronté lui renvoyât une lettre dont il annonçait sans cesse le retour, toujours différé sous prétexte qu'il n'avait pas d'argent pour payer un messager, ou qu'il se réservait de l'être lui-même.

Tel est le sort des princes et surtout de ceux qui conspirent. Maîtres du monde, esclaves de leur valet, ils menacent dans l'avenir et tremblent pour le présent.

Pour détendre les nerfs de la duchesse du Maine, agacés par cette résistance imprévue, cette contradiction insolente, pour rafraîchir son sang, empoisonné par tant de frivoles et dévorants soucis, pour rasséréner, au moins en apparence, cette âme passionnée, qui ne se reposait d'un orage que dans un autre, qui ne se consolait que par la haine des déceptions de l'ambition, il fallait autre chose que la petite vengeance de ses piquants reproches à ce maladroit Cellamare, qui n'en pouvait mais, et envoyait mentalement à tous les

diables ce fâcheux ardélion de Walef. Il fallait autre chose aussi que le pédantesque divertissement d'une lecture officielle.

Pourtant, fidèle quand même à son programme, esclave de sa propre tyrannie, la princesse fit taire sa soif de satire, son appétit de pamphlet, et plus pressée encore de satisfaire son amour-propre d'auteur que sa colère de dupe, elle donna à Mlle de Launay le signal sollicité.

L'assemblée fit un respectueux silence, premier hommage, en attendant les éloges bruyants, d'une muette flatterie, et assise devant la table au tapis classique, au traditionnel verre d'eau, la lectrice de la duchesse du Maine commença à dérouler les pages du volumineux manuscrit d'un Mémoire moins amusant que les siens.

C'était un traité-manifeste sur les droits et les griefs des princes légitimés, fruit des veilles de ces nuits laborieuses, si différentes des autres, durant lesquelles la princesse et sa collaboratrice, l'une couchée dans son lit, l'autre agenouillée par terre, disparaissaient l'une et l'autre sous des montagnes d'in-folios, comme Encelade et son compagnon abîmés sous l'écroulement de l'Etna.

La princesse, habituée à l'insomnie, n'avait eu, de ces excès d'un travail si peu féminin, que mal aux yeux de sa confidente, dont elle usait maintenant la voix à lire l'œuvre commune, ou plutôt unique, dont elle gardait à la fois l'honneur et le profit.

Mais il ne restait guère de traces, du moins apparentes, dans les yeux ni dans la voix de la lectrice, des anciennes fatigues ni des nouvelles.

Elle avait les yeux si animés, si expressifs, si fins, qu'on les trouvait plus agréables que les beaux.

La pâleur de ses traits, avivée par le rouge et les mouches, ajoutait la distinction à la physionomie, et rendait touchant cet air habituellement piquant de son visage.

Son sourire eût prêté de l'esprit, même à une sottise, si cette digne fille d'Ève eût été capable d'en dire.

Pour sa langue, elle se portait encore mieux que ses yeux, en langue qui se sent immortelle, au moins dans les médisances de cette chronique familière qui est parfois la meilleure histoire.

Sa voix était un charme.

Comme ces instruments merveilleux, qui n'ont jamais ni discordance ni défaillance, elle traduisait si exactement, si heureusement la pensée dans toutes ses nuances, qu'elle rendait clair ce qui était obscur, juste ce qui était faux, véritable le mensonge même, et qu'on écoutait avec plaisir ce qu'on n'eût pas voulu entendre de la bouche d'un autre.

On achevait d'applaudir et de faire chorus d'éloges, non sans bâillements étouffés, surtout du côté des Bretons, quand Pontcallec entra.

A la faveur du mouvement et du bruit qui suit toujours les lectures importantes, il put se placer dans l'auditoire dans la posture d'un homme qui en faisait partie dès l'ouverture.

Son absence, par un heureux hasard, dont il se félicita modestement, n'avait pas été remarquée, et sa présence ne le fut pas davantage.

Sa tardive apparition, qui témoignait d'un peu de tiédeur pour un néophyte, et n'annonçait pas une exemplaire assiduité aux régals oratoires de l'ordre, échappa à ses ennemis, et ses amis seuls lui firent, malgré ses chut! chut! énigmatiques et ses mystérieuses appositions du doigt sur sa bouche, un accueil de chaude et presque triomphale bienvenue.

Pontcallec était, nous l'avons dit, le chef reconnu et populaire de tous ces nobles aventuriers, qui retrouvaient en lui, à l'état héroïque, leurs qualités et leurs défauts, et s'enorgueillissaient de cette ressemblance.

M. de Talhouët, plus grave, plus discret, plus modeste, les intimidait par ses conseils, les déconcertait par ses reproches.

Il était relégué respectueusement à l'écart, comme un oracle.

On le vénérait. On adorait Pontcallec.

La tête a toujours, moins que le bras, les sympathies de la foule, quelle qu'elle soit.

Pontcallec n'avait cependant pas le privilége exclusif du dévouement passionné de ses fidèles compagnons.

Un autre homme, son rival ou plutôt son émule, car ils étaient les meilleurs amis du monde, et on ne les rencontrait guère l'un sans l'autre, se faisant le plus fraternel, le plus piquant des contrastes, un autre homme partageait avec lui les rudes faveurs, à son apparition, d'un farouche enthousiasme et d'un unanime vivat.

C'était le chevalier du Ménil, avec lequel, comme avec Mlle de Launay, dont nous ne le séparons pas,

et pour cause, nous ne manquerons pas d'occasions de faire plus ample connaissance.

Ce chevalier du Ménil était du même âge à peu près que Pontcallec, qui l'avait connu durant son passage à l'armée, où ils avaient couché sous la même tente, bu au même verre, et vu ensemble le premier feu.

C'était un gentilhomme de l'Anjou, de bonne maison et de bon air, fort répandu dans les meilleures compagnies de Paris.

Il y jouissait de la réputation d'un homme d'esprit, qui n'en faisait point parade, et propre aux plus hauts emplois, s'il eût trouvé que le jeu en valût la peine, s'il n'eût préféré aux travaux de plume ou aux devoirs d'antichambre les loisirs d'une épicurienne insouciance, et le plaisir, cher à quelques gens de sa sorte, de n'être rien en pouvant être tout.

Il lui suffisait d'être aimable, ce qui coûte moins d'efforts que d'aimer, galant avec toutes les femmes, de crainte de s'enchaîner à une seule, et de passer avec juste raison, non dans le sens antérieur, trop étroit, du mot, ni dans le sens, beaucoup plus large, de la suite, pour un type de parfait *honnête homme*.

L'*honnête homme*, au commencement du règne de Louis XV, n'était pas plus celui de Brantôme que celui de Rousseau.

Il n'avait ni le *condottiérisme* du premier ni le *philanthropisme* du second.

Il était solidement frivole, spirituel avec bon sens, égoïste avec générosité, incapable d'un acte bas, plus soucieux de sa liberté que de son intérêt, philosophe

mondain, légèrement moqueur, et se vengeant de la plupart des choses de ce monde en riant.

Tel était le chevalier Du Ménil, qui avait servi, dès le premier jour, aux Bretons exilés ou mécontents, débarqués par le coche, et, quelque peu ébaubis, cherchant à s'orienter dans la capitale, de guide, de cornac, de cicérone.

Mentor sans morgue, il avait indiqué à tous ces Télémaques ardents et naïfs, exposés aux erreurs d'une ignorance qui fait la savante et d'une pauvreté qui fait la fière, les bons et les mauvais endroits, les choses qu'il est bon de dire et celles qu'il est meilleur de taire, les choses qu'il est bon de faire surtout et celles qu'il serait ridicule d'oser.

La reconnaissance de ces braves gens pour ses soins désintéressés, pour les mauvais pas dont il avait tiré ses amis, prompts à la riposte de l'épée, à défaut de celle d'un bon mot, parfois lente à venir, n'était surpassée que par leur admiration pour cet art de conversation, cette expérience précoce de la vie, cette souplesse de parole et cette prestesse d'idées, ce sens, ce tact, ce goût, cette assurance modeste, cette hardiesse décente, ce sourire à toutes choses, qui faisaient de leur ami le plus séduisant des hommes à la mode, le plus charmant enfin des héros de salon.

Ce héros de salon avait, de son côté, ressenti pour Pontcallec, ce héros de roman, le même attrait qu'il lui inspirait.

Il s'était attaché à lui par quelque chose de plus que la curiosité bienveillante qui l'avait fait aller au-devant de ses compagnons.

Et bientôt une amitié dont les communs mais rares souvenirs d'une carrière entreprise et abandonnée ensemble avaient fourni les premiers liens s'était nouée indissolublement entre eux.

L'offre de l'hospitalité du même toit, de la commensalité de la même table, avait été, entre les deux anciens frères d'armes, faite et acceptée presque en même temps, d'un même élan de cœur.

Pontcallec avait pour du Ménil une sorte d'enthousiasme ingénu.

Il le protégeait de l'œil, comme un aîné protége son cadet.

Il applaudissait à ses reparties avec quelque chose de l'amour-propre de l'auteur.

N'était-il pas le meilleur ami de l'auteur?

Il se fût fait tuer pour lui volontiers.

Au temps de la chevalerie, ils eussent bu leur sang mêlé, et porté au bras l'anneau de fer, symbole du serment fraternel de l'emprise.

C'est par ce caractère archaïque, par cette originalité de la résurrection vivante, ambulante, militante, qu'il réalisait à merveille, du type de l'Hercule féodal, que Pontcallec avait surtout attiré et retenu du Ménil, épris de cette jovialité cordiale et martiale, de cette largeur de cœur jointe à l'étroitesse des vues, de cette impatience de dévouement et de sacrifice qui faisaient de Pontcallec un revenant du temps de la Table Ronde.

On l'eût dit sorti, armé de fer et vêtu de velours, de quelque tapisserie de haute lice.

Il réalisait l'idéal du XVIe siècle, il datait de François Ier.

Un type de la Renaissance égaré en pleine Régence, on comprend que cela tentât un observateur comme du Ménil.

Il cultivait, avec un étonnement parfois mêlé de respect, cet homme plein des passions et des grandeurs d'un autre âge, à peine émoussées par le frottement du monde, et ennoblies par l'instinct d'une politesse à la d'Urfé.

Il feuilletait Pontcallec comme un poëme vivant; et pour ne pas perdre le dénoûment de cette dernière aventure chevaleresque, de cette dernière Fronde bretonne, du Ménil s'était enrôlé parmi ces courtisans novices de la duchesse du Maine, champions déterminés de sa cause.

Et, sceptique Pylade d'un Oreste plein d'illusions, il l'avait suivi dans la conspiration qu'il désapprouvait, prêt à l'accompagner dans la Bretagne dont il ne se souciait guère, au risque de traverser la Bastille qui ne lui faisait pas peur.

Car il n'était pas homme à s'inquiéter des fâcheux augures.

Son amitié pour Pontcallec, et, disait-on tout bas, un goût croissant pour Mlle de Launay, qui avait rapproché ces deux personnes d'esprit, charmées de se trouver un cœur, ne lui permettaient plus de voir que les auspices favorables.

Du Ménil n'eut pas plutôt aperçu Pontcallec, qu'il s'empressa pour venir le dégager des étreintes de ses Bretons, dont il paraissait recevoir les bruyants hommages avec une certaine contrainte, qui n'échappa point à l'œil perspicace de son ami.

Mais quelque force de coudes et de saluts que fît du Ménil, pour arriver de son poste d'observation, au premier rang de l'auditoire de Mlle de Launay, — parmi ceux pour lesquels elle semblait surtout parler, et qui avaient comme les prémices de son regard et de sa voix, — jusques à son ami, celui-ci était déjà aux prises avec des quolibets amicaux, auxquels il répondait par la même monnaie, et avec des questions dont il éluda la réponse en en faisant à son tour.

« Nous t'avons cru perdu, dit M. de Noyant, en serrant le premier la main au survenant, qui s'était flatté en vain d'entrer inaperçu.

— Je n'étais qu'égaré.

— On se retrouve toujours à deux.

— Tous les bois ont leur Égérie. »

Ce fut un feu roulant de ces inoffensives épigrammes, auquel succéda bientôt, provoqué par Pontcallec, qui faisait à son tour la revue des absents, un nouveau feu roulant de renseignements plus instructifs pour nous.

« Et Kéralio, où est-il? demanda Pontcallec.

— Au Châtelet, pour avoir eu maille à partir avec le guet.

— Et Du Bouexic?

— Au Fort-Lévêque, pour dettes.

— Et Keravéon?

— A la Bastille, sur une dénonciation de ce bon maréchal de Montesquiou, qui lui veut du bien. A la Bastille, où nous ne tarderons pas sans doute à le rejoindre.

— Pourquoi donc? N'est pris que qui se laisse

prendre. Je suis plein de respect pour les bontés du roi, mais quoique je ne sois pas riche, je le tiens quitte de mon logement. »

Cette boutade de Pontcallec éveilla un rire qui fit trembler, comme celui d'une cour de demi-dieux en goguette, l'Olympe de Sceaux.

« Et Koétargan, continua Pontcallec, qu'est-il devenu?

— Il est reparti pour Quimper. Son baigneur lui a refusé crédit.

— Il a donc oublié que ma bourse, si maigre qu'elle soit, était à son service?

— Il réalisera un pré et reviendra, dit flegmatiquement un de ces nobles gueux, dont plus d'un portait, en effet, son dernier champ et son dernier pré sur ses épaules.

— Et les quatre cousins Aymon? interrogea encore Pontcallec, inquiet de ces désertions subites, de ce vide dans le rang.

On appelait les quatre cousins Aymon, quatre gentilshommes du pays de Vannes, amis et parents, inséparables compagnons, qui vivaient ensemble, et s'étaient juré de mourir ensemble quand il n'y aurait plus aucun plaisir à vivre.

Ils marchaient l'un dans l'ombre de l'autre, et mangeaient et dormaient en escouade dans cette hôtellerie de la rue de la Harpe : *A la Rose-Rouge*, où s'arrêtait le coche de Bretagne. Tous volontiers querelleurs et même un peu bravaches, ils retroussaient pour un rien leur moustache, et ils avaient toujours sur la planche une petite affaire à régler.

La dernière, sur laquelle ils n'avaient guère pris conseil que d'eux seuls, et qui eût paru à Pontcallec lui-même la plus téméraire des échauffourées, dépassait, en effet, de beaucoup les limites de leurs ordinaires algarades.

Elle était de celles auxquelles suffit à peine l'excuse d'avoir réussi.

Et elle avait piteusement échoué, par suite d'une erreur singulière, qui procurait au moins à ses auteurs les bénéfices du ridicule.

M. d'Argenson lui-même en avait ri, et s'était senti désarmé.

Enchanté de voir le pavé de Paris débarrassé de nos quatre batteurs d'estrade, qui mettaient guet et maréchaussée sur les dents, il les avait fait rechercher mollement, et ils avaient pu gagner impunément la frontière d'Espagne, à la suite de leur dernière aventure, dont Pontcallec n'écouta pas sans froncer le sourcil le tragi-comique récit.

— Ah! pour ceux-là, mon cher marquis, avait répondu à sa dernière question, M. du Groesquer, c'est toute une histoire, et vous n'y prendrez peut-être pas le même plaisir extrême qu'à entendre conter *Peau d'âne.*

— De grâce, mon cher ami, ménager mon impatience.

— Je vais donc vous relater la chose en bref, dit du Groesquer.

Vous savez que nos quatre écervelés s'étaient donné pour mission, bien digne de leur caractère et de leurs talents, de faire endêver M. le Régent, et Madame sa fille au besoin.

Vous savez que, rencontrant un soir le maître de la France, qui se promenait aux Tuileries, et devisait en humant la brise, si douce aux cerveaux échauffés, dans la compagnie de ses roués des deux sexes, ils l'avaient heurté comme par mégarde, de façon à le faire choir, ce qu'il eût fait sans l'appui du bras de Biron, qui de cette affaire mit l'épée à la main, et se lança en vain, avec tous les Suisses du jardin, aux trousses des impertinents qui avaient disparu.

Cette rencontre, vous ne l'ignorez pas, fut cause de la fermeture des grilles à l'ouverture de la nuit, au grand mécontentement des promeneurs bourgeois, des tireurs de bourses, et des dames auxquelles l'ombre est propice.

Vous n'ignorez pas davantage que vers la fin dé l'automne, une aventure du même genre, arrivée à Mme la duchesse de Berry, fit prendre une mesure identique pour le jardin du Luxembourg.

N'ayant plus rien à faire dans ce genre, nos amis s'avisèrent d'un autre tour de leur façon, beaucoup plus fort celui-là, puisqu'il est qualifié par les ordonnances de crime de haute trahison, et qu'on joue sa tête à ces plaisanteries.

Mais M. le Régent passe pour débonnaire, et le danger de l'entreprise n'était point ce qui tentait le moins les quatre paladins amoureux de l'impossible.

Quand on se nomme Chardonnet du Bicheret, de Kervasi, de Koüador, et Salarun de Brionel, on n'est pas fait pour reculer, et l'on monterait à l'assaut de la lune.

Or il s'agissait tout simplement cette fois d'enlever

le roi, le fils du Soleil lui-même, dans son intérêt, bien entendu! de le porter de son carrosse dans un autre, avec tous les égards dus à sa gracieuse petite majesté, et fouette cocher! de conduire ce précieux otage dans sa fidèle province de Bretagne, où l'eussent aussitôt rejoint son gouverneur, son précepteur, sa maison, sa cour, son parlement, tout le monde enfin, excepté peut-être M. le duc d'Orléans, qu'on eût remercié de sa tutelle et dispensé de ses fonctions.

— Les insensés! murmura Pontcallec, quel mal ils font sans le vouloir à notre cause!

— Que voulez-vous! Ils avaient mis dans leur tête, et les Bretons ont la tête dure, de terminer sans coup férir la querelle imminente, de nous donner un gage.

— Ce gage, ils l'ont maintenant donné contre nous.

— Quoi qu'il en soit, un tel projet, précisément parce qu'il semblait défier la folie et narguer l'impossible, ne devait pas manquer d'adhérents et d'auxiliaires.

Koüador avait eu occasion de rencontrer à table, au jeu ou ailleurs, un colonel réformé et mécontent, la Jonquière, qui rôdait depuis quelque temps autour du bois de Boulogne, comme aux aguets de quelque coup de main.

Le chef des partisans lia Koüador avec un chef de faux-sauniers, réunis aussi en bande, et autour de l'Ile-de-France, sous les ordres du fameux Colinery.

Suivant l'usage les trois cousins de Koüador emboîtèrent le pas derrière lui, comme ils feraient pour aller à la noce ou à l'échafaud.

On parla, on but, on s'entendit, et l'on ne douta pas du succès.

Malheureusement, il n'y a pas un bon conciliabule de ce genre où il n'y ait au moins une mouche, et le lieutenant de police ne tarda pas à avoir vent des intentions de nos amis.

Mais comme il ne lui répugnait pas de créer à Dubois un grief de plus contre...

— Contre nous, dit Pontcallec.

— Contre nous, soit, répondit du Groesquer.

Et encore moins continua-t-il de se créer à lui-même le titre d'un service de plus, il laissa faire, tout en prenant avec son affidé, l'exempt Pomereu, les mesures nécessaires pour contre-miner la mine et aboutir au camouflet.

On changea l'itinéraire du roi, qui revint à Paris par un chemin détourné, dans un carrosse sans apparat.

Pendant ce temps, le carrosse royal, peu accompagné, s'enfonçait dans la forêt de Marly.

Quand ils virent la voiture bien engagée, et l'escorte à distance, voilà Koüador, vêtu de ses plus beaux habits, qui s'avance en cérémonie à la portière, et débite, le chapeau à la main, un compliment énergique mais respectueux.

Le cocher, voyant un solliciteur bien mis, et n'ayant pas reçu d'ordre de l'écuyer, resté en arrière à rattacher son éperon, avait ralenti le pas.

— Sire, dit Koüador, nous sommes vos amis. Il faut nous suivre pour le bien de la France et le salut de la monarchie.

— Soit, répondit de l'intérieur du carrosse une petite voix flûtée, tremblante d'abord d'une certaine

émotion, dominée bientôt par une expression de malignité qui échappa à l'interlocuteur ; mais qui êtes-vous, messieurs, pour parler ainsi, et quels sont les noms de mes amis.... que je ne connais pas?

Koüador se sentit embarrassé, mais il ne flaira pas la moindre mystification.

Aussi se mit-il à réciter les noms de ces acolytes et associés, tout en tordant son chapeau dans ses mains. Il avait gardé l'épée au fourreau, qu'on ne tire jamais devant le roi sans son ordre. Et il défila son chapelet sans s'apercevoir que le cocher, les rênes aux dents, prenait des notes sur ses tablettes.

Quand il eut fini sa loyale confession, et qu'il releva les yeux vers la portière, il aperçut, épanoui dans son cadre d'or, un frais visage d'enfant, aux cheveux châtains bouclés, aux yeux mutins, qui le contemplait d'un air railleur, et le saluant soudain avec un sonore éclat de rire, de son petit chapeau à panache blanc, lui dit :

— J'en suis fâché pour vous, monsieur, mais je ne suis pas le roi. Je n'en recommanderai pas moins des serviteurs aussi zélés que vous aux bontés de Sa Majesté et de son lieutenant de police.

Et il se rejeta sur les coussins, en se tordant de rire.

A voir la figure bouleversée, contractée par la surprise et bientôt par la colère, du gentilhomme joué, le cocher lui-même, s'il n'eût été un exempt, n'eût pas gardé son sérieux.

Mais ni l'un ni l'autre ne s'attendaient à ce qui allait arriver de cette espièglerie, qui était, après tout, de bonne guerre.

Un Français se fût esquivé, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. Mais Koüador n'était pas de ceux qui se retirent ainsi.

— Rira bien qui rira le dernier! s'écria-t-il, moitié goguenard, moitié furieux.

Et, enjambant le marchepied, avant que son dessein eût pu être deviné, prévenu, arrêté, il empoigna, de son bras athlétique, l'enfant qui n'était pas le roi, et qui ne riait plus, et d'un jarret de chasseur, se perdit, avec ce fardeau gémissant et palpitant, qui ne lui pesait pas plus qu'une plume, dans les profondeurs du bois.

En ce moment, l'escorte arrivait au galop, trop tard, comme toutes les escortes.

Comme, en somme, il n'y avait rien à craindre pour la vie de l'enfant, qui avait ainsi joué, à ses risques et périls, le personnage royal, et récité une leçon plus amusante que les autres, on prit le parti, après une légère battue, qui n'amena aucun résultat, de continuer tranquillement la route, et d'aller raconter à M. d'Argenson le premier résultat d'une supercherie qui ne pouvait aboutir à un bien tragique dénoûment.

Le dénoûment, en effet, fut celui-ci :

Arrivé au camp, Koüador, les joues égratignées par les griffes crispées du petit lutin devenu furieux, assembla ses compagnons, et son prisonnier fut reconnu pour n'être autre chose, malgré son habit doré et son Saint-Esprit, que le menechme du roi, son compagnon d'étude et de jeu, son *menin*, son *hussard*, celui qu'on fouettait quand Sa Majesté n'était pas sage, le petit-fils, enfin, du valet de chambre Bontemps.

Séance tenante, et pour qu'il ne perdît pas l'habitude d'être châtié, on abattit ses chausses, et il fut fouetté comme coupable d'avoir manqué de respect à la personne du roi en usurpant ses insignes, et surtout manqué de respect à un gentilhomme en lui riant au nez comme un page.

Ensuite, en raison de l'âge et de la gentillesse du coupable, qui avait, sans broncher et sans trembler, récité une difficile leçon, la justice fit place au pardon, et le petit Bontemps fut comblé de caresses et de dragées.

Puis on le renvoya à monsieur son père, dans le carrosse préparé pour recevoir une bien autre conquête, en le priant de trouver bon qu'on lui laissât ledit carrosse à payer.

Voilà pourquoi, acheva du Groesquer, les quatre cousins Aymon, pour lesquels l'air de France était devenu mauvais, sont passés en Espagne, à la suite d'une plaisanterie.

—Dont nous payerons les frais, murmura Pontcallec.

En ce moment, au surcroît de bruit et au mouvement de flux et de reflux qui agitèrent l'assemblée, chacun se retourna du côté de la porte, que venait de franchir, avec une superbe modestie, le survenant important et attendu qui allait rompre l'entr'acte, et faire diversion à l'ennui général.

Le nouveau venu, bienvenu, porteur de cette rafraîchissante surprise : une nouveauté, était un de ces pamphlétaires, un de ces satiriques dont s'entourait une princesse qui aimait mieux leurs services que ceux d'un chambellan.

Il était de ceux auxquels elle servait de Muse ou d'Euménide, dont elle caressait l'envie, dont elle aiguillonnait la verve, dont elle respirait l'encens ou irritait le venin, dont elle cultivait enfin le génie flatteur ou vengeur, au profit de son orgueil ou de sa haine.

Celui qui venait d'entrer, abdiquant le laurier tragique, porté non sans honneur, s'était adonné aux inspirations occultes de vengeances qu'il servait par ambition, et aussi, il faut le dire, par un goût naturel et dépravé pour la lyre aux cordes de fer, la torche et le fouet aux rudes lanières, qui sont les instruments et les attributs de la satire.

C'était un gentilhomme périgourdin, ancien page de la princesse de Conti, ancien lieutenant au régiment du roi, maître d'hôtel honoraire de Madame, mère de ce duc d'Orléans dont il devait être l'insulteur parfois éloquent et l'ennemi pardonné.

Élève et émule de Racine, il avait donné au théâtre, d'*Adherbal* (1694) à *Sophonisbe* (1716), des tragédies et des opéras qui en avaient fait le rival des Longepierre et des Campistron.

Depuis lors, à la suite d'aventures et de mésaventures dont le récit n'est pas de notre sujet, il avait renoncé aux fictions tragiques pour se jeter, avec la passion d'un poëte et l'audace d'un Gascon, au plus ardent des mêlées de la réalité.

Ses querelles avec le duc de la Force, son meilleur ami, puis sa victime et son persécuteur, avaient répandu sur lui un éclat équivoque, et il allait achever de diffamer sa gloire et de déshonorer son talent par ces fa-

meuses *Philippiques*, dont il couvait en ce moment le nid de vipères d'où la première allait s'élancer.

C'est surtout pour savourer l'amère primeur de ces chefs-d'œuvre de fiel que les amis de la duchesse du Maine s'étaient réunis à la Chartreuse, avec ce mystère solennel qui convient si bien à l'orgueil, mêlé de crainte, des satiriques, qui aiment à être écoutés, tout en tremblant d'être entendus.

Et c'est pour satisfaire cet éternel appétit de la curiosité et de la malignité humaines, que la Grange-Chancel, car tel était son nom, allait faire siffler sur les tête les vers de sa première satire.

Petit, mais de cette petitesse impatiente qui cherche à se hausser par le mouvement de taille grêle, voûté par l'habitude de chercher ses rimes à terre plutôt qu'au ciel, le teint bilieux, le front prématurément ridé, la perruque hérissée de boucles rebelles et comme gorgonesques, la lèvre plissée d'un rictus sarcastique, l'œil perçant, mobile, soupçonneux, provocateur, le poëte des *Philippiques* avait bien le physique de son emploi, la physionomie de son talent audacieux et sinistre, le visage enfin de son art inégal et de son aventureuse destinée.

Il avait l'air fatal des gens qui ont brûlé leurs vaisseaux, et sont d'autant plus implacables qu'ils se sentent eux-mêmes indignes de pardon.

Il était *condamné* à des succès sans honneur mais non sans danger et il partageait le supplice de ses propres victimes, par une éternelle et légitime terreur des représailles qu'appelaient ses attaques.

Il était malheureux lui-même, non par pitié, mais par égoïsme, des douleurs qu'il causait. Il sentait d'ail-

leurs les défauts de son instrument, les fautes de son art, les hontes de sa gloire, avec cette implacable clairvoyance du satirique, juge inflexible pour lui plus encore que pour les autres, et qui, lorsqu'il n'a pas d'autre proie, se critique et se torture lui-même.

De là, cette humilité superbe de sa démarche, cette tremblante menace de son regard, cette fatigue précoce de ses traits, cet air étrange et fatal d'un masque bronzé aux flammes de l'enfer.

Hibou timide et glorieux, attiré et offusqué à la fois par la lumière, détestant le monde et y rentrant toujours, parce qu'il détestait encore davantage la retraite et, plus encore que toute autre, sa propre compagnie, le poëte, s'arrachant aux inoffensives intrigues et aux innocents travaux de la fondation d'une académie à Périgueux, avait répondu à l'appel flatteur de Ludovise.

Et il s'avançait, l'air distrait et soucieux, vers cette estrade qui demain pouvait se changer en échafaud.

Ce mélange de sentiments si divers, ce combat perpétuel de l'espérance et de la crainte, cette sombre joie de la vengeance, troublée par l'incertitude des suites, ne se lisaient pas seulement sur les traits du poëte, héraut inquiet d'une conspiration féminine et frivole; on pouvait remarquer dans l'accueil qui lui était fait l'écho des mêmes doutes, la trace des mêmes contrastes.

La méfiance qu'inspirait un homme capable d'un tel métier que celui de satirique à outrance et quand même l'emportait de beaucoup sur l'admiration qu'on ne pouvait s'empêcher de ressentir pour l'art et l'artiste.

Aussi, dans cette foule d'élite, entr'ouverte sur son

passage, et dont il eût glacé l'entrain s'il s'y fût présenté avant l'heure du programme, remarquait-on le mouvement uniforme de recul que provoque toujours l'arrivée d'un personnage suspect.

C'est un hommage de respect si l'on veut, c'est aussi un témoignage de répugnance.

Être d'une société sans s'y mêler, y recevoir partout cet hommage inquiet d'un salut en arrière, être évité respectueusement et recherché là où on n'est pas applaudi par la curiosité, la malignité ou la peur, jamais par l'enthousiasme, tel est le lot des pamphlétaires, ne fussent-ils pas mercenaires, comme la Grange, et eussent-ils, comme lui, l'honnêteté de leur métier et le courage de leur haine.

C'est au milieu de cette gloire équivoque, de cette flatteuse infamie, récompense et châtiment des chefs-d'œuvre comme celui qu'il allait lire, que La Grange arriva à son petit tréteau.

Toujours altéré par l'éternelle fièvre, il y saisit, d'une main crispée, le verre d'orangeade préparé à son intention, et le but d'avance d'un trait, pour le replacer sur son plateau, de l'air d'un Atride qui vient d'avaler sa coupe de poison.

Puis il déroula l'infernal manuscrit et, l'œil sombre, la voix rauque, il déclama la première de ces lyriques satires, dont la flèche, pour monter plus haut et percer plus à fond, s'empenne des ailes de l'ode :

Vous dont l'éloquence rapide,
Contre deux tyrans inhumains,
Eut jadis l'audace intrépide
D'armer les Grecs et les Romains;

Contre un monstre encor plus farouche,
Versez votre fiel dans ma bouche :
Je brûle de suivre vos pas,
Et je vais tenter cet ouvrage,
Plus charmé de votre courage
Qu'effrayé de votre trépas.

Cette invocation impatiente était aussitôt suivie du premier coup frappé sur les goûts suspects, et, suivant l'accusateur, funestes à la famille de Louis XIV, du prince usurpateur.

A peine il ouvrit les paupières
Que, tel qu'il se montre aujourd'hui,
Il fut indigné des barrières
Qu'il vit entre le trône et lui.
Dans cette détestable idée
De l'art des Circé, des Médée,
Il fit ses uniques plaisirs;
Il crut cette voie infernale
Digne de remplir l'intervalle
Qui s'opposait à ses désirs...

Nocher des ondes infernales,
Prépare-toi, sans t'effrayer,
A passer les ombres royales
Que Philippe va t'envoyer.
O disgrâces toujours récentes!
O pertes toujours renaissantes,
Eternels sujets de sanglots!
Tels que sur la plaine liquide,
D'un cours également rapide,
Les flots sont suivis par les flots,

Ainsi les fils, pleurant le père,
Tombent frappés des mêmes coups;
Le frère est suivi par le frère,
L'épouse devance l'époux.

Mais, ô coups encor plus funestes!
Sur deux lys, nos uniques restes,
La faux de la Parque s'étend.
L'un subit le sort de sa race;
L'autre, dont la couleur s'efface,
Penche vers son dernier instant...

Enfin le jour fatal arrive,
Tel qu'Albion l'avait prédit;
Louis va sur la sombre rive;
Son ennemi s'en applaudit;
Et prenant les mœurs de Byzance
Comme s'il avait eu naissance
Des Sélims et des Bajazet,
Il court, par l'effroi qu'il inspire,
Avec les rêves de l'Empire
Saisir le prix de ses forfaits...

Nous abrégeons, ne nous arrêtant qu'aux coups les plus forts d'un poëte avide plutôt de frapper fort que de frapper juste, et suivant le fouet tournoyant à la trace de ses plus cruelles blessures.

Le point sur lequel la Grange s'acharne avec une prédilection féroce, c'est la vie du jeune roi, les sollicitudes qu'elle inspire, les soupçons que provoque un tuteur accusé de projets de bourreau.

L'instinct de ce pompeux misérable ne l'avait pas trompé; sa scélératesse finit par toucher le but, et par déchirer l'unique fibre demeurée sensible du Régent.

Quand il lut, plus tard, le pamphlet rimé, il ne fit qu'en rire, applaudissant même, en dilettante raffiné, aux bons endroits; mais quand il arriva aux passages où il était accusé d'une sorte de conspiration parricide, et représenté comme capable de faire du cercueil de

Louis XV le marchepied du trône, pour lui et sa famille, il ne put tenir à une telle horreur.

Sa sensibilité triompha brusquement de son insouciance.

Incapable de colère, il le fut du moins de douleur, et il fit à cette infâme insinuation la plus simple, la plus émouvante, la plus victorieuse de toutes les réponses.

Il pleura.

Ces larmes l'ont absous, comme elles protesteront éternellement contre son calomniateur, ne lui laissant que le sinistre triomphe d'avoir trouvé le défaut de l'impassibilité du plus sceptique des hommes, d'avoir découvert son cœur, et de l'y avoir blessé.

Après avoir montré d'Argenson supplantant d'Aguesseau et recevant, avec les sceaux profanés, le prix de ses anciens et de ses futurs services, le poëte s'écriait :

Royal enfant, tendre monarque,
Ce coup a réglé ton destin.
Par lui l'inévitable Parque
Ne lâchera plus son butin.
Tant qu'on te verra sans défense
Dans une assez paisible enfance,
On laissera couler tes jours.
Mais quand, par le secours de l'âge,
Tes yeux s'ouvriront davantage
On les fermera pour toujours!

A ce funèbre pronostic un frisson parcourut toute l'assemblée.

La duchesse de La Ferté, navrée, se pâma dans un hoquet déchirant.

Plus d'un mouchoir s'agita, plus d'un rude cœur se

sentit défaillir; mais par une pudeur où celui qui suscitait de telles impressions eût plutôt dû voir une leçon qu'un hommage, nul n'osa applaudir le sombre évocateur de ces pathétiques, plus que prophétiques images.

L'apostrophe suivante, où, en proie à l'implacable et fatale fureur d'Archiloque, le poëte abandonnait le père pour la fille et les traînait tour à tour, puis ensemble, dans la boue, après les avoir traînés dans le sang, eut plus de succès, surtout auprès des femmes, dans un public épris de ces réminiscences antiques dont l'*Œdipe* d'Arouet, un mois auparavant, avait osé porter jusque sur le théâtre la téméraire allusion.

Infâmes Héliogabales,
Votre temps revit parmi nous!
Voluptueux Sardanapales,
Philippe vous surpasse tous!
Vos excès n'ont rien qui le tente;
Son âme serait peu contente
De les avoir tous réunis,
S'il n'effaçait votre mémoire
En faisant revivre l'histoire
De la naissance d'Adonis.....

Toi qui joins au nœud qui vous lie,
Des nœuds dont tu n'as point d'effroi,
Ni Messaline, ni Julie,
Ne sont plus rien auprès de toi.
De ton père, amante et rivale,
Avec une fureur égale,
Tu poursuis les mêmes plaisirs;
Et toujours plus insatiable,
Quand leur nombre même t'accable,
Il n'assouvit point tes désirs!

Par un contraste qui peint à la fois l'auteur et l'auditoire, l'homme et le temps, à cette grêle de coups de massue succédait un coup d'encensoir, brutal comme tout le reste, et maladroitement cassé sur le nez des maîtres de Sceaux; après avoir imité Juvénal, la Grange plagiait maladroitement le plus fade des flagorneurs du Parnasse :

Vous, dont par un arrêt injuste
Le grand cœur n'est pas abattu,
Prince, qui d'une race auguste
Emportez toute la vertu,
Tout le reste la déshonore;
La France contre eux vous implore;
Par ses cris laissez-vous gagner,
Et forcez sa reconnaissance
D'ajouter à votre naissance
Ce qu'il y manque pour régner.

Cette allusion délicate, digne du sonnet d'Oronte, aux affronts récents et aux revanches prochaines du bâtard de Louis XIV, absent, termina dignement, au gré de l'auditoire, cette volée d'invectives adressée aux auteurs de sa déchéance, et ce bouquet de louanges finales, jeté aux pieds de Ludovise par la main même de l'exécuteur de cette fustigation, devant le pilori satirique de toute la famille rivale, impitoyablement passée aux verges et aux épines, parut du plus heureux goût et souleva d'unanimes suffrages.

Le clan des Bretons seul ne comprenait pas grand chose à ce fagot de réminiscences classiques et d'imitations scandaleuses; mais il n'enapplaudissait que davantage à cette chute d'un contraste si ingénieux et si flatteur.

Elle avait arraché des bravos même aux juges plus sévères, enchantés de voir finir leur supplice en même temps que celui de Philippe, et jouissant *in petto* de l'épigramme d'une manifestation qui, sous des formes admiratives, déguisait la critique de leur ennui.

Ces approbations ironiques étaient d'ailleurs en minorité dans un lieu dont l'enthousiasme était la naturelle à la fois et factice atmosphère.

La Grange-Chancel eut vraiment le plus grand succès, et n'eut pas le temps de le gâter en en profitant publiquement.

Il n'est guère d'auteur qui sache user avec discrétion de sa victoire, et qui supporte décemment le triomphe.

L'ivresse de l'orgueil n'est pas plus agréable à voir que l'autre, même pour ceux qui ont fait les frais du festin, et c'est fort heureusement pour lui qu'un incident des plus imprévus détourna brusquement l'attention de sur le poëte, et lui permit de s'esquiver à propos, et d'aller cuver sa gloire chez lui.

La duchesse venait à peine de se soulever, aux rayons du lustre étincelant, sur les coussins de pourpre à glands d'or du sofa sur lequel trônait sa gracieuse Malignité, et de remercier le poëte avec un de ces mots dont les princes ont le secret, et qui font faire aux poëtes tant de sottises.

Chacun à l'envi se pressait sur les pas du favori de la soirée, qui se retirait à reculons, la tête inclinée sous le laurier doré dont l'enchanteresse avait ceint son front, aux applaudissements de toute l'assemblée.

Le marquis de Lassay, qui ne manquait guère l'occasion de placer une épigramme ou un compliment,

quelquefois l'un et l'autre ensemble et dans le même mot, achevait de féliciter le Procope rimeur de la chronique scandaleuse du nouveau Bas-Empire.

Et l'abbé d'Entraigues, cet abbé de Choisy de la Régence, moins l'esprit, balançait avec affectation, sur les pas du triomphateur, pour associer son étrange coquetterie aux bénéfices de son triomphe, sa tête d'eunuque, frisée, fardée, mouchetée et enrubanée.

Soudain un grand bruit se fit entendre au dehors, mêlé de clameurs, de rires étouffés, de pas graves et lourds et du cliquetis sourd des hallebardes et des mousquets.

Puis la porte s'ouvrit avec fracas et le chevalier de Gavaudun, accompagné de MM. de Gaya et de Staal, officiers commandant l'un les gardes du prince, l'autre la compagnie Suisse détachée auprès de sa personne, débouchèrent gravement au milieu de l'assistance, se dirigeant vers la duchesse étonnée, comme pour lui donner quelque grave nouvelle ou prendre ses ordres dans une conjoncture épineuse.

L'assistance était tout yeux et tout oreilles, attendant, avec un frémissement d'impatience, que fût satisfaite à son tour par la révélation qui lui semblait due, une curiosité non exempte d'appréhension.

A la faveur de cette diversion d'un intérêt absorbant, nul ne prit garde à la disparition subite de la Grange-Chancel.

Celui-ci, ivre d'orgueil et pâle de terreur, croyant flairer dans ce bruit subit, ce solennel mystère, ces hoquetons rangés dans l'antichambre, la pique d'une main, le flambeau de l'autre, et le vague cortége qu'ils

accompagnaient en le surveillant, je ne sais quelle odeur de commission judiciaire, de maréchaussée et de Bastille, s'était dérobé aux conséquences toujours douteuses des succès comme le sien, et prudemment éclipsé, par la porte entr'ouverte qui lui montrait à la fois le danger et le salut.

Quelques minutes après, partagé entre les sentiments contraires qui se combattaient en lui, le poëte pamphlétaire, en proie à cet orgueil troublé des équivoques vengeances, dont l'arme à deux tranchants peut se retourner contre leur auteur, regagnait sa maison en chancelant. Épuisé par ces joies honteuses de l'insulteur, par ces débauches d'esprit plus énervantes que les autres, et souvent payées des mêmes châtiments et des mêmes remords, il se demandait, inquiet d'une renommée si pénible à sa conscience et si hostile à son repos, s'il ne ferait pas sagement d'aller attendre dans son vieux manoir d'Antoniat qu'eût éclaté à Paris cette mine anonyme de scandale, à laquelle il venait de mettre le feu : question bientôt résolue par une affirmation un peu contradictoire à l'héroïque déclaration de son exorde.

Pendant ce temps, la duchesse répondait par un joyeux éclat de rire à la question respectueuse du triumvirat chargé de garder sa porte.

IV

ARGAD!

— Madame la duchesse, avait dit le baron de Staal, le plus ancien de la députation, avec la solennité officielle et le flegme tudesque, il se passe ici quelque chose d'étrange... à moins que ce ne soit tout naturel. Votre Altesse sérénissime attend-elle ce soir une troupe de masques?

— Non certes, mais qu'ils soient les bien venus, répondit la princesse, qui n'attendait jamais que l'imprévu, et n'aspirait jamais qu'à l'impossible. J'adore les surprises, et celle-là s'annonce bien, puisque vous êtes intrigué, vous qui ne vous étonnez de rien.

— J'ai craint qu'à cette heure avancée de la nuit...

— Il n'est jamais trop tard pour se divertir.

— ... Votre Altesse ne fût un peu fatiguée...

— Rien ne délasse comme le nouveau. Rien ne fatigue comme le repos.

— ... Et ne préférât dormir...

— Dormir! dormir! est-ce qu'on dort? riposta la

petite fée Salpétria, dont le vif-argent commençait à s'impatienter, et qui ne comprenait pas que l'on pût dormir alors qu'elle ne dormait pas.

— Enfin, — continua le tenace et imperturbable Grison, qui ne cédait le terrain que pied à pied, au risque d'une rebuffade, — j'ai craint que Votre Altesse ne me sût mauvais gré d'avoir introduit près d'elle une aussi singulière compagnie...

— Staal! vos phrases ont des lieues. Vous me faites bouillir. Ne sortirez-vous point de vos *si*, de vos *car*, de vos *mais?* Certes je rends justice, mon cher baron, à vos bonnes intentions. Mais l'enfer en est pavé. Achevez donc, ou, tandis que vous reprendrez haleine en vos circonlocutions, j'irai droit au fait, moi, et je crierai à ces hôtes, quels qu'ils soient, que vous laissez se morfondre derrière la porte : *Entrez!*

Staal, qui avait l'habitude de ces rabrouages, ne bougea pas plus qu'un terme; et reprenant sa consciencieuse exposition au point où il avait été interrompu :

— Votre Altesse est incapable de faire une chose qui ne serait pas convenable, et de brusquer une présentation. Je disais donc que nous avons cru devoir prendre les ordres de Votre Altesse, parce que l'allure des survenants, leur accoutrement, leur mystère, ont quelque chose de suspect, et fait pour justifier l'hésitation des officiers qui ont l'honneur d'être commis à la sûreté de Votre Altesse, et qui en répondent à Dieu et au roi.

— Staal, que ne vous bornez-vous à me garder de l'ennui? Je vous tiendrais quitte du reste. Mais au fait,

vous n'avez pas mission de m'amuser. Je vous écoute jusqu'au bout. Ce sera plus tôt fait.

Et la princesse se mit à agiter fébrilement son éventail, tout en mordillant le mouchoir brodé sous le bâillon duquel elle venait d'étouffer un témoignage très-significatif de son impatience.

M. de Malézieux, tout étonné d'assister de loin à une conférence dont il n'avait pas la primeur, se rapprocha imperceptiblement du groupe, l'œil au guet, le nez au vent, l'oreille en trompette, prêt à intervenir dans le dialogue au premier signal donné à sa curiosité.

Le baron de Staal, auquel on laissait la bride sur le cou, prit l'amble tranquillement, et distilla goutte à goutte son récit de Théramène, tandis que ses deux acolytes s'arc-boutaient sur leur canne, et conformaient à celui de la princesse leur silence résigné.

— Madame, continua Staal, qui croyait être bref parce qu'il parlait seul, les inconnus que Votre Altesse veut bien accepter pour hôtes sont arrivés ici dans un carrosse de louage, et ont demandé à être immédiatement introduits auprès de Votre Altesse, sans carte de passe ni mot d'ordre, et en fondant uniquement cette prétention sur ce qu'ils avaient le plus grand désir et le plus grand besoin de la voir.

Ils sont au nombre de six, tous le visage couvert d'un masque épais, et le corps enveloppé de vastes manteaux.

En entrant dans l'antichambre, du pas incertain et de l'air ébloui d'oiseaux de nuit surpris par la lumière et par la joie, ils ont, d'un même mouvement, entr'ouvert leurs manteaux, pour témoigner qu'ils

n'avaient point d'armes. En même temps le chef de la bande, un vieillard, pour lequel tous ses compagnons semblent avoir une vénération profonde, a ôté son masque et nous a montré, en effet, le visage le plus respectable du monde, un front ridé couronné de longs cheveux blancs, une barbe de patriarche, de larges yeux gris flétris, sur lesquels une grande douleur, sans doute, a jeté comme une ombre mélancolique.

A côté de lui sont venues se ranger, comme pour appuyer son dire, deux des personnes qui le suivent, et qu'à la dentelle de leur masque, à la sveltesse entrevue de leur taille, à la grâce de leur démarche, à la modestie de leur maintien, à leurs petites mains gantées, à leurs petits pieds chaussés de satin, nous avons jugé être deux femmes, et même deux jeunes filles, peut-être les siennes, sans doute jolies... si j'en crois les apparences, qui sont parfois trompeuses.

La duchesse, qui trouvait le récit long, le trouvait du moins intéressant, ce qui la rendait indulgente.

— Hé quoi ! vous connaîtriez-vous donc à ces choses-là? mon brave baron, dit-elle en encourageant le narrateur d'un geste plein d'une bienveillante malice et d'une familiarité flatteuse; depuis quand les ours de l'Argovie sont-ils devenus galants?

— Depuis qu'ils sont à votre service, madame, grommela gracieusement l'officier helvétien, dont la repartie fut d'autant plus goûtée qu'elle était plus imprévue.

Malézieux se rapprocha d'un pas et sourit.

Les deux acolytes de Staal firent la grimace à son succès.

— Voilà qui est bien répondu, mon cher, dit la duchesse du Maine, et Lassay ne s'en serait pas mieux tiré. Je ne vous croyais point l'étoffe d'un courtisan. Reparlez-moi donc demain de cette affaire de survivance et de ce brevet de capitaine dont vous souhaitiez que j'entretienne le duc en votre faveur.

Staal, confus, s'inclina jusqu'à terre.

— Et maintenant, continua la princesse, continuez votre histoire, et achevez quand vous voudrez. Vous ne contez point mal du tout, et je ne suis pas fâchée de faire d'avance connaissance avec nos revenants.

J'adore, acheva-t-elle, en frappant dans ses mains avec une joie enfantine, les histoires de revenant. Et d'après ce que vous dites, c'est à des revenants que nous aurions affaire. Quel plaisir d'avoir peur!

— Revenants en effet, madame, mais point à faire peur, car ils sont en chair et en os comme nous, et n'ont point l'air trop rébarbatif.

Mais pour des revenants on ne saurait leur donner un autre nom, car ils reviennent d'un âge et d'un pays que je ne connais pas. Si ce n'est de l'autre monde, c'est d'un monde dont le costume, le langage, les façons ne ressemblent guère aux nôtres.

— Eh quoi! ne parlent-ils pas français?

— Si, mais un français hors de mode, aux tournures surannées, qui semble étranger comme leurs habits.

Quand je dis *leur*, je raisonne par induction, car je n'ai entendu que le chef, le maître, celui qui porte la parole pour tous, avec un ton de commandement qui explique le silence respectueux de ses compagnons, et qui m'en a imposé à moi-même.

J'ai cru avoir entendu de ces voix et de ces discours dans les romans de Mlle de Scudéry.

Et de fait il a bien l'air d'un personnage de roman, avec sa dignité quelque peu rustique, ses grandes façons provinciales, son chapeau largement bordé avec un tour de plumes blanches fanées, sa perruque de crin poudrée, inondant les épaules, son steinkerque de dentelle flottant sur le baudrier doré auquel pend sa longue épée, son justaucorps galonné, à manches de bottes, ses bas de soie chinée roulés sur la jarretière, ses brodequins de cuir à boucles d'argent.

Tout cela retarde d'un quart de siècle. La perruque date de la prise de Namur.

L'habit a été étrenné dans les carrosses du roi en 1695, à un unique voyage à Versailles.

Le manchon, suspendu à un passe-caille usé, est de l'époque de Mlle Guérin et de son commerce de chien-manchons.

Ce vieux seigneur, dont j'ignore le nom, qu'il se réserve de dire à Votre Altesse, va avoir une entrée pareille à celle de Sully reparaissant à la cour de Louis XIII.

Le reste de la mascarade répond à merveille à ce spécimen, et sans doute l'habillement des deux jeunes filles qui en font partie, si leur coquetterie triomphe de leur pudeur, aura le même succès de goût féodal et d'élégance sauvage.

Mais ceux-là sont encore de notre temps, quoique d'un autre âge.

Pour l'accoutrement des trois amis ou serviteurs qui ferment le cortége, et dont l'un m'a paru porter un

abat ecclésiastique, qui ne s'accorde guère avec ses bottes à la cavalière, tandis que l'autre flotte dans de larges braies de drap arrêtées au genou par des jambières de cuir, je ne saurais lui trouver d'autre mode que celle du temps où la reine Berthe filait.

Les instruments dont ils sont porteurs ne sont pas moins étranges, et bien dignes d'accompagner leur langage celtique.

L'un est armé d'une cornemuse, et l'autre, moitié clerc, moitié page, d'une sorte de mandoline ou de viole. J'ai les yeux encore tout ébaubis de cette vision ou plutôt de ce cauchemar chevaleresque, carnavalesque, grotesque...

Soudain le baron de Staal s'arrêta. Sa voix s'étouffa dans sa gorge, comme s'il eût été étranglé par l'os de quelqu'un de ces adjectifs dont il prodiguait la filandreuse et ironique abondance. *Vox faucibus hæsit.*

Ce silence subit, succédant à une pompeuse énumération, fut rendu encore plus étrange et plus comique par l'expression de la physionomie du digne seigneur, en présence de l'incident imprévu qui le faisait taire.

Et il y avait bien de quoi, vraiment, être ébranlé, déconcerté, fût-on à base de montagne et à arêtes de glacier, et la mine piteuse du baron, ses gros yeux écarquillés de coq qui rencontre une vipère, ou de cétacée qui s'échoue, ne s'expliquent que trop.

Figurez-vous que tandis que le facétieux Helvétien se complaisait dans son énumération épigrammatique, une épigramme vivante, souriante, parlante, ambulante, souveraine, inviolable, se dressait devant lui,

dans la personne de la duchesse du Maine elle-même, et éclatait à son nez dans le plus décevant des accès d'hilarité.

Tandis que de Staal, formalisé, scandalisé de cette brusque levée de séance, s'efforçait de ne pas rire et s'enfonçait ainsi de plus en plus dans le ridicule de sa situation, qu'autour de lui Gavaudun et Gaya, les deux augures rivaux, vengés de leur dépit jaloux par l'échec de l'orateur préferé, se tenaient les côtes et jubilaient sans ménagement, la duchesse du Maine, descendue de son trône-sofa, l'œil pétillant de malice, le teint ranimé par cette fraîcheur de l'imprévu dont elle aspirait les prémices, et dans lequel elle allait plonger avec volupté sa fièvre d'incurable ennui, s'était arrêtée en passant devant Malézieux.

Elle voulait lui payer le tribut d'admiration et de reconnaissance auquel il avait droit, elle le croyait du moins, pour cette nouvelle surprise dont elle ne pouvait supposer qu'un autre que lui fût l'auteur.

Aussi, se faisant la plus gracieuse du monde, et de ce sourire vraiment plein de promesses et de récompenses, qui domptait et ensorcelait son monde :

— Et moi qui vous négligeais, cher enchanteur, dit-elle, au moment même où j'allais jouir des bénéfices de votre ingénieuse sollicitude!

Pardonnez-moi cette ingratitude involontaire, et guidez-moi vous-même vers votre ouvrage.

Vous m'en ferez les honneurs, tandis que vous recevrez la réparation qui vous est due, dans le témoignage public de ma satisfaction et de ma gratitude.

En même temps elle tendait la main à son chance-

lier, qui s'empressa de la baiser avec respect, et prenant son bras, auquel elle se suspendit frémissante, elle se dirigea avec lui vers la porte, à travers les flots des assistants.

Ceux-ci, qui avaient cru d'abord à une retraite, et s'étaient levés, se rassirent, sur le congé gracieux qu'elle leur en donna, attendant ce qui allait venir avec l'impatience dont la princesse offrait l'exemple et présentait l'image dans son visage vraiment ressuscité par la curiosité, et dans son pas sautillant d'oiseau plus que de déesse.

Ce fut, comme on le pense, au tour de Malézieux d'être abasourdi.

Mais il était de ceux qui ne chicanent pas leurs bonnes fortunes, et ne refusent pas même les faveurs du hasard.

M. de Malézieux se prêta donc de la meilleure grâce du monde à ce rôle d'impresario d'une troupe qui ne lui coûtait rien, et, élégamment paré des plumes du paon, il se prépara à faire, avec un ramage digne de son plumage, à la princesse et à l'assistance, les honneurs d'un spectacle dont il avait le profit sans en avoir eu la peine.

Avec une modestie des mieux jouées, puisqu'elle était sincère, Malézieux recueillit donc sur son passage des hommages qui renchérissaient sur les éloges de la princesse.

— Quelle inépuisable imagination !

— Quel infatigable cerveau !

— Quelle verve intarissable !

— Étonnant !

— Prodigieux !

— Inouï !

— Encore un nouveau chef-d'œuvre d'esprit !

— Encore un nouveau miracle d'adresse !

— Tour de force perpétuel !

— Défit toujours heureux, pari toujours gagné de l'art contre la nature, de la fiction contre la réalité !

— Grand enchanteur, cesse de me charmer ou je cesse de t'admirer !

— L'un et l'autre sont impossibles !

Malézieux conduisait toujours triomphalement la duchesse vers la porte, marchant à pas comptés, et humant, comme un prélat qu'on encense, toutes les flatteries, dont mieux qu'un autre il sentait la fadeur.

Mais les éloges même auxquels on ne croit pas font toujours un certain plaisir.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent au seuil, la princesse le cœur tout palpitant d'avance de ce qu'elle allait voir, son cicerone assez embarrassé pour se tirer de la difficulté de lui montrer ce qu'il ignorait lui-même, mais comptant sur les circonstances, en homme habile qui a l'habitude d'être heureux.

C'est donc au milieu d'une attention, d'une émotion même générales, que la princesse, faisant cesser l'attente de tous et surtout la sienne, donna à Staal, à Gavaudun et à Gaya, qui l'avaient rejointe, l'ordre d'introduction.

Les portes s'ouvrirent avec fracas, au signal donné par la voix retentissante du baron, et l'antichambre, avec son sextuor de personnages masqués, drapés dans leurs manteaux sombres et couverts de larges chapeaux

à l'espagnole, apparut soudain aux spectateurs, au milieu du reflet rougeâtre des torches et au bruit métallique du salut d'honneur des hallebardiers frappant le parquet de leur pertuisane, et des Suisses présentant vivement le mousquet.

Sans s'étonner le moins du monde de la physionomie quelque peu fantastique de cette scène, enveloppée, par la fumée des torches, d'une sorte de vaporeuse atmosphère, que trouaient çà et là des reflets empourprés et d'étincelantes lueurs, suivant le rayonnement ondoyant des flambeaux à travers les habits et les armes, la duchesse du Maine, habituée à dompter les chimères et à caresser l'inconnu, alla droit au chef de la bande.

Celui-ci s'inclina profondément devant elle en la saluant du chapeau, geste imité par tous ses compagnons, mais en gardant le masque, ce qu'ils firent également.

— Messieurs des Contes des fées, soyez les bienvenus, dit-elle ; entrez, et apprenez-nous de quelle cour vous venez, et dans quel but.

Quel qu'il soit, soyez bénis d'avance du plaisir que fait votre visite à la princesse au Bois-Dormant, et que lui feront sans doute les nouvelles que vous allez lui donner de ses amis d'enfance.

Comment se porte la petite Cendrillon ? Le Chat botté a-t-il toujours ses longues moustaches ? Le petit Poucet triomphera-t-il des piéges de l'Ogre amoureux de la chair fraîche ? Le Loup croquera-t-il le petit Chaperon-Rouge ?

Pour Barbe-Bleue, je ne vous en dis rien ; je n'ai jamais aimé les hommes qui battent les femmes.

Mais je voudrais savoir si Peau-d'Ane est enfin heureuse, et si sœur Anne a vu venir ce qu'elle attend du haut de sa tour. Elle n'est point la seule à attendre... Mais je m'oublie... Mon chancelier, Riquet à la Houppe, que voilà, se chargera de vous dire le reste.

Et la princesse reprit le chemin de son sofa, au milieu d'un murmure d'approbation et d'admiration, bien dû à sa jolie petite harangue improvisée de bienvenue; pendant ce temps, Malézieux, s'abandonnant au hasard flatteur qui conspirait en sa faveur, introduisait le groupe mystérieux et son chef, avec une assurance et une confiance que troublaient quelque peu le silence et la réserve d'un homme qui lui semblait un peu farouche pour un compère.

A peine le seuil dépassé, les six personnages, avec un ensemble grave et profond, prononcèrent les paroles du salut traditionnel des tailleurs, tisserands, meuniers, chiffonniers (*pillaouériens*), bardes rustiques, ménétriers et trouvères ambulants de la Bretagne, aux maisons dont ils sollicitent l'hospitalité, payée de danses et de chansons.

— Dieu vous bénisse, gens de cette maison ! Dieu vous bénisse, petits et grands !

Le comte de Toulouse était grand amiral, gouverneur de Bretagne, et plus d'un, parmi les assistants, appartenait aux familiers de l'hôtel de Toulouse, frère du duc du Maine, plus sage que lui, que son amour pour la belle Mme de Gondrin détournait d'ailleurs des orages politiques.

Plus d'un reconnut la formule, et fit remarquer à la duchesse du Maine, enchantée de la découverte, que

ces gens, à leur costume, à leur allure, à leur langage, à leur salut, devaient être Bretons.

— Tant mieux ! s'écria la duchesse, en frappant des mains, et en applaudissant d'avance à cette excellente idée d'un spectacle emprunté, par le plus heureux des choix, au pays de ses rêves et au pays de ces hôtes, favoris du jour, champions de ses dernières espérances, qu'elle tenait à flatter.

— Ce Malézieux est impayable, murmura-t-elle.

Et Malézieux, en l'entendant, oublia qu'en effet, depuis ses malheurs, la duchesse ne le payait point.

Cependant, les six personnages masqués, le chapeau à la main, étaient parvenus au milieu de l'assemblée, ou plutôt un vide s'était fait autour d'eux, pareil à celui que le public de tout temps laisse, comme une scène de théâtre, à la disposition des acteurs gymmiques, mimiques, dramatiques, chorégraphes qui vont déployer devant lui leurs talents.

A un signe du vieillard, chef de la troupe, ses cinq compagnons se dépouillèrent de leurs manteaux, qu'ils jetèrent devant eux en tas, et dont ils fortifièrent, en y ajoutant leurs chapeaux, à chenilles bariolées ou à plumes, la barrière improvisée.

La réunion de la Chartreuse put alors, à défaut de leurs traits, toujours voilés du masque uniforme, à travers lequel perçaient des regards doux ou fiers, contempler le costume de ces visiteurs inattendus.

Nous connaissons, par la description détaillée de Staal, qui avait tellement mis la princesse en appétit de curiosité qu'elle avait brûlé, comme nous l'avons vu, la politesse au narrateur, trop lent à son gré, l'ha-

billement archaïque et la physionomie cornélienne du chef.

A côté de lui se tenaient, sveltes et tremblantes comme deux biches effarouchées, deux jeunes filles (Staal avait deviné juste) dont le costume répondait à celui de leur guide par un caractère de simplicité pudique et de poésie féodale qui contrastait étrangement avec les mollesses et les désinvoltures des modes voluptueuses et relâchées de la Régence.

L'une, qui semblait la sœur aînée de l'autre, était grande et brune, et un léger givre de poudre argentait à peine sa chevelure, déployant de chaque côté du front les ailes d'un corbeau surpris par la neige.

L'autre, celle qui semblait la cadette, gracieuse, mignonne, frissonnante, une enfant dans la jeune fille, était plus petite que sa compagne, et une longue tresse blonde retombait sur chacune de ses épaules, jaillissant d'un filet d'or, où palpitaient, finement nattés, les flots de cheveux dont un diadème d'ivoire retenait, sur le sommet de sa tête, la soyeuse cascade.

La première, vêtue d'une longue robe de laine blanche, dressait vers le ciel, qu'elle était habituée à regarder, d'un superbe élan de son col de cygne, une tête qu'on devinait inspirée, aux étincelles que son ardent regard jetait à travers le masque.

La main gauche tenait suspendu, à la hauteur de sa chaste poitrine, un luth à bec de proue, qu'on eût dit récemment emprunté à quelque fraternelle et virginale prêtresse de l'île de Sein, et qui semblait résonner encore de l'écho de quelque druidique mélopée.

Pour compléter l'illusion, elle portait sur le front,

d'où son bras de statue, cerclé d'un anneau massif, avait écarté la capuce de son mantelet d'hermine, la fatidique couronne de verveine et de romarin ; et une touffe du gui sacré achevait de se faner à sa ceinture, où étincelait la faucille d'or.

La seconde jeune fille, pareille à ces folâtres ondines armoricaines, qui se jouent le soir à la surface des eaux, ou le matin, regardent, couchées dans les joncs et les nénuphars, à travers leur cristalline demeure, passer le pâtre ou le chasseur, à jamais fascinés par leurs yeux de myosotis, avait enguirlandé sa mutine tête d'une double branche de ce violier sauvage, parure odorante des créneaux en ruines.

Le tambourin à grelots d'argent, qui bruissait à sa main gauche, était lui-même tapissé de fleurs de genêt et d'ajonc, au parfum agreste.

Sur la gorgerette de sa robe bleue, au corselet de velours noir, d'où s'échappait, l'enveloppant de ses bouillons, un volant de fine dentelle, s'effeuillait le bouquet des fiançailles bretonnes, marguerites et fleurs de lin, celles-ci blanches comme son âme, celle-là d'azur tendre comme ses yeux.

Dans le groupe postérieur au premier, deux personnages sont déjà pour nous d'anciennes connaissances.

Ce sont le jeune kloer aux bas bleus, à l'habit noir, au chapeau à plume de paon, à la bourdonnante bombarde de tout à l'heure, remplacée maintenant par le rebec à trois cordes des bardes gallois et bretons du VIe siècle, dont les archanges des tableaux d'autel, dans plus d'une église gothique, manient encore gauchement l'archet ; et le joueur de biniou, le *sonneur*

aux cheveux gris, aux larges braies, à la veste brodée, à la ceinture de cuir bouclée de cuivre.

Nous avons déjà rencontré ces deux éclaireurs de la caravane, poussant, dans l'obscurité des jardins de Sceaux, la reconnaissance aventureuse qui les avait mis en présence de Pontcallec, durant un de ces accès d'hallucination auxquels il était sujet; nous savons par quel brusque sursaut il leur avait échappé.

A la suite de cette dramatique rencontre, le barde rustique des *linieries* et l'apprenti prêtre du séminaire de Vannes étaient allés à l'hôtellerie de Sceaux, rendez-vous de la bande, rendre compte de leur mission.

Ils avaient ensuite accompagné leur mystérieux chef, quand celui-ci avait donné le signal de cette visite au château, favorisée d'abord par toutes sortes d'heureux hasards, un moment contrariée par le zèle soupçonneux de Staal et de ses acolytes, enfin couronnée par une entrée presque triomphale dans le sanctuaire hospitalier d'une princesse éprise de l'imprévu.

Comment maintenant allait se terminer une téméraire odyssée? Par quel succès ou quel affront la princesse allait-elle récompenser ou punir l'intervention, dans les frivoles mystères de Sceaux, de cette troupe de mélancoliques revenants d'un autre âge, venant, sous un costume dont l'anachronisme était déjà un reproche, évoquer le souvenir d'un passé si humiliant pour le présent, faire entendre, au milieu du jardin d'Armide, la plainte de la patrie indignée, et au besoin maudire, au nom de l'ancienne, cette nouvelle chevalerie, prostituant à de stériles intrigues ou à de puérils

débats l'heure sacrée du suprême combat pour l'indépendance?

Certes, le chef, l'inspirateur et le guide de cette suprême tentative de la Bretagne elle-même, venant, dans la personne de ses typiques représentants, au nom des anciennes fois, faire à ses fils prodigues cet appel au retour qui pouvait sembler un défi, était, dans ce qu'il regardait évidemment comme l'usage d'un droit et l'accomplissement d'un devoir, au-dessus de tout scrupule et de toute appréhension.

Il ne doutait pas du succès de cette sommation pittoresque et dramatique faite aux Bretons endormis dans les délices de Paris par tout ce que la patrie a de plus grave et de plus doux; et tout autre hypothèse lui eût semblé indigne de lui et même de ceux dont il venait éveiller les souvenirs, provoquer les regrets et peut-être les remords, avec son symbolique cortége de bardes, de prêtres et de damoiselles.

Mais tous les compagnons de cet audacieux pèlerinage n'étaient pas aussi rassurés que lui. A l'exception de lui seul peut-être, tous tremblèrent quelque peu, même le brave curé chapelain, à physionomie moitié ecclésiastique, moitié militaire, qui se tenait en arrière du second groupe, avec ses grandes bottes, sa soutane retroussée, et son bréviaire passé à la ceinture, comme un pistolet.

Il était déjà assez embarrassé de la pipe de coudrier qu'il avait, pour la mettre dans sa poche, où elle ne s'était pas cachée tout entière, arrachée, avant de le jeter devant lui, comme tout le monde, à la ganse de son tricorne; et il le fut encore davantage quand, de sa

voix pleine d'une ironique douceur, la duchesse du Maine dit, avec un sourire empreint d'une expression angélique et diabolique à la fois, racontait plus tard le brave et simple recteur :

— Messieurs mes amis, que je ne connais pas, il serait peut-être indiscret de vous demander qui vous êtes et de contrarier prématurément le vœu qui vous amène ici : gardez donc votre masque et votre incognito.

Notre juste curiosité les respectera jusqu'au moment où vous croirez devoir ajouter le plaisir de vous voir à celui de vous entendre ; en attendant, donnez à la flatteuse impatience dont vous pouvez recueillir les marques autour de vous, cette demi-satisfaction de nous apprendre d'où vous venez, si toutefois le pays du bleu, où l'on ne voyage que pour s'égarer, a une géographie.

Vous venez de trop loin pour vous demander des nouvelles qui ne seraient peut-être pas des plus fraîches, mais votre costume, votre langage, vos façons sont déjà le plus intéressant des spectacles.

Les instruments que vous portez annoncent que vous aimez et cultivez les arts, dont la puissance ne connaît ni les bornes de la civilisation ni celles de la barbarie, et s'étend doucement sur tout ce qui respire.

A certains indices, on vous dirait Bretons, et je m'en féliciterais, ainsi que beaucoup de cette assemblée, car la Bretagne est le pays privilégié du roman…

— Et de l'histoire, ajouta Malézieux, jaloux d'intervenir dans les préliminaires d'une représentation qu'il finissait par croire inventée et préparée par lui.

Ce n'était pas toutefois sans s'étonner de l'impertur-

bable sang-froid avec lequel la princesse, prise pourtant à l'improviste, se jouait dans ce canevas scénique, sur lequel elle brodait les plus spirituelles variations, et du plaisir malin qu'elle prenait à faire, à celui qui passait pour en être l'auteur, les honneurs de sa propre pièce.

— Oui, reprit la duchesse du Maine en souriant, la Bretagne, quoique un peu loin de Paris, nous est particulièrement chère, et pays du roman ou pays de l'histoire, nous prêterons toujours la plus bienveillante oreille aux ambassadeurs de ses fictions ou de ses réalités, qu'ils viennent de la part de l'enchanteur Merlin ou de la part de la bonne duchesse Anne, que l'on dit morte, mais qui vit toujours dans le cœur des descendants de ses sujets!

Il était difficile de ménager avec plus de grâce, d'esprit, de malice et de tact, les droits du scepticisme habituel, se pliant à feindre la crédulité, et de demeurer plus fidèle à la fois aux devoirs de l'hospitalité et à ceux de la raison.

La duchesse du Maine, qui pardonnait tout ce qui l'amusait, ne voulait jamais pourtant être dupe de son goût des surprises.

Elle ne se doutait pas encore qu'elle eût affaire à une ambassade de la Bretagne religieuse, poétique, chevaleresque, venant réclamer leur proie aux enchantements de Paris et exorciser ses enfants ensorcelés; elle ne voyait pas encore la réalité sous cet appareil de fiction; mais, même en pareil cas, elle ne voulait donner que jusqu'à un certain point dans la convention, et ne se prêter qu'à demi à son rôle.

Elle était faite pour le comprendre du premier coup, et en improviser merveilleusement, comme nous venons de le voir, le texte; mais c'est avec le sourire de Voltaire qu'elle donnait audience aux députés de don Quichotte.

Ces ironiques nuances eussent peut-être déconcerté tout autre que le mystérieux chef de la troupe masquée; mais il était de ceux auquels une idée fixe, un sentiment unique communiquent une sorte d'invulnérabilité.

Tout entier à la poésie de sa mission, il ne sentait plus la satire, et les traits les plus délicats d'une moquerie dédaignée, retombaient, émoussés, à ses pieds.

Un homme ainsi pénétré, non d'un sujet appris par cœur, comme un acteur dont la sensibilité même est affaire de mémoire, mais d'un sujet senti, souffert, vivant et palpitant en lui, ne devait pas avoir ce frivole succès auquel il ne prétendait pas; mais en revanche il devait parler avec une autorité inconnue à l'histrion, et, par l'éloquence puissante que donne un sentiment profond, atteindre, à travers sa superficie de frivole insouciance et d'égoïste impassibilité, jusqu'à ces dernières fibres où vibre l'âme même.

Ce fut donc au tour de la duchesse du Maine d'être vraiment surprise et bientôt vraiment émue, quand le vieux seigneur, à grande perruque, à grand habit, la main droite appuyée, comme sur un sceptre, sur sa haute canne à pomme d'ivoire, répondit à sa harangue par ces graves et fières paroles :

— Qui nous sommes, madame, nous vous le dirons tout à l'heure, trop tôt peut-être pour quelques-uns de

ceux qui nous écoutent; d'où nous venons, vous l'avez déjà deviné.

Nous venons, en effet, de bien loin dans l'espace et dans le temps; nous venons d'un passé qu'on dédaigne et d'un pays qu'on oublie.

Elles sont bien anciennes aussi, les nouvelles que nous en pourrions donner; et elles ne seraient pas moins importunes que nos modes ne sont ridicules; aussi préférons-nous, pour accommoder le spectacle aux spectateurs, dans ce pays-ci où tout finit par des chansons, vous chanter quelques airs de notre façon, en vous priant de nous excuser s'ils sont quelque peu naïfs et tristes; mais leur naïveté fait tout le mérite de nos bardits rustiques, et quant à leur tristesse, elle glissera facilement sur un auditoire habitué à prendre gaiement les choses.

Une majestueuse et gauche révérence accentua cette péroraison et le prélude des instruments répondit aussitôt au signal de la canne levée en l'air, avec le geste du dieu qui fait rouler la foudre.

C'était en effet une tempête d'agreste et sauvage harmonie qui allait se déchaîner sur des oreilles d'habitude caressées par les délicates ou fades mélodies des Mouret, des Campra, des la Lande.

Le sonneur enfla d'un souffle allègre l'outre frémissante de sa cornemuse.

Puis ses cinq doigts s'agitèrent fiévreusement sur les cinq trous de la flûte de bois, par lesquels son haleine s'échappait, en notes frêles et grêles, avec ce chevrotement particulier à l'instrument rustique aux sons duquel les Bretons, suivant le jour et le ton, s'entrebai-

sent comme tourtereaux, aux *aires neuves*, ou s'entre-choquent comme des boucs, au jeu, parfois sanglant, de la *soule*.

Les lambris dorés de la Chartreuse refusaient à ces capricantes mélodies, — dont l'air pur des champs corrige l'âpreté, si douce dans le lointain du soir, quand rentrent les troupeaux, et que le pâtre, libre de ses pensées, les suit en pensant au rendez-vous du prochain dimanche, — leurs échos scandalisés.

Pour le clan des Bretons, il paraissait en proie à une sorte de fiévreuse inquiétude, qui contrastait singulièrement avec la surprise indifférente du reste de l'auditoire.

Il avait suffi du prélude du joueur de biniou pour évoquer, à leurs yeux troublés, l'image de la terre où fleurit le pommier et où verdit le chêne, et pour réveiller et soulever dans leurs cœurs, pareils aux vagues qui fouettent sans cesse le granit d'Armorique, le flot amer des souvenirs et des regrets.

Pontcallec surtout avait peine à contenir et à dissimuler son émotion;il attendait, avec une angoisse qui faisait déjà perler la sueur à son front, le dénoûment d'une scène extraordinaire, surtout pour lui; car lui surtout s'était senti atteint jusqu'aux entrailles par cette voix grave et profonde, pleine à la fois de tendresse et de douleur, de caressants appels et de menaçants reproches.

Cette voix, qu'il lui semblait avoir entendue déjà à toutes les époques de sa vie, son esprit hésitait encore à l'attribuer à un vénéré personnage dont son cœur, sous le masque, devinait la présence, difficile à expliquer

en effet en un tel lieu, à une telle heure, et dans un tel but.

Car, dans l'attitude résolue de tous ces personnages dont le signal vibrant du biniou avait seul réveillé l'immobilité, qui avaient saisi leurs instruments comme des armes, et pris leur poste de concert comme un poste de combat; dans leur silence même, il y avait je ne sais quel air d'héroïque bravade et de mystérieux défi.

La duchesse du Maine, tout entière à l'attente, savourait, avec un sourire d'enfant qui s'amuse enfin, les prémices d'une surprise qui n'avait rien de banal et réussissait au moins à l'intriguer.

Malézieux souriait aussi, mais souriait jaune, partagé entre le plaisir de l'hommage flatteur qu'il usurpait naïvement, et la crainte d'un dénoûment peu conforme à ses traditions courtisanesques.

Puis, on comprend qu'il est un peu embarrassant pour un compère de n'être pas dans le secret, et pour un auteur d'ignorer son œuvre.

Cette surprise mêlée de crainte de Malézieux, puni par l'anxiété de son imprudence à accepter par habitude les éloges dus à un autre, n'avait rien que de très-sincère, et était, par conséquent, fort bien jouée.

Aussi dans la salle on s'accordait à trouver que ce modeste *impresario*, si attentif qu'il en paraissait intrigué, n'était pas un moins bon acteur que bon auteur.

Malézieux, en effet, ce jour-là, était excellent dans son rôle, comme tous les comédiens sans le savoir; et cette réalité d'une appréhension et d'un étonnement qui semblaient à tous artificiels, ce succès d'expression et de physionomie ne sont pas, convenons-en, les deux

détails les moins divertissants de cette pièce dans la salle, qui côtoie presque toujours la pièce de la scène, et vaut souvent mieux qu'elle.

Cependant tous les exécutants s'étaient rapprochés, entendus, et un étrange et sauvage accord s'était établi entre le biniou du sonneur, à l'outre murmurante et au chalumeau siffleur, le rebec du jeune kloer aux longs cheveux blonds, promenant de la basse ronflante à l'aigre chanterelle son court archet de crin, le luth aux sons métalliques, frôlé par l'aînée des jeunes filles d'un doigt élégant, et le tambourin sourd de sa compagne, frappé de coups mutins, et câbrant à la fois tous les grelots argentins de sa couronne.

— Allons! enfants, cria le noble vieillard, chef de la mystérieuse bande.

Aussitôt, passant sur tous les Bretons de l'auditoire comme un vent d'orage sur les blés bruissants, éclata, entonnée par un quatuor de voix douces et fortes, féminines et viriles, accompagnée par le vibrant unisson des notes aigües de la flûte rustique et des notes graves du rebec et du luth, scandée à temps réguliers, comme une marche guerrière, par le tambourin manié en cymbale, l'antique chanson cornouaillaise, aux électriques onomatopées : *Le Vin des Gaulois et la Danse de l'Épée.*

Rien ne saurait rendre l'effet, sur ces frivoles *dilettanti*, épris des miévreries de l'école italienne ou des fadeurs de l'école française du temps, habitués à applaudir cette fragile bulle de savon mélodique de l'ariette, l'effet stupéfiant de ce chant plein d'un délire jovial et martial, dicté à la Muse encore barbare des

bardits par la double ivresse du sang et du vin, et empreint de la sauvage poésie des époques d'invasion et de duels de peuple à peuple.

Une traduction ne saurait donner qu'une pâle idée de cet hymne de carnage et d'orgie, aux vers rauques et saccadés, fait pour accompagner la farandole des soldats celtes tournant au bruit du glaive frappé sur le glaive, autour des cendres du bivouac des grèves, ou des landes, les soirs de bataille et de butin.

Nous nous bornerons à donner, dans sa fruste énergie, le périodique et tonitruant refrain, meurtrier à tout homme échappé de la chaîne, et par suite, irrésistiblement foulé aux pieds des corybantes celtes et des ménades druidiques :

« Tan! tan! dir! oh! dir! tan! tan! dir ha tan!
» Tan! tan! tir! ho tom! tom! tir ha tan! »

C'est-à-dire :

« O feu! ô feu! ô feu! ô acier! ô feu! ô feu! ô acier
» et feu!
» O chêne! ô chêne! ô terre! ô flots! ô flots! ô terre
» et chêne! »

Nous ne résistons pas au désir de donner le chant tout entier, pour mieux faire comprendre son effet de saisissement et de contraste :

« Mieux vaut vin blanc de raisin que de mûre; mieux
» vaut vin blanc de raisin.
» Mieux vaut vin nouveau que bière; mieux vaut vin
» nouveau.
» O feu! ô feu! ô acier! etc.,.
» Mieux vaut vin brillant qu'hydromel; mieux vaut
» vin brillant.

» Mieux vaut vin de Gaulois que de pomme! mieux » vaut vin de Gaulois.

» Gaulois, ceps et feuille à toi, ô fumier! Gaulois, » ceps et feuille à toi!

» Vin blanc, à toi, Breton de cœur! Vin blanc, à toi, » Breton.

» Vin et sang mêlés coulent; vin et sang coulent.

» Vin blanc et sang rouge, et sang gras; vin blanc » et sang rouge.

» C'est le sang des Gaulois qui coule; le sang des » Gaulois.

» J'ai bu sang et vin dans la mêlée terrible; j'ai bu » sang et vin.

» Vin et sang nourrissent qui en boit; vin et sang » nourrissent.

» — O feu! ô feu! ô acier! etc...

» Sang et vin et danse à toi, soleil! Sang et vin et » danse.

» Et danse et chant, chant et bataille! et danse et » chant.

» Danse du glaive, en cercle; danse du glaive.

» Chant du glaive bleu qui aime le meurtre; chant » du glaive bleu.

» Bataille, où le glaive sauvage est roi; bataille du » glaive sauvage.

» O glaive! ô grand roi du champ de bataille! ô » glaive! ô grand roi!

» Que l'arc-en-ciel brille à ton front! que l'arc-en- » ciel brille!

» — O feu! ô feu! ô acier! ô acier! ô feu! ô feu! » ô acier et feu!

» O chêne ! ô chêne ! ô terre ! ô flots ! ô flots ! ô terre » et chêne ! »

Sur le dernier coup de tambourin, les voix et les instruments s'arrêtèrent à la fois, et le cercle des mystérieux chanteurs et des joueurs masqués, que semblait soulever et entraîner l'irrésistible contagion de la ronde du glaive, reprit, haletant, son immobilité, tandis qu'au fond de la salle, dans le clan des Bretons exilés, on se serrait convulsivement les mains, et on balançait les têtes en cadence, dans une sorte de martiale et patriotique ivresse.

Après une pause de quelques instants, durant laquelle la duchesse du Maine se montra de plus en plus intriguée et Malézieux de plus en plus embarrassé, le programme inconnu reprit son cours, et la canne olympienne à pomme d'ivoire donna à la troupe harmonieuse le signal d'une nouvelle excursion à travers ces chants nationaux qui formaient son unique répertoire. Cette fois ce fut la *Marche d'Arthur*, d'une brutalité plus tempérée, d'une plus mélancolique allégresse, d'une plus savante et plus dramatique facture.

« Deomp, deomp, deomp, deomp, deomp, deomp, » d'argad.

» Deomp, Kar, deomp, breur, deomp, map, deomp, » tad !

» Deomp, deomp, deomp hollp deomp, ta, tud vad ! »

Ce refrain à temps de galop, terminé par un brusque coup d'éperon, signifiait :

« Allons, allons, allons au combat ! allons parents, allons frères, allons fils, allons pères ! Allons ! allons ! allons tous ! allons donc hommes de cœur ! »

A ce refrain succédait, posée avec la fruste simplicité des récits homériques et bardiques, une sorte de scène dialoguée :

« Le fils du guerrier disait à son père un matin : —
» Des cavaliers au sommet de la montagne !

» Des cavaliers qui passent, montés sur des cour-
» siers gris qui reniflent de froid !

» Rangs serrés, six par six; rangs serrés, trois par
» trois; mille lances brillant au soleil !

» Rangs serrés, deux par deux, suivant les drapeaux,
» que balance le vent de la Mort !

» Neuf longueurs d'un jet de fronde depuis leur tête
» jusqu'à leur queue !

» C'est l'armée d'Arthur, je le sais; Arthur marche à
» leur tête au haut de la montagne !

— » Si c'est Arthur, vite à nos arcs et à nos flèches
» vives ! et en avant à sa suite, et que le dard s'agite !

» Il n'avait pas fini de parler, que le cri de guerre
» retentit d'un bout à l'autre des montagnes.

» Cœur pour œil ! tête pour bras ! et mort pour
» blessure dans la vallée comme sur la montagne ! et
» père pour mère, et mère pour fille !

» Étalon pour cavale, et mule pour âne ! Chef de
» guerre pour soldat, et homme pour enfant ! Sang
» pour larmes, et flammes pour chaleur !

» Et trois pour un, c'est ce qu'il fait, dans la vallée
» comme sur la montagne, jour et nuit, s'il se peut,
» jusqu'à ce que tes vallées roulent des flots de sang.

» Si nous tombons percés dans le combat, nous nous
» baptiserons avec notre sang, et nous mourrons le
» cœur joyeux.

» Si nous mourons, comme doivent mourir des » chrétiens, des Bretons, jamais nous ne mourrons » trop tôt! »

Le groupe harmonieux ne se lassait pas de chanter, et l'auditoire ne se lassait pas d'entendre ces frustes mélodies dans un idiome abrupte, dont les Bretons seuls pouvaient comprendre le sens caché et savourer les rudes délices.

Mais le mystère n'était pas, pour le reste de l'assemblée, le moindre attrait de cette scène bizarre et charmante, pleine de surprises et de nouveautés, dont les acteurs n'avaient pas tardé à subjuguer, à fasciner presque des gens pourtant blasés sur les plaisirs de la curiosité.

C'était, il faut l'avouer, le plus original des spectacles que celui de ce concert imprévu, où l'étrangeté pittoresque des costumes n'intéressait pas moins les yeux que cette poésie légendaire et cette musique expressive des chansons si justement dites : *de geste*, ne captivaient les oreilles.

Quoique le masque dérobât aux regards la physionomie du visage, l'attitude de chacun des membres de ce sextuor errant de la Bretagne chevaleresque, le mouvement de tous ces corps vibrants, pour ainsi dire, avec les instruments, et traduisant, par une mimique passionnée, les moindres nuances de ces ballades dialoguées qu'il faut jouer et chanter en même temps, tout cela constituait un tableau en même temps qu'un concert, une représentation dramatique autant que musicale.

La duchesse du Maine ne perdait ni un mot, ni un

geste, et s'enivrait du plaisir de deviner ce qu'elle ne comprenait pas.

Cellamare pensait au Cid et à ses romanceros.

Pour Malézieux, il était obligé de convenir en lui-même qu'il n'eût jamais pu trouver quelque chose d'aussi réussi, et que la plus ingénieuse des fictions ne vaut pas la réalité vivante et la nature en action.

Parmi les Bretons, plusieurs déjà, en proie à une sorte de rêverie nostalgique, pleuraient sourdement.

Pontcallec, partagé entre son cœur qui l'entraînait à un éclat émouvant, et sa raison qui lui conseillait d'attendre l'occasion, tantôt était prêt à se précipiter sur le groupe et à arracher le masque du vieillard, pour y couvrir de baisers un visage vénéré, tantôt à fuir pour échapper à cette vision de la famille et de la patrie qui l'attirait comme un appel et l'arrêtait comme un reproche.

Les deux jeunes filles et le kloarec, qui mariaient, en un suave trio, leurs voix pures et fraîches, dignes de chanter, aux concerts séraphiques, quand se célèbre au ciel la fête de Noël, le cantique de salutation à la Mère des anges et au Sauveur du monde; les deux jeunes filles à la poitrine pudiquement soulevée par l'enthousiasme, le jeune kloër à tête mystique, élevant vers la nue sa gorge frémissante, groupe charmant sur lequel le vieux seigneur, le sonneur et le prêtre tranchaient gravement, avec leur voix profonde et leur costume austère, ne produisaient pas, sur Pontcallec, une moindre quoique différente impression, que ne l'avait fait le chef qui leur donnait, d'un air si paternel, le signal.

Quand la première des jeunes filles absorbait son attention inquiète, il croyait entendre en lui le cri du sang; et le cœur murmurait le sien, quand il regardait exclusivement la plus jeune.

Tandis qu'il cherchait à s'orienter au milieu de sensations et de velléités contradictoires, le repos avait cessé, le concert avait recommencé, et c'est avec les fragments épiques fameux, où l'Homère breton du IXe siècle a célébré les exploits de Lez-Breiz, que le trio juvénile, accompagné par le reste du chœur, sollicitait de nouveau l'attention de l'assemblée.

L'aînée des jeunes filles pinçait les cordes de son luth, la plus jeune frappait son tympanon, leur compagnon caressait son rebec, et n'eût été la différence des chants, on les eût pris pour un de ces groupes de *Psalmistes*, de Lucca della Robbia, dont l'attitude est si juste et le mouvement si vivant qu'en les voyant on croit les entendre.

Nous ne citerons, de ce cycle épique des aventures du fameux Morvan, machtiern ou vicomte de Léon, héros et martyr de l'indépendance de la Bretagne luttant contre la tyrannie carlovingienne, que quelques vers de l'épisode de son duel avec le chevalier Lorgnez, champion du roi :

« Retourne sur tes pas! va dire à ton roi que je me » moque de lui comme de toi, comme de ton épée, » comme des tiens.

» Retourne à Paris, au milieu des femmes, y porter » tes habits dorés;

» Autrement, je rendrai ton sang aussi froid que le » fer ou la pierre.

— » Chevalier Lez-Briez, dites-moi : en quel bois » avez-vous été mis au jour?

» Le dernier valet de ma suite ferait sauter votre cas» que de dessus votre tête.

» A ces mots, Lez-Breiz tira sa grande épée :

» Si tu n'as pas connu le père, je te ferai bien con» naître le fils ! »

On devine l'issue du combat et la victoire du droit sur la force, célébrée par ces quatre vers d'une naïve férocité :

« Il n'eût pas été Breton dans son cœur, celui qui » n'aurait pas ri de tout son cœur,

» En voyant l'herbe verte rougie du sang des Gaulois » maudits. »

Le poëme finit par un dialogue entre le héros de la lutte contre Louis le Débonnaire, devenu sa victime, et l'ermite du bois d'Helléan, devant lequel il se présente portant à deux mains sa tête récemment tranchée (il n'y a que le premier pas qui coûte), pour obtenir du saint homme sa *recapitation*, à la faveur d'un repentir qui pourtant n'a pas pardonné.

« Je ne vous ouvrirai pas ma porte, vous êtes un » séditieux; je l'ai ouï dire, vous êtes l'ennemi du roi » béni.

— « Je ne suis pas un séditieux, j'en prends Dieu à » témoin, ni un traître non plus.

» Maudits soient les traîtres, et le roi et les Francs!

» Maudits soient les traîtres, sans eux j'aurais em» porté la victoire.

— » Fils de l'homme, garde-toi de maudire jamais » ni ami, ni ennemi, ni personne ainsi.

» Ni par-dessus tout le seigneur roi, car il est l'oint » de Dieu.

— » L'oint de Dieu, il ne l'est pas ! L'oint du démon, » je ne dis pas.

» L'oint de Dieu, il ne l'est pas celui qui ravage la » terre des Bretons.

» Mais l'argent qui vient du démon se dépense pour » ferrer Pol (1).

» Se dépense pour ferrer le vieux Pol, et toujours il » est déferré... »

A ce moment la duchesse du Maine, qui voulait tout à fait comprendre ce qu'elle devinait à demi, se tourna, souriante, du côté des Bretons, et fit au marquis de Pontcallec, qui essayait en vain de dissimuler dans la pénombre, derrière ses compagnons, son trouble et son angoisse croissants, un signe gracieux, qui l'appela malgré lui auprès d'elle.

— Marquis, lui dit-elle, soyez mon interprète, et traduisez-moi, à mesure, ce que chantent ces braves gens. Je m'y intéresse de plus en plus, et les veux applaudir aux bons endroits, en connaissance de cause.

Force fut au marquis de s'exécuter, et installé auprès de Ludovise, de lui traduire tout bas ce qu'elle était ravie de mieux comprendre, car à chaque allusion au temps présent fournie par ces énergiques explosions des haines du passé, son joli visage pétillait d'intelligence et de malice.

Elle était presque émue à cet épilogue du poëme, où le coursier de Lez-Breiz flaire le gazon vert avec de lu-

(1) C'est le nom qu'on donne au diable en Bretagne.

gubres hennissements, et creuse, pour lécher son pâle front, la terre de tombe où gît son maître.

« ..... O vous qui venez à la fontaine, dites-moi » qui dort sous ce tertre?

— » C'est Lez-Breiz qui dort en ce lieu; tant que » durera la Bretagne, il sera renommé.

» Il va s'éveiller tout à l'heure en criant, et va don- » ner la chasse aux Franks! »

Mais là où la duchesse du Maine fut vraiment saisie et pénétrée comme d'une martiale ivresse, et témoigna, en battant des mains, du plaisir extrême qu'elle prenait à cette vivante résurrection, par ses chants nationaux, de la vieille Bretagne, c'est quand le chœur des voix mâles et des féminines voix entonna (toujours dans ce dialecte de la Cornouaille, aux sons pareils au bruit des flots battant la grève) la fameuse chanson du *Tribut de Noménoë*, toute pleine des énergies et des rancunes bretonnes, et terminée, à chaque strophe, par le sauvage refrain, accentué d'un coup rauque du tambourin : *Argad!* (bataille!).

« Ann aour ieoten a zo falc'het
» Brumenni raktal en deuz gret,
» Argad!
» L'herbe d'or est fauchée; il a bruiné tout à coup!
» Bataille! »

Au moment où le chœur entama le fameux dialogue entre les députés montagnards et Noménoë :

« Nous venons savoir de vous s'il est une justice; » s'il est un Dieu au ciel, et un chef en Bretagne. »

Le vieux seigneur accentua avec tant d'énergie et de douloureuse fierté la réponse du chef de la révolte ven-

geresse, qui fit trembler Charles le Chauve sur son trône d'ivoire :

« Il est un Dieu au ciel, je le crois, et un chef en » Bretagne, si je puis... »

Que le brusque sursaut de sa tête fit sauter le lien qui retenait son masque.

Le masque tomba à terre, découvrant le vénérable visage de celui qui le portait.

— Mon père! s'écria Pontcallec, qui s'élança pour se précipiter dans les bras du noble vieillard, reconnu par son cœur avant de l'être par ses yeux.

Celui-ci, visiblement touché de ce cri sorti des entrailles, et de ce témoignage public de respect et d'amour, qui lui rendait enfin son fils, l'écarta néanmoins doucement, d'un geste plein de grandeur et d'autorité, en disant d'une voix où la tendresse dominait le reproche :

— Un moment! marquis, j'ai assez longtemps attendu le plaisir de vous embrasser. Faites comme moi.

Pontcallec alors, en signe d'hommage et de repentir, se mit à genoux devant son père et baisa ses mains en pleurant, tandis que le chœur, d'un accent sensiblement ému, prononçait la réponse du député des montagnards à Noménoë, sorte de serment patriotique, demeuré, depuis Charles le Chauve, le mot de ralliement des successifs héros et martyrs de cette sanglante chimère de l'indépendance bretonne.

« Celui qui veut, celui-là peut; celui qui peut, chasse » le Frank, défend son pays, et le venge ou le vengera.

» Il vengera les vivants et les morts! »

Alors relevant le marquis de Pontcallec et l'attirant

sur sa poitrine, le vieux comte, son père, l'enveloppa de ses bras et l'étreignit affectueusement.

Puis, se dégageant de ses embrassements, d'un geste il arrêta tous les gentilshommes bretons de l'assemblée, qui s'étaient élancés sur les traces de son fils, et s'avançant avec une respectueuse dignité vers la duchesse du Maine, il la salua profondément en lui disant :

— Madame, que Votre Altesse daigne excuser un subterfuge dont seul je suis coupable, et pardonner sinon l'auteur, du moins ses innocents complices. Nous ne chanterons plus aujourd'hui, ni de longtemps sans doute, car les jours de l'action sont arrivés, et ne le sont pas, je l'espère, en vain, puisque si la Bretagne, dans nos personnes, a dû venir la première au-devant de ses fils, elle n'en a pas du moins trouvé de sourds ni d'ingrats...

— Non! non! s'écrièrent, tout d'une voix, les Bretons électrisés.

— ... Et va les ramener tous avec elle chez elle, pour y servir votre cause plus utilement qu'à Paris.

Il ne nous reste plus qu'à remercier Votre Altesse d'une trop indulgente attention, et du pardon qu'elle accordera sans doute, en faveur du motif, aux violateurs indiscrets de son hospitalité.

— Non-seulement, monsieur le comte de Pontcallec, dit la duchesse du Maine en lui présentant sa main, que le vieux seigneur baisa avec la majestueuse humilité des courtisans d'autrefois, je vous pardonne, mais je vous remercie; et je serai heureuse que rompant l'incognito, pour vos compagnons comme pour vous, vous me permettiez de les remercier à leur tour.

— Je n'eusse pas pris congé de Votre Altesse sans vous les présenter; mais l'expression si flatteuse de votre bienveillant désir double l'honneur de cette faveur, et met le comble à notre reconnaissance.

Alors s'avançant vers le groupe formé du prêtre recteur, du sonneur et du kloarec, derrière lequel s'étaient timidement effacées les deux féminines virtuoses, le comte de Pontcallec les prit toutes deux par la main, et les conduisit aux pieds de la duchesse du Maine.

Elles s'inclinèrent tremblantes, celle-ci laissant, de surprise et de pudeur, son luth échapper de ses mains et choir à terre, où une corde se rompit du coup avec une sorte d'harmonieux sanglot; celle-là, oubliant de retenir son tambourin, qui glissa et roula à côté du luth, son petit tonnerre argentin.

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse Mlle Éliane de Pontcallec, ma fille.

— Ma sœur! s'écria le marquis en embrassant la belle et noble personne, confuse, rougissante, attendrie, et qui n'en parut à tous en général et à quelqu'un en particulier, dont nous saurons bientôt le nom, que plus belle, quand la poésie de son visage, enfin débarrassé du masque, rayonna librement et illumina la poésie de son costume.

— Mademoiselle Azénor de Rohan-Poulduz, sa cousine, son amie, ma seconde fille... continua le comte, en montrant sa plus jeune et plus petite compagne.

— Ma fiancée! murmura le marquis de Pontcallec.

Et il baissa la tête, quand apparut aussi, dévoilé, le gracieux et mutin visage de l'adorable petite blonde

aux yeux bleus, fraîche comme une *mary-morgan* (fée des eaux) sortant de l'onde.

On l'eût prise, en effet, pour une naïade celtique si aucun œil humain l'eût jamais pu voir sortir, enveloppée dans ses voiles blancs, de ces bains nocturnes dont elle aimait à prendre, solitaire, le chaste plaisir.

Quand Pontcallec releva la tête, Azénor de Rohan-Poulduz lui souriait et son cœur s'ouvrit à l'espoir comme la fleur s'ouvre à la brise.

La duchesse du Maine était descendue de son sofa, comme on descend d'un trône, et s'avançant vers les deux nobles demoiselles, elle les baisa l'une et l'autre, modestes et fières, sur chaque joue, en leur adressant de ces enivrantes félicitations dont une princesse qui est une vraie femme a seule le secret.

Le comte de Pontcallec présenta ensuite à la princesse et à l'assemblée ses autres compagnons :

— Messire Kerlaudy, recteur (curé) de la paroisse de Lignol.

Maître Alain Hirel, dit Ar-Fol (le Fou), ménétrier par goût, tailleur de son état.

Et le jeune Yvon Nedo, kloareck, c'est-à-dire séminariste du couvent non cénobitique de Vannes, qui lâche à travers la vie et les champs, dès le mois de mai jusqu'à la Noël, ses élèves, apprentis prêtres, fils de paysans, dont la vocation s'éprouve et dont le noviciat s'achève au milieu des travaux de leur père et des noces de leurs sœurs.

La présentation faite, Alain Hirel enfla l'outre de sa cornemuse et commençait à y souffler l'air exhilarant, et d'une verve vraiment irrésistible, du passe-pied

d'adieu, lorsque sonne l'heure de la clôture des guilledoux bretons, quand un incident imprévu troubla soudain cette joviale conclusion de la fête.

La porte s'était ouverte brusquement, et tandis que les Bretons se mettaient en posture et se préparaient à quitter la salle en cadence, le chef branlant, les épaules en dehors, le genou en avant, dans une farandole finale, un homme effaré, en chapeau rond, en houppelande sombre, suivi d'un laquais en *grison* (sans livrée) se précipitait dans le cercle.

Il salua rapidement la duchesse du Maine étonnée, et remit au prince de Cellamare un pli que celui-ci ouvrit fiévreusement, sans songer même à s'excuser de la liberté grande.

Cette intervention inopinée fit l'effet de tous les coups de théâtre.

On oublia tout le reste, pour ne songer qu'à ce porteur mystérieux d'une nouvelle inconnue, mais devinée importante et fâcheuse, à la pâleur croissante du lecteur, à cette infraction aux convenances qu'explique seul un pressant danger, qui avait empêché l'ambassadeur des Espagnes de solliciter, ne fût-ce que d'un geste, la permission d'interrompre la cérémonie du moment, pour procéder à l'expédition d'une affaire privée.

Privée, l'affaire ne l'était guère, et le secret dont le prince de Cellamare prenait connaissance, n'allait pas tarder à devenir celui de la comédie.

En attendant des révélations dont la duchesse du Maine devait avoir la primeur, les commentaires allaient leur train dans l'assistance, où plusieurs, malgré son

déguisement et l'escorte modeste de son grison, avaient reconnu le survenant pour le propre secrétaire de l'ambassade d'Espagne : don Ferdinand Trivigno de Figuerra, parent, confident et commensal du prince de Cellamare.

Quand celui-ci eut lu à loisir sa missive, et comme il laissait tomber, après l'avoir fourrée brusquement dans sa poche, ses bras autour du corps, en homme qui a vu l'éclair et qui attend la foudre :

— Eh bien! qu'est-ce donc? interrogea vivement la duchesse du Maine, qui n'aimait pas à attendre.

— Rien, madame, presque rien, répondit tout haut l'ambassadeur interrogé.

— Mais vous avez pâli?

— C'est que sans doute j'aurai marché à côté de M. le duc de Richelieu, qui sème sur ses pas le musc et la migraine.

Sur cette réponse évasive, sur cette plaisanterie héroïque, faite évidemment pour donner le change à l'assemblée, la duchesse du Maine sourit, mais n'en prêta qu'une oreille plus attentive à la nouvelle que le prince de Cellamare, se rapprochant d'elle, lui communiqua en effet à voix basse en ces termes :

— Madame, tout est perdu...

— Fors l'honneur, interrompit la princesse.

— Peut-être.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je reçois à l'instant, d'un courrier extraordinaire, qui a crevé trois chevaux, et ne vaut guère mieux, dépêché de Poitiers, à la date du 5 décembre à minuit, par l'abbé de Porto-Carrero, l'avis

que le sieur du Ménil, officier aux gardes, à la tête d'une compagnie de grenadiers, muni d'un ordre du roi, s'est présenté dans sa chambre à Poitiers, accompagné de M. de la Tour, intendant de la province.

Sa commission exhibée, l'émissaire du ministre a procédé à des perquisitions desquelles est résultée la mise en accusation de l'abbé Porto-Carrero et de ses deux compagnons, la saisie d'une valise contenant ainsi que nos derniers envois à la cour d'Espagne.

Une fouille opérée jusque dans la selle du courrier qui conduit les voyageurs a fourni le butin de mes lettres, cousues entre les cuirs dont elle est doublée.

L'abbé Porto-Carrero m'informe que son envoyé a à peine quelques heures d'avance sur le sieur du Ménil, revenant à Paris à franc-étrier et brûlant la poste chargé, de ses trophées...

— Mais alors, demanda la princesse, nous sommes...

— A la discrétion de nos ennemis, madame.

— Prince, dit aigrement la duchesse, je l'avais toujours pensé... vous n'êtes qu'un maladroit.

Les malheureux, pour les princes, sont toujours des maladroits.

Le prince de Cellamare courba la tête sous l'affront immérité; mais ce n'était pas le moment de discuter avec une femme, une princesse, justement irritée de la chute subite de toutes ses espérances, et réduite à interrompre, pour songer à son propre salut, son œuvre d'ambition et de vengeance.

Le prince de Cellamare était trop courtisan pour se rebiffer.

Il était déjoué, donc il avait tort.

Avoir tort, en pareil cas, ce n'est pas n'avoir pas raison; c'est n'avoir pas réussi.

Il s'inclina donc, avec une tristesse pleine de dignité, et qui eût rappelé la princesse à la clémence, si elle eût été capable de songer même à être juste.

Prenant d'elle un silencieux et mélancolique congé, le prince de Cellamare se retira donc, gardant au moins, dans une si fâcheuse conjoncture, l'honneur d'une sortie décente.

Les voisins de l'abbé Brigault, s'ils n'eussent été absorbés par la curiosité et l'inquiétude, dont la contagion avait comme glacé l'assemblée, eussent pu voir le prince, en passant, glisser dans la main dudit abbé, avec un geste d'adieu qui en disait plus que toutes les paroles, une bourse pleine d'or.

L'abbé devint cramoisi, et prenant aussitôt à part le chevalier du Ménil, qui causait en ce moment près de lui, il l'entraîna vers le seuil d'un pas de sauve-qui-peut.

Sauve qui peut! avait dit, en effet, le prince de Cellamare à l'oreille de son complice favori.

Sauve qui peut! répétait entre ses dents la petite duchesse du Maine.

Qui aurait dit, il y avait une heure, que ce mot allait être le mot de la situation?

Avisant Malézieux, qui, empressé dans le triomphe, se dérobait modestement à un éclat qu'il prévoyait moins flatteur, la duchesse l'attira et le cloua devant elle d'un geste impérieux :

— Monsieur de Malézieux, dit-elle à son chancelier frissonnant, il ne s'agit plus de rire, les événements

deviennent sérieux ; trêve de comédies et trêve de compliments. La réalité vaut mieux, je le vois, que toutes vos fictions ; et ces gens-là ont raison. La parole est désormais à l'épée, et c'est en Bretagne que la partie perdue peut se renouer.

— Avec une princesse comme vous et des hommes comme ceux-là, dit Malézieux, qui se tirait de toutes les difficultés par un compliment, il ne faut encore désespérer de rien. En attendant, madame, ne serait-il pas prudent de fuir ?

La princesse ne put s'empêcher de sourire à ce conseil.

— Non, dit-elle, il est parfois plus sage de rester.

On n'osera.

D'ailleurs, notre dernière carte n'est pas jouée.

Il nous reste le recours à la force.

— Tant pis, madame, dit une voix ironique près de la princesse qui se retourna, surprise et indignée, mais baissa la tête à son tour devant le visage railleur qui se dressait à côté d'elle ; tant pis, car nous ne sommes pas très-forts !

C'était le duc du Maine, arrivé en tapinois au bon moment, on le voit, et qui oubliait, au plaisir de prendre sa femme en défaut, le danger où elle l'entraînait avec elle.

Du reste, il avait, son épigramme lâchée, reculé devant sa vengeance, et esquivé, par une retraite aussi prompte que le lui permettait son pied boiteux, une orageuse riposte.

Ce n'est donc qu'à une distance respectueuse qu'il fut atteint par les derniers éclats des représailles :

— De quoi vous mêlez-vous? monsieur, répliquait l'épouse courroucée du débonnaire conspirateur malgré lui, il ne s'agit que de votre rang, de votre fortune, de votre honneur. C'est peu de chose. Peu vous importe d'être bâtard, vos enfants ne sont-ils pas légitimes? Retournez à vos traductions.

Et le bon duc retourna à ses traductions, tout heureux de n'avoir pas à se hasarder aux tempêtes du lit conjugal.

Pendant ce temps, la duchesse du Maine, arrachant, comme prise d'une sorte de délire martial, à Malézieux, interdit, son épée à nœuds de rubans bleus, qu'elle brandissait au-dessus de sa tête, présidait, en saluant du fer chaque groupe passant devant elle, au défilé des Bretons.

Le joueur de biniou les entraînait vers la porte, enlacés deux à deux, le comte de Pontcallec en tête, avec sa canne à pomme d'ivoire, dans une sorte de vertigineuse farandole.

Le quatuor des nouveaux chevaliers de *la Mouche-à-Miel*, Pontcallec, Talhouët, Montlouis, Du Couédic, passa le dernier devant le sofa, trône de Ludovise.

— Messieurs, dit-elle, les dernières nouvelles sont mauvaises; vous ferez les prochaines meilleures. Il est de votre intérêt et du mien que vous ayez tous quitté Paris demain. En attendant que j'y puisse venir en personne, je serai d'esprit et de cœur avec vous. Adieu donc, messieurs, ou plutôt, je l'espère, au revoir!

Tous les quatre s'inclinèrent à la fois, mais en silence, devant celle pour laquelle ils sentaient bien qu'ils devaient mourir.

Et ils passèrent du même pas, sans une parole, sans un geste, confondus dans le même pressentiment héroïque et la même sublime résignation.

Quand ils furent passés, et qu'elle demeura seule au milieu de cette salle, dont le recueillement subit semblait funèbre pour elle, qui l'avait tout à l'heure vue si bruyante, la princesse, le front appuyé dans ses mains, tandis que les bougies s'éteignaient une à une autour d'elle comme ses espérances, ne put s'empêcher de donner à la pensée de ceux qui allaient se faire tuer pour elle une larme de regret, peut-être de remords.

Mais l'attendrissement des princes dure peu.

Se redressant dans sa petite taille et essuyant bien vite ses yeux :

— Ce serait dommage, murmura-t-elle. Ce Pont-callec est un bel homme, mais il a besoin de toute sa tête pour paraître à son avantage.

Et sur cette réflexion, la princesse alla s'assurer que son chat malade, le fameux *Mar-la-Main* le roi des animaux, celui-là même qui possède encore, dans les jardins de Sceaux, un mausolée et une épitaphe respectés par la Révolution, ne manquait de rien, et que sa tisane antiscorbutique était prête.

V

LES PIGEONS PRIVÉS DU RÉGENT.

Pendant que la duchesse du Maine, surprise, en plein triomphe de son ambition et de sa vengeance, par la menace d'un double échec, retombait tristement, du haut du ciel de son exaltation, dans les déceptions de la réalité, et songeait aux moyens de détourner sur son ennemi l'orage qui planait maintenant sur elle; pendant que le quatuorvirat des conjurés bretons, entraîné par l'irrésistible diversion du comte de Pontcallec, entraînait à son tour vers un théâtre plus propice que celui de Paris, désormais impossible, sa bande de nobles aventuriers; tandis qu'enfin les oiseaux de Sceaux prenaient leur vol dans les diverses directions faciles à deviner, d'après la connaissance que nous avons maintenant de leur caractère et de leurs antécédents, et, congédiés par le fatal sauve qui peut de Cellamare, fuyaient à tire-d'aile le filet de l'oiseleur et la cage de la Bastille, les pigeons privés de M. le Régent revenaient, les uns au perchoir de l'abbé Dubois, les

autres au colombier du Palais-Royal, où les attirait la pâtée des Roués.

De ces divers personnages, que nous avons déjà assez vus et entendus dans leur conciliabule du pavillon de l'Aurore, pour n'avoir pas besoin de les peindre et presque de les nommer, le bonhomme Buvat, nous nous en souvenons, s'était esquivé le premier. Il était allé reprendre, en son coin de l'antichambre de l'hôtel Colbert, rue Neuve-des-Petits-Champs, son poste de copiste mercenaire, où il était payé à la fois, en vertu d'une de ces doubles trahisons, tranquilles et méthodiques, que peut seule engendrer la conscience d'un scribe envieux, cupide et poltron, par Cellamare, dont il était le secrétaire, et par Dubois, dont il était l'espion.

M. de Racinoux, M. de Mélesse et M. de Miane étaient revenus prosaïquement chercher, à leur hôtel de la rue aux Ours, le repos que le méchant trouve plus facilement que le juste.

L'ex-capucin Le Camus et la veuve Du Puy, partis de compagnie, ne valent plus la peine d'être suivis, et nous abandonnons à leur destinée inférieure ces comparses subalternes de notre drame.

Pour Mme d'Egoullas, digne de plus d'intérêt, en sa qualité de pécheresse encore jolie, elle était allée je ne sais où, où vont la curiosité insatiable et la fantaisie capricieuse des Madeleines qui ne se repentent pas, au hasard de la première aventure, au-devant de la première occasion.

Il n'y a rien de prodigue comme les femmes qui dépensent leur cœur et leur vie en petite monnaie.

On regarde à l'or; mais à qui refuser un sou?

Ne soyons pas indiscret, et jetons un voile sur les menues largesses ou les tendres aumônes que le besoin de se distraire, de se consoler, peut-être le désir plus sérieux de se créer des auxiliaires imposèrent, jusqu'au moment où nous la retrouverons, à la charitable dame de volupté.

Laissons de même l'ambassadeur d'Espagne perdre le temps de brûler ses papiers, convaincu qu'on n'osera pas les fouiller, attendre les événements, drapé dans son privilége d'inviolabilité, à la façon de l'autruche qui se cache la tête sous l'aile, et se croit invisible au chasseur, parce qu'elle ne le voit plus.

Entrons au Palais-Royal, où M. de Langey, M. de Rochefort et M. Gervais de la Mabaunaye ont suivi M. de Montaran, pâle sous sa balafre rouge, le bras en écharpe, et venant rendre compte, au milieu d'une orgie, d'une mission équivoque.

C'est le moment de peindre le digne maître d'un tel serviteur, et le digne sanctuaire de la politique secrète d'un prince auquel il est difficile de parler d'affaires, le soir parce qu'il boit, le matin parce qu'il a bu, mais qui n'est peut-être pas moins un fanfaron de vices que de crimes.

Il ne faudrait pas le prendre trop naïvement, en effet, au mot d'une insouciance qui est une affectation, d'une frivolité qui est un masque, imposé par la crainte de se trahir ou celle de s'ennuyer, à un homme beaucoup plus sérieux qu'il n'en a l'air, beaucoup plus clairvoyant qu'il ne le paraît, mais qui a mis une sorte de coquetterie dépravée à avoir la pire des réputations, tout en valant beaucoup mieux qu'elle.

Nous hésitons d'autant moins à esquisser cette attrayante et agaçante figure de prince surfait ou méconnu, enfant gâté des optimistes de l'histoire, bouc émissaire des pessimistes, que ni Démocrite ni Héraclite n'ont vis-à-vis de lui tout à fait tort ni tout à fait raison.

Le vrai jugement est donc le juste milieu vanté par Pascal comme le point même de toute sagesse, mais qui plaît moins que les extrêmes.

N'oublions pas que l'homme est double, multiple même; que l'analyse est traîtresse, et la synthèse parfois non moins décevante.

N'oublions pas qu'il n'y a rien de mobile comme la physionomie humaine, et de changeant comme l'âme humaine.

Ne nous bornons pas à un seul trait ni à un seul aspect.

La vérité même en a mille.

Pour peindre Philippe d'Orléans, ne nous en rapportons donc pas plus exclusivement à l'image équestre, chevaleresque, martiale, tracée par le burin d'Edelinck, du vainqueur de Lérida, qu'à l'image pédestre, champêtre, édénique, de l'amant de Mme de Parabère, représenté par le pinceau de Santerre, sous la figure d'Adam, quand il a mangé la pomme, à côté d'une Ève qui songe au Paradis perdu.

Gardons-nous de ces excès d'honneur et de ces excès d'indignité, en traçant du prince qui domine le second plan de notre tableau, et préside de loin, à son insu, à la marche de notre action, un de ces portraits familiers et sincères qui éclairent l'histoire.

Philippe, duc d'Orléans, régent de France, en dépit du testament de Louis XIV, par la grâce de sa naissance et l'attrait de ses vices, qui promettaient un commode tuteur, était né le 2 août 1674.

Il avait donc, au moment où nous le rencontrons dans la coulisse de notre scène, quarante-quatre ans; il les portait plus légèrement d'esprit que de corps et de visage, car sa taille était courte et pleine, quoique sans obésité, et il avait la figure haute en couleur et les yeux clignotants, dans des paupières bouffies, des hommes qui ont abusé des travaux, des repas et des plaisirs nocturnes.

Mais cette démarche alourdie se redressait et s'assouplissait quand il voulait ordonner ou séduire, et il retrouvait, au besoin, la grâce et la majesté.

Quant à sa brune et rouge figure, une physionomie des plus attrayantes l'animait et la transformait à son gré; le feu revenait alors à son regard, le miel de l'éloquence et de la persuasion coulait de ses lèvres, et l'apoplexie, qui prenait peu à peu possession de sa naturelle conquête, mais ajournait sa suprême victoire, dont cinq ans la séparaient encore, souriait sur ces traits où elle devait grimacer, se faisant aimable avant de se montrer terrible, et charmant avant d'effrayer.

Tel était l'homme au physique, si un croquis si familier, si bref, peut donner l'idée d'un homme très-mobile, très-variable, qui eut dans sa vie plusieurs caractères, plusieurs tempéraments, plusieurs visages, et quelquefois dans la même journée.

Au moral, le duc d'Orléans était un esprit ouvert,

compréhensif, mais dont l'activité, trop souvent stérile, s'évaporait trop souvent en curiosité et en critique.

Il savait un peu de tout, sans avoir rien appris, et sa facilité et sa mémoire, qu'il avait prodigieuse, au point de ne jamais rien oublier, excepté les injures, lui permettaient de donner à cet égard des illusions si fortes, qu'il les partageait lui-même, et se croyait instruit, à force de le paraître.

Médiocre à la danse, à la voltige, à l'escrime, et point du tout un phénix d'académie, il avait, pour les arts et les sciences, surtout physiques, un goût qui ne se lassait point, et une aptitude une dextérité qu'admiraient ses maîtres eux-mêmes.

Il jouait de la flûte comme Des Coteaux, et s'accompagnait, au besoin, au clavecin.

Il avait fait, à la grande approbation de Campra, de Mouret, et des autres compositeurs de son temps, la musique de deux opéras dont un, celui de *Panthée*, paroles de M. de la Fare, fut joué avec l'applaudissement du roi, de la cour et de la ville.

Il avait peint, dans un cabinet de Mme la duchesse d'Orléans, à Saint-Cloud, avec beaucoup d'invention, de finesse et de goût, l'histoire de Daphnis et Chloë, depuis gravée par Audran sur ses figures.

Il était surtout, comme je l'ai dit, habile aux matières chimiques et physiques, travaillant avec Homberg, qui y gagna un jour la Bastille, à des expériences mystérieuses et un moment suspectes, dont il demeura quelque temps diffamé, trouvant l'art de décacheter les lettres et de les recacheter sans traces apparentes, gravant à l'eau-forte, distillant de nouveaux parfums,

se piquant même de nécromancie et de magie, invoquant le diable à ses heures, poursuivant enfin l'inconnu dans toutes ses retraites.

S'il ne trouva point la pierre philosophale, c'est que sans doute elle n'existe pas.

Il se désennuya du moins à s'en convaincre, s'il en fut jamais bien convaincu.

Intelligent, spirituel, artiste, curieux, amateur de tableaux au point de s'emparer de ceux de l'église de Reims, qu'il remplaça par des copies, et de fonder une galerie que ses butins d'Espagne ne déparèrent pas; passionné pour les vieux livres qu'il ne lisait guère; ami des jeunes auteurs qu'il entretenait volontiers; tolérant à l'égard de ses critiques même les plus impertinents, comme ce curé de Saint-Côme qui tonnait en chaire contre lui, et dont il se borna à dire : « De quoi se mêle-t-il? Je ne suis pas de sa paroisse; » clément à l'égard des satiriques, surtout lorsqu'ils avaient du talent, et protecteur d'Arouët après une légère correction de Bastille, le Régent fut, en somme, un aimable homme, qui eut toutes les qualités, excepté les qualités du prince.

Il avait été brave, avant de douter de tout, même de la gloire.

La bataille de Turin, où périt Marsin, lui coûta deux blessures, qui l'empêchèrent désormais de jouer de la flûte, et il ouvrit la tranchée de Lérida au bruit des violons.

Dans la dernière partie de sa vie, revenu de toutes les fumées de jeunesse, il n'avait gardé, du général, qu'une galanterie toute militaire, qui n'aimait pas

beaucoup les bagatelles de la porte, et le goût du bon vin de Champagne.

Il avait donné à son fils (de la main gauche), le chevalier d'Orléans, l'abbaye d'Hauvilliers, aux pressoirs célèbres, pour n'en jamais manquer.

Du reste, peu solide à table, et s'enivrant dès le second verre, mais alors de bon ton le plus souvent jusqu'en cette faiblesse, et s'allant coucher en tapinois, sans compromettre le secret de l'État, et sans réveiller sa femme qui voulait que son sommeil au moins, à défaut de son honneur, fût épargné.

Tel était, en gros et en bref, M. le Régent.

Il avait débuté dans la vie par l'ambition de ressembler en tout à Henri IV, qu'il s'était proposé pour modèle, y compris les dames.

Il avait fini, comme tant d'autres, par demeurer audessous, et par se contenter de copier M. le grand prieur, l'aîné des Vendôme, pour lequel il eut toute sa vie un faible singulier, qui touchait au respect.

Respect peu mérité par un homme qui rappelait le Béarnais, en effet, mais d'une copie déshonorée, en bâtard, non en fils.

Puisque nous parlons du mari, deux mots sur la femme. La femme explique souvent le mari, quand elle ne l'excuse pas.

Si nous poussions jusqu'aux filles, nous achèverions de comprendre et de connaître tout à fait notre duc d'Orléans. Telles filles, tel père. Mais l'histoire serait trop longue, et le portrait trop difficile, même en buste.

Pour ne parler que de la principale absente, rappe-

lons que la duchesse d'Orléans, jadis Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de la Montespan, était une personne spirituelle, altière, nonchalante, à l'air de *lendore*, dit Mme de Caylus, à laquelle suffisaient les privilèges apparents du mariage, qui ne s'était pas souciée d'abord que M. le duc d'Orléans l'aimât, mais qu'il l'épousât, et qui, une fois épousée, s'était contentée d'avoir beaucoup d'enfants.

A ce compte, monsieur son mari l'avait rendue heureuse, car il l'avait rendue mère d'un fils et de cinq filles, dont elle s'occupait fort peu, passant ses journées étendue sur un sofa, sans corps d'habit, à prendre du chocolat, à deviser avec la duchesse Sforce, sa bonne amie, à se mettre du rouge, et à agacer ses petits chiens ou son perroquet.

On voit que cette vie *de derrière* de M. le Régent n'était pas sans quelques circonstances atténuantes, et qu'en tout cas, ce n'est qu'après avoir payé son tribut au fruit légitime, qu'il s'amusait au défendu.

Pourquoi pas, après tout? Gouverner est-il déjà si facile et si agréable, qu'on ne puisse de temps à autre, sans provoquer des Catons ivres et des Sénèques repus, se délasser à table avec ses amis, la ceinture dénouée, et, à l'heure où les chats sont gris, se griser un peu soi-même?

Était-ce la faute du Régent, si, de jeune prince prodige, écarté par la jalousie de Louis XIV des occasions de gloire, il était devenu un prince prodigue, et si plus tard, trouvant la France, lasse du joug de quinze ans de dévotion et d'hypocrisie, en train de jeter son bonnet par-dessus les moulins, il avait suivi

le mauvais exemple, au lieu de le donner, et jeté aussi son chapeau derrière le bonnet de la France?

Car il ne faut par s'y tromper : ce Régent que Voltaire accuse d'avoir tout gâté en France, n'eut pas grand effort à faire pour cela.

La France était déjà corrompue jusqu'aux moelles quand Louis XIV mourut. Je parle du moins de ces hautes classes qui jusqu'en 1789 ont représenté la France.

La matriarche Maintenon et ses acolytes avaient pu imposer partout autour d'elles le costume de la morale et l'uniforme de la piété.

Mais le huis clos avait des revanches rabelaisiennes et pétroniennes qui attestaient, malgré des apparences sévères et en dépit d'une décoration grandiose, le commencement de la décadence.

Le molinisme se trouva avoir couvé et engendré, comme il arrive toujours, une génération de débauche. Les premiers roués datent de 1700. Les roués de la Régence ne furent que leurs élèves et leurs héritiers.

Voilà, sans doute, une partie des considérations sur lesquelles le Régent, s'il eût songé à les défendre, eût pu fonder le plaidoyer justificatif de ses fredaines.

Mais il s'inquiétait peu de l'avenir et ne songeait qu'au présent; et il vaut mieux essayer le tableau que l'apologie de ces écoles buissonnières nocturnes d'un prince peu soucieux du qu'en dira-t-on.

Ces festins, tant décriés, valaient mieux, en somme, comme le César manqué qui y présidait, que leur réputation.

C'est au souper du 8 décembre 1718 que se noue,

d'ailleurs, la première partie de cette histoire, d'une façon tout à fait digne de son commencement, et le tableau d'une époque célèbre, cadre nécessaire à la ressemblance même de nos portraits, ne serait pas complet si les débauches d'esprit de Sceaux n'avaient pas pour pendant les orgies plus réelles du Palais-Royal.

Entrons donc hardiment, avec le sang-froid du commissaire Daminois faisant une enquête, dans ce palais mauvais lieu, et prenons la réalité sur le fait, quelque cynique qu'il puisse être.

Notre temps, quoiqu'il n'ait rien de spartiate, ne mérite que la moralité de l'ilote ivre.

Faisons donc marcher un moment devant lui, dans sa nudité exemplaire, voilée d'une feuille de la vigne du Seigneur, l'ilote ivre de la Régence.

Donnons d'abord une idée du genre de vie du Régent, et retraçons, d'après Saint-Simon, cette étrange organisation de sa journée, où ses devoirs et ses plaisirs avaient leurs heures fixes, en attendant la nuit, régulièrement et irrévocablement consacrée au désordre.

Toutes les matinées étaient livrées aux affaires (car si paresseux qu'il soit, il faut qu'un prince travaille, et l'indispensable, en ce genre, ne fût-ce que conseils, lettres et signatures, effrayerait plus d'un de nos bénédictins profanes), et les différentes sortes d'affaires avaient leurs jours et leurs heures.

Il les commençait seul avant de s'habiller, voyait du monde à son lever, qui était court, et toujours précédé ou suivi d'audiences auxquelles il perdait beaucoup de temps; puis ceux qui étaient chargés de fonctions ou d'attributions spéciales, le tenaient successivement, à

vider leur sac et prendre l'ordre, jusqu'à deux heures de l'après-midi. Ceux-là étaient les chefs des divers conseils de gouvernement, La Vrillière, bientôt après Le Blanc, dont le Régent se servait pour beaucoup d'espionnages; souvent Torcy, pour les lettres et la poste; quelquefois le maréchal de Villeroy, *pour piaffer;* presque tous les jours, Dubois et d'Argenson; une fois par semaine, les ministres étrangers; quelquefois les conseils, surtout celui des finances; la messe dans la chapelle en particulier, quand il était fête ou dimanche.

Les premiers temps, le Régent se levait matin, ce qui se ralentit peu à peu, et il devint bientôt indolent et tardif suivant qu'il s'était couché.

Sur les deux heures et deux heures et demie, tout le monde lui voyait prendre le chocolat; il causait avec la compagnie. Cela durait selon qu'elle lui plaisait. Le plus ordinairement, tout n'allait pas à une demi-heure.

Le Régent rentrait et donnait audience à des dames et à des hommes, allait chez madame la duchesse d'Orléans, puis travaillait avec quelqu'un de ses auxiliaires ou allait au conseil de régence; quelquefois il allait voir le roi, le matin rarement, mais toujours, matin ou soir, avant ou après le conseil de régence, et l'abordait, lui parlait, le quittait avec des révérences et un air de respect qui faisaient plaisir à voir au roi lui-même, et qui apprenaient à vivre à tout le monde.

Après le conseil, ou sur les cinq heures du soir, s'il n'y en avait point, il n'était plus question d'affaires; c'était l'Opéra ou le Luxembourg, s'il n'y avait été

avant son chocolat, ou aller chez Mme la duchesse d'Orléans, où quelquefois il soupait, ou sortir par les derrières, ou faire entrer compagnie par les mêmes derrières, ou, si c'était en belle saison, aller à Saint-Cloud ou en d'autres campagnes, tantôt y souper, tantôt au Luxembourg ou chez lui.

Ses soupers étaient toujours en compagnie fort étrange...

C'est ici le lieu de donner la liste des convives.

C'étaient d'abord (à tout seigneur tout honneur!) messieurs les *roués* ordinaires.

C'était d'abord le duc de Brancas, qui s'appelait « la Caillette gaie », par opposition à Canillac, qu'il appelait « la Caillette triste », et pour lequel le Régent eut une affection qui résista à la politique et à la conversion même.

Car Brancas, fatigué sans doute d'avoir, comme il disait, « beaucoup de faveur et nul crédit », d'attendre les bienfaits d'un prince qui promettait beaucoup pour ne jamais tenir, et « l'aimait comme ses yeux » qu'il soignait fort mal, Brancas devait se ranger et faire une fin dévote, édifiante même, en se retirant à l'abbaye du Bec. Mais à ce moment il était encore le plus impénitent des futurs repentis.

Après Brancas venait le comte de Nocé, personnage vraiment original, le type même du roué, fils de M. de Fontenay.

Ce M. de Fontenay avait été un de ces quatre sous-précepteurs du Régent qui moururent à la tâche et se succédèrent à un si court intervalle, qu'on disait plaisamment qu'on ne pourrait jamais élever un gouver-

neur pour ce prince, dont la jeunesse indomptable les tuait tous sous elle.

Le comte de Broglie complétait le triumvirat favori du Régent. C'était incontestablement le plus ambitieux du trio. Brancas était un étourdi plaisant; Nocé, un humoriste souvent cynique; Broglie était spirituel et débauché comme eux, mais capable de vues, de suite, d'intrigues et de mines qui, parfois, du reste, lui éclataient au visage.

Madame, mère du Régent, expliquait son crédit de cette jolie façon : « Mon fils, disait-elle, n'aime point le cadet des Broglie autant que son polisson de frère, parce qu'il est sérieux et nullement bouffon. Mon fils dit que lorsqu'il sort du travail, il a besoin de quelque chose qui le fasse rire, et que le cadet de Broglie est trop sérieux pour cela; qu'il lui donnerait la préférence quand il s'agirait d'une affaire de confiance ou d'une expédition de guerre, mais que l'aîné convient mieux pour rire à table et bourder à tort et à travers. »

Il faut citer encore, parmi les commensaux du Régent, le marquis de Canillac, le comte, puis le duc de Biron, les marquis de Simiane et d'Effiat, survivants de la première école des roués, et MM. de La Fare et de Fargis, dignes disciples de tels maîtres.

Si de la compagnie masculine des soupers du Palais-Royal nous passons à la féminine, la revue sera bientôt faite, et il suffira d'esquisser, de-ci, de-là, quelques figures et quelques caractères faisant saillie dans l'uniformité de cette société galante où se plaisait le Régent, qui trouvait, dans ces habitudes de sérail, la satisfaction de ses goûts et la préservation de cette in-

dépendance qu'il ne sacrifia jamais complétement.

Le sérail se composait des maîtresses en titre, en sous-titre, triomphantes ou congédiées, qui venaient épier l'occasion ou narguer une rivale. Ces favorites alternatives ou consécutives étaient le plus souvent, quelquefois en même temps, aux jours de grande montre, comme elles disaient — à la fin de 1718, — Mme de Sabran, Mme de Parabère, convives perpétuelles du Palais-Royal; la princesse de Léon, digne fille du facétieux Roquelaure, Mme de Gèvres, Mme de Pramenoux, Mme de Flavacourt, Mme de Sessac, la joueuse; Mme du Brossay, Mme de Verrue, la fine mouche franco-italienne, un moment Mme du Deffand, trop spirituelle pour un long règne sur un sceptique, et jusqu'au bout Mme de Tencin, un Machiavel en jupon, le génie même de l'intrigue.

Mme la duchesse de Berry y paraissait quelquefois, quoique préférant, en général, ses particuliers du Luxembourg. Les demoiselles Souris, deux sœurs qui grignotaient fort gentiment les millions et les cœurs; Mlle Le Roy, Mlle Uzée, Mlle Emilie, représentaient, dans ces fêtes de la débauche et du bel esprit, la superbe bêtise, l'épique appétit et l'olympienne naïveté des déesses d'Opéra et des nymphes du corps de ballet.

Tout ce monde-là vivait, buvait, mangeait, riait, médisait, sans trop de querelles ni d'esclandres. Une saillie de Mme de Sabran qui en avait parfois à faire trembler les vitres, une indigestion de Mme de Léon ou de Mme du Brossay, une présentation, une maladie du Régent, le libéral amphitryon, une étourderie de La Fare ou une indiscrétion de Fargis : tels étaient les seuls

accidents qui pouvaient troubler, de temps en temps, d'un passager orage, le ciel azuré de la rouerie. Tous et toutes formaient une sorte de franc-maçonnerie du plaisir assez tranquille, comme toutes les associations que crée l'intérêt, que l'espérance conserve, et dont chaque membre n'a gardé de vanité ou de jalousie que ce qu'il en faut pour se ressembler sans cesser de s'entendre.

Tous et toutes se méprisaient d'ailleurs mutuellement, et il n'y a d'orages que dans les sociétés où on peut cesser de s'estimer. Là, c'était fait en entrant, et le Régent, qui trouvait son compte à cette égalité, s'était imposé la loi de n'en déranger l'équilibre par aucune prédilection exclusive, ni faveur particulière.

Par suite de ce parti pris original, qui est le trait marquant de son caractère et de sa conduite, et sur lequel il est difficile de ne pas revenir, tant il intéresse l'intelligence du temps, il n'honora jamais de sa confiance ceux auxquels il prodiguait sa familiarité. Il ne prit jamais aucun ministre parmi ses convives, et quand l'intérêt de Dubois devint l'intérêt de l'Etat, il n'hésita pas à lui sacrifier des hommes auxquels il n'accordait que le droit de l'amuser, et des femmes auxquelles il ne reconnaissait que le pouvoir de le distraire.

En cela le Régent n'obéissait pas seulement à un vague instinct de gouvernement, mais il agissait sous l'empire d'un scepticisme qui n'était que trop justifié, d'une méfiance qui n'était que trop légitime. Il agissait en prince et en homme qui connaît le cœur humain. Une expérience qu'il savait déguiser, mais dont il ne se croyait pas dispensé de profiter, lui avait

appris à ne pas demander des services à ceux qui n'étaient capables que de bons mots, et à ne pas trop compter sur le dévouement de gens qui croyaient avoir assez fait en ne le trahissant pas ouvertement.

Dubois seul fut dévoué au Régent, parce que le Régent personnifiait sa fortune. Dubois seul fut fidèle à son maître, parce que l'ingratitude était le seul vice qu'il ne pût pas se permettre.

Aussi le Régent, tout en méprisant l'homme, n'hésita-t-il pas à sacrifier au ministre des amis qui lui étaient chers, mais inutiles, des maîtresses dont l'unique affaire était le plaisir, auxquelles il pardonnait d'être infidèles, à la condition de ne jamais s'aviser d'être ambitieuses... ni jalouses.

Nous ne saurions mieux clore ces renseignements préliminaires et nécessaires sur le monde où nous allons introduire le lecteur, à la poursuite d'une action qui doit nouer au Palais-Royal même une de ses péripéties, que par le croquis léger des coryphées de ce chœur de pécheresses de bonne maison. Mais il n'y a si bonne maison, disait philosophiquement le maréchal de la Fenillade, où il n'y ait une catin et un pendu.

Le quatuor féminin dont chaque membre tint successivement l'éventail, sceptre fragile d'un pouvoir frivole, et dirigea la bacchanale de la Régence, se composa de Mme de Sabran, de Mme de Parabère, de Mme d'Averne et de Mme de Phalaris, qui tour à tour ou même à la fois régnèrent sur un homme qu'elles ne gouvernèrent pas, et qui nargua, par la plus imperturbable inconstance, d'inévitables infidélités.

Madame, mère du Régent, disait de lui qu'il était fait

pour vivre au temps des patriarches. Rien ne l'eût étonné, en effet, des singularités des mœurs pastorales, et du régime naïf de ces précurseurs de Salomon, qui n'échappèrent qu'en ayant des centaines de femmes, au danger de n'en avoir qu'une. Il avait le cœur vagabond comme une tente, banal comme une hôtellerie, et voulait sur sa tête un ciel toujours orné d'une nouvelle étoile.

De là la difficulté, sinon l'impossibilité de distinguer les phases de ces faveurs intermittentes, les vicissitudes de ces dominations alternatives, et la nécessité de confondre, dans un même tableau, ces quatre têtes de sœurs rivales et d'ennemies intimes, réunies malgré elles par la fatalité d'un rôle qui faisait, à chaque avénement nouveau, les trois dédaignées témoins et presque complices du triomphe passager d'une préférée, bientôt détrônée à son tour. Celles qui ne purent séparer leur vie ne sauraient davantage isoler leur histoire; et à l'appel de toute évocation de ce temps privilégié de la galanterie, vrai carnaval de l'histoire, on verra toujours ces quatre têtes apparaître à la fois, comme à une fenêtre, dans l'orbe d'incantation.

Toutefois, Mme d'Averne et Mme de Phalaris ne datent authentiquement que de la chaude et lascive année 1720. Ce sont les maîtresses de la décadence, les maîtresses de l'apoplexie. C'est dans les bras de la dernière que Philippe mourra foudroyé.

Le soir du 8 décembre 1718, sur ce théâtre caractéristique de l'époque et de l'homme que nous avons donné pour rendez-vous à nos lecteurs, le vulgaire eût

hésité à décerner la royauté du festin à Mme de Sabran ou à Mme de Parabère, qui semblaient se partager encore le pouvoir.

Mais à un observateur le choix définitif du Régent n'eût pas paru incertain ni lointain.

On sentait dans les yeux, le sourire, tout l'air de Mme de Parabère, le pressentiment de la victoire, et, la première fois de sa vie, le duc d'Orléans semblait réellement amoureux, pour vingt-quatre heures au moins, de la femme destinée à personnifier dans l'histoire la Régence galante elle-même.

Peu importait à Mme de Sabran d'être effacée de l'histoire et rayée des papiers de la postérité.

L'essentiel pour elle et ce mari besoigneux qui rongeait cyniquement l'os des bonnes fortunes de sa femme, et qu'elle appelait, pour ce fait sans doute, « *son mâtin* », l'essentiel pour elle et son compagnon légal, c'était le profit obscur, préférable à la pauvreté glorieuse, et les hommages du présent, très-supérieurs aux douteuses justices de l'avenir.

Mme de Sabran n'était donc pas contente et n'en était pas plus laide. La jalousie, la colère et la vengeance avaient enflammé ses yeux et endiablé sa verve; car par l'esprit, il faut en convenir, elle était très-supérieure à celle qui triomphait d'elle par la beauté.

Mme de Parabère, calomniée en cela, passait pour un peu sotte. Le Régent, qui détestait les femmes d'esprit, qui en ont toujours, prétendait-il, là où il n'en faudrait pas, n'en trouvait que plus appétissants la jeunesse épanouie, la fraîcheur authentique, le rire sonore, la coquetterie candide, le charme naïf et le silence élo-

quent de celle qui devait prendre, dès ce soir-là, définitivement la place prédominante.

C'est ce soir-là aussi que Mme de Sabran devait, poussée à bout par le pressentiment de sa déchéance, prononcer ce mot fameux, si souvent répété, qui peint si cruellement le spectacle par lequel il lui fut arraché, et qui la peint aussi elle-même.

Rendue à la vertu par le dépit, et portée par la jalousie jusqu'à l'indignation, Mme de Sabran, ce soir-là même, devait se venger de toutes ses déceptions à la fois par un seul mot qui dépasse le but, mais dont l'hyperbole contient un arrêt consacré par l'histoire.

On connaît cette boutade, terminée par l'aveu, peu flatteur pour les princes de ce temps-là et même un peu des autres, « que l'âme des princes lui paraissait » d'une boue à part, la même que celle qui sert pour » l'âme des laquais. »

Il est fâcheux, pour l'effet de ce jugement, qu'il ait été inspiré surtout par la jalousie à une femme déchue, qui méritait sa déchéance, et qui ne valait pas mieux que les autres, moins même, car elle parlait trop, et elle avait le vin mauvais en diable.

Mme de Parabère s'appelait Marie-Madeleine. Toute sa vie est dans ces deux noms. Elle a beaucoup aimé et il lui sera beaucoup pardonné.

Elle était née à Paris le 6 octobre 1693. Elle était donc, en 1718, dans tout l'épanouissement de beauté et toute l'opulence de formes de la vingt-cinquième année.

Son mari, le comte César-Alexandre de Beaudéan de Parabère, qu'avait épousé, en 1711, Mlle de la Vieuville, « aux yeux grenadins », mourut en 1716. Il avait

donné un verre pour arme à son désespoir, et s'était tué lentement, à coups de vin de Bourgogne.

Dès la fin de 1716, Mme de Parabère avait donc, en dehors de ses autres avantages, la liberté et le charme particulier de la veuve.

C'est du même moment que datent ses liaisons avec Nocé, avec Clermont et enfin avec le Régent, qu'à travers bien des intermittences et bien des caprices réciproques elle dominera sept ans, jusqu'à ce triomphe, inouï sur un tel homme, de le rendre jaloux.

Plus jolie que belle, plus gaie que spirituelle, plus douce que tendre, mais toujours couronnée de cette auréole de jeunesse, de belle humeur et de bonne santé, dont le rayonnement provoque le sourire et semble semer le bonheur, madame de Parabère, sans effronterie, mais sans modestie, naïvement dépravée, en quelque sorte, portant le vin de Champagne aussi légèrement que l'amour, était bien cette maîtresse joyeuse, pétillante, infatigable, qu'il fallait au Régent, qui n'aimait pas les femmes de trop d'esprit, mais qui les voulait de bon cœur et de bon estomac, et les éprouvait sournoisement en face de ce régime meurtrier par lequel, plus tard, faillit être tuée madame d'Averne.

La faiblesse herculéenne de Mme de Parabère avait triomphé, dès le premier jour, en souriant, de ces malicieuses gageures, et elle avait gagné, d'une victoire imprévue, cette royauté du festin qu'elle ne devait plus perdre. Ce n'est pas elle qui se fût exposée, comme sa future rivale, à la honte de mourir d'indigestion. Elle avait l'héroïsme du plaisir. Tout nerfs, cette femme, frêle en apparence, apportait, dans ses

défis anacréontiques, chaque soir renouvelés, une santé d'acier.

Les convives s'affaissaient successivement sous la table, comme écrasés par une main invisible.

Seule Mme de Parabère, toujours souriante, souriait au dernier buveur; seule, toujours la coupe à la main, elle défiait le dernier rieur.

Quand elle s'était assez rassasiée de lumière, de parfum, de rires et de chansons, elle daignait laisser tomber sa paupière sur son œil étincelant, et abdiquait un moment un pouvoir inutile. Une heure de repos lui suffisait pour se relever plus fraîche que les roses de son sein, plus disposée que jamais à rire d'un bon mot, ou à goûter d'un bon cœur.

Telle était Mme de Parabère, la vraie, l'unique, à travers cinquante autres, maîtresse du Régent, c'est-à-dire celle qui lui convint le mieux et qu'il aima le plus longtemps, qu'il eût aimée toujours s'il en eût été capable.

Elle était en effet grande, brune, jolie au point d'en être presque belle, allègre, volontaire, hardie, au rire éclatant, au cœur volage, mais sans ambition et sans cupidité : l'idéal de la maîtresse d'un prince, et dont l'inoffensive influence n'offusquera pas même l'ombrageux Dubois.

Il sourira plutôt, comme un sanglier qui flaire une fleur, à cette charmante femme qui n'est d'aucun parti que celui du plaisir, qui, moins effrontée que Sabran, moins coquette que d'Averne, n'est surtout point avide comme elles. Dubois, qui n'oubliait ni ses amis ni ses ennemis, et savait reconnaître un service, fit pour

Mme de Parabère tout ce qu'il pouvait : il laissa le Régent s'en dégoûter de lui-même.

Maintenant que nous connaissons à fond les êtres de la maison, pénétrons, armés de la connaissance des personnes et des choses, indispensables pour ne point faire ici de faux pas, à l'un de ces soupers du Palais-Royal, demeurés traditionnellement fameux. Écoutons ce qui s'y disait, regardons ce qui s'y faisait, le soir du 8 décembre 1718, et voyons par quels moyens les roués cherchaient, mais en vain, à force de se rendre agréables, à se rendre utiles, et, en flattant les passions de l'homme, à gouverner le prince.

Et d'abord ici tous les noms sont changés. Un reste de scrupule les a fait laisser à la porte avec la pudeur qu'ils imposent. Ici des sobriquets de convention, dont la familiarité ironique n'a rien des solennelles ou pastorales appellations des académies italiennes, permettent aux convives de se livrer, sans se compromettre, au plaisir hasardeux de l'égalité.

Broglie se nomme ici *Brouillon;* Nocé : *M. de Nocendo;* Fargis : *l'Escarpin;* La Fare : *le Bon enfant* ou le *Poupart;* Canillac, nous le savons : *la Caillette triste;* Brancas, nous ne l'ignorons plus : *la Caillette gaie;* Mme de Parabère, au premier verre de champagne, s'appelle : *le Petit Corbeau noir*, et Mme de Sabran, *l'Aloyau* au second; Mme de Berry elle-même n'est plus, au dessert, que la princesse *Jouflotte.*

Entrons, en vertu de notre privilége d'historien, mais ne le déclinons pas, car il ferait rire; le Régent, dès six heures du soir, ne croit plus à l'histoire.

Traversons ces vestibules aux tapis moelleux, qui assourdissent les pas. Du moment que nous n'avons pas de papier à faire signer au Régent ou de mauvaises nouvelles à lui apprendre, Coche, son valet de chambre, qui est à l'affût, avec consigne de refuser l'entrée aux affaires, nous livrera obséquieusement le passage, tandis que le concierge du Palais-Royal, d'Ibagnet, qui, par une originalité des plus incroyables, se trouve un honnête homme, s'éloignera au plus vite, en levant les mains au ciel, de ce spectacle quotidien auquel il n'a pu jamais s'accoutumer.

Il n'y a, dans l'antichambre, que deux de ces laquais herculéens appelés les *Mirebalais*. Le Régent et ses amis aiment à se servir eux-mêmes, de peur de scandaliser jusques aux valets. Les Mirebalais, eux, sont des affidés. Ils appartiennent à la duchesse de Berry et ne rougissent guère. N'importe! il y a du plaisir à se servir soi-même; et tandis que les marmitons du Palais-Royal jouent le pharaon à l'office, ou se prélassent au parterre de l'Opéra, les roués s'amusent à faire eux-mêmes leur cuisine et à surveiller, près du fourneau qui leur est réservé, leurs casseroles d'argent.

Ils achèvent, en riant, leur dernier plat. Mme de Parabère vient de manquer une omelette, et le duc d'Orléans a réussi un de ces mets étranges dont il a apporté la recette de ses campagnes d'Espagne.

On se met tumultueusement à table. Les fleurs embaument, les cristaux étincellent. La première demi-heure est donnée à l'appétit. Nous n'entendons encore que quelques brocards mêlés au pétillement du champagne.

Car le champagne est le vin du Régent. Il n'en boit guère d'autre et du meilleur, malgré les fréquentes trahisons de cette liqueur pétillante, qui enflamme parfois le cerveau qu'elle ne devrait qu'échauffer.

Cependant les propos s'animent, la verve des convives s'exalte. Nocé, Brancas et Broglie commencent leur feu roulant de lazzis. C'est un assaut de médisances, un feu d'artifice d'épigrammes. Et, chose étrange! quoique improvisant sur le même thème, nos trois virtuoses d'esprit ne se rencontrent jamais, leurs variations étant à la fois inspirées par une malignité commune, mais à des hommes d'un caractère, et comme qui dirait d'un instrument différent. Nocé a la plaisanterie rude et fantasque comme lui; il raille en mécontent et blasphème en soldat. Les saillies de Brancas sont étourdies, imprévues, étincelantes et rapides comme la fusée. Broglie, lui, a une originalité de mauvais ton et une verve de mauvais goût.

La conversation continuait depuis quelques moments sur un ton et avec des allures de plus en plus risqués, de plus en plus titubants, pourrait-on dire, que provoquaient l'échauffement progressif de l'atmosphère et des cerveaux, et le décolletage physique et moral qui en était la suite, quand l'attention générale fut appelée, par un incident des plus vulgaires, sur le quatuor des convives extraordinaires du jour : MM. de Langey, de la Mabaunaye, de Montaran et de Rochefort, jusque-là réservés et presque silencieux.

Cette attitude d'une gravité irritante, dont la critique muette commençait d'agacer Nocé, tout étonné de ne point trouver de ce côté l'écho flatteur dont il avait

l'habitude, s'expliqua et se justifia, de façon à provoquer un certain mouvement d'unanime curiosité, quand, par un geste de familière et amicale brusquerie, il abattit rudement sa main sur l'épaule de M. de Montaran.

Celui-ci ne put retenir comme un soupir de sourde douleur.

A ce cri étouffé, Nocé, qui en comprit trop vaguement la cause pour ne pas presser de questions, mêlées d'excuses cordiales, son voisin pâlissant, lui dit avec un sourire :

— Diable ! vous avez, il paraît, ce soir, l'épaule bien sensible. Vous serait-il arrivé quelque accident ?

Le Régent releva sa tête, déjà un peu alourdie par les fumées du vin, du côté des deux interlocuteurs, avec un de ces regards interrogatifs qui, sur le visage d'un prince, ne sauraient solliciter en vain une explication.

Montaran, devenu le point de mire de toute la table, ne laissait pas que d'être fort embarrassé, et se fût bien passé de devenir, si mal à propos, intéressant.

— Oh ! rien, presque rien, murmura-t-il, avec ce petit haussement d'épaules qui essaye de détourner l'attention, et, signal d'insouciance, espère être imité.

Mais le hasard voulut que cette affectation d'indifférence produisît un effet tout contraire à son but, et qu'une société qui n'aimait pas à se déranger pour rien de sa digestion mît d'autant plus d'ardeur à connaître la mésaventure de Montaran que celui-ci mettait d'empressement à lui en dérober le secret.

C'est pour le coup que celui-ci se reprocha l'excès

de discrétion et de précaution qui lui avait fait, avant d'entrer, dépouiller sa bandoulière, et dissimuler une blessure qu'eût trahie son appareil.

Il aurait eu quelque velleité de résister quand même, car Nocé, trop tard averti par cette hésitation, qu'il avait mis le doigt sur une touche malencontreuse, n'insistait plus, et cherchait officieusement, au contraire, à détourner l'attention et à rompre les chiens.

Mais il n'y a rien de féroce comme la curiosité et la malignité qui flairent leur proie, et il n'est pas de mystère qui puisse résister à l'impatience générale quand elle rencontre surtout l'alliance de celle du prince.

Il n'y avait pas moyen d'esquiver ce piége involontaire, et force fut à Montaran de s'exécuter, en pestant intérieurement contre la douce violence qui lui était faite par la plus maladroite des sympathies.

Qu'on y songe; il n'est pas plus agréable, pour un bretteur, d'avouer qu'il a trouvé son maître, que, pour une coquette, de se trouver prise en flagrant délit de ride ou de cheveu blanc.

Ajoutez à cela que quelques affaires récentes avaient provoqué une recrudescence de rigueur dans la recherche et la punition des contrevenants aux édits et ordonnances contre le duel, et que le Parlement, en voie de bouderie, portait dans l'évocation de ces sortes d'affaires le zèle taquin de ses déceptions avides de représailles. Le procès intenté récemment pour ce fait à Ferrand, officier aux gardes, condamné, effigié et obligé de s'expatrier, l'emprisonnement à la Bastille du comte de Gacé et du duc de Richelieu, pour leur combat singulier de la rue Saint-Thomas-du-Louvre,

n'étaient pas faits pour rassurer un homme compromis dans une querelle semblable, que la protection même du Régent, loin de le servir, eût, en cas de poursuite, livré, abandonné forcément à la vindicte des rancunes parlementaires.

— Parle donc, Montaran, ordonna soudain le Régent lui-même, rompant, par cet ordre, les réflexions et les hésitations de l'innocent coupable (car il ne s'était battu que provoqué, et pour le bon motif); ne vois-tu pas que ces dames s'impatientent et que leur pitié va se changer en fureur? Parle et raconte-nous ta disgrâce, et peut-être dès ce soir trouveras-tu quelque flatteuse compensation. Il n'est, pour devenir heureux auprès du sexe tendre, rien comme un malheur bien porté.

— Péché avoué est à moitié pardonné, ajouta Mme de Parabère, qui était portée à l'indulgence comme toutes celles qui en ont besoin.

— Le duc d'Orléans n'en dira rien à M. le Régent, auprès duquel il a plus de crédit que ne l'insinue Brancas, continua, dans le même but charitable, Nocé, qui voulait réparer le tort de sa dénonciation involontaire, et tendait la perche à celui qu'il avait malgré lui poussé à l'eau.

Enhardi par ces encouragements indirects, et puisant dans le danger même de la situation une subite confiance :

— Monseigneur, dit Montaran, je ne cacherai plus à monsieur le duc d'Orléans, qui voudra bien n'en rien dire à M. le Régent, que j'ai en effet ce soir trouvé une querelle que je ne cherchais pas.

— On cherche toujours un peu une querelle quand

on la trouve, objecta philosophiquement le Régent.

— S'il est des affaires qu'on trouve, même sans les chercher, quoi qu'en dise Votre Altesse Royale, poursuivit Montaran, il en est aussi qu'on ne saurait éviter sans manquer en même temps à l'honneur et au dévouement.

— Qu'est-ce à dire ? demanda vivement le prince. Vous le savez, je ne veux pas des amis qui se battent pour moi. Je suis homme à faire mes affaires moi-même, à suffire en tout à ma cause, et à n'avoir pas besoin de champion.

Et malgré l'étourdissement de la légère ivresse où il glissait peu à peu, le Régent eut un de ces gestes qui témoignaient qu'en effet il était capable encore de se défendre, et au besoin même d'attaquer.

Montaran profita habilement de la circonstance.

— Votre Altesse vient de lever mes derniers scrupules, et je mets ma justification à l'abri de la sienne. Car elle ne saurait aller jusqu'à interdire à ses serviteurs, attaqués à cause d'elle, le droit de la défendre en se défendant eux-mêmes.

— Quel est donc le mauvais garçon qui t'a ainsi arrangé ? demanda le Régent, qui, désarmé par ses propres armes, inclinait d'autant plus à l'indulgence qu'elle faisait le fond de son caractère, surtout quand il s'agissait de quelque algarade de Montaran, pour lequel il avait un goût que certaines mauvaises langues qualifiaient de paternel.

— Monseigneur, répondit Montaran, Votre Altesse mettra le comble à ses bontés et à ma reconnaissance en n'insistant pas sur ce point. Ce serait me mettre

dans la pénible alternative de trahir un secret d'honneur ou de vous désobéir...

En même temps le geste, plein de noblesse, de l'officier qui voulait bien se venger, par la ruse ou par la force, et par tous les moyens de la guerre, mais excepté la délation, annonça, sans étonner personne et sans déplaire au Régent, qu'il n'hésiterait pas sur le parti à prendre en pareil cas.

— Soit! soit!... dit le Régent, avec la voix traînarde et attendrie de l'ébriété; je suis bon prince... on ne le sait que trop... et point curieux de ce que je ne dois pas savoir. Mais si je comprends le coup de l'épaule, de quelle école sauvage, de quelle académie d'Iroquois sort la balafre qui déshonorerait ton visage, si une blessure n'était pas ce qu'a trouvé encore de mieux la coquetterie de la bravoure? Le procédé est d'un maladroit ou d'un barbare. Et je ne comprends pas que tu n'aies pas dans ta poche les oreilles de ce noble rustaud, pour les faire clouer à la porte de son taudis.

Cette martiale sortie jurait un peu avec la mercuriale de tout à l'heure; et le Régent, dans sa généreuse indignation, avait quelque peu oublié que si les édits interdisaient le loyal combat singulier, ils étaient encore plus inflexibles à l'endroit des voies de fait avec mutilation et sans doute guet-apens, et que les oreilles même d'un courtaud eussent coûté cher à leur collectionneur. Mais les princes n'y regardent pas de si près, surtout après dîner.

— Monseigneur, répondit Montaran, si je ne puis vous dire le nom de mon adversaire, je puis et je dois même vous dire le nom de son pays, car ce pays est

fait pour donner au Régent, s'il n'y met bon ordre, plus d'occupations et de soucis que ceux qui l'aiment n'en doivent souhaiter à Votre Altesse; aussi mon engagement et accident particuliers doivent être considérés, en raison de leur caractère, comme le prélude certain et presque le signal d'un conflit beaucoup plus général et beaucoup plus dangereux.

L'éclair annonce l'orage, les affaires d'avant-garde et d'avant-poste précèdent la bataille. Je crois, monseigneur, qu'il y a plus à regarder du côté de la Bretagne que du côté de l'Espagne... Pour moi, je me félicite d'avoir eu l'honneur de payer le premier tribut à votre cause, qui, grâce à Dieu, est aussi celle de la France.

Le Régent était devenu sérieux.

— De la politique, s'écria Brancas de sa voix d'alouette, je n'en suis pas et je me sauve, cela se gagne.

— Je comprends, riposta Montaran — qui eut durant toute cette soirée un succès bien fait pour le dédommager de ses mésaventures précédentes, — que vous préfériez un terrain plus léger, mais je n'abuserai point de la bienveillante attention dont on m'honore pour faire de la philosophie et me jucher sur les échasses des considérations; ma politique est bien simple; c'est celle du soldat : coup pour coup et tâcher de tirer le premier. Cette politique, qui est celle de la conservation, de la défense, du bon sens, est à la portée de tout le monde et s'impose à tout le monde; car tout le monde a des amis et des ennemis.

— Eh bien! ce n'est pas difficile, dit Nocé; on fait du bien à ses ennemis et du mal à ses amis; et tout va

pour le mieux jusqu'à ce que tout aille de travers.

Cette réflexion, dont l'allusion et le reproche n'échappaient à personne, fit rougir légèrement le Régent, piqué au vif; mais il dissimula dans le silence les pensées d'une gravité subite, dont la fiévreuse surprise empourprait son front.

— Bah! dit-il tout d'un coup en se frottant les yeux à la lumière du lustre, comme un dormeur qui met le nez à la fenêtre et se recouche, assuré qu'il a le temps, à demain les affaires sérieuses... Si messieurs les Bretons reprennent leurs anciennes fièvres, nous reprendrons à notre tour le grand remède qui a réussi à Louis XIV, un bon médecin d'autorité, il en faut convenir, et dont ne s'est pas moqué Molière. Purger, saigner. Voilà encore, mon cher Montaran, la meilleure des méde... des politiques.

— Soit, mais le meilleur remède ne vaut rien qu'à propos, dit Montaran.

— A demain, te dis-je; ne me laisseras-tu pas cuver tranquillement cet excellent dîner? Bois donc et tais-toi. Et sable-moi ce champagne de mes vignes jusqu'à ce que tu te sentes t'égarer dans celles du Seigneur. Oui, il n'est encore rien de tel que le champagne pour guérir toutes les blessures...

Depuis celles de la tête jusqu'à celles du cœur.

Et M. le Régent ferma à son interlocuteur la bouche avec un verre plein dont il plaça devant lui l'irrésistible argument.

Puis M. le Régent, la tête branlante, les yeux frisés, se dodelina voluptueusement, prêt à franchir, conduit par l'aveugle sommeil des ébriétés légères, faites de la

vapeur plus que du jus de raisin, les portes d'ivoire du palais des songes.

Ordinairement tout le monde respectait ce sommeil et ses oublis; les compagnons respectueux de Nocé endormi veillaient sur la victime terrassée de leur goût commun, et jetaient un manteau de discrétion et de pudeur sur le premier blessé à ce champ de bataille cynique qui, un à un, les devait recevoir aussi.

Mais ce soir-là, Nocé avait décidément le vin aigre; il lui fallait à tout prix une occasion de querelle et de vengeance, au risque de quelque leçon, voire de quelque disgrâce.

Le Régent était débonnaire à jeun et au saut du lit, mais il avait les irritations sourdes des lymphatiques, les subites tempêtes de l'eau dormante, les colères rares mais tourbillonnantes et foudroyantes, des abîmes tranquilles et profonds, voilés du sourire des fleurs; il ne fallait pas s'y fier; il n'aimait pas à être dérangé dans sa digestion ni importuné dans son somme.

— Monseigneur, demanda donc Nocé — que l'ombre de Dubois, côtoyant la lumière de sa vie, offusquait décidément, et qui espérait de la surprise d'une interpellation subite une réponse contrainte qu'il pourrait exploiter et envenimer à loisir, conformément à ses intérêts, — on prétend que ce coquin de Dubois veut avoir la pourpre?

— Cela est vrai, répondit sèchement le Régent, subitement rendu à sa dignité; — il avait de ces changements à vue faits pour déconcerter; et, esclave apparent de ses passions et même de ses vices, en redevenait le maître à volonté quand on atteignait en lui le tuf sacré

de l'autorité. — Cela est vrai, et cela peut convenir à mes affaires.

— A quoi bon, puisqu'il ne *rougit* de rien?

Le Régent haussa les épaules et ne répondit pas.

Mauvais signe.

Nocé le sentit et redevint sombre.

Alors Simiane le jovial, Simiane le buveur, cessa de boire et de chanter.

— Ne te tourmente pas — dit-il à Nocé, en guise de consolation — du futur cardinal. Boudin m'a dit l'autre jour qu'il avait la vessie percée.

— Tu ne me feras pas croire, riposta Nocé, que les vessies sont des lanternes.

— En effet, elles n'éclairent pas, et ont parfois besoin d'être éclairées, répondit Simiane; tiens, ajouta-t-il, prends ce quatrain, cela te fera du bien.

Noce lut le quatrain, ainsi conçu :

Je suis *Dubois* dont on fait les cuistres,
Et cuistre je fus autrefois.
Mais à présent je suis *Dubois*
Dont on fait les ministres.

Chacun rit, Nocé lui-même, surtout Simiane. Le quatrain faisait décidément du bien à Nocé. Et il fit grand mal à Simiane, sans qu'il s'en doutât.

Le Régent, en effet, n'avait pas ri.

Et voilà comme, pour un bon mot, on peut perdre une ambassade en Espagne.

Cependant bien des coupes avaient été vidées. Mme de Sabran déclamait, Mme du Brossay se plaignait d'avoir mal au ventre, Mlle Uzée avait mal à la tête, et Mme de Parabère, sans en rien dire, avait mal au cœur : c'était

peut-être en songeant au duc de Richelieu, qui songeait à Mlle de Valois.

Broglie devenait de plus en plus audacieux. Il avait de ces propos qui se vengent. Il y avait, entre ce qu'il disait tout à l'heure et ce qu'il disait maintenant, plusieurs bouteilles de champagne.

Le Régent lui-même, qui se souvenait parfois, par hasard, qu'il était prince, fut obligé de faire un signe à Canillac, et Canillac eut une perte de morale, pour parler comme Brancas.

Broglie résistait à ce lieutenant de police nocturne, à ce Mentor de l'orgie, comme il l'appelait.

Mais le Régent avait parlé. Il parlait, et on fit silence. Il racontait une de ces histoires plaisantes qu'il avait apprises en Espagne et en Italie, et qu'il racontait si bien qu'on l'écoutait comme s'il n'était pas prince.

La Fare (ou M. *de la Cochonnière*, tel était son surnom au Palais-Royal), qui s'était brouillé avec son maître l'autre soir, parce qu'il n'avait pas voulu lui couper la main droite, suivant l'ordre incroyable d'un moment d'hallucination, La Fare ne parlait pas trop, comme un homme qui vient de rentrer en grâce.

Il allait reprendre, ce soir-là même, toute sa faveur, grâce à de nouveaux grotesques et à de nouveaux couplets de cette fameuse lanterne magique qu'un compère venait de lui demander et à laquelle on ne résistait pas.

Le spectacle s'apprêtait. On allait éteindre toutes les lumières, sauf une seule. Le moment pour nous arriverait de s'esquiver, car les boniments de La Fare ne se répètent pas, et le chandelier que tient Broglie, son

compère et son complice, n'est pas celui de l'histoire.

Soudain, la plus imprévue, la plus opportune pour nous, la plus malencontreuse pour les autres, des diversions, arrêta un moment l'inspiration de La Fare, étouffa son exorde dans son gosier, et fit avorter pour quelques instants la représentation.

On venait de gratter discrètement à la porte.

Le Régent fit un sursaut et un : *Qu'on aille au diable!* des plus accentués, témoignage de son mécontentement d'être dérangé.

Cependant le cas était grave, car le mauvais accueil fait à ses avances ne découragea pas le gratteur inconnu.

— M. le Régent n'y est pas, cria Brancas, il n'y a ici que M. le duc d'Orléans.

Le gratteur obstiné grattait toujours.

— Qu'on aille au diable! grommelait le Régent entre ses dents.

— Au fait, ce messager en vient peut-être? fit observer Nocé.

— De la part de M. l'abbé Dubois, dit la voix de Coche derrière la porte.

— Quand je vous le disais, riposta Nocé.

— Affaire d'État et de la plus haute importance, continua Coche, toujours derrière la porte.

— La France peut bien attendre jusqu'à demain, répondit Broglie. Quand on est éternel on n'est pas si pressé.

— La France ne doit pas attendre. C'est une femme, messieurs, dit Mme de Parabère, qui n'était pas fâchée, par le service de son intervention, de ménager à sa fa-

veur croissante les égards d'un ministre qui avait de la mémoire.

Monsieur le Régent, ajoutat-elle en se courbant avec un geste de caresse, faites donc ouvrir la porte, ou je l'ouvrirai moi-même. Il n'y a rien de désagréable comme une porte qui ne s'ouvre pas.

Cette saillie ingénue fit sourire tout le monde, y compris Mme de Parabère.

— Allons, dit M. le Régent avec un haut le corps de résignation comique, ce que femme veut, Dieu le veut. Mais ne savez-vous pas, madame, combien il est ennuyeux de s'occuper, à minuit, des affaires publiques, lorsqu'on croyait n'avoir plus à songer qu'aux siennes?

—Bah! dit Mme de Parabère, c'est là un divertissement comme un autre, quand on sait le prendre gaiement.

— Gaiement! dit M. le Régent en prenant Mme de Parabère par la main et en l'entraînant devant une glace. Est-ce jamais gaiement qu'on peut quitter un visage comme le vôtre, pour un comme celui que je vais voir?

Et il donna mélancoliquement, sur ce compliment dans une leçon et cet éloge dans un reproche, comme lui seul, quand il le voulait, savait les faire, l'ordre d'ouvrir la porte, sur le seuil entre-bâillé de laquelle parut aussitôt la figure effarée de Coche.

Derrière lui se montra, en même temps, la tête sibylline, aux yeux vipérins, de Mme de Tencin.

Elle passait, non sans raison, pour l'Égérie de Dubois; prévenue sans doute de son dessein, ou flairant quelque occasion propice, bonne fortune d'intrigue ou de curiosité, elle était venue prêter main-forte à son

envoyé, et pressait le départ du prince, de l'offre de l'accompagner.

Cette offre, quelque peu indiscrète, de sa convive transfuge, qui préférait la coulisse au théâtre, et voyait dans la galanterie un moyen plutôt qu'un but, parut flatter médiocrement M. le Régent, qui lui refusa malicieusement le bras qu'elle allait prendre.

— Venez, dit-elle de sa voix mielleuse, venez, monseigneur, je vous soutiendrai.

— On ne s'appuie, madame, que sur ce qui résiste et non sur ce qui tombe.

— Votre Altesse n'est pas aimable ce soir pour ses amies, répondit-elle avec une moue câline, qui ne dissimulait pas complétement son désappointement; mais je me console d'un échec qui est un succès pour vos ministres.

— Mes ministres? dit le Régent. Combien sont-ils donc? Dubois est donc venu en force?

— Ils sont trois, monseigneur. M. Le Blanc et M. d'Argenson ont cru devoir accompagner leur collègue principal...

— Pas encore, madame, pas encore, murmura le Régent.

Et se levant, non sans peine, de dessus son fauteuil:

— Messieurs, vous le voyez, dit-il, je cède à la violence; mesdames, je vous prends à témoin de mes regrets de vous quitter; mais ils sont trois. Or, que voulez-vous que je fasse contre trois hommes d'État, sans compter Mme de Tencin?

— Qui en vaut bien quatre, dit Nocé.

Mme de Tencin fit semblant de ne pas entendre,

mais se mordit imperceptiblement les lèvres, dont le carmin pâlit.

— Allons, monseigneur, dit-elle en s'obstinant, au risque d'une rebuffade, car elle était tenace et ne lâchait pas volontiers sa proie. Venez et vous laissez conduire. Avec moi, vous n'aurez pas peur.

— Vous vous trompez, madame, j'aurai beaucoup moins peur en restant seul.

Sur ce, M. le Régent, laissant la dame interdite, et gardant les rieurs de son côté, sortit lentement, appuyé d'une main sur sa canne, et de l'autre se battant la cuisse de son gant.

M. le Régent ne s'était pas aperçu, et au milieu du bruit et du mouvement de son départ, nul ne s'était aperçu autour de lui qu'en tirant son gant de la poche de son habit, il en avait laissé échapper un papier qui tomba à terre sous le fauteuil auquel il tournait le dos.

Quand nous disons que nul ne s'aperçut autour lui de cette distraction et de cette perte, nous faisons exception pour Montaran.

Il avait fort bien vu, au contraire, le mouvement et le petit accident qu'il avait eu pour conséquence, et s'était empressé de n'en pas souffler mot, poussé par le démon de la curiosité, mais surtout par je ne sais quel irrésistible pressentiment malicieux et vengeur, à profiter de cette sorte d'avance du hasard.

Il y a toujours, en effet, quelque avantage à tirer de la connaissance des papiers que les princes laissent tomber de leurs poches. Aussi feraient-ils mieux de ne point écrire ou de ne point laisser traîner leurs lettres. Plus d'un secret d'État s'est éventé par la faute d'une

lettre égarée ou d'un billet perdu. Il est rare qu'un billet perdu retourne à son adresse.

Quoi qu'il en soit, Montaran, tenté subitement par l'appât de l'inconnu, commit, sans trop de vergogne, la petite supercherie de laisser tomber, comme par mégarde, son mouchoir à terre, à côté du papier qui, invisible pour tous, n'existait que pour lui seul.

Puis, profitant du moment où les convives, abandonnés par l'amphitryon, reprenaient tumultueusement leurs places et se pressaient, tout yeux et tout oreilles, devant le spectacle satirique et obscène dont La Fare était l'*impresario*, l'auteur et l'acteur à la fois, il se baissa prestement, et furtivement ramassa en même temps le mouchoir qui lui appartenait et le papier qui appartenait au Régent.

Bientôt, prétextant auprès de ses voisins un malaise que son aveu récent rendait des plus plausibles, il s'esquiva par une retraite modeste qui n'échappa point toutefois à MM. de Langey et à M. Gervais de la Mabaunaye. Ils le suivirent peu d'instants après, jaloux de lui offrir leurs services ou tout au moins leur escorte, laissant à M. de Rochefort le soin de continuer à servir, au milieu de l'orgie, l'intérêt commun.

Lorsqu'ils le rejoignirent, loin de ressembler à celui d'un malade et de porter les traces d'une indisposition subite, son visage rayonnait, sinon de santé, du moins d'une allégresse dont le feu intérieur illuminait ses yeux. A la lueur d'un flambeau, M. de Montaran avait, en effet, rapidement examiné sa trouvaille.

Qu'on juge de sa surprise et de sa joie, quand cette inspection sommaire le convainquit qu'il avait entre

ses mains, non un butin vulgaire, un inutile trophée, un billet galant ou un bon sur la caisse des Fermes, mais, ce qui valait beaucoup mieux à ses yeux, un moyen de représailles, un instrument de vengeance.

C'était, en un mot, une lettre de cachet, signée *Louis*, contre-signée *Phélipeaux* (de la Vrillière), avec le nom en blanc, comme en ces temps de justice hâtive, d'arbitraire souverain, d'exécution sommaire, en avaient facilement dans leurs poches, à donner et à vendre, les princes et leurs courtisans, les ministres et leurs amis.

Nous n'allons pas tarder à apprendre, et nous devinons déjà l'usage que Montaran allait faire de cette aubaine providentielle, puisque le hasard qui sert nos passions ou nos intérêts prend toujours ce titre parfois usurpé.

Montaran avait trop l'impatience de prendre de Pontcallec et de son affront une éclatante revanche, pour que la préoccupation d'un tel but ne l'aveuglât pas sur le choix des moyens.

Il se décida donc, sans le moindre scrupule, à user de l'occasion qui se présentait à lui si opportunément ; il ne se flatta pas non plus en vain d'associer ses amis à ses espérances et au projet qu'elles encourageaient. M. de Langey et M. de la Mabaunaye avaient la conscience au moins aussi large que lui. Il n'hésita donc pas à leur demander aide et main-forte; mais il jugea prudent de leur laisser supposer qu'ils obéissaient en cela à une inspiration supérieure à la sienne; il se garda bien par conséquent, de leur présenter comme dérobé par un habile escamotage l'ordre qu'ils eussent exécuté avec

moins d'enthousiasme, s'il leur eût révélé comment il avait aidé à la fortune, et triché son bonheur.

Cependant M. le Régent s'avançait, en se hâtant lentement, vers le rendez-vous officiel et indu auquel il eût tant préféré sa sieste ordinaire, mais qu'un instinct de gouvernement, qui survivait en lui à l'ivresse elle-même, l'avait empêché d'éluder.

Coche et deux garçons bleus du Palais-Royal, porteurs de flambeaux, le précédaient ou l'accompagnaient, à distance respectueuse, éclairant sa marche alourdie, et le bruit de leurs pas se perdit bientôt, avec le reflet des lumières, dans l'ombre sourde des corridors...

... Arrivé à son cabinet, où l'attendaient ses trois ministres, le Régent remercia d'un signe ses serviteurs; mais il ne prit pas congé de Mme de Tencin, qui, à son insu, l'avait suivi à pas de loup et retenant son haleine. Elle s'était effacée à propos, au moment où il se retournait, dans le tutélaire abri d'une de ces embrasures de fenêtre si larges et si profondes qu'on les appelait des *cabinets* de fenêtre.

A peine le Régent fut-il entré et ses valets se furent-ils éloignés, que la fine mouche réduite, à son grand dépit, au rôle de mouche du coche, s'avança vers la porte et tourna par deux fois la clef dans la serrure, enfermant ainsi le Régent avec ses ministres, et le leur livrant à discrétion.

— Qu'est-ce? monseigneur, dit Dubois, et qui se permet de vous enfermer?

— Ce n'est rien, répondit le Régent en souriant. C'est Mme de Tencin qui se venge de n'avoir pu entrer au ministère.

Dubois rit jaune et ses deux compagnons se regardèrent entre eux.

— Et maintenant, dit M. le Régent en agitant la tête comme pour secouer les lourdeurs qui l'appesantissaient, et en prenant aplomb sur son grand fauteuil, écussonné des fleurs de lis de France et du lambel d'Orléans, faites de moi ce que vous voudrez. Je suis votre prisonnier.

Ce qu'il dut ainsi écouter avait, paraît-il, plus d'intérêt pour lui qu'il ne l'avait soupçonné, car il l'écouta jusqu'au bout, et la conférence se prolongea longtemps.

Quand M. le Régent de France quitta la place, délivré par Coche qu'on avait sonné, et laissa ses ministres rentrer chez eux, il paraissait complétement dégrisé, et marchait du pas allègre d'un prince qui a fait, non son métier, mais son devoir.

Pour Dubois, ravi de la métamorphose opérée par ses révélations, il se frottait les mains, tandis que d'Argenson, à la perruque noire, et Le Blanc, à la perruque blonde, suivaient tout pensifs leur collègue, devenu désormais leur chef par un de ces coups hardis, habiles et heureux, qui font les premiers ministres, quand ils ne les défont pas…

Lorsque M. le Régent rentra dans la salle des festins ordinaires du Palais-Royal, improvisée salle de spectacle, et redevenue, grâce aux libations des entr'actes, le théâtre d'une lutte contre l'ivresse où plus d'un avait déjà été vaincu, son retour du devoir au plaisir fut signalé par une acclamation générale de ceux et de celles de ses convives qui résistaient encore, à laquelle les

blessés mêlaient leur hoquet et les morts leur ronflement sonore.

Le Régent s'assit ou plutôt s'affaissa sur son fauteuil; il s'accouda rêveur sur la table, le front dans sa main, sans même voir le verre rempli d'un écumant nectar que lui tendait en vain, étonnée du refus, Mme de Parabère, et sans même sentir que Simiane, étendu sous la table, et prenant son pied pour un pied moins auguste, le pressait convulsivement sur son cœur avec de langoureux sanglots.

— Je vous l'avais bien dit, monseigneur, fit Nocé. Ce Dubois est un oiseau de mauvais augure. Qu'alliez-vous faire dans cette galère? Le spectacle de trois ministres faisant gravement des ronds dans le puits de la politique, n'est certes pas aussi curieux ni aussi amusant que celui que nous a donné La Fare, et qui vous eût laissé plus joyeux.

— Cela dépend des jours, répondit le Régent; et tu te trompes complétement si tu penses que Dubois est toujours ennuyeux. Il est au contraire plus malin que toi, et tu t'en apercevras peut-être...

Nocé fronça le sourcil, et Brancas fit la mine d'un chat qui s'échaude.

— Et je ne donnerais pour rien au monde, continua le Régent, le plaisir mêlé de mépris que j'ai eu à entendre la lecture de certaines lettres trouvées à Poitiers, dans certaine cassette, qui fera autant de bruit demain que la cassette de Fouquet ou celle de Lauzun.... Ah! ah! l'on veut jouer avec le Régent après dîner!

Mais on se trompe, et on ne sait pas de quoi le Régent à jeun est capable.

Et le Régent se leva, arpentant la pièce à grands pas.

— Il y a donc du nouveau, monseigneur? se hasarda à demander Broglie.

— Plus que vous ne sauriez le croire... et le craindre peut-être, car je n'ignore pas que plus d'un de mes pigeons privés s'égare de temps en temps au colombier de Sceaux.

— Pour le bon motif, monseigneur, s'écria Brancas.

— Eh bien, messieurs, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de n'y pas retourner. Il n'y a là plus rien à faire de bon pour vous. Mais je m'oublie, je crois, à vous traiter comme des gens sérieux. Excusez l'involontaire injure. Mon chancelier vous dira le reste. Maintenant, messieurs, il n'y a plus ici de Régent de France, il n'y a plus que Philippe d'Orléans, ou même Philippe tout court, le *Pomponius* des pamphlets de Hollande, le prince *Apprius* des satires de Paris, non plus votre maître, mauvais sujets, mais votre ami, aimables canailles, qui prétend achever gaiement sa veillée. Allons, Hébé (et le prince se tournait vers Mme de Parabère), versez à un Jupiter bon enfant l'ambroisie de l'oubli. Et vous, demi-dieux de pacotille, héros de hasard, choquez votre verre contre le mien, et buvons tous ensemble à la vertu de nos infidèles et à l'éternité de la bêtise humaine!...

Et le rire de l'Olympe en goguettes, à la suite de ce toast et de ceux qui le suivirent à la ronde, en l'accentuant à l'envi, ébranla les vitres du Palais-Royal...

M. de Rochefort s'était mis à la fenêtre, qu'il avait entre-bâillée pour respirer plus librement, après avoir bu, en sa qualité de militaire : *A la prochaine cam-*

pagne! toast qui n'avait pas trouvé de contradicteurs (rienne rend belliqueux comme l'ivresse). Continuant de répondre à sa propre pensée, l'officier de dragons, ancien mousquetaire, fredonnait la chanson des mousquetaires gris du chevalier de Forbin, marchant en Bretagne, sur l'air *du branle de Metz*.

Allons, braves mousquetaires,
Chez ces coquins de Bretons
Tâter si leurs vins sont bons,
Si leurs femmes sont légères.
Nous boirons comme des trous,
Voilà toute notre guerre;
Nous boirons comme des trous,
Faisant leurs maris coucous...

Au moment même où il reprenait, encouragé par le rire de l'assemblée (ces insolentes bêtises font toujours rire, on ne sait pourquoi), le refrain de sa chanson de corps de garde, si bien placée dans un souper du Palais-Royal, débouchaient sur la place, pour s'enfoncer dans les rues adjacentes du Palais-Royal et regagner leur logis, chez le baigneur de la Grange-Batelière, dont le comte de Pontcallec et sa bande recevaient la mercenaire hospitalité, trois voitures de louage, dont le pas ralenti attestait la fatigue d'une longue course.

Ces trois voitures revenaient, en effet, de Sceaux.

Dans la première se tenait le comte de Pontcallec, assis entre sa fille et sa nièce, la brune Éliane et la blonde Azenorick (petite Azénor.)

En face du vieillard, pensif et attendri, était assis le marquis de Pontcallec, dépouillé comme ses compagnons de ses habits de théâtre, enfin arraché aux séductions de la Babylone moderne, et dont le filial pa-

triotisme, un moment desséché, avait, sous l'empire des affections et des souvenirs ranimés, repris toute sa vigueur native, rouvrant en lui la source des nobles tendresses et des généreuses larmes.

Pour témoigner de sa complète résipiscence, de sa sincère et entière conversion, de son définitif adieu aux pompes et aux œuvres de Paris, et attester, en même temps, que le sacrifice lui était doux, le marquis tenait, dans chacune de ses mains, la main de sa sœur et celle de sa fiancée, et achevait de se purifier à leur étreinte.

De temps en temps il les portait successivement à ses lèvres, et la différence de ces deux chastes caresses était telle pourtant, que sous la douce chaleur du baiser fraternel Éliane souriait, et que sous la brûlante empreinte, dont la lèvre de son futur époux scellait le muet aveu de son amour et l'hommage d'un repentir reconnaissant du pardon, la petite Azenorick tressaillait, rougissant et pâlissant tour à tour.

Le comte de Pontcallec, avec la dignité émue du chef de famille, qui revoit passer sa jeunesse dans celle de ses enfants, assistait à ce charmant et honnête spectacle, plein de souvenirs et d'espérances, et contemplait ce tableau d'amitié fraternelle et de bonheur domestique qui comblait son vœu et réalisait son rêve.

Dans la seconde voiture étaient le vieux sonneur, le jeune kloareck et le recteur de Lignol. Ce dernier récitait son bréviaire, dont le séminariste de Vannes murmurait les répons, tous deux se signant dévotement à chaque rencontre du nom sacré.

Pour maître Alain Hirel, fatigué d'avoir tant soufflé

dans sa cornemuse, dont l'outre ronronnait encore à côté de lui comme un chat endormi, il avait cédé au poids de cette soirée si remplie, et ronflait, mais moins harmonieusement que son instrument.

Le quatuorvirat des récents chevaliers de *la Mouche-à-Miel*, réduit au triumvirat par l'absence de son chef : Montlouis, Talhouët et du Couédic, occupaient la troisième voiture, escortée seulement de son ombre, qui roulait et trottait à côté d'elle.

De rares passants traversaient la place, frileusement enveloppés, et filaient dans la brume, piquée çà et là du point lumineux des reverbères.

Cet amortissement du diurne fracas de Paris, remplacé par le simple frémissement de la vie nocturne, pareil à la pulsation d'un pouls gigantesque, ou à l'haleine d'un monstre immense endormi ; cette demi-solitude des quais, des places et des rues, succédant à tant de tumulte, et cette houle orageuse de la multitude, s'apaisant peu à peu en groupes de plus en plus clair-semés, pour finir en simples petits flots humains et courants individuels : tous ces contrastes sont faits pour pousser un observateur à la méditation, et disposent à rentrer en lui-même le passant qui ne trouve plus de distractions, et est réduit à sa compagnie.

Des trois gentilshommes bretons, un seul pourtant avait ressenti cette impression d'isolement et de recueillement. Seul M. de Talhouët était silencieux.

Il pensait à sa femme et à ses enfants.

M. du Couédic pensait à ses campagnes, et racontait, pour la centième fois, le siége de Lille à M. de Montlouis, qui ne pensait qu'à lui, et, pour la millième

fois, récitait, sans parvenir à se faire comprendre ni à se comprendre tout à fait lui-même, un projet de manifeste du peuple français au peuple espagnol, suivi d'un projet de réponse du même au même.

Quand les deux dernières voitures, qui suivaient la première à une certaine distance, arrivèrent à sa hauteur, celle-ci était arrêtée, et se trouva forcément, par suite de cette halte, dépassée par ceux qu'elle précédait auparavant et condamnée à fermer désormais la marche.

C'est ce qui fut convenu de part et d'autre, au passage, dans un salut.

La voiture de la famille Pontcallec demeura donc seule en panne, la portière encore entr'ouverte, par suite de l'incident que nous allons raconter, et qui, inoffensif et insignifiant en apparence, devait cependant se terminer par une sorte de catastrophe.

Voici ce qui s'était passé :

Au moment où la voiture de M. de Pontcallec arrivait sur le milieu d'une des rues qui avoisinent le Palais-Royal, non loin de la chancellerie de Mgr le duc d'Orléans, un homme vêtu de noir, le chapeau rabattu sur les yeux, une lanterne sourde à la main, surgit de l'ombre d'une petite porte où il se tenait comme un factionnaire dans sa guérite, et poliment, discrètement, doucereusement, mit la main droite à la bride des chevaux, en intimant à voix basse au cocher, qui obéit machinalement à cette invitation, une prière de s'arrêter où il y avait comme un ordre.

En même temps, un autre homme également vêtu d'habits sombres, et couvert d'un manteau sous lequel

on distinguait à peine le renflement de l'épée, s'avançait vers la portière, le chapeau à la main, découvrant une figure morne et terne, de ces figures qui sont bonnes à la fois pour les fâcheuses et les favorables nouvelles, pour les noces et les enterrements.

— Mesdames et messieurs, dit-il, veuillez excuser, en raison des circonstances, mon indiscrétion et mon importunité. M. le marquis de Pontcallec est-il ici?

— Oui, monsieur, et me voilà, répondit le marquis interpellé, en mettant le visage à la portière.

— Monsieur, continua l'homme, nous vous serions mille fois reconnaissants si vous nous faisiez la grâce de descendre. Il y a ici un de vos amis qui est en grand besoin de vous.

Le comte fronça le sourcil.

— Ne descendez pas, mon ami, murmura Azénor devenue blême, j'ai mauvaise opinion de ces gens-là. On dirait d'un piége.

— Vous n'en aurez que pour un moment, monsieur le marquis, acheva l'inconnu. Il s'agit d'une bonne œuvre, et vous ne sauriez, sans nous faire injure, vous méfier de nous. Du reste, votre voiture vous attendra, et ne vous attendra pas longtemps. C'est affaire de quelques minutes. Et je demeurerai à ce poste même, pour protéger votre sortie et rassurer ces dames.

Le marquis de Pontcallec n'était pas, nous le savons, de ceux que le mystère étonne ni effraye.

Il crut à quelque compagnon malade ou inquiété, qui se réclamait de lui.

Il y avait là l'appât d'un service à rendre, l'attrait même d'un danger à braver.

Il n'hésita plus, et serrant la main à son père, à sa sœur et à sa fiancée, il s'élança rapidement à terre.

— Montrez-moi le chemin, monsieur, dit-il; il ne sera pas dit qu'un ami, quoique j'ignore le nom de celui qui invoque ce titre, aura fait en vain appel à mon secours.

La porte, qu'on eût dit mue d'un secret ressort, s'ouvrit sur un long couloir, laissant béante comme une étroite et fraîche bouche d'ombre, dans laquelle Pontcallec s'enfonça résolûment.

Il disparut.

La porte se referma, et l'homme, qui s'était effacé devant le marquis, reprit son poste d'observation muette, ne sortant de son immobilité que pour se promener gravement sur la chaussée devant la voiture comme une sentinelle.

Le silence régnait sur la rue. Plusieurs minutes s'étaient déjà écoulées. On n'entendait que le bruit du pas de quelques rares passants regagnant leur gîte, ou le cri rauque de quelque girouette grinçant au vent sur son axe rouillé.

Éliane était devenue sombre. Le comte, grave, regardait fréquemment à sa montre, qu'il tirait anxieusement de son gousset.

Azénor, qu'agitaient de funestes pressentiments, frissonnait dans son coin, et sentait les larmes poindre à ses yeux.

C'est qu'il lui avait semblé distinguer, à travers les ais de la porte mal jointe, et passer, avec une rapide et fulgurante filtration de lumières, comme un cri étouffé, comme un appel désespéré, de ceux que le cœur entend, mais qui laissent hésiter l'oreille.

A ce moment, la porte s'ouvrit et un homme en sortit, qui dit à l'autre quelques mots à voix basse.

— Mesdames et messieurs, articula alors, à la suite de ce bref conciliabule, l'un des deux interlocuteurs, il est inutile d'attendre plus longtemps. M. le marquis de Pontcallec, retenu au delà de ses prévisions, vous fait ses excuses ; il vous rejoindra le plus tôt qu'il le pourra.

— Fouette cocher ! cria l'autre d'un ton beaucoup plus impératif, et ventre à terre, si tu tiens à ta peau.

— Au secours ! cria Azénor, c'est un guet-apens, au secours !

Mais sa voix se perdit dans le bruit des roues du fiacre, qui s'éloignait à toutes brides dans la direction du boulevard.

Elle se rejeta sur les coussins, en pleurant à la fois de douleur et d'effroi.

Car le comte de Pontcallec n'était pas homme à se laisser duper sans protestation, et à ne pas tirer une première et sommaire vengeance de l'attentat dont il soupçonnait maintenant le but, et auquel son fils venait de se livrer lui-même.

Au moment où la voiture partit au galop, un double coup de feu retentit, remplissant son intérieur d'une courte flamme, suivie d'une longue fumée.

Le comte de Pontcallec, tirant un pistolet de sa poche, venait d'ajuster en même temps les deux hommes complices subalternes de l'embuscade dont son fils était la victime.

L'un d'eux poussa un cri de douleur. Son bras droit pendait inerte le long de son épaule fracassée.

Il eut cependant la force de pousser la porte de son bras gauche, et de la refermer sur lui.

L'autre, atteint au cœur par une seconde balle, avait pirouetté sur lui-même et était tombé la face en avant, dans le ruisseau, avec un de ces râles que la mort étrangle aussitôt.

Quelques fenêtres s'ouvrirent avec précaution.

Une ou deux portes s'entre-bâillèrent.

Deux passants effarés s'enfuirent à toutes jambes en criant : Au meurtre!

Et dans le lointain on entendit comme un bruit de cavalerie qui s'ébranle.

C'était une ronde de guet, qui se hâtait lentement, et allait arriver, comme toujours, trop tard.

La voiture du comte de Pontcallec avait déjà depuis longtemps disparu à l'angle de la rue quand la porte de la maison, signalée par le crime qui venait d'ensanglanter ses abords, s'ouvrit doucement, et le logis suspect trahit à son tour l'attentat mystérieux dont il avait recélé dans son sein les préparatifs et l'exécution.

Deux mousquetaires, à la botte éperonnée, marchaient, le mousquet sur l'épaule gauche, l'épée nue à la main droite, en tête d'un cortége qu'éclairaient, de chaque côté de la porte, deux valets porteurs de flambeaux fumeux.

Derrière eux venait une litière sous le poids de laquelle pliaient, comme de vivantes cariatides, les quatre porteurs, à la livrée du lieutenant de police, qui en soutenaient à chaque bout les bâtons recouverts de velours noir.

Dans l'intérieur de cette litière hermétiquement close,

aux rideaux de cuir solidement bouclés, s'agitait et rugissait, en dépit du bâillon et des menottes, faisant à chaque effort inutile, à chaque stérile élan, courber le front aux porteurs, et osciller, de façon à la menacer d'un chavirement, la cage qui lui servait de prison, le marquis de Pontcallec, grinçant des dents, écumant, furibond.

Mais sa rage était impuissante à le délivrer des liens que tout à l'heure sa force, son adresse, son courage, écrasés par le nombre de ses adversaires, servis par la connaissance des lieux et la surprise du guet-apens, n'avaient pu éviter, et sous lesquels il venait de tomber lourdement à terre sur les dalles humides d'une cour étroite, pliant comme un taureau qu'on entrave, ses genoux embarrassés par les nœuds insolubles du laço.

C'est par les soins de Montaran que cette expédition avait été machinée.

C'est par son ordre, grâce au prestige magique de la lettre de cachet qu'il avait exhibée aux sergents et aux exempts dont il avait requis l'assistance, que Pontcallec avait été attiré au piége où il l'attendait, ironique, implacable; c'est lui encore qui, après avoir donné à sa vengeance la première satisfaction de rendre à son adversaire affront pour affront, et de le souffleter de son gant de buffle, n'avait osé pousser le talion jusqu'à le marquer au visage de la pointe de son épée, excès qui eût fait reculer ses acolytes et compromis le succès de son infernale ruse; c'est lui enfin qui, du milieu du groupe fermant l'escorte, indiqua d'une voix brève l'itinéraire que le cortége allait suivre.

— A la Bastille ! messieurs, prononça-t-il.

Par les quais, pour plus de sûreté que par les boulevards, l'expédition nocturne et sa hurlante proie se dirigèrent donc vers la fameuse prison d'État, tandis qu'une escouade de police, convoquée *ad hoc*, accomplissait la funèbre corvée de porter à l'Hôpital général, sur deux civières chargées de paille, les deux pauvres diables d'exempts, l'un mourant, l'autre mort tombés victimes du pire des métiers et du dernier des devoirs.

VI

LA COMÉDIE DE LA BASTILLE.

Le lecteur qui a bien voulu nous suivre jusqu'ici, ne sera pas du tout étonné d'entrer avec nous à la Bastille, où nous devons le conduire avec notre héros.

Avant de donner sur ce classique séjour de tout conspirateur, où nous attend, grâce au stratagème de Montaran, le malheureux Pontcallec, victime du plus audacieux des traquenards, des détails authentiques et curieux, il est de notre devoir de suivre, à la piste de ses diverses proies, le ministre Dubois.

Il est de notre devoir d'assister aux incidents et aux épisodes les plus intéressants de cette chasse dramatique où la force aida la rusa, et au succès de laquelle rien ne manqua, ni la violation impunie des priviléges d'un ambassadeur coupable, ni l'audacieuse arrestation, au milieu de ses fidèles, d'une princesse séditieuse, ni l'approbation du public, qui aime les beaux coups d'habileté et d'ambition, et se venge, par son ndifférence vis-à-vis des conjurés, surtout quand on

les mène en prison, du mépris qu'ils ont fait de son opinion, en lui gardant le secret.

Suivons donc à la trace le ministre jaloux de devenir premier ministre, d'évêque décidé à devenir cardinal, sur la piste où l'a guidé obscurément le groin du rabatteur Buvat.

Sourions à ce jeu de la Providence, qui s'amuse parfois à mettre entre les mains d'un scribe à six cents livres ou d'une vulgaire entremetteuse, le secret dont peuvent dépendre les destinées d'une nation, et applaudissons à quelques beaux coups de filet.

Le prince de Cellamare, qui, dans toute cette affaire, se conduisit avec la plus aveugle et la plus superbe imprévoyance, satisfait d'avoir engagé le comte de Laval à s'éloigner, et l'abbé Brigault à déguerpir, muni d'un viatique de cent louis, se considéra comme sauf.

Il ne sut pas même employer à brûler tout papier compromettant les quelques heures d'avance que lui donnait l'avis de l'abbé de Porto-Carrero; il poussa même l'outrecuidance castillane jusqu'à se plaindre de l'arrestation de ses compatriotes, et à réclamer impérieusement les dépêches saisies dans le double fond de chaise.

Il se rendit dans ce but de protestation et de demande de réparation, chez le ministre Le Blanc, où l'attendait Dubois, dont il reçut un accueil peu fait pour encourager ses illusions d'inviolabilité et ses espérances d'impunité.

Le vendredi 9 décembre 1718, vers une heure de l'après-midi, le prince de Cellamare monta en carrosse avec Le Blanc et Dubois, et les conduisit, ou plutôt fut

conduit par eux à l'hôtel Colbert, rue Neuve-des-Petits-Champs, où il logeait.

La rue était cernée, et un détachement de vingt mousquetaires de la seconde compagnie du faubourg Saint-Germain, commandé par le chevalier de Terlon, avait investi l'hôtel. Ces gardes improvisés étaient en habits bourgeois, ayant seulement l'épée au côté. Une partie du régiment, en uniforme, se tenait en état de prêter main-forte au besoin, cantonnée par pelotons dans les cafés et les cabarets des environs de la place des Victoires.

Les deux ministres et leur muet et impassible cicerone, résolu à faire désormais contre fortune bon cœur, et assistant avec l'égoïste dignité du fataliste à la ruine de toutes ses espérances, entrèrent d'abord dans la secrétairerie où un copiste, qui n'était autre que M. Buvat, transcrivait en ce moment, pour la septième fois, un dialogue qui avait pour titre :

Traduction d'une lettre anglaise écrite de la Haye, le 4e de novembre 1718, *par le sieur Jacques Barinton, à un de ses amis de Londres; en forme de dialogue entre le sieur Nicolas Slic, négociant, et le chevalier Durfort, capitaine de vaisseau, tous deux Anglais :* factum contenant trente-cinq pages in-folio.

Le groupe des accusateurs et de l'accusé était accompagné, dans cette première halte de la perquisition, par le premier secrétaire de l'ambassade, don Fernand Trivigno de Figuerroa, suivi lui-même de son second et troisième collègues, et de l'écuyer et de l'intendant du prince.

La marche était fermée, à une certaine distance, par

le chevalier de Terlon, M. Pecquet, premier commis des affaires étrangères, et un petit groupe de mousquetaires.

M. Le Blanc s'approcha du bureau où écrivait Buvat, saisit entre ses mains la copie toute fraîche qu'il achevait, et la mit avec un autre exemplaire manuscrit du factum dans un carton, placé aussitôt sur son ordre dans l'armoire de la secrétairerie.

Les papiers contenus dans les deux tiroirs du bureau de Buvat, ceux qu'on trouva épars sur la grande table de la secrétairerie, ceux enfin que fournirent les six tiroirs de la chambre de don Fernand vinrent successivement s'ajouter à ce butin de compromettants trophées.

Après quoi on ferma l'armoire avec deux clefs qu'empocha le mystérieux et solennel M. Pecquet; on la lia d'une corde du haut en bas et en travers, comme en croix, et sur le nœud de la corde, et sur les côtés et le derrière de l'armoire, on apposa de larges bandes de toile que M. Pecquet scella de cire rouge, apposant alternativement sur chaque place un cachet aux armes du prince de Cellamare.

Pendant cette opération, à laquelle il avait assez flegmatiquement assisté, l'ambassadeur, rompant soudain le silence, se tourna vers l'abbé Dubois et lui dit tristement :

— Vous pouvez maintenant m'imposer la loi ; dois-je rester ici ou me sera-t-il permis d'en sortir?

— Je comprends votre impatience, répondit Dubois; mais il ne m'est pas possible d'y condescendre. Le Roi et M. le Régent vous feront tantôt connaître ce qu'ils auront décidé là-dessus.

— D'ailleurs, ajouta M. Le Blanc, soyez sans inquiétude; il ne vous sera fait aucun tort, et tout ce qui pourra l'être, sans dommage pour la justice, vous sera fidèlement rendu.

On comprend que ces explications furent loin de satisfaire l'interrogateur, et que ces consolations le consolèrent médiocrement.

Buvat était demeuré à son poste, tournant machinalement l'un contre l'autre les pouces de ses deux mains oisives et regardant le spectacle avec l'hébétement sournois du bœuf effaré.

Cette mine de surprise, de condoléance et de componction était même si bien jouée que tout le monde s'y laissa prendre, excepté l'abbé Dubois, qui souriait, de temps en temps, en considérant son subalterne et hypocrite complice, du coin de l'œil, avec un sourire diabolique.

Don Fernand Trivigno de Figuerroa, qui retrouvait dans l'attitude et dans la voix de celui qu'il considérait comme un compagnon de disgrâce, un sympathique écho de sa tristesse et un reflet de son propre deuil, s'approcha de lui et lui demanda :

— Que dites-vous de cela?

— Voilà, dit le Judas, en tirant piteusement de sa poche un sordide foulard des Indes, tout diapré de grains de tabac, voilà, monsieur le comte, une scène bien extraordinaire.

Et tout en essuyant, au coin de son œil vitreux, une larme rebelle qu'il y faisait venir, le bonhomme tressautait intérieurement de joie.

Il pensait au succès de ses artifices, à la justice pro-

chaîne rendue à ses services, à la récompense d'une pension promise.

Grâce à elle, il se promettait de couler ses jours tranquillement, après avoir toutefois pris de l'abbé de Targny un congé insolent et vengeur, capable, il l'espérait bien, de lui donner la jaunisse.

La recherche achevée dans le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, se continua dans ses appartements et s'y prolongea jusqu'à trois heures après midi, que M. l'abbé Dubois et M. Le Blanc se retirèrent pour aller dîner, sans imposer au prince de Cellamare le supplice de les voir à sa table.

Ils revinrent à quatre heures pour en terminer.

Dans l'intervalle, M. du Libois, gentilhomme ordinaire de la maison du roi, le même qui devait présider à la plupart des coups de main de la Régence, notamment à l'arrestation du maréchal de Villeroy, après avoir été chargé de la fonction plus agréable d'accompagner le czar dans ses promenades, lors de son voyage à Paris, M. du Libois avait pris possession de son poste d'observation et de surveillance auprès de l'ambassadeur.

Dès ce moment, en effet, le prince de Cellamare fut si étroitement gardé, que du Libois coucha dans sa propre chambre.

Un officier de mousquetaires, dont le détachement était répandu dans l'hôtel et en avait fait un corps de garde, couchait à la porte de cette chambre.

Le dimanche 11 on permit à l'ambassadeur et à don Fernand d'entendre la messe, dont ils avaient grand besoin pour se réconforter un peu.

Le 12, l'ambassadeur, fort ennuyé de ce régime de chartre privée, fit prier M. le Régent d'abréger sa détention préventive en faisant examiner ses papiers, et en donnant même ordre, pour plus de commodité et de célérité, qu'ils fussent transportés hors de son hôtel.

Il fut fait selon son désir.

Les papiers furent, en présence de l'abbé Dubois et de M. Le Blanc, divisés en liasses coordonnées et scellées, après avoir été paraphées de la main de don Fernand, et renfermées dans des caisses dont on cloua et cacheta également les clôtures.

Puis, trois crocheteurs mis en réquisition portèrent au vieux Louvre, sous l'escorte de douze mousquetaires, ces coffres précieux.

Le prince de Cellamare employa ses loisirs forcés à protester, *devant Dieu et ses souverains*, contre la violence qu'il essuyait. Il osa même écrire à ce sujet au roi mineur une lettre d'une certaine audace, qui ne franchit point d'ailleurs le cordon de surveillance, et ne fut pas remise à son adresse.

A sa protestation, le Régent répondit par la publication des principales pièces saisies, et la salutaire divulgation de ces menées où le ridicule le disputait à l'odieux justifia, comme on s'y attendait, le silence des ministres étrangers, et l'applaudissement unanime de l'opinion.

Ce succès et cette approbation permettaient d'être généreux. Le Régent le fut, et avec la clémence qu'inspire facilement à un homme qui en a le goût dans le caractère, le plaisir de la victoire et de la popularité, il

donna ordre de relâcher la captivité de l'ambassadeur, qui ne tarda pas à être même rendu à la liberté de rentrer en Espagne.

L'abbé de Porto-Carrero et le marquis de Monteleone, arrêtés à Poitiers, en même temps que Cellamare, et ramenés à Paris, n'attendirent pas longtemps non plus un congé gracieux, après une hospitalière et courtoise détention; et à son retour en Espagne, l'ambassadeur put recevoir la bienvenue de ces complices de ses machinations et de ces compagnons de sa disgrâce.

Après avoir raconté la prise du gros saumon, il convient de se préoccuper du sort des poissons secondaires, successives victimes des coups de filet de ce grand pêcheur de Dubois, qui s'amusa quelque temps au fretin, en attendant que fussent prêts les appâts et les nasses destinés à attirer et à renfermer le chef nominal et la véritable directrice de la conspiration, le duc et la duchesse du Maine.

Le matin du samedi 10 décembre, le marquis de Pompadour, dernier de son nom, père de la belle Courcillon et aïeul de la non moins belle princesse de Rohan, fut mis à la Bastille.

Le comte d'Aydie, cousin, beau-frère et du même nom que le comte de Riom, mari morganatique de la duchesse de Berry, prit la fuite et se retira en Espagne, où il mourut longtemps après, assez dans ses affaires, auxquelles ce vernis de persécution n'avait pas nui.

M. Foucault de Magny, introducteur des ambassadeurs et fils du conseiller d'État, ne fut pas moins heureux et se sauva aussi pour passer en Espagne, où

il traîna une existence aventureuse et accidentée, bien digne de son caractère et de sa conduite.

M. le chevalier de Saint-Geniez-Navailles, lieutenant général des armées du roi, eut moins d'habileté ou de chance ; il ne tarda pas à grossir la liste des pensionnaires du roi en son château de la Bastille.

M. de Laval se tint quelque temps caché, mais n'attendit pas longtemps le sort commun, auquel il avait en vain essayé de se dérober.

Cependant, chez la duchesse du Maine, à Sceaux, ou à l'Arsenal, on était d'autant plus inquiet qu'on paraissait l'être moins. Chaque jour c'était une mauvaise nouvelle de plus que Mlle de Launay s'empressait de communiquer à sa maîtresse.

La princesse, assiégée elle-même et débordée par son monde, qui venait de toutes parts chercher des nouvelles auprès d'une personne qui ne savait rien, et rassurer ses anxiétés auprès d'une personne qui n'était rien moins que tranquille, ne put un jour assigner à sa confidente d'autre rendez-vous, à l'abri des importuns et des fâcheux, que celui de sa garde-robe, dont il lui fallut bien se contenter.

Le 13 décembre au soir, la princesse, déjà des plus inquiètes, mais n'en affectant que davantage une sécurité qui était son unique défense, jouait au biribi, comme à son ordinaire (elle n'avait garde de donner raison, en changeant sa façon de vivre, aux soupçons qui planaient sur elle), quand M. de Châtillon, qui tenait la banque, sortit de son mutisme habituel pour dire :

— Vraiment il y a une nouvelle fort plaisante : on a arrêté et on a mis à la Bastille, pour cette affaire de

l'ambassadeur d'Espagne, un certain abbé Bri... Bri...

Il ânonnait en cherchant ce nom qu'il ne pouvait retrouver.

Quelques-uns le savaient qui n'osaient ou ne voulaient l'aider.

Enfin il triompha de son bégaiement et ajouta :

— Ce qui en fait le plaisant, c'est qu'il a tout dit; et voilà bien des gens fort embarrassés.

Alors il éclata de rire, pour la première fois de sa vie.

Mme la duchesse du Maine, qui n'avait nulle envie de l'imiter, mais de le battre plutôt, répondit :

— Oui, cela est fort plaisant.

— Oh! cela est à mourir de rire, reprit l'enragé fâcheux, avec son implacable bêtise. Figurez-vous ces gens qui croyaient leur affaire bien secrète. En voilà un qui en dit plus qu'on ne lui en demande, et nomme chacun par son nom.

Ce trait alla droit au cœur de la princesse, où M. de Châtillon le retourna à loisir dans la plaie.

L'inquiétude de la duchesse du Maine s'expliquera mieux lorsqu'on saura que le comte de Laval, du fond de sa retraite précaire, lui avait fait savoir que l'abbé Brigault était en sûreté, et que toutes les mesures avaient été si bien prises, qu'il n'y avait rien à craindre.

L'arrestation de l'abbé déconcertait singulièrement les espérances qu'on pouvait tirer des avis rassurants d'un optimiste, qui lui-même expiait sans doute, sous les verrous de la Bastille, le tort de sa confiance et de sa crédulité; et désormais il ne restait plus à la princesse, réduite aux angoisses des simples mortelles, qu'à tout craindre elle-même, en essayant de tout éviter.

L'arrestation de l'abbé Brigault, dont la nouvelle, ainsi naïvement et brutalement donnée par M. de Châtillon, avait été, pour la quiétude égoïste de la duchesse du Maine, une blessure empoisonnée, eut pour contre-coup une mésaventure du chevalier du Ménil, qui ne porta pas une atteinte moins cruelle au repos dont jouissait philosophiquement encore Mlle de Launay, assez indifférente à l'orage tant que son cœur n'était point menacé.

Nous avons dit que le chevalier du Ménil n'avait prêté aux menées ambitieuses et séditieuses que cachaient au public non initié les frivoles décors du théâtre de Sceaux, qu'une attention distraite et qu'un concours indifférent.

Il avait conspiré, puisqu'on ne peut être témoin en pareil cas sans être complice, non par haine, non par amour, non par calcul, non par intérêt, mais uniquement en observateur, en raffiné, en dilettante de curiosité, comme un homme qui, pour étudier les mœurs pittoresques des brigands, se ferait un moment bandit lui-même.

Ajoutez à ce mobile l'attrait, plus intellectuel alors que sentimental, qui l'attachait aux pas de Mlle de Launay, et le dévouement amical qui ne lui permettait pas d'abandonner décemment le marquis de Pontcallec dans une entreprise insensée, condamnée d'avance à avorter, mais où il y allait de la tête et qu'ennoblissait le danger.

Tels sont, bien analysés, les motifs de curiosité, de goût et de point d'honneur que le chevalier du Ménil avait dû revêtir du déguisement uniforme de la haine

contre le Régent qu'il aimait, et de l'amour pour la duchesse du Maine dont il ne se souciait pas.

Le malheur des conspirateurs les plus frivoles et les plus indifférents, tels que du Ménil, c'est qu'ils sont traités comme s'ils étaient sérieux et irréconciliables, et même pis. Ceux qu'on attaque n'admettent pas plus l'indifférence que ceux pour qui l'on se bat, et le gouvernement qu'on veut supplanter et celui qu'on veut installer ou restaurer regarderaient également comme injurieuse la découverte d'un serviteur ou d'un adversaire insoucieux du succès.

C'est grâce à ce phénomène moral, à cet effet d'optique grossissante qui est la fatalité des luttes politiques, que le chevalier du Ménil, sur l'ordre du Régent qui l'estimait et de Dubois dont il était avantageusement connu, fut mis à la Bastille le lendemain du jour même où y entra l'abbé Brigault. Il y fut mis avec d'autant plus d'empressement que les deux personnages qui gouvernaient la France étaient plus surpris et plus mécontents de trouver contre eux un homme qu'ils croyaient tout au moins neutre, et plus occupé de ses plaisirs que de leurs affaires.

Voici comment eurent lieu ce quiproquo fâcheux, ce malentendu tragi-comique, par suite desquels fut puni, avec une sorte de vengeresse rigueur, un homme qu'on se serait plu, au contraire, à épargner, et disgracié pour jamais un conspirateur sans le savoir, qui allait le devenir malgré lui. Car si le régime de la Bastille ne corrige pas les coupables, il n'est pas fait non plus, on en conviendra, pour convertir les innocents.

L'abbé Brigault, prêtre ambitieux et militant, qui

ne faisait que changer de procès, et avait pris part à toutes les querelles politiques ou théologiques du temps, connaissait assez particulièrement le chevalier du Ménil, qu'intéressait ou intriguait plutôt cette activité passionnée, avide de scandale, et que toute bagarre attirait irrésistiblement.

Le chevalier n'ignorait pas qu'à la suite d'un conflit dans lequel il avait pris parti pour les jésuites, l'abbé Brigault avait dû quitter la communauté des pères de l'Oratoire, qui l'accusaient de trahison, ou tout au moins de défection.

Il n'ignorait pas davantage que l'abbé Brigault s'était donné autrefois de grands mouvements pour les intérêts du Prétendant, le chevalier de Saint-Georges. Il crut que l'abbé se trouvait dépositaire de quelque secret relatif aux mêmes affaires ou à toutes autres non moins inoffensives. Il savait bien qu'il avait affaire à un homme compromis, puisqu'il était de ceux qui brûlent de se compromettre, et qu'on réussit toujours à cela; mais il ne le croyait pas capable d'être sorti des rôles subalternes pour lesquels il était fait, jusqu'à usurper un rôle principal dans ces desseins de la duchesse du Maine, auxquels il se trouvait mêlé lui-même indirectement et sans prétention.

C'est donc sans surprise, ni surtout sans appréhension pour sa responsabilité, que le chevalier du Ménil, tiré à part, comme nous l'avons vu, par l'abbé Brigault, se prêta à l'entretien particulier qui lui fut demandé, et condescendit d'avance à la demande, que ces ouvertures annonçaient, d'un service sans conséquence.

L'abbé Brigault ne cacha pas à son confident, qui ne se doutait pas le moins du monde qu'il allait, par ce fait, se trouver complice, qu'il avait subitement lieu d'entreprendre un voyage peut-être long.

Il ajouta qu'il avait compté sur lui, comme le plus galant et le plus sûr des hommes, pour lui donner une marque de confiance unique, en le priant de se charger, jusqu'à son retour, d'une cassette contenant quelques papiers précieux, surtout pour lui, et entre autres, sa correspondance de famille et son testament.

Comment se refuser à un tel vœu et se dérober à une telle mission?

Le chevalier du Ménil accepta en effet, et il laissa l'abbé, dont il emporta la cassette, pénétré de reconnaissance pour son dévouement.

L'abbé ne languit pas à Paris, dont le pavé devenait de plus en plus brûlant pour lui; il s'empressa d'enfourcher, sans trop de gaucherie, un cheval de louage, et de gagner le large, sous un habit d'emprunt qui ne le déguisait que trop bien, car la perfection, en pareil cas, attire le soupçon à force de trop l'éviter, et n'est pas moins dangereuse que la maladresse.

Le lendemain matin, sa servante apporta encore de sa part, au chevalier du Ménil, un gros paquet de papiers cachetés, qu'elle prétendit que son maître l'avait chargée, en partant, de lui remettre. Le chevalier du Ménil prit le paquet, comme il avait pris la cassette, sans s'en inquiéter autrement.

Cependant il n'était pas possible que la nouvelle de l'envahissement de l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne, et de son arrestation, qui éclata dès le lendemain, ne

donnât pas quelque éveil, même au plus insouciant des hommes.

Le chevalier n'ignorait pas, quoiqu'il n'en eût pas mesuré la profondeur, les relations du prince et de l'abbé.

Pour la première fois il entrevit le trait d'union qui pouvait relier ces deux événements : le départ précipité de l'un, l'arrestation de l'autre, et il comprit qu'il s'était chargé un peu à la légère d'un mandat qui pourrait bien lui devenir désagréable.

Mais pour un tel homme, les chances à courir par suite d'une complaisance hasardeuse n'étaient que le plus petit objet de ses légitimes préoccupations; ce qui l'inquiétait surtout, c'était le désir, au risque d'être indiscret, d'apprécier exactement le danger auquel il s'était exposé, cet examen dût-il le rassurer tout à fait et le faire rire de ce qui l'avait fait songer.

En pareil cas il y a peu d'intervalle entre l'intention et l'acte. Le chevalier ne pouvait demander à l'abbé la permission de vérifier son dépôt; la confiance excessive qu'il avait montrée lui-même exigeait bien un certain retour, si même toutefois le procédé de l'abbé n'autorisait pas la méfiance.

Sur ces rapides réflexions, le chevalier ne résista pas davantage au désir d'apprendre, à la démangeaison de connaître jusqu'à quel point était anodin ou dangereux l'engin mystérieux qu'il tenait renfermé dans son tiroir.

Il ne s'agissait pas, on le pense bien, d'échapper à la rigueur des ordonnances sur le recel, mais de savoir jusqu'à quel point on les bravait.

On peut bien pardonner un peu de curiosité à un homme que rien au monde, même le soin de sa conservation personnelle, n'eût décidé à manquer à la parole donnée et à la foi promise.

Le chevalier du Ménil ouvrit donc adroitement la cassette et n'y trouva, comme l'abbé le lui avait dit, que son testament et des papiers aussi indifférents.

Il la referma, en dissimulant toute trace de son inquisition.

Mais quand il passa au rouleau de papiers, le décacheta, le fouilla et y trouva réunis en faisceau tous les témoignages de la participation intime et journalière de l'abbé à la direction de l'affaire qui coûtait déjà la liberté à l'ambassadeur d'Espagne, en même temps que toutes les preuves nécessaires pour dévoiler les auteurs de la machination, et l'y impliquer lui-même comme complice, il ne put retenir un mouvement bien excusable de surprise et de mauvaise humeur.

Une inspiration non moins légitime le poussa à détruire, dans l'intérêt commun, des papiers devenus inutiles autant que compromettants, et il jeta, sans le moindre scrupule, le tout au feu, dont la flamme plus claire lui réjouit sensiblement le cœur.

Le lendemain justement de cet auto-da-fé, l'abbé Dubois, de qui le chevalier du Ménil était assez familièrement connu, qui ne perdait pas de temps d'ailleurs pour débrouiller les fils et rechercher les pistes d'une intrigue que la saisie de Poitiers n'avait éclaircie qu'à moitié, se souvint fort à propos des liaisons du chevalier avec l'abbé Brigault, l'envoya chercher et s'efforça d'en tirer ce qu'il pouvait savoir sur l'affaire en question.

Le chevalier du Ménil, qui se croyait sûr de n'aller que jusqu'à un point inoffensif, et de n'aider à enfoncer qu'une porte ouverte, ne fit pas une résistance de mauvais goût; dans l'espoir de dévoyer les limiers qui traquaient ses amis, il ne montra pas de difficulté à avouer que l'abbé Brigault, en partant, l'avait rendu dépositaire d'une cassette, qu'il offrit de remontrer, ne contenant que son testament et des papiers de famille.

L'abbé Dubois, qui se frottait déjà les mains de la découverte, rengaina sa joie, et fronça les sourcils d'un blond jaune qui broussaillaient sur son pétillant œil gris.

La cassette lui fut apportée, en effet, et il n'y trouva, à son grand désappointement, que ce qu'il n'y cherchait pas. Mais il ne se résigna point si facilement que l'aurait cru le chevalier du Ménil à s'avouer bredouille, et poursuivit ses recherches, tout en dardant, à l'adresse de celui qui l'avait trompé, s'il le prenait en fraude, un de ces regards félins qui ne promettent rien de bon.

Le seul moyen d'arriver à un résultat était de mettre la main sur l'abbé Brigault, à la poursuite duquel avaient été lancés, de tous côtés, les plus fins limiers de d'Argenson.

Ce moyen ne se fit pas attendre, car l'abbé Brigault, qui en trois journées avait trotté jusqu'à Montargis, fut arrêté aux environs de cette ville, sommé de descendre de sa haquenée, fouillé et trouvé porteur de lettres à son adresse, que, par une incroyable distraction, il avait gardées sur lui, et qui rendaient toute dénégation vaine.

Il fut conduit à la Bastille en beaucoup moins de temps qu'il n'avait mis à gagner Montargis, et aussitôt interrogé, harcelé, vidé.

Fort intimidé par l'appareil de l'instruction, et croyant avoir moins à gagner qu'à perdre à l'embarrasser, il se décida d'autant mieux à l'aveu, que, par un subterfuge qui manque rarement son effet, d'Argenson et Le Blanc l'avaient assuré qu'il ne leur apprendrait rien que son repentir, dont ils voulaient bien, dans son intérêt, favoriser l'expression, afin de pouvoir lui en tenir compte.

Un dernier détail délia absolument la langue d'un homme qui, n'ayant plus, pour se faire épargner, qu'à se grandir, et persuadé qu'on proportionnerait l'indulgence à la franchise et aussi à l'importance des aveux, ne demandait pas mieux que de parler.

— Votre servante, lui dit, avec une effrayante douceur, le sombre d'Argenson, est arrêtée, de même que le chevalier du Ménil; et nous possédons les papiers que vous avez remis à l'une pour les confier à l'autre.

— S'il en est ainsi, pardieu, que me demandez-vous de plus? interrompit, avec un geste de désespoir comique, l'accusé interpellé; je n'ai plus rien à vous apprendre et vous en savez autant que moi, c'est-à-dire tout, car il n'y a rien qui ne soit dans les papiers que j'ai déposés aux mains du chevalier du Ménil.

Les deux ministres se regardèrent interloqués, et dévisagèrent sévèrement le prévenu, comme pour s'assurer qu'il ne se moquait pas effrontément d'eux. Il n'en était rien; mais si l'abbé ne les trompait pas, c'est que le chevalier les avait trompés.

Aussitôt nouvelle reçue du tour singulier qu'avait pris l'interrogatoire, dont il attendait impatiemment le résultat, l'abbé Dubois entra dans une de ces fureurs de rustre, où il n'épargnait pas les jurons, et qui ont rendu proverbiales ses audiences et ses visites, dont il ne craignait pas d'effaroucher la solennité en blasphémant comme un sacre.

M. Le Blanc, qui s'intéressait au chevalier, homme d'esprit et de plaisir comme lui, assura Dubois qu'il n'y avait là qu'un malentendu, qu'il se faisait fort d'éclaircir avant que sa vindicte tombât sur un innocent qui n'avait que l'apparence de coupable.

Il manda en hâte auprès de lui le chevalier du Ménil, qui, ne se doutant de rien, y courut souriant.

— Il ne s'agit pas de rire, dit Le Blanc, mais de nous donner les papiers que vous tenez de l'abbé Brigault.

— Mais n'avez-vous pas sa cassette ? demanda hardiment du Ménil.

— Sans doute, mais la cassette est vide pour nous, et comme l'appétit vient en mangeant, nous nous ennuyons de mâcher à vide.

Du Ménil se sentit pris au piége ; mais, par une noble pudeur, il maintint obstinément son mensonge tant que Le Blanc lui parla devant témoins.

Quand, sur un ordre de celui-ci, ils se trouvèrent seuls :

— Je vais, monsieur, dit du Ménil, vous parler non comme à un ministre d'État et à mon juge, mais comme à un galant homme qui fait cas des sentiments d'honneur.

Et sur ce petit avant-propos, du Ménil, qui voyait bien qu'il ne lui servirait de rien de reculer et tergiverser, et qu'il ne pouvait lui rester d'autre mérite que celui de la sincérité, conta naïvement, fidèlement et par le menu, au ministre, ce qui lui était arrivé.

Celui-ci le félicita, le remercia, promit de l'excuser, d'arranger tout.

Puis il courut, gardant du Ménil chez lui, au Palais-Royal, où il trouva le Régent et Dubois. Là, son récit, pénétré de l'estime et de l'intérêt qu'il ressentait pour son prisonnier, fit sur le duc d'Orléans une impression des plus favorables, et des plus disposées au pardon, mais n'apaisa point l'abbé Dubois, piqué au vif d'avoir été joué par cette confession tronquée.

L'abbé s'emporta sur l'audace, les circonstances, l'exemple, et obtint de haute lutte, du Régent, un ordre qu'il signa de mauvaise grâce, mais en vertu duquel notre ami du Ménil n'en alla pas moins rejoindre à la Bastille son imprudent mandataire.

Du moins, l'estime publique l'accompagna dans sa disgrâce, et les bons offices de Le Blanc et le dévouement de Nocé adoucirent son désappointement.

M. le Régent lui-même n'hésita pas à s'associer ostensiblement à l'admiration et aux regrets qu'inspirait à tous la noble conduite du chevalier.

Un marquis du Ménil, d'une autre famille, crut bon d'aller trouver le Régent et de lui faire sa cour en l'assurant qu'il n'était ni parent ni ami du chevalier.

— Tant pis pour vous, monsieur, lui répondit le Régent en lui tournant le dos, car le chevalier du Ménil est un très-galant homme.

Toutes ces rigueurs en annonçaient de pires, et il semblait qu'on ne se décidât que peu à peu à un coup tel que celui de l'arrestation du duc et de la duchesse du Maine, par un calcul où il pouvait entrer à la fois de la pusillanimité et de la coquetterie.

La vérité est que ni le Régent ni Dubois n'éprouvaient le moindre scrupule à se saisir de coupables fort déchus de leur prestige et plus embarrassants qu'imposants. Mais ils voulaient finir par la fin, logiquement, triomphalement, avec un exemplaire éclat, tout en prolongeant, au profit de leurs recherches ou de leurs vengeances, la sécurité ou l'anxiété du prince et surtout de la princesse.

Ils ignoraient qu'elle se fût préparée à subir avec un héroïsme qui se démentit plus d'une fois dans la suite et que ne partagea jamais son mari, un sort qu'elle prévoyait si inévitable, qu'elle ne chercha pas même à l'éviter.

N'ayant pas réussi, elle voulait au moins tomber décemment, fièrement, avec les honneurs de la guerre, et faire rougir au besoin des adversaires assez peu galants pour pousser jusqu'à ses dernières conséquences leur triomphe sur une femme.

Dubois attendait toujours, comme le chat qui guette la souris, en pelotant chaque jour, aux environs de la souricière de Sceaux ou de la souricière de l'Arsenal, où ses agents ne s'embusquaient jamais inutilement, avec quelques victimes secondaires.

La Bastille et Vincennes se remplissaient; son dossier devenait assez lourd pour que seul il en pût porter le poids, assez volumineux pour ne pouvoir plus tenir

que dans le portefeuille d'un premier ministre, assez compliqué pour que le Régent, dégoûté, en laissât l'entière disposition au seul homme capable de le débrouiller.

Et tout cela faisait si bien l'affaire de l'ambition et de la malice du futur cardinal, qu'il en était presque à savoir gré à la duchesse du Maine d'avoir bien voulu si à propos conspirer en faveur de son élévation (à son insu, il est vrai), et qu'au lieu de le pâlir et de le maigrir, les longues veilles où il dégustait voluptueusement, à petits coups, ce beau procès d'État, si propice à sa fortune, le redressaient et le ragaillardissaient au contraire à vue d'œil.

Pendant ce temps, d'incertitude en incertitude, de plus en plus aigrie et exaspérée par le supplice de l'attente, la duchesse du Maine en était venue à l'impatience même d'être arrêtée, ne fût-ce que pour en finir avec les avis des donneurs de nouvelles et les alertes des donneurs d'alarme.

Car il ne se passait pas de jour sans que quelqu'un lui fît tenir mystérieusement quelque renseignement furtif, qui reportait désagréablement sa pensée sur les menaces qui planaient sur sa tête, sans l'éclaircir le moins du monde sur la seule chose qu'il lui importât de savoir, c'est-à-dire sur l'époque précise où la nue crèverait.

En attendant, elle ne prenait pas toujours les choses au tragique, et son humeur avait des éclaircies de folle espérance et de subite gaieté.

Elle se flattait qu'on aurait assez égard à son rang et à son sexe pour se borner à lui imposer un simple

éloignement, ou tout au plus la résidence obligée dans une maison royale.

Elle ne pouvait se figurer qu'on osât la condamner à la fois à la captivité et à la solitude.

L'idée d'un séjour de pénitence adoucie, au milieu de ses serviteurs et au sein des honneurs habituels, ne l'effrayait pas trop, et la perspective d'un tel pis-aller n'avait rien qui fût de nature à révolter son imagination.

Par ces illusions elle échappait au moins, jusqu'à l'heure du désabusement, à ce supplice de la réalité qui l'attendait et dont l'image exacte, loin de s'accorder avec ses rêves, n'eût été digne que de ses cauchemars.

Le mois de décembre touchait au dernier tiers de sa carrière; et si tout au dehors confirmait les craintes de la duchesse, aucun fait ne s'était encore produit qui parût leur fixer un terme prochain.

Mais si la justice est lente, parce qu'elle est boiteuse, elle finit cependant par arriver.

Le jeudi 29 décembre, sur les six heures du matin, Mme la duchesse du Maine, qui avait passé cette nuit, comme les précédentes, à composer avec Mlle de Launay, martyre de ces collaborations fiévreuses, un Mémoire qu'elle voulait laisser à Mme la Princesse sa mère, pour l'engager à demander, au cas où elle serait arrêtée, qu'on lui fît son procès — comptant bien qu'on y regarderait à deux fois avant de risquer un débat aussi hasardeux, — Mme la duchesse du Maine s'était enfin endormie, laissant à *sa* secrétaire congé d'en faire autant.

Mlle de Launay commençait à s'assoupir quand elle entendit ouvrir sa porte, sur laquelle elle laissait la clef. Elle crut que sa maîtresse avait besoin d'elle et la renvoyait chercher.

— Qu'est-ce? demanda-t-elle à moitié éveillée.

Une voix qui lui était inconnue répondit :

— C'est de la part du roi.

Mlle de Launay comprit tout de suite ce dont il s'agissait.

— Levez-vous et sur-le-champ, continua la voix.

Il n'y avait rien à répliquer. Mlle de Launay obéit. Le jour poignait à peine. Mais comme on ne lui avait pas ordonné d'allumer sa lumière, Mlle de Launay, qui trouvait son compte à cette obscurité protectrice de la pudeur, s'abstint de le faire.

Un homme de la troupe, car ils étaient plusieurs, en outre de celui qui parlait pour tous, s'était détaché et revenait avec un bougeoir.

C'est alors que Mlle de Launay, à peine debout et demi-vêtue, se trouva en présence d'un officier des gardes et de deux mousquetaires.

L'officier lut un ordre qu'il avait de garder Mlle de Launay à vue; ce qui, eut-il la bonté d'ajouter, n'avait rien de désagréable.

Mlle de Launay sourit et la glace fut rompue. Entre un officier des gardes et une jeune femme, à six heures du matin, il reste toujours, quelle que soit la commission, le terrain neutre de la galanterie.

Mais cette galanterie ne déborde pas les limites inflexibles de la consigne; de sorte qu'on offrit absolument à Mlle de Launay tout ce qu'elle ne demandait

pas; mais qu'en revanche on lui refusa tout ce qu'elle désirait.

C'est ainsi qu'elle avait tout d'abord requis l'assistance de sa femme de chambre, Mlle Rondel, qui logeait un peu plus loin.

On ne put pas, on ne voulut pas autoriser cette communication.

Toute la maison était pleine de gardes et de mousquetaires, et l'on ne pouvait aborder d'aucun côté.

On était dans ce pied-à-terre de la rue Saint-Honoré, résidence plus commode que l'Arsenal et à proximité des Tuileries, qu'affectionnait depuis quelque temps la duchesse du Maine.

Mlle de Launay, saisie d'un beau désespoir, fit mine d'essayer de forcer le passage.

L'officier se carra devant elle, les bras en avant comme pour l'embrasser.

Elle recula, et alla s'asseoir dans un coin fort dépitée.

— Ne me ferez-vous point au moins la charité de quelques nouvelles?

— Vous ne les apprendrez que trop tôt, mademoiselle, et c'est par charité que je ne vous répondrai pas.

Le dialogue entamé sur ce pied ne pouvait pas durer longtemps. Mlle de Launay le comprit vite, se résigna et se tut.

Pendant ce temps se passait le double incident qu'on refusait de lui apprendre, et qu'elle ne connut que trop tôt.

M. le duc d'Ancenis, fils du duc de Béthune, capi-

taine des gardes de quartier, accompagné de M. de la Billarderie, lieutenant des gardes du corps, se présenta devant Mme la duchesse du Maine, et avec toute la courtoisie d'un duc et pair pria la princesse de vouloir bien le suivre, en vertu d'un ordre du roi, qu'il lui exhiba, en s'excusant respectueusement, sur son devoir, d'une telle commission, et en l'adoucissant de l'expression de ses regrets.

La princesse prit le compliment avec une dignité calme, et monta sans démonstrations dans le carrosse de louage à six chevaux qui l'attendait à la porte.

Elle n'éclata un moment, en un violent, mais court transport de surprise, de douleur et d'indignation, que lorsqu'elle apprit son itinéraire et le but de son voyage.

On la conduisait en effet dans le château de Dijon, qui dépendait du gouvernement de Bourgogne; ce qui plaçait la princesse prisonnière sous la clef de son propre neveu, M. le Duc, titulaire de ce gouvernement, et ainsi habilement associé par M. le Régent à sa vengeance.

La duchesse sentit la honte d'un tel procédé plus vivement que M. le Duc, et la colère de la tante prisonnière donna en vain au neveu geôlier une leçon qu'il ne comprit pas, mais que le public approuva.

Cet unique et inévitable tribut une fois payé à un tempérament et à un caractère que l'habitude d'une domination sans contradiction rendait plus sensible à l'affront, la duchesse du Maine tomba dans cette sorte de prostration qui suit tous les paroxysmes, et fit fermer et boucler les rideaux de son carrosse pour ne

rien voir, la nature tout entière s'assombrissant à ses yeux du deuil de sa disgrâce.

C'est ainsi qu'elle arriva à Essonne, où elle coucha et où la quitta le duc d'Ancenis.

M. de Flahault de la Billarderie, avec les détachements des gardes du corps et des mousquetaires réunis sous son commandement, conduisit la princesse à Dijon, où elle demeura quelque temps sous sa garde.

Laissons languir tristement l'illustre captive de la citadelle de Dijon, naguère encore toujours environnée de monde, et, pour ne pas se croire seule, vivant au milieu d'une foule, maintenant réduite aux soins et à l'entretien de deux femmes de chambre, auxquelles, sur les instances de madame la Princesse, fut adjointe, sans titre, Mlle Desforges, parente de M. de Malézieux; et préoccupons-nous, après la femme-mari, du mari-femme qu'elle entraînait dans sa chute.

M. le duc du Maine fut arrêté à Sceaux, au moment où, sortant de la messe, il allait monter en carrosse pour faire une promenade aux environs.

Il n'opposa à cette surprise qu'une douce résistance, effacée par un sourire, protestant d'ailleurs de son innocence, et plaignant plus que lui-même les auteurs d'une erreur dont il était la victime.

Pourtant, quand il se vit désarmé, enfermé dans un carrosse, emporté au galop des chevaux, sous l'escorte d'une brigade de mousquetaires, et sous la garde d'un officier rude et brusque, M. de Favancourt, ce manque d'égards fit plus que tout le reste pour abattre un homme qui, doux même envers la mauvaise fortune, s'attendait à la trouver plus douce envers lui.

Il lui échappa plus d'une marque de la terreur qui peu à peu l'emportait sur sa résignation. Le teint pâle, l'œil égaré, il trompa l'ennui de la route en récitant des prières et en se couvrant de signes de croix, comme un Italien qui conjure le mauvais œil.

Favancourt ne l'avait pas bon; et le duc du Maine trouva quelque plaisir à le quitter, même pour entrer dans le château de Doullens, où les études littéraires et les pratiques religieuses de toute sa vie y occupèrent une captivité laborieuse, pénitente, et résignée à tout, excepté à pardonner à la duchesse du Maine, auteur de cette retraite involontaire.

On saisit à Sceaux les papiers de M. de Malézieux, et l'on trouva dans son écritoire, sous le repli du contrat de mariage de son fils, l'original de cette fameuse lettre du roi d'Espagne au roi de France, brouillon écrit de sa main, corrigé de celle du cardinal de Polignac, que son distrait dépositaire avait tant recherché en vain, qu'il avait considéré comme perdu, et dont chaque jour il déplorait la perte.

Aussitôt qu'il l'aperçut, il se jeta dessus et le déchira, faisant même mine de l'avaler.

Mais M. Trudaine, qui présidait à la perquisition, s'opposa à cette indigeste gloutonnerie, et l'arracha de ses mains.

Les morceaux de ce précieux autographe, rapprochés, conservés, furent trouvés fort bons par l'abbé Dubois, et fort mauvais par le public, quand on l'imprima.

La découverte de Sceaux, qui ne confirmait que trop les soupçons dont il était l'objet, valut à M. de Malézieux un logement à la Bastille.

En même temps que la duchesse du Maine, on avait arrêté chez elle le fils aîné de Malézieux, lieutenant général d'artillerie, et le chevalier de Gavaudun, ainsi que Mlle de Montauban, sa fille d'honneur, quoiqu'elle n'eût pas grande part à sa confiance.

MM. d'Advisard et Bargeton, les légistes de la conjuration; deux valets de chambre de la princesse, Avranches et Des Pavots; quatre de ses valets de pied; deux frotteuses de son appartement ne furent pas préservés par l'humilité de leur condition de ce dernier coup de filet, dans lequel furent englobés jusqu'à des proies encore plus subalternes.

Maintenant que la plupart des personnages de cette histoire, réunis d'abord à Sceaux, se trouvent réunis à la Bastille, notre devoir de narrateur consciencieux nous oblige à transporter nos lecteurs à ce passager rendez-vous, et à suivre sur cette route, si fréquentée en décembre 1718, Mlle de Launay, dont le voyage nous donnera une idée de tous les autres.

Mlle de Launay resta seule avec ses trois gardes, depuis sept heures du matin jusqu'à onze, sans rien savoir de ce qui se passait.

C'était cette indigence de nouvelles qui la préoccupait surtout, et cette faim de son esprit, que ne faisaient qu'exciter, loin de la rassasier, quelques bribes arrachées, par son ingénieuse curiosité, à une conversation banale, lui faisait oublier l'autre, qui murmurait pourtant déjà dans son estomac.

Elle était encore soutenue par l'espoir d'être attachée au sort de la princesse, qu'elle devinait trop par le sien, d'être appelée à l'honneur de lui tenir compa-

nie et de lui continuer les services de l'habitude, de-
enus ceux du dévouement.

Elle ne jouit pas longtemps de cette illusion : car un
utre garde vint dire au sien que la princesse était
artie, et qu'ils pouvaient laisser sa suivante, redevenue
ıne prisonnière ordinaire, avec un seul mousquetaire,
e qu'ils firent.

Ce fut un rude coup. La dernière branche à laquelle
lle s'accrochait venait de se rompre, et la captive re-
ombait en plein naufrage d'ennui.

Car que tirer d'un tête-à-tête avec un mousquetaire,
uand on n'est pas d'humeur à respirer ses grossières
eurettes?

Celui de Mlle de Launay était un bon diable, serviable
t poli, et qui ne demandait pas mieux que d'être utile.
lais il était dangereux de devoir à un tel personnage,
ui n'eût pas fait crédit à la moindre reconnaissance.
t un créancier trop pressé est des plus désagréables en
outes circonstances.

Mlle de Launay sentit si vivement ce vice de sa situa-
ion que, fort soucieuse du sort de certaine cassette, à
lle appartenant, qui ne contenait rien de suspect par
apport à l'État, mais qui renfermait un grand nombre de
ettres dont quelques-unes intéressaient sa réputation,
lle adopta l'alternative qui semblait la plus dangereuse,
t aima mieux courir la chance de voir ses poulets tom-
er entre les mains des ministres, que de les confier à
ı foi d'un mousquetaire.

Pendant qu'elle faisait ses réflexions et combinait la
éfense d'une vertu sensible surtout au ridicule de cer-
ıines indiscrétions, son mousquetaire, devenu impor-

tun à force d'envie de servir, et qui commençait à prendre trop d'intérêt à ses malheurs, fut relayé par un autre plus neuf et plus frais.

Celui-là, moins sentimental, mais plus positif que son compagnon, se borna à développer, durant son guet, le conseil d'une expérience dont sa santé attestait le bon usage, qui empourprait sa face et fleurissait son nez.

Ce conseil, qu'il fut fort étonné de ne pas voir goûté selon son mérite, c'était de faire un léger repas, qui ne perdrait même rien à n'être pas trop léger.

L'après-dîner, MM. Fagon et Parisot, maîtres des requêtes, vinrent faire la visite des papiers de Mlle de Launay.

Celle-ci crut devoir les prévenir qu'ils trouveraient quelques lettres galantes, mais qu'il était bon de les avertir qu'elles provenaient d'un homme de quatre-vingts ans, quoique écrites d'une main écolière, parce qu'il était aveugle; c'était l'abbé de Chaulieu et le secrétaire, son petit laquais, qui ne savait mot d'orthographe.

Ces messieurs sourirent gravement, et procédèrent à l'examen des livres, où ils ne trouvèrent rien à prendre. Ils fouillèrent partout, jusque sous les matelas, et ne virent point, ou ne voulurent point voir la fameuse cassette que Mlle de Launay leur avait signalée, à force de tenir à la leur soustraire.

Ils voulurent visiter un coffre dont la femme de chambre de Mlle de Launay avait la clef. Cela les obligea de la faire venir, et on lui permit ensuite de rester, ce qui fut d'une grande consolation pour sa maîtresse.

Une heure ou deux après, un officier de mousquetaires vint dire à Mlle de Launay qu'elle se disposât à partir, sans lui apprendre où on allait la mener.

Elle lui demanda si la fille qui la servait ne viendrait pas avec elle.

Il répondit qu'il n'avait nul ordre sur cela, et ne pouvait le permettre sans savoir la volonté de M. le Régent.

Mlle de Launay le supplia de lui obtenir cette grâce, qui serait la seule qu'elle demanderait.

L'officier l'assura qu'elle lui serait accordée, et que cette fille la suivrait de fort près.

Sur ce, l'officier emmena son mousquetaire, renferma dans la chambre Mlle de Launay et sa servante, Mlle Rondel, et les laissa, en leur annonçant que dans une demi-heure il fallait être prêtes à partir.

Dans cette occurrence, le dévouement de Mlle Rondel pour sa récente mais déjà chère maîtresse ne se démentit point, et trouva le temps de s'affirmer par des témoignages simples et touchants et même par des preuves irrécusables.

Elle assura Mlle de Launay qu'en dépit des conseils conformes à la sagesse vulgaire, qu'elle n'avait pas manqué de recevoir de plus d'une bonne âme, elle ne l'abandonnerait point, parce que tels étaient son devoir et son plaisir; et qu'elle la suivrait partout volontiers, même en prison.

Cette déclaration faite, passant aussitôt à la pratique, avec cette décision et ce bon sens qui rendent si précieux parfois les services d'un domestique et les élèvent jusqu'à ceux d'un ami, Mlle Rondel s'empressa

de s'associer, en la soulageant, à la préoccupation actuellement la plus incessante de sa maîtresse.

Mlle de Launay, avec une confiance que provoquait et méritait à la fois une telle attitude, lui ayant fait l'aveu de ses scrupules et de ses soucis relativement à cette fameuse cassette de papiers, objet de sa sollicitude, quoiqu'il n'y eût, assura-t-elle, là dedans que des bagatelles, Mlle Rondel s'offrit à la débarrasser de toute inquiétude.

Elle reçut donc la clef, avec l'ordre imprudent de s'en servir pour ouvrir, aussitôt sa maîtresse partie, et, en attendant qu'elle la pût rejoindre, la cassette aux papiers, et en vider le contenu dans le feu.

A ce moment même, et avant qu'il pût être question de recommandations particulières ou d'objections quelconques, l'entretien fut rompu par un bruit de pas militaires, et la porte s'ouvrit brusquement.

C'était l'escorte de Mlle de Launay qui venait la prendre, et la prisonnière, quelque peu émue sous ses voiles, se trouva bientôt en carrosse avec trois mousquetaires, roulant vers son nouveau et fâcheux domicile : la Bastille.

Au bout de la rue Saint-Antoine, après avoir dépassé le couvent de la Visitation, la voiture qui conduisait un nouvel habitant à la Bastille, s'arrêtait à l'entrée d'une sorte de passage borgne.

Une sentinelle, la baïonnette basse, venait reconnaître le convoi, qui pénétrait, sur son muet laisser-passer, formulé d'un signe d'ombre, dans la cour de l'Orme.

Après avoir côtoyé cinq ou six boutiques sombres,

louées à des artisans familiers du château, corvéables du gouverneur, dont ils commençaient le sinistre domaine, dépassé les casernes, les écuries et les remises du redoutable seigneur, on faisait halte devant un pont-levis toujours levé, et dont il fallait attendre l'abaissement, scandé par le murmure aigu des poulies rouillées et le sonore frôlement des chaînes.

La voiture demeurait en panne devant le corps de garde, et on descendait, sous l'œil soupçonneux du factionnaire, pour traverser le pont-levis qui conduisait à la grande porte et au portillon du château.

Le nouveau venu et ses gardes entraient, après avoir été hélés, dévisagés, signalés, dans la cour du Gouvernement, sur laquelle donnait l'hôtel du geôlier suprême, capitaine, pour le roi, de son château de la Bastille, et jouissant, en cette qualité, des tristes honneurs du fossé et du corps de garde.

En face de l'hôtel du gouverneur s'étendait encore un pont-levis, protégé par une barrière de poutres revêtues de fer formant une sorte de cage ; les sentinelles se promenaient à l'intérieur.

Devant cette dernière enceinte stationnait encore un corps de garde.

La barrière et le pont-levis franchis, on arrivait dans une cour de cent vingt pieds de long sur quatre-vingts de large ; c'était la cour des prisons.

Six des huit tours de la Bastille débouchaient sur ce préau, théâtre des promenades et des jeux des détenus moins étroitement resserrés, et jouissant, à huis clos, d'un simulacre de liberté.

C'étaient les tours de la *Comté*, du *Trésor*, de la *Cha-*

pelle, d'un côté; de l'autre, celle de la *Bazinière*, de la *Bertaudière*, et celle nommée, par antiphrase sans doute, de la *Liberté*.

Deux autres tours, celle du *Coin* et celle du *Puits*, dominaient une seconde cour intérieure ou plutôt arrière-cour, réservée aux logements subalternes et aux détenus de bas étage, qui s'y promenaient, comme des comparses dans la coulisse, au milieu des gloussements de la volaille, des vapeurs de la vaisselle et des émanations du fumier.

Entre les deux cours, en face de l'entrée, s'élevait un bâtiment massif, percé d'étroites fenêtres, divisé en deux corps de logis par un escalier et une allée qui servait de passage.

Les cuisines, les offices et le réfectoire de la domesticité occupaient le rez-de-chaussée de cette maison, dont le premier étage, habité d'ordinaire par des prisonniers sans conséquence, devait être pourtant, en 1785, la résidence du cardinal de Rohan.

Le lieutenant du roi demeurait au second étage, et de l'observatoire de ses fenêtres lorgnait incessamment les deux cours, objet de sa minutieuse surveillance.

Le dépôt des archives, le magasin des effets des prisonniers, ainsi que la salle d'interrogatoire affectée au lieutenant général de police, occupaient le reste de cet édifice rébarbatif.

Tous ces bâtiments, si hérissés en dedans, étaient, à l'extérieur, du côté du faubourg, d'un aspect encore plus farouche.

Ils étaient entourés d'un fossé de cent vingt pieds

e large, où l'eau n'arrivait qu'à l'époque des grandes rues de la Seine.

Sur le revêtement en pierres de taille, d'une hau- ɔur de trente-six pieds, se profilait une galerie sou- ɔnue par des potences de bois, et qui régnait dans ɔut le contour de cette espèce de contrescarpe.

Pendant le jour, deux factionnaires, et quatre pen- ant la nuit, y surveillaient les fenêtres des prison- iers.

Ils étaient relevés toutes les heures par un officier, t tenus en haleine par des rondes fréquentes, dont ɔ chef mettait en rentrant un jeton dans une boîte. Ces jetons de présence, scrupuleusement comptés ar le lieutenant du roi, justifiaient de l'exactitude du ervice.

Hors de l'enceinte, d'autres corps de garde avaient œil et l'oreille à la rue, tenue de ce côté en état de iége.

Des sentinelles faisaient prendre le large aux pas- ants curieux, et un caporal frappait trois coups à haque heure du jour, et un coup à chaque quart 'heure de la nuit sur une cloche, dont le tintement ɔnait périodiquement le château en éveil et le fau- ourg en alarme.

C'est une autre cloche, au glas lugubre, qui avait ɔ privilége d'annoncer l'entrée des nouveaux venus.

A ce signal, qui faisait palpiter le cœur des prison- iers, impatients d'apprendre et tremblants de con- aître le nom de leur compagnon de captivité, les orps de garde prenaient silencieusement les armes.

Le capitaine des portes se levait mécaniquement de

dessus son fauteuil, et allait requérir le lieutenant du roi, qui s'arrachait un moment aux devoirs et aux ennuis de son implacable vigilance.

Le cortége, grossi au passage, surtout s'il s'agissait d'un prisonnier de marque, par le gouverneur et le major, et suivi d'une escorte de guichetiers, s'avançait solennellement, au cliquetis des armes et des clefs, au-devant de l'hôte attendu.

La descente de la voiture s'opérait mystérieusement, l'ordre présenté et vérifié à voix basse, l'identité constatée d'un regard, la décharge du chef de l'escorte signée d'une plume sourde, et les troupes de service, y compris la sentinelle, faisant discrètement face à la muraille, le chapeau sur les yeux, le dos tourné au captif et à ses introducteurs.

Pour les prisonniers de haute qualité, on déployait les façons ordinaires et extraordinaires, et ils étaient reçus à l'entrée de la cour du Gouvernement par l'état-major du château au complet, y compris même l'aumônier, qui se dérangeait rarement.

En ce cas, le gouverneur adressait au nouveau venu son moins disgracieux sourire, et ce lieutenant prenait de ses mains, le plus courtoisement possible, son épée, quand on la lui avait laissée, et sa bourse, car il était le dépositaire et le comptable de chaque prisonnier.

A ce moment, bien et dûment reconnu et écroué, le captif prenait congé de ceux qui l'avaient accompagné, qui lui rendaient son adieu fort émus, et il s'acheminait, flanqué de ses introducteurs, les porte-clefs à distance respectueuse, vers les appartements à lui réservés.

Il y avait au château, en 1718, quarante-deux chambres meublées élémentairement, depuis 1709, aux frais du roi : trente-sept dans les tours, les autres pratiquées dans le mur qui les reliait ensemble.

La plus belle des tours était celle qui portait le nom ironique ou de bon augure, comme on voudra, de la *Liberté*. Nous avons quelque raison de nous intéresser particulièrement à celle-là, comme on va le voir.

Pour y monter, conduit par le major, suivi d'un guichetier, pliant sous le poids de son massif trousseau, on passait devant les soupiraux crénelés du cachot souterrain, humide et froid séjour de punition et de désespoir, qui respirait péniblement par cette meurtrière, l'air méphitique et le jour troublé du fossé.

Pour éviter au prisonnier favorisé le dérangement de ce gémissant voisinage, et lui épargner des plaintes pénibles pour l'oreille et le cœur, on lui réservait en général, non le premier, mais le second étage de la tour.

Seule à la Bastille, la tour de la *Liberté* en avait sept, dominant de sa taille vertigineuse, pareille à une sœur aînée, les cadettes déjà grandes qui, comme la *Bertaudière*, comptaient six, et comme la *Comté*, la *Bazinière*, le *Puits* et le *Coin*, cinq étages.

Pour le *Trésor* et la *Chapelle*, c'étaient d'énormes nains accroupis sur deux étages seulement.

Le marquis de Pontcallec et le chevalier du Ménil, nous avons hâte de le dire, occupaient, l'un le sixième et l'autre le septième et dernier étage de la tour de la *Liberté*.

De là, celui-ci pouvait, à travers l'étendue du ciel,

fouiller de l'œil l'horizon, et y caresser la vision de la Bretagne absente, tandis que celui-là, abaissant ses regards sur le boulevard, y trouvait, avec une peine qui n'était pas sans plaisir, la nature représentée par quelques arbres rabougris, Paris par un pâté de maisons borgnes ou aveugles, et les Parisiens par quelques groupes clair-semés de passants curieux, rapidement détournés, sur le rude congé des sentinelles, de toute tentative indiscrète de stationnement.

Le major de la Bastille les avait successivement introduits l'un et l'autre dans leur gîte forcé, et ils avaient pénétré sur ses pas, chacun dans un appartement particulier, mais uniforme, répondant au signalement général que nous allons dresser.

On accédait dans chaque logement de la caserne-prison légendaire par une double porte aux gonds et aux verrous énormes. On avait pourtant fait grâce d'une herse entre les deux barrières du sombre et étroit passage.

Ronde à l'extérieure, la tour présentait, à l'intérieur, la forme d'un octogone régulier voûté.

Chaque réduit, ménagé dans l'épaisseur des murs, comme une caverne dans le rocher, était éclairé par une fenêtre, vers laquelle on gravissait par un triple degré d'un pied chaque marche.

Percée dans un mur de dix pieds d'épaisseur, cette ouverture avare ne donnait au châssis vitré qui la fermait qu'un jour voilé par l'épais tamis d'une double grille, surplombée en dehors d'un soufflet ou auvent de bois.

Un lit, une table, deux chaises, une garde-robe

nénagée dans l'épaisseur du mur composaient tout 'ameublement de cette pièce de treize pieds de large ur le même chiffre de hauteur.

Le plafond était à double fond, matelassé à l'in-érieur pour assourdir les pas et la voix des prison-iers, et amortir toute intelligence d'un étage à l'autre.

La triple couche de plâtre était soigneusement re-iouvelée, à la moindre fissure suspecte.

On sondait minutieusement toutes les semaines la oûte et les murs.

La cheminée était grillée à l'intérieur.

Les honneurs d'une pareille Thébaïde étaient bientôt aits. On y procédait avec la laconique simplicité du loître.

Le major, quand il était d'humeur aimable, après vous avoir montré, en quelques paroles monosyllabi-ques (le langage des signes eût suffi au besoin) le loge-ment, ses convenances et dépendances, ne vous quittait pas sans vous avoir promis de vous envoyer le catalogue de la bibliothèque du château, ainsi qu'un certain nombre de feuilles de papier, cotées et paraphées, que les prisonniers pouvaient remplir de l'exposé de leurs besoins ou de leurs plaintes, même d'œuvres plus littéraires et plus désintéressées, à la condition de les remettre, à chaque visite, au lieutenant du roi.

A ces inconvénients de la vie cénobitique, claustrale, oisive, égoïste, de la Bastille, à cette existence de soliloque si funeste aux développements de l'esprit et du cœur, il y avait pourtant une compensation, dont l'estomac faisait et recueillait tout le profit.

Quand on se lassait, ce qui ne tardait guère, de sa

propre compagnie et qu'on souhaitait ardemment une diversion quelconque, fût-elle des plus vulgaires, on apportait à point le déjeuner.

C'est alors que, la faim aidant, ou l'appétit venant à la suite de la première bouchée, le prisonnier, rompant avec le vœu de maigreur et le serment d'abstinence qu'inspire si facilement le premier désespoir de toute détention, commençait à comprendre l'empire que prend le corps sur l'esprit abandonné à lui-même, la distraction qu'un repas peut offrir à l'ennui, et le rôle important joué par la digestion dans la solitude.

Libre, manger n'est qu'un besoin ou un plaisir. En prison, c'est toute une affaire. On savoure chaque mets, on déguste chaque verre et l'on rend hommage même à l'hospitalité du roi, lorsqu'elle a pour représentant des gouverneurs comme M. de Bernaville, par exemple, surtout depuis les plaintes qui s'étaient élevées, quelques années auparavant, contre son administration, et qui l'avaient ou calomniée ou corrigée.

On était fort bien nourri à la Bastille, et le gouverneur possédait un excellent cuisinier.

Les prisonniers, au moins ceux de qualité, avaient la même table que lui.

Le menu du déjeuner de neuf heures, du dîner de midi ou une heure, du souper du soir était toujours composé de plusieurs plats : potage, entrée, relevés, dessert, etc...

A chaque dîner on recevait deux bouteilles de vin de Bourgogne ou de Champagne; une troisième était affectée aux besoins de la journée, et certes, si l'esprit et le cœur pouvaient avoir à se plaindre du régime, le

ventre n'avait qu'à s'en féliciter. Il est de bonne politique d'engraisser les gens. On ne se révolte qu'à jeun. Le coq bien nourri n'est plus qu'un chapon.

Telles étaient sans doute les considérations qui présidaient aux largesses gastronomiques du successeur des Besmaus et des Saint-Mars, officier de fortune, toujours employé aux guichets, à Vincennes ou à la Bastille, et qui, se dédommageant par la gourmandise de la privation de tout le reste, traitait ses prisonniers comme lui-même.

Sous le rapport des vivres, la Bastille, qui laissait à désirer du côté du couvert, était donc, pour beaucoup de détenus de condition médiocre et de grand appétit, un vrai pays de Cocagne.

Les guichetiers se rassasiaient et s'enivraient, dans l'escalier, qu'ils descendaient avec une lenteur proverbiale, à l'heure de la desserte, des restes de plats et des fonds de bouteilles abandonnés par chaque prisonnier à la curée de ses gardiens.

Il n'était pas rare que le médecin du château, à son grand scandale, eût affaire, dans les cellules les mieux occupées, à des clients malades d'ivresse ou d'indigestion.

A ses observations, M. de Bernaville haussait les épaules, et variant légèrement le mot de Mazarin :

— Laissez-les faire, disait-il, ils ont carte blanche. Le roi payera l'écot.

Puis il accordait libéralement l'émétique demandé pour faire suite à ses dîners.

A la fin de 1718, son parent, son élève, longtemps son auxiliaire et enfin son successeur, M. de Launay,

favorisait, chez les prisonniers, une abondance toute contraire et un luxe tout opposé.

Nous en aurons bientôt un curieux exemple.

Au surplus, surtout dès les premiers temps, les excellentes traditions établies par M. de Bernaville furent respectées; le régime de la Bastille, un pays où la nouveauté n'a pas cours, et où tout est immuable comme les murs, continua d'être ce qu'il était, en ce qui concerne les petites commodités et facilités accordées, pour leur permettre de tuer le temps, surtout aux prisonniers dont le rang ou l'humeur avaient le privilége de dérider la consigne et d'apprivoiser la règle.

Ces adoucissements comportaient la promenade dans la cour, parfois sur le bastion, le jeu de quilles, de tonneau, même de billard, le trictrac, les échecs, etc.

On ne jouait aux cartes que chez le gouverneur.

La faculté de recevoir des visites soit au préau, soit dans leur chambre, était aussi accordée à quelques détenus, lorsqu'ils avaient purgé leur quarantaine de secret, et satisfait aux interrogatoires.

Pour les lettres, on était beaucoup plus sévère; une douane inflexible arrêtait, sur ces frontières du domaine de la demi-mort, car on peut donner ce nom à un isolement absolu du monde vivant et environnant, arrêtait, disons-nous, tout billet suspect.

On ne pouvait recevoir à la Bastille, autrement que par des voies détournées, des lettres et des gazettes.

Mais on pouvait écrire, à demi-marge d'une feuille à demandes et à réponses, pareille aux questionnaires des redditions dévotes, qui aident les scrupuleuses,

jalouses de ne rien oublier, même le moindre péché véniel, à tenir les comptes de leur faiblesse et à dresser le bilan de leur fragilité.

Sur ces feuilles, qui allaient et venaient, par l'intermédiaire du gouverneur, entre l'habitant des limbes et son correspondant autorisé, son représentant d'intérêts ou d'affaires, il n'était pas permis de glisser le moindre mot d'affection, même une nouvelle de santé. Encore moins pouvait-on, on le pense bien, plier jusqu'à la souplesse nécessaire aux effusions du cœur, ce froid et roide formulaire de greffe, suffisant pour réclamer du linge propre. Ce papier ambulant, banal comme un registre de blanchisseuse, eût profané et rejeté pour ainsi dire, de lui-même, toute tendre allusion, tout galant désir, tout intime regret, tout reproche d'oubli, toute plainte contre l'absence. Un invisible soupir, un furtif baiser de souvenir ou d'espérance, une trace de larmes! voilà tout ce qu'on pouvait dissimuler à la minutieuse surveillance d'un geôlier sans cœur, mais non sans yeux, sur ce papier exclusivement consacré aux vœux du nécessaire, mais non point, hélas! du superflu.

Pour en finir avec le court chapitre des amusements de la Bastille et des divertissements de la captivité, disons que les livres, quelques instruments de musique, le violon ou basse de viole, la flûte, le clavecin, le parfilage, les nœuds, l'acclimatation et le perfectionnement de quelques fleurs de murailles semées par le vent, enfin la domestication, l'apprivoisement et même l'éducation de tous les animaux non féroces, non nuisibles et non susceptibles d'être dressés au message, comme

le pigeon, formellement proscrit, complétaient le programme des ressources possibles contre l'oisiveté et l'ennui, le tableau des tolérances légitimes de l'administration.

Horsmis ces distractions permises, qui ne l'étaient ni à tout le monde ni toujours, ni surtout toutes à la fois, tout était défendu au prisonnier, sous peine de *carcere duro*, et au geôlier sous peine de révocation et de galères.

Mais entre le permis et le défendu, dans la pratique du gouvernement des prisons, le plus corrompu de tous, il y a une large marge d'abus intéressés ou non. Il existe des moyens de fermer l'œil toujours ouvert d'Argus; il y a dans le moindre prisonnier, résolu à triompher de l'impossible et à braver, par espoir du succès, la honte et le danger d'échouer, une énergie, une persévérance, une industrie, une science, un art, un génie qui défient toutes les précautions, ouvrent toutes les serrures, percent tous les murs, corrompent toutes les sentinelles, séduisent jusqu'à la haine et arrivent à leur but, malgré Cerbère et malgré le dragon des Hespérides.

Nous voilà arrivés au véritable plaisir, au seul, pour un prisonnier français surtout, de la prison et de la Bastille, le plaisir du fruit défendu, du bonheur furtif, du gouverneur joué, du geôlier séduit, le plaisir de rire du plus fort et de se moquer de son maître...

C'est à sept heures du soir que Mlle de Launay partit, accompagnée comme nous l'avons vu, pour la Bastille, où elle arriva une demi-heure après, et où nous entrerons avec elle; car les scènes intermédiaires de ce réci-

tragi-comique ont pour théâtre la prison d'État elle-même, où nous allons assister aux prodiges d'audace et aux miracles de dévouement que peuvent enfanter, dans la stérile atmosphère de la captivité, l'amour de la liberté et l'esclavage de l'amour.

En attendant qu'elle devînt à la fois le témoin et l'objet de ce double héroïsme, Mlle de Launay arriva, assez maussade et rechignée, on le comprend, au pied de ce petit pont-levis, où M. le gouverneur en personne eut la galanterie de la venir recevoir.

Après un froid salut suivi d'un court colloque, elle traversa encore, sur les pas de son introducteur, des ponts roulant et grinçant avec des bruits de chaînes désagréables pour une oreille susceptible.

Enfin, Mlle de Launay arriva dans une grande chambre où il n'y avait que les quatre murailles, fort sales, dont les arabesques, grotesques, inscriptions commémoratives et autres, œuvre informe et confuse, charbonnée par le désœuvrement des précédents locataires, voilaient la nudité de façon à la faire regretter.

Les meubles n'y brillaient que par leur absence, à ce point qu'on dut aller chercher une petite chaise de paille pour que la prisonnière pût s'asseoir, et deux pierres, pour servir de chenêts et soutenir un fagot qu'on alluma.

Pour l'éclairage, on l'obtint sommairement et sans frais, au moyen d'un petit bout de chandelle qu'on attacha proprement au mur, en guise de torchère.

Toutes ces commodités ayant été procurées à Mlle de Launay et son installation élémentaire achevée, le gouverneur se retira cérémonieusement, comme s'il sor-

tait d'un boudoir, et elle entendit se refermer successivement derrière lui une demi-douzaine de serrures et le double de verrous.

Mlle de Launay demeura livrée à ses réflexions en face de son fagot, consumée plus vivement que lui par l'incertitude de son sort, l'attente inquiète de la compagne promise qu'elle n'osait plus espérer, l'anxiété cuisante que lui causait la pensée de cet ordre imprévoyant — qu'elle regrettait trop tard, et avant d'en avoir mesuré les fâcheuses conséquences — donné par elle au départ à sa fidèle Rondel, de brûler ses papiers.

Cette précaution, en effet, inutile à des innocents, la compromettait plus que tout le reste, et elle allait être convaincue de participation et de complicité dans la conjuration découverte, ne fût-ce que par ce témoignage suspect de ses craintes, et ces traces accusatrices.

Brûler des lettres d'amour peut être une faute, moindre toutefois que celle de les avoir écrites ou reçues; mais, en cas d'arrestation, cette faute devient un crime. Le magistrat, déconcerté par l'absence de preuves, ne manque pas d'en voir dans cette absence même; il ne s'attache qu'avec plus de ténacité à tout ce qui peut demeurer du corps de délit qui lui échappe; il cherche à deviner ce qu'on a voulu lui cacher, et le prévenu qui a eu peur, et lui a dérobé son triomphe, n'en est que plus coupable à ses yeux. Il interroge avec humeur, poursuit avec acharnement, se sent personnellement atteint par l'affront fait à la justice, et porte dans la recherche de la vérité je ne sais quelle âpreté vengeresse et quelle soif de représailles.

Ce supplice d'incertitude, dont la solitude aiguisait

l'aiguillon et attisait les feux, cessa tout d'un coup pour la prisonnière, fort heureusement, devant le rafraîchissement opportun de la réapparition du gouverneur, suivi de Mlle Rondel.

Jamais pareil cri de bienvenue! Il faut avoir passé par là. La prisonnière faillit, de joie, embrasser son geôlier. Elle se reconnut à temps, et c'est sa fidèle servante qui reçut cette aubaine, dont s'était flatté le gouverneur.

Un changement à vue s'opéra sur ses traits, de souriants redevenus rébarbatifs, dans son attitude, de souple redevenue roide, dans sa voix enfin, dont le miel s'aigrit subitement.

Mlle Rondel, ronde comme son nom, en vraie fille de bourgeois de Paris, de la forte souche des servantes de Molière, ne se refusait pas les licences de la malice, de la bonne humeur et du bon sens. Elle eût au besoin mis le poing sur la hanche et *engueulé* son homme à la façon des Dorine et des Marton, dans la langue salée du parvis des Innocents ou de la place Saint-Eustache. Aussi elle n'hésita pas à demander, d'un air fort délibéré, si on couchait sur le plancher à la Bastille. M de Launay répondit à cette question sur un ton des plus goguenards et se retira brusquement.

Mlle de Launay n'était pas en situation de relever l'inconvenance de ce départ sans façon; elle ne la sentit point d'ailleurs, et ne punit que d'un rapide sourire l'algarade de ce Céladon de Bastille, de cet Orondate de prison, furieux de n'avoir pas étrenné, et d'avoir vu sa récompense s'égarer à sa barbe sur le visage d'une mademoiselle Rondel.

On devine sans peine que c'est l'impatience d'apprendre des nouvelles de la chère et fatale cassette aux papiers, objet exclusif de ses sollicitudes actuelles, qui rendait si indifférente à tout le reste la susceptibilité ordinaire d'une femme armée seulement d'esprit, mais qui en avait assez pour ne pas l'épargner et en punir impunément même les vapeurs d'un geôlier, même les humeurs d'un juge.

On juge de la surprise et de la joie de Mlle de Launay quand elle apprit de Mlle Rondel que la cassette était sauvée, et n'eut qu'à la féliciter d'une désobéissance qui faisait plus d'honneur à sa sagacité et à sa fidélité même, qu'une docilité funeste.

Mlle Rondel avait, raconta-t-elle, fort heureuse de n'être pas rabrouée, ouvert la cassette. Elle était pleine de lettres, qu'aucune exception ne désignait à son choix, et qu'il lui répugnait instinctivement de brûler toutes indifféremment. Elle avait d'ailleurs jugé que le loisir pouvait lui manquer d'achever tranquillement l'auto-da-fé, et surtout d'en faire disparaître les cendres, dont le témoignage muet pouvait déposer d'autant plus fâcheusement contre elle et sa maîtresse.

Mlle Rondel n'avait trouvé d'autre moyen d'échapper à la difficulté de brûler tout, que de tout garder; et il se trouvait que ce parti était le meilleur.

Elle avait donc refermé la cassette et l'avait replacée dans le réduit obscur où elle avait, une première fois, échappé à des recherches qu'il était peu probable qu'on renouvelât désormais.

Mlle de Launay reprit sa clef et la serra dans son

corsage avec plus de plaisir qu'elle ne l'eût fait pour la clef d'un trésor.

Heureuse de savoir son étourderie réparée, Mlle de Launay s'entretenait délicieusement avec sa femme de chambre, non moins heureuse d'avoir deviné si juste, quand elles entendirent leurs portes se rouvrir, avec le fracas habituel, inévitable, inexorable des huis de prison et de ces verrous qui grincent de s'ouvrir et bondissent, au contraire, du plaisir de se fermer.

Les guichetiers firent passer les captives dans une chambre vis-à-vis de la leur, sans leur en rendre raison; et on ne la leur demanda pas, tant un visage de guichetier semble peu fait pour répondre à une question.

La bouche d'un geôlier digne de ce nom, disposé par la vocation et trempé par l'habitude, n'a plus que des lignes et point de contours, à force de contractions et de resserrements. C'est une porte fermée comme tout le reste. Il ne garde que des oreilles qui s'épanouissent par l'usage et des yeux fixes et toujours au guet. Un vrai geôlier interroge quelquefois, mais il ne répond jamais.

Toutes les professions ont leurs vœux, toutes les fonctions leur point d'honneur. Le point d'honneur du geôlier, qui a donc le sien, comme la crapaude a son crapaud, qu'elle adore, qu'elle lèche et qu'elle baise, c'est de voir sans regarder, d'entendre sans écouter, et de ne se servir de la parole que pour se taire.

Cette physionomie intellectuelle et morale du geôlier ne serait pas moins curieuse à observer, étudier, disséquer que l'autre; mais nous revenons à nos prisonnières, plus intéressantes que leurs gardiens.

Mlle de Launay et Mlle Rondel, non moins soigneusement barricadées et claquemurées dans leur nouvelle résidence que dans la précédente, s'y étaient à peine établies que leur oreille fut frappée d'un bruit mystérieux, étrange, inouï et d'autant plus effrayant.

Mlle de Launay, qui avait l'habitude de ne point obéir à ses impressions et de chercher à les raisonner le plus possible, écouta assez longtemps, pour démêler ce que ce bruit irritant pouvait être et ce qui pouvait le produire.

N'y comprenant rien, et agacée par sa continuité, la maîtresse se tourna vers la suivante, pour savoir au moins ce qu'elle en pensait.

Mlle Rondel s'avoua prise au dépourvu; cependant, pour rassurer au moins celle qu'elle ne pouvait éclairer, elle s'avisa d'avancer que ce bruit venait sans doute de l'Arsenal, dont on n'était pas éloigné; que c'était peut-être quelque machine pour préparer le salpêtre. Mlle de Launay l'assura qu'elle se trompait; que le bruit était plus près qu'elle ne le croyait, et beaucoup plus extraordinaire.

O vanité des conjectures humaines! ô inanité de nos divinations!

Rien n'était plus humble et plus commun que ce bruit si étonnant et si extraordinaire.

Mlle de Launay fut quelque peu confuse d'apprendre plus tard que cette machine, qui l'avait tant épouvantée, et qu'elle avait prise pour un engin fantastique, un monstre aux mille roues destiné à la mettre en poussière dans l'ombre, montant saisir et broyer sa proie par la route béante du plancher subitement en-

tr'ouvert, n'était autre... que le tournebroche de la Bastille, instrument non-seulement inoffensif, mais bienfaisant et nourricier.

La chambre où on venait de transférer Mlle de Launay et sa compagne était en effet située au-dessus de la cuisine, dans ce bâtiment massif, percé d'étroites fenêtres, divisé en deux corps de logis par un escalier et une allée qui servait de passage, dont nous avons relevé la situation, dans notre signalement topographique de la Bastille.

Le lecteur se souvient que nous lui avons dit que le lieutenant du roi demeurait au second étage de la maison, et que le dépôt des archives et le magasin des effets des prisonniers, ainsi que la salle d'interrogatoires affectée au lieutenant général de police, occupaient le reste de cet édifice rébarbatif.

Cependant la nuit s'avançait, et quoique logées au-dessus de la cuisine, nos prisonnières affamées ne voyaient rien venir, ni le souper, ni même le lit de pénitence et de consolation, où l'on se couche au moins, quand on a été condamné à se coucher sans souper, et où l'on soupe en dormant, suivant le proverbe.

Enfin la porte de cette chambre maudite, au bruit mystérieux et terrifiant, s'ouvrit, et les captives furent invitées à retourner dans la première, rapidement pourvue du mobilier nécessaire même à une résidence de disgrâce.

Mlle de Launay et sa compagne y trouvèrent un petit lit assez propre, un fauteuil, deux chaises, une table, une jatte, un pot à eau et une espèce de grabat destiné à Mlle Rondel.

Celle-ci n'était pas de ces suivantes de Sybaris, dont un pli de rose eût offensé la peau et troublé le sommeil, à l'exemple de leurs maîtresses; car ce que les domestiques prennent le plus vite de ceux qu'ils servent, ce sont leurs vices.

Pourtant, à la vue de sa couchette, elle se rebiffa, rebecqua, mais en vain.

On lui répondit, avec une solennité narquoise, que c'étaient là les lits du roi, et qu'il fallait s'en contenter.

Elle dut même s'estimer trop heureuse d'avoir une réponse, si insuffisante qu'elle fût, dans un pays où, d'ordinaire, pour toute réponse, on ne répond pas.

Mlle de Launay, après avoir fini par souper, finit donc par se coucher, et elle aurait fini par dormir, ne fût-ce que par l'excès de ses fatigues, sans le tintement agaçant et énervant de la cloche de nuit, dont la sentinelle à la Bastille doit agiter tous les quarts d'heure le sonore marteau pour justifier qu'elle ne dort pas.

On s'habitue à tout, surtout quand on ne peut faire autrement; mais de toutes les habitudes, la plus pénible à prendre, pour les prisonniers de la Bastille, était celle de cette consigne exécutée, au préjudice de ceux qui dorment, par une sentinelle qui se venge de ne pouvoir pas dormir.

M. de Launay, qui était trop politique pour être rancunier, et qui perdait trop souvent au jeu de la galanterie pour ne pas prendre, la première humeur passée, philosophiquement ses revers, vint voir, le lendemain de son entrée, sa nouvelle captive.

Il la trouva tout apprivoisée et toute prête à lui

rendre pièce pour monnaie dans le même ton plaisant qu'il affectait volontiers. Car tandis que M. de Bernaville, son patron et prédécesseur, était un geôlier d'humeur sombre, M. de Launay était un geôlier d'humeur gaie; ces contrastes de caractère se retrouvent dans presque toutes les successions, où, pour faire oublier celui qu'on remplace, on cherche à ne lui point ressembler.

Mlle de Launay demanda à son hôte des cartes et des livres.

Il lui envoya quelques tomes dépareillés de *Cléopâtre*, vrai roman de prison ou de couvent, sans passion, sans intérêt, mais qui vous berce doucement de sa fadeur héroïque.

La captive s'en aida, en attendant mieux, comme d'un thème à réflexions, sur lequel son imagination brodait des variations plus intéressantes que le thème. Ces lectures décousues ont leur charme et prêtent à la rêverie de quoi se percher, exercer ou reposer ses ailes.

Le reste du temps, avec le plaisir particulier au fruit défendu, car la règle de la Bastille interdisait l'usage des cartes — mais on sait que l'exception confirme la règle — Mlle de Launay, grâce à une faveur spéciale de *son* gouverneur, jouait au piquet avec Mlle Rondel.

Tout en causant, bien entendu, et en interrompant souvent la partie, les cartes en l'air, afin que la fidèle soubrette pût recommencer, pour la centième fois, un récit toujours entendu avec un nouveau plaisir, celui de ce qu'elle avait vu et ouï dire le jour qu'on avait arrêté sa maîtresse, et avant qu'elle ne fût enfermée avec elle.

Il n'y a rien d'indifférent pour les prisonniers; il n'y est de petit détail ni de répétition oiseuse pour des gens que l'horizon borné d'une cellule oblige à rapetisser, à répéter, à remâcher, à ruminer, pour ainsi dire, leur vie et leur pensée; l'égoïsme même, que surexcitent la captivité et la solitude, rend pitoyable pour les autres; et on s'enquiert avec sollicitude de personnes dont le sort a des analogies ou des rapports avec le nôtre.

Mlle de Launay ne se lassait donc pas de faire recommencer sans cesse à Mlle Rondel le récit des faits dont elle avait été témoin dans la néfaste journée du 29 décembre, avant qu'elle eût été interrompue dans son spectacle.

Elle tenait surtout, on le comprend, à savoir ou à deviner les noms de ses compagnons de disgrâce et d'infortune; et il lui en restait bien d'autres à connaître que ceux auxquels le petit hôtel du Maine, rue Saint-Honoré, n'avait servi que de précaire asile.

Elle crut trouver à la messe, le dimanche, à la chapelle, une occasion de les rencontrer ou de les apercevoir tous. Elle ignorait encore, naïve, que le moindre souci des geôliers qui nous détiennent pour avoir manqué à nos devoirs envers les hommes, est de nous fournir les moyens de nous acquitter de nos devoirs envers Dieu.

On lui accorda, en effet, en raison de son sexe et sur ses instances, qu'on n'osa éluder, la faveur exceptionnelle d'assister à la messe des dimanches et fêtes; mais cette permission se trouva décevante et illusoire quant au résultat profane qu'elle se promettait de ses visites

au lieu sacré; cachée sous un pavillon d'où elle ne pouvait ni voir ni être vue, elle ne rapporta qu'un regret de plus de l'usage de cette faculté dont elle espérait une consolation.

Une des précautions traditionnelles de la Bastille, c'est d'empêcher toute communication entre les prisonniers, au moins au début de leur séjour, non-seulement par paroles, mais même par regards.

Aussi le gouverneur ne crut-il pas devoir dissimuler longtemps à Mlle de Launay qu'il ne pouvait se dispenser de faire mettre du papier à ses fenêtres, qui donnaient sur la cour intérieure du château.

La captive, atteinte au cœur par la menace d'une telle mesure, affecta de prendre en plaisantant une privation à laquelle suffisait amplement, dit-elle, la faiblesse de ses yeux.

Elle représenta en souriant au gouverneur que ce badigeonnage était peine perdue, avec une aveugle comme elle.

Le gouverneur, qui s'était aperçu, en effet, à ses dépens, le jour où il avait vu s'égarer sur Mlle Rondel une accolade qu'il attendait pour lui, de cette infirmité, se fia à l'as surance, en raison surtout du ton dont elle lui était donnée, et renonça, fort à propos, à son dessein de rendre opaques des vitres qui l'étaient assez d'elles-mêmes pour la vue de la prisonnière; il ne s'avisa pas, fort heureusement, qu'elle pouvait se servir, pour voir, des yeux de sa compagne, qu'elle n'eut garde en effet de ne pas mettre en permanente contribution.

C'est ainsi qu'aucune des nombreuses visites de d'Argenson et de Le Blanc à la Bastille, où les appe-

lait presque quotidiennement la corvée des interrogatoires, n'échappa à l'œil de l'alerte Rondel.

La salle d'instruction était située au-dessous même de la chambre qui servait de prison à Mlle de Launay.

De sorte que si, par hasard, la venue des hauts et puissants commissaires avait été, par suite d'un changement d'heures ou d'une entrée à couvert par les appartements du gouverneur, dérobée à nos deux guetteuses, l'odorat suppléait aux défaillances de la vue et révélait leur présence ; le tout par suite du feu qu'on allumait dans leur sanctuaire, qui rendait de la fumée chez Mlle de Launay, et l'avertissait par le plus irrécusable et le plus vulgaire des indices. Mais, je l'ai déjà dit, il n'y a rien de vulgaire pour un prisonnier ; et c'est lui surtout qui pourrait dire que l'or d'un renseignement utile ne sent jamais mauvais. Dans quel abîme de putréfaction ne ramasserait-on pas avec délices... la clef des champs?

La curiosité sagace et l'observation ingénieuse de Mlle de Launay accomplissaient chaque jour, à l'aide de cesvulgaires et grossiers instruments du hasard, des prodiges d'induction, des chefs-d'œuvre d'analyse, des tours de force de devination, des miracles de découverte.

Souvent l'abbé Dubois accompagnait ses illustres auxiliaires, complétait et présidait le trio ; alors on eût dit Minos, Eaque et Rhadamante, juges brevetés de l'enfer.

Alors aussi nos deux observatrices aux aguets redoublaient d'attention et de sollicitude pour reconnaître, à

travers la vitre. le martyr de l'interrogatoire du jour, et surtout pour deviner le sens de ses réponses, à travers le sourd écho de sa voix, amorti par un double plancher matelassé, et expirant à l'oreille, collée pourtant au parquet, dans un vague et confus murmure.

Mais selon le degré d'intensité de l'écho, on mesurait le degré de chaleur du colloque, et on pouvait au moins se dire, à défaut de nouvelles plus précises :

L'entretien a été vif aujourd'hui. Un tel a fait une belle défense et ne s'est rendu qu'en protestant et sur la menace d'être jeté dans un cul de basse-fosse.

Mlle de Launay cherchait à profiter, dans son intérêt, de l'expérience, si incomplète qu'elle fût, de ces insuffisantes auditions; et elle se préparait à supporter, le plus dignement qu'il lui serait possible, quand viendrait son tour, le supplice de la question morale.

En attendant qu'elle eût à nettoyer sa conscience, Mlle de Launay, prise au dépourvu par la pénurie la plus imprévue et la plus sensible pour une femme, dut s'occuper d'une autre lessive plus urgente.

Tout occupée d'autres soucis que de celui du nécessaire, elle n'avait, en partant, pris aucune des précautions d'usage, fait aucune provision de linge et de hardes, si bien qu'au bout de quelques jours elle se trouva manquer de tout.

Elle n'avait que la cornette qui était sur sa tête, et pas plus de chemises qu'une héroïne de roman enlevée, sans avoir comme elle, répétait-elle en souriant, car il est bon de rire de ce qui pourrait nous faire pleurer, *la cassette aux pierreries.*

C'est à ce moment pénible qu'elle sentit toute la

ressource dont peut être, à une maîtresse imprévoyante, l'industrie dévouée d'une fille capable, comme Rondel, d'improviser une lessive dans une jatte à laver les mains.

Durant cette expédition, force fut à Mlle de Launay de se coiffer, avec plus de honte que d'orgueil, d'un mouchoir blanc qui lui était resté.

Pour comble de malheur, et par une ironie du hasard qu'elle trouva fort impertinente, ce fut dans cet extrême négligé qu'elle reçut la première visite de son puissant voisin, le lieutenant de roi de la Bastille.

Certes ce n'était point là un château à étiquette et à coquetterie. D'un autre côté, un geôlier n'est pas un homme comme les autres, et il y a même des prisonniers capables de penser qu'il n'est pas un homme, fût-il marquis et chevalier de Saint-Louis, comme ce brave Maison-Rouge.

Car tel était le nom d'un personnage jusqu'ici effacé dans la pénombre, qu'il est nécessaire de présenter à nos lecteurs, et d'attirer, malgré sa modestie, sur la partie lumineuse d'une scène où il doit jouer un rôle beaucoup plus important qu'on ne le pense et que ne pourrait le croire Mlle de Launay.

Quoi qu'il en soit, comme une femme reste toujours femme quand elle l'est vraiment (et quelle femme plus femme que Mlle de Launay !), en présence d'un désarroi de toilette et d'une insuffisance de nippes humiliants pour l'amour-propre en général et en dehors de tout intérêt particulier, la prisonnière ne put s'empêcher de trouver fort importune et malencontreuse, presque indécente, une visite qu'en corps

d'habit et avec son rouge et ses mouches elle eût trouvée bienvenue et courtoise au suprême degré; et l'embarras naturel à un homme d'un caractère timide et concentré comme était Maison-Rouge, s'augmenta de l'embarras dont il était l'involontaire et l'innocente cause.

On peut donc dire que cette première entrevue, prélude de relations des plus intimes, comme on le verra bientôt, les inaugura sous les plus fâcheux auspices.

Cependant Mlle de Launay, satisfaite du premier hommage de ces yeux baissés, de ces excuses, de ces soins timides, si inattendus chez un militaire et un goôlier, et qui attestaient un visiteur incapable d'abuser du désavantage où il la trouvait, se remit vite de sa surprise et de sa maussaderie.

Elle se fit une sorte de point d'honneur de réparer le tort de son déshabillé, de répondre par un triomphe au défi du hasard, d'emporter le succès dans les conditions les plus défavorables, enfin de renvoyer à jamais conquis un homme qui la prenait sans vert, c'est-à-dire sans rouge.

M. de Maison-Rouge, major ou lieutenant du roi à la Bastille, c'est-à-dire gouverneur en second, était entré tout nouvellement dans cette place, et presque en même temps que M. de Launay, préparé, lui, à ses fonctions, par un noviciat de plusieurs années, sous un maître héritier de la grande tradition de la geôle d'État.

M. de Maison-Rouge n'avait quitté son régiment, son unique famille, que pour devenir le dépositaire des clefs de la Bastille, et n'avait accroché à son chevet son

épée désormais inutile que pour prendre la canne d'inspection et de ronde, digne sceptre du gouvernement d'une prison.

Habitué à la vie du grand air, de camp et de chasse, dont il portait sur son visage les traces glorieuses et le viril masque de hâle, il s'était trouvé un peu dépaysé dans cette existence monotone, dans cet horizon étroit, dans cette atmosphère sordide et nocturne.

De là une certaine teinte de mélancolie ajoutée à la timidité naturelle à son caractère, et je ne sais quel effarouchement général de toute sa personne. Il y avait en lui, apparent à certains froncements de sourcils, — à certains mouvements de ses grands bras, qu'on eût pris pour une révolte d'ailes tronquées, — quelque chose de la mâle tristesse et de la pudeur révoltée de l'oiseau de guerre déchu à la condition de l'oiseau de nuit, du faucon transformé en hibou.

Le meilleur des hommes au demeurant, le plus honnête et le plus naïf, et gagnant singulièrement à être connu, quand, mis à l'épreuve d'une conversation qui ne lui déplaisait point, le brusque et rustique commandant de la plus sombre et de la plus morne des forteresses du roi découvrait peu à peu, à son interlocuteur étonné, cachés sous une épineuse écorce, des trésors savoureux de bonté, de politesse et d'instruction, économisés par le trop rare emploi de ses facultés.

L'ingratitude de la destinée, la jalousie de la fortune l'avaient réduit, contre son gré, à être avare de ces qualités dont il eût aimé à être prodigue, de concentrer sa vertu, de rengorger sa générosité, d'étouffer

son esprit, et de se montrer, au détriment de ce qu'il valait réellement, capable tout au plus de fonctions auxquelles il était très-supérieur, non tel qu'il était, en un mot, mais tel que devait être un major de la Bastille.

La distinction, en un tel poste, nuit plus qu'elle ne sert, et eût semblé un luxe de mauvais goût là où le nécessaire suffisait en toutes choses, et où la règle imposait à la fois aux caractères et aux situations, aux gardiens comme aux prisonniers, l'humilité du niveau commun.

M. de Maison-Rouge avait donc dû refouler, non-seulement les ambitions de son esprit, mais celles de son cœur, et se condamner, en tout cela, à la réserve égoïste de la médiocrité.

Ce n'est pas sans souffrir qu'il avait fait aux devoirs et aux convenances d'un emploi où il est inutile d'être aimable, le sacrifice le plus douloureux de tous, celui de soi-même, et qu'il s'était résigné au dédain de gens qui ne le valaient pas, en renonçant à l'estime de ceux qui l'eussent apprécié.

Cette abnégation de tous les instants, cette intérieure et quotidienne lutte, cette lente absorption de l'homme par la place et de l'âme par le métier, ce devoir enfin, si pénible à accomplir, de se montrer en tout systématiquement inférieur à lui-même et de s'automatiser par degrés, avaient été, pour un homme habitué cependant à la discipline, à l'effacement, au sacrifice, une épreuve sous laquelle il avait failli succomber.

Aussi, il avait gardé de ses efforts pour se courber, se plier, dans sa grandeur intellectuelle et morale, à l'in-

fériorité blessante de sa situation, quelque chose de l'affaissement d'une sorte de cariatide vivante, portant un poids invisible, égal à sa volonté et parfois supérieur à sa force.

Jamais le harnois n'a fatigué l'épaule du soldat mécontent, jamais la haire n'a exaspéré la chair du moine révolté, autant que cet uniforme d'officier sans troupes et de commandant de chiourme avait, surtout dans les premiers jours, pesé au gentilhomme tombé en galère, au militaire réduit, avant l'heure de la retraite, à des invalides de prison, et obligé de voiler les humiliantes blessures de son cœur, sans parvenir à cacher au moins les glorieuses balafres de son visage.

Pourquoi donc, me demandera-t-on peut-être, M. de Maison-Rouge avait-il accepté une position pour laquelle il était si peu fait?

Pourquoi? Est-on donc toujours maître de diriger sa vie dans les voies préférées? L'existence est-elle une affaire de choix volontaire ou de hasard heureux, une loterie privilégiée où l'on tire toujours le bon lot?

Pourquoi? Par suite d'une excessive confiance, d'une illusion aveugle, ou tout simplement d'un héroïque défi à la fortune et d'une sublime résignation?

Pourquoi? Parce que, sans doute, pour des motifs demeurés mystérieux, il n'avait pu faire autrement.

Pourquoi, enfin? Parce que le gouffre attire l'homme plus que le ciel, parce qu'une force irrésistible le pousse souvent, malgré lui ou à son insu, aux plus mauvais chemins de sa destinée; parce que, par bon sens, il n'avait pas voulu éviter l'inévitable, ou parce que, par vertu, il avait espéré rendre à la Bastille, au profit de

la dignité et de la pitié humaines, autant de bien aux autres qu'il se ferait de mal à lui-même.

Maison-Rouge avait senti tout cela, et il s'était accoutumé à son sort; et il goûtait parfois les humbles mais ineffables délices de l'orgueil humain qui s'est soumis et qui a triomphé du sort et de lui-même, par une de ces abdications de volonté, d'abord douloureuses, mais que pénètre bientôt ce miel, inconnu aux superbes, de la grâce d'état. Tout besoin de la créature appelle un supplément de force que le Créateur lui accorde, à l'unique condition de le demander. Toute disgrâce acceptée est bénie.

Voilà pourquoi M. de Maison-Rouge était demeuré gouverneur en second de la Bastille, pourquoi l'orage intérieur, longtemps grondant, s'était apaisé, et pourquoi cette fierté un peu rude, qui le faisait craindre de tous ceux qui n'en pénétraient pas les motifs pour l'estimer davantage, s'illuminait parfois d'un de ces sourires enjoués des maturités pures, si doux à contempler, arc-en-ciel des intimes orages, sur la mâle et douce figure des hommes qui ont gardé le cœur de l'enfant.

Nous connaissons maintenant, au physique et au moral, une personne qui en vaut la peine, et nous pouvons, dans cette première entrevue qui devait décider du sort de sa vie, contempler ce spectacle toujours intéressant d'un homme véritable, mis aux prises avec une vraie femme, d'un diamant vierge et brut de générosité et de candeur, poli, taillé, ciselé en quelques heures par les doigts habiles et le cruel couteau de cette grande artiste qu'on nomme la Passion.

M. de Maison-Rouge débuta par un exorde insinuant et consolant, du moins il le croyait ainsi, c'est-à-dire le plus honnêtement et le plus gauchement du monde.

Après les civilités de circonstance et de situation, bien dénommées puériles, en effet, il assura à Mlle de Launay, avec componction, qu'elle ne devait point s'inquiéter de sa situation, que si Mme la duchesse du Maine avait eu des torts, elle ne saurait être responsable des fautes de sa maîtresse, qu'on l'excuserait certainement sur l'impossibilité où elle s'était trouvée de ne pas lui obéir.

Contrairement à son but, ce propos si modeste et si naturel sembla suspect et captieux à une personne que la médiocrité de sa condition et la méfiance de la captivité rendaient soupçonneuse et ombrageuse à l'excès.

Elle crut voir un piége, indigne d'elle (et encore plus de l'homme qu'elle connaissait si peu), dans ce doucereux début.

Elle répondit donc un peu sèchement, avec ce ton dédaigneux, qui chasse le mensonge comme le vent chasse la pluie et le jour les ténèbres, qu'elle ne fondait point sa sécurité sur ce qui lui était personnel; mais qu'étant persuadée qu'on ne trouverait rien contre Mme la duchesse du Maine, elle ne pouvait appréhender que ses fautes rejaillissent sur elle; que si la princesse en avait fait où elle eût participé, elle ne se croirait pas disculpée par des commandements auxquels on ne doit jamais se soumettre.

Cette déclaration castillane, cette argumentation stoïque, firent la plus grande impression sur M. de Maison-Rouge, agréablement surpris d'entendre rai-

sonner si fièrement une personne de laquelle il n'attendait que des plaintes et des soupirs, qu'embellirent encore à ses yeux ces paroles héroïques et les circonstances romanesques dans lesquelles elles étaient prononcées.

Ainsi commença une liaison qui devait en engendrer d'autres, et jeter dans la vie monotone de deux prisonnier, une subite et agréable animation.

Mlle de Launay, à qui l'ingratitude habituelle de sa destinée semblait ménager de subites revanches, ne devait pas seulement trouver à la Bastille un véritable ami, qu'elle sut apprécier, elle y devait rencontrer un véritable amant, qu'elle comprit moins bien, comme nous l'allons voir.

C'est ainsi que même en prison, même dans l'adversité, il est des heures pour le bonheur. Le cœur humain ne perd jamais ses droits. La solitude aiguise plus qu'elle ne l'émousse l'aiguillon de la nature. Même à la Bastille, on n'est pas impunément au printemps de l'année et de la vie, au renouveau des cœurs et des fleurs, en pleine séve de jeunesse. L'amour, qui triomphe de tout, excepté de la mort, quoiqu'il s'en vante, perce les murs les plus épais, soulève en se jouant les plus lourds verrous, et offre à ses favoris dans un rêve rapide, auquel ne manque aucune réalité, des délices que ne connaît pas la couche du tyran qui les a enfermés et réduits à tous les jeûnes de l'esprit et de la chair.

Pour ne parler que de l'époque qui nous occupe et des noms qui nous y intéressent, deux princesses du sang, Mlle de Valois, la propre fille de son débonnaire

persécuteur, et Mlle de Charolais, rivales sans jalousie, que le commun malheur et la commune pitié ont fait le miracle de réconcilier, vont bientôt pénétrer la nuit, ensemble, auprès du duc de Richelieu, et le consoler tour à tour.

Et le duc de Richelieu ne sera pas le seul des prisonniers de la Bastille qui, grâce à une sorte de tendre influence, de grâce galante, dont le mystérieux jubilé luit sur la prison, depuis que le héros même de la galanterie est prisonnier, ait pu être aussi heureux dans l'adversité et trouver un moment une furtive et charmante compagne de solitude...

Aussi M. le Régent vraiment n'aurait pas eu les rieurs de son côté, si la galerie avait su et s'il n'avait ignoré lui-même quelle vengeance Richelieu tirait de ses rigueurs, et quels accommodements il est avec le ciel de la Bastille, — qu'on peut voir s'abaisser et s'ouvrir, quand on y frappe avec la pluie qui en tomba jadis sur Danaë. — M. le Régent vraiment n'aurait pas eu les rieurs de son côté, quand il fit, à certains grognements de Dubois, sur certains abus et certaines prodigalités de la maison d'État, une si plaisante réponse.

Il s'agissait des comiques et proverbiales distractions du marquis de Laval.

Ce farouche et bizarre personnage, aigri par la mauvaise fortune, d'un caractère morose et d'un estomac difficile, passait son temps à la Bastille à doser sa nourriture et à se clystériser à outrance.

L'abbé Dubois, par jalousie gastrique, sans doute, supportait impatiemment ce surcroît de dépenses inu-

sité, occasionné par l'abus du remède tant ridiculisé par Molière, d'autant plus que le prisonnier, dans ses interrogatoires, n'en était pas plus prolixe. Il proposait au Régent de mettre un terme à ces débordements et de supprimer une prodigalité de mauvais exemple.

— L'abbé — riposta M. le Régent au milieu d'un éclat de rire, — puisqu'ils n'ont pas à la Bastille d'autres divertissements, laissons-leur celui-là.

Et le marquis de Laval, dit Laval-*Meutonnière*, put continuer à loisir ses irrigations intestines et ses rafraîchissements rétrogrades.

M. le Régent se trompait. Les prisonniers de la Bastille goûtaient impunément à d'autres plaisirs qu'il ne connaissait pas, tout en en faisant parfois les frais.

Et c'est ce curieux épisode des mœurs du temps et de tous les temps, cette scène galante de la comédie de la Bastille, que nos lecteurs trouveront, avec tous ses piquants détails, au chapitre suivant, jouée par deux acteurs bien caractéristiques, l'un romanesque, l'autre héroïque.

VII

L'AMOUR SOUS CLEF.

Nous avons assisté à la première entrevue de M. de Maison-Rouge avec Mlle de Launay, et constaté le doux ravage qu'elle avait fait dans le cœur du novice lieutenant du roi.

Nous avons compris que cette première visite ne serait pas la dernière; en effet, elle ne tarda pas à faire chaque jour, avec la permission de celle qui était l'objet de ses soins, et y trouvait au moins une flatteuse distraction, partie du programme de notre major.

Avant de procéder à cet agréable devoir, il s'acquittait des autres avec une juvénile impatience; quand il sortait de cette quotidienne et irréprochable bonne fortune, le brave officier maudissait les fonctions dont le supplice l'arrachait aux attraits de ce commerce d'amitié sentimentale et d'innocent platonisme, où une femme d'esprit peut mettre plus de variété et de piquant que dans l'amour même.

L'amour, en effet, est de l'égoïsme à deux. C'est un

sentiment impérieux, ambitieux, absorbant, intolérant, dont la fièvre s'allume de tout, dont la violence croît avec l'obstacle, filet qui devient torrent, boule de neige au début et bientôt avalanche.

A une passion de ce genre, qui tend incessamment et irrésistiblement, avec une logique parfois brutale, une impatience capable de toutes les audaces, sûre qu'elle est de l'absolution finale, à ce but de la possession, il n'est pas facile ni même prudent d'opposer le frein bientôt brisé des bagatelles de la porte, ni la digue, aussitôt emportée, des menues faveurs.

Là, pour peu que soit partagé ce feu subtil et contagieux, la défense est aussi vive, aussi hardie, parfois, que l'attaque. On n'éteint pas un volcan avec des fleurs. On ne lutte pas contre les tempêtes de l'âme avec un frêle esquif, bon pour les voyages inoffensifs de la mer du Tendre.

Le duel dont se compose toute passion, où deux êtres qui s'attirent cherchent à s'absorber l'un dans l'autre, est donc — et c'est là que j'en veux venir pour indiquer le contraste des attachements platoniques et désintéressés avec les autres, et la différence entre l'air enflammé de l'amour, et l'atmosphère plus douce des zones tempérées de l'amitié tendre entre homme et femme ; — le duel, dis-je, dont se compose toute passion est une fatigue délicieuse, mais une fatigue pour les deux combattants. Et c'est de guerre lasse, en somme, que se fait la chute, tant attendue et tant disputée.

Le lecteur comprendra donc à merveille que Mlle de Launay goûtât un plaisir de plus en plus agréable dans

la certitude tranquille de son empire sur M. de Maison-Rouge, trouvât un hommage des plus précieux dans les soins discrets et respectueux de son geôlier, et qu'il lui semblât très-commode de récompenser cette dévotion à sa personne en monnaie d'esprit et non de cœur.

Ce n'est pas qu'elle fût femme à tromper son soupirant et à le griser avec des espérances frelatées. Mais elle n'était pas non plus obligée, en conscience, de le détromper, au risque de perdre un ami qui se contentait de peu et se donnait tout entier.

Il y avait autant d'humanité et de délicatesse à lui laisser les illusions qui faisaient le charme de sa vie qu'à les lui enlever.

Mlle de Launay, sans les encourager ouvertement, ne découragea donc pas non plus des sentiments qui, venus à elle sous le déguisement de l'amitié, aspiraient timidement à une familiarité plus douce, à une intimité plus tendre, à un plus flatteur partage.

Elle se laissa aimer par M. de Maison-Rouge, qui caressait peut-être déjà, dans ses honnêtes rêves, le vœu et l'espoir d'une solution honorable et d'un légitime nœud, sans oser lui avouer qu'elle en aimait un autre.

C'eût été là en effet trop demander à une femme. Il en est quelques-unes capables d'avouer à un homme qu'elles l'aiment. Il s'en trouve fort peu assez détachées de tout orgueil et de toute coquetterie pour confesser à un homme qui leur fait la cour qu'elles en aiment un autre.

Et voilà comment, dupe de Mlle de Launay mais

encore plus dupe de lui-même, le brave Maison-Rouge, qui eût peut-être pu reculer devant une déclaration catégorique et réfrigérante au début, laissa pieusement croître sa flamme; voilà comment il s'enfonça avec confiance dans les voies de ce purgatoire du sigisbéisme, où peu s'engageraient sans l'amorce secrète et le décevant mirage du paradis de l'amour.

Il n'y devait jamais entrer, comme nous le verrons, et nous verrons aussi que, punie par où elle avait péché, Mlle de Launay elle-même devait expier, par les déceptions de son propre cœur, la fraude de cette partie inégale, où le plaisir de gagner l'avait aveuglée sur la douleur, pour un autre, de perdre.

Les femmes du temps de Mlle de Launay, très-indulgentes, comme le prouvent de nombreux et illustres exemples, sur les péchés du jeu, avaient peine à croire que c'en fût un de tricher au jeu de l'amour.

Toutes ces considérations ne sont pas inutiles, et nous donnent au contraire l'explication de plus d'une anomalie, le mot de plus d'une énigme.

Il nous eût été, en effet, difficile de comprendre, sans les raisons que nous venons d'en donner, l'intimité croissante et le mutuel agrément d'un commerce sans illusions.

Nous n'aurions pas surtout manqué de voir une folie presque absurde, au lieu d'y voir ce qui y fut en effet, la plus délicate des habiletés ou le plus généreux des sacrifices, dans le choix qui fit prendre à Maison-Rouge pour allié d'espérances qu'il n'avouait pas, celui qui les contrariait, M. du Ménil lui-même, objet, de la part de Mlle de Launay, d'un attachement plus profond que

le sien, où il payait l'or du cœur qu'il ne voyait pas, avec la monnaie brillante, mais inférieure de son esprit.

Enfin, dernier mystère éclairci, nous n'aurons pas de peine, après avoir accepté l'illusion qui permit à M. de Maison-Rouge de faire son meilleur ami de celui qui était, à leur insu à tous deux, son rival, à agréer l'innocente rouerie par suite de laquelle le chevalier du Ménil, à son tour, choisit, pour son intermédiaire et son messager, M. de Maison-Rouge lui-même; car c'est ainsi que les choses se passèrent et se passent en effet trop souvent.

Quelques jours après les Pâques fleuries de l'année 1719, à cette heure charmante de réveil universel, où la nature et l'humanité s'épanouissent aux premiers rayons du soleil printanier et où il faudrait être de bronze pour ne pas regimber sous l'aiguillon de l'impatience de la solitude et de la captivité, on accorda à M. de Pompadour, et ce fut là une grande nouvelle, objet d'envie et d'espérance pour tous les prisonniers, la faveur de la promenade sur le bastion.

Il ne jouit pas longtemps seul de ce privilége, récompense des services inespérés rendus par ses révélations à l'instruction languissante du procès de l'affaire d'Espagne.

Mlle de Launay, grâce à la sollicitude et au zèle de son ami, M. de Maison-Rouge, ne tarda pas à partager le droit de cet exercice propice à la santé, de cette contemplation rafraîchissante de Paris, si favorable à l'esprit et aux yeux d'un captif, heureux de chercher dans le mirage de ce tableau lointain de la capitale allumant ses réverbères, la maison natale, le sanc-

tuaire domestique, la fugitive silhouette des chers absents et des amis regrettés.

Un échappé du tombeau rendu soudain à la lumière et à l'air de la vie, un exilé revoyant la patrie à travers son image ont seuls les émotions et les sensations d'un prisonnier séquestré pendant quatre mois (quatre éternités!) du commerce de ses semblables, du spectacle du ciel, de la vue de ce panorama de la ville familière, passant, à la poétique lueur du soleil couchant, de la phase diurne à la phase nocturne de son existence.

Tout est intéressant et touchant pour le promeneur du rempart solitaire : une fleur des murailles lui parle de la nature entière; une fourmi, une mouche, un oiseau raniment en lui le sentiment de la création, et dans cette lumière qui scintille là-bas, à travers la vitre d'une fenêtre inconnue, il se plaît à voir le rayonnement symbolique de l'amitié vigilante et fidèle, le signal de la famille qui l'attend, l'appel ou l'adieu de l'amour qui le pleure.

S'il eût fallu être inhumain pour ne pas sentir toutes les éloquences et toutes les poésies, tous les soulagements et toutes les consolations de ces promenades vivifiantes qui remettent à la fois, chez le captif, l'âme et le corps en mouvement, il eût fallu l'être bien davantage pour priver ceux-ci de la grâce accordée à ceux-là.

M. de Launay, rendons-lui cette justice, était le meilleur des hommes quand il n'avait aucun intérêt à ne l'être pas, et bientôt la plupart de ses hôtes purent profiter de la faculté dont il se montrait prodigue après en avoir affecté l'avarice.

Les uns après les autres, seuls ou par groupes, les prisonniers de la Bastille purent se promener, bien et dûment accompagnés, sur les terrasses du donjon, s'y raccoutumer à la vie et dilater leur poitrine et leur cœur à ces brises nocturnes d'avril, chargées d'émanations salutaires.

Mlle de Launay avait, par distinction, la dernière heure pour sa promenade; et le bon lieutenant du roi, libre alors de tout autre soin, s'était réservé la mission à laquelle il s'attachait de plus en plus de servir de guide à l'excursion et de partenaire à la conversation de sa chère protégée.

Le dernier jour du mois d'avril, la promenade fut triste. Maison-Rouge avait le visage et le cœur en deuil.

Il avait reçu le matin, par M. Le Blanc, l'ordre de surseoir à toute nouvelle sortie et excursion sur le bastion.

Cette suspension d'une de ces faveurs dont on se fait si vite une habitude à la Bastille tombait le plus mal du monde.

C'était le premier jour de mai, béni de tous, maudit maintenant de ceux pour lesquels il ne devait luire qu'à travers le terne châssis d'une cellule, que le ministre avait choisi pour faire son petit coup d'État.

Certes, l'arbitraire n'est jamais opportun, ni le déplaisir bien venu.

Mais avouez que M. Le Blanc aurait pu mieux choisir son jour.

Peut-être, ce jour là avait-il été rabroué par Mme de Pleneuf; ou peut-être le rogue Dubois avait-il chanté pouille à son collègue.

Or on connaît la gradation proverbiale : Quand Jupiter est de mauvaise humeur, à la suite d'une querelle conjugale avec la Xantippe olympienne, l'altière Junon, il y a des révolutions dans les herbes, et le plus gros ciron croque le plus petit, pour être happé lui-même par le chardonneret, qui n'en fait qu'une bouchée, que l'empêche de digérer le coup de bec de l'épervier, sur lequel plane quelque autre féroce appétit. Ainsi de suite, en remontant de mâchoire en mâchoire, de griffe en griffe, de la proie minuscule à la gigantesque victime.

Les prisonniers de la Bastille, auxquels on avait laissé essuyer, par une ironique clémence, les bourrasques de mars et les giboulées d'avril, se révoltèrent contre la barbarie inutile qui leur fermait l'accès de la tour aux promenades au moment même où passent dans les airs les souffles caressants de mai.

Après avoir longuement médité sur ce sujet, et cherché au plus profond de la mystérieuse raison d'État les motifs d'un contre-ordre si bizarre, le pauvre Maison-Rouge trouva qu'on avait craint pour les prisonniers, non l'influence de la belle saison renaissante, mais les occasions d'intelligence, la commodité de signaux que favorisait le retour d'un temps clair, propice aux communications mimiques entre les reclus et leurs amis postés dans les maisons opposées, si lointaines qu'elles fussent, ou passant sur le boulevard.

— Hélas ! monsieur, riposta Mlle de Launay, qui se servait de sa myopie avec tout l'art qu'on peut mettre à profiter d'une infirmité que la coquetterie peut avouer, on aurait beau me lorgner de loin comme de

près, je n'en verrais rien. Quand cet accident m'est arrivé, il a fallu m'en avertir. Et où serait ici l'avertisseur?

Pendant ce temps, le brave Maison-Rouge dévorait des yeux la trop modeste conquérante qu'il se flattait de subjuguer à son tour.

Celle-ci sans s'en apercevoir, ou feignant plutôt de ne s'en apercevoir point, s'acheminait vers le jardin du bastion et avec une réminiscence qui attestait une douleur pleine d'espérances, murmurait le vers de Phèdre :

Soleil ! je te viens voir pour la dernière fois !

Les jours, malheureusement souvent, heureusement aussi, se suivent et ne se ressemblent pas.

Parfois le bien naît du mal, et réciproquement.

Mlle de Launay vit un beau matin, à travers son carreau, auprès duquel, par l'inspection des entrants et des sortants, que lui nommait Mlle Rondel, elle suppléait autant que possible, par les plaisirs de l'observation à ceux de la promenade, sortir de *son* château trois personnes incarcérées en même temps qu'elle.

C'étaient Mlle de Montauban, M. de Malézieux fils et M. Bargeton, qu'on relâchait, quoique innocents, n'ayant pu réussir à en faire des coupables, malgré la meilleure volonté du monde.

Le gouverneur, qui se rabattait forcément sur les dames qui lui restaient, crut devoir à cette occasion, à Mlle de Launay, dont il soupçonnait la clairvoyance, tout en affectant de la croire aveugle sur sa parole,

une sorte de compliment de condoléance, auquel elle répondit médiocrement, car il n'est pas agréable d'être pris en flagrant délit d'égoïsme et consolé du bonheur des autres.

D'ailleurs, elle ne s'y trompait pas, et au lieu de voir dans la délivrance de ceux de ses compagnons d'infortune que l'ombrageux Dubois rendait à la société l'heureux augure de son prochain élargissement, la prisonnière maintenue sous les verrous, après le triage, sentait bien que ce choix dont elle demeurait exceptée lui présageait un assez long séjour dans la solitude.

Par une compensation tout aussi inexplicable que l'avait été la mesure qu'elle révoquait, la promenade du bastion, à la suite de cette mise en liberté trop partielle, fut rendue à ceux auxquels elle avait été supprimée. Et M. de Maison-Rouge, allégé d'une portion de sa charge, profita de ce soulagement de ses fonctions pour se consacrer plus entièrement que par le passé à Mlle de Launay.

Il sentait bien qu'il ne suffisait point à remplir le vide de ses pensées; loin de s'offenser de cette constatation humiliante, il cherchait le remède au mal de l'ennui qu'il ne pouvait se flatter de guérir seul, et songeait à invoquer du renfort et à recruter un auxiliaire de ses soins, au risque, qu'il n'avait pas prévu, de se renforcer d'un usurpateur, et d'appeler à son secours un troisième larron.

C'est ainsi qu'aiment ceux qui aiment véritablement, fatalement, malheureusement. Incapables d'une trahison, ils sont incapables de croire à la trahison des autres,

et même à celle de la fortune. Ils ne cachent pas leur jeu : ils le montrent naïvement à ceux qu'ils croient parier pour eux et même à ceux contre lesquels ils jouent. Leurs sentiments se découvrent à ceux qui en sont l'objet ou les adversaires, alors qu'ils sont encore pour eux-mêmes un mystère qu'ils craignent d'approfondir.

— C'est le seul homme, disait plus tard, avec des regrets qui n'étaient pas sans remords, du pauvre Maison-Rouge, Mlle de Launay alors désabusée, dont j'aie cru être sincèrement aimée, quoiqu'il me soit arrivé, comme à toute femme, d'en trouver plusieurs qui m'aient marqué des sentiments.

Maison-Rouge ne lui disait pas un mot des siens, ayant, sur ce point, trouvé moyen d'être éloquent par son silence. A quoi bon d'ailleurs? celle qui était l'objet de ce culte discret s'en était aperçue longtemps avant lui. Mais si le brave major se taisait devant son idole, comme il se dédommageait hors de sa présence! Il était tellement occupé de Mlle de Launay, qu'il ne parlait d'autre chose.

Elle était l'unique sujet de son entretien avec tous les prisonniers à qui il rendait visite, et il croyait ingénument que c'étaient eux qui ne faisaient que lui parler d'elle.

Alors il revenait la voir, heureux et fier de l'estime qu'elle avait inspirée à tous ses compagnons.

— Cela est étonnant, disait-il tout ravi, à quel point on vous admire, et combien ici tout le monde s'intéresse à vous; on m'en parle sans cesse, et je ne puis aller nulle part que je n'entende vos louanges.

Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que cela finit par être vrai, et que chacun, à l'envi, se fit un plaisir et un profit de caresser son illusion, quand on eut remarqué le plaisir qu'il y prenait.

On n'ignorait pas qu'on ne demandait jamais rien en vain au nom de Mlle de Launay, et qu'un compliment à son adresse ouvrait les portes plus sûrement que les meilleures clefs.

La captivité, qui engendre quelques stériles vertus, fait naître aussi plus d'un vice intéressé. Le besoin de distractions et l'espoir d'un adoucissement ne connaissent pas de scrupules ni même de pudeur, dans cette égalité d'un sort commun et morne, qui abat à la longue les plus rebelles fiertés. Il n'y a guère de rangs en prison, et y en eût-il, le plus illustre captif dépend, comme le plus humble, souvent plus favorisé que lui, de la tyrannie subalterne d'un geôlier. Un geôlier y a donc ses flatteurs et ses complaisants, plus assidus et non moins rampants que les courtisans du petit lever à Versailles.

Le faible de Maison-Rouge une fois découvert, chacun l'exploita à sa façon et à son profit. Les gens sous ses ordres cherchèrent à le gagner en flattant sa passion. La même émulation inspira aux prisonniers de non moins utiles hommages.

Aussi, chaque jour il revenait vers Mlle de Launay comme un moine revient de la dîme, chargé pour elle des dépouilles volontaires de chaque cellule : celui-ci lui envoyant des fleurs, celui-là des fruits, les uns lui offrant quelques livres, les autres, plus soucieux de son corps que de son esprit, des rafraîchissements.

Grâce à ces présents, sous le poids desquels pliait avec bonheur le brave Maison-Rouge, la prison de sa favorite, qui était comme son temple, devint aussi, au moins pour quelques privilégiés, un lieu de réunion et de rendez-vous; car il est impossible, même à une déesse, pourvu qu'elle ait reçu quelque éducation, de recevoir des politesses sans les rendre, et il faut de fraternelles agapes pour consommer, entre amis, les tributs de l'amitié.

De recevoir des cadeaux à recevoir des lettres et même des visites il n'y a donc qu'un pas, surtout en prison, où les bienséances sont moins sévères, les avances plus faciles, où un mutuel besoin de sociabilité et de conversation rapproche irrésistiblement, — avides de prodiguer les trésors accumulés par des méditations trop solitaires, et de dépenser leurs économies d'idées, — des personnes qui se seraient, en liberté, tout au plus saluées.

Le premier pas, le seul qui coûte, fut bientôt franchi, et sur cette pente des concessions, singulièrement roide et glissante, on ne s'arrête pas. Maison-Rouge en devait faire la cruelle expérience, qui le trouva désarmé, car uniquement et exclusivement occupé de plaire à Mlle de Launay, fût-ce à ses dépens, il ne voyait qu'elle, à ce point, à ce miracle de s'oublier lui-même.

Bien loin de deviner le désir ardent et d'autant plus caché de se revoir que nourrissaient deux personnes que la captivité avait séparées au meilleur moment d'un réciproque attrait, M. de Maison-Rouge crut faire une surprise dont il jugea même à propos

de s'excuser, en parlant à Mlle de Launay du chevalier du Ménil, ainsi que des termes courtois et flatteurs dans lesquels s'exprimait sur son compte un homme qui lui était peut-être inconnu, sans doute indifférent, mais dont le jugement ne l'était pas.

Notre chevalier, en son industrie, avait appelé à son aide, pour piquer l'imagination de Maison-Rouge et le faire porteur d'ouvertures qui n'eussent rien de banal, le secours du merveilleux. Il avait bâti sur un songe l'édifice ingénieux mais fragile de sa galanterie, et en véritable héros de roman, il avait dit à l'Orondate qu'il courtisait :

— Figurez-vous, cher major, que j'ai fait cette nuit un rêve singulier et même menaçant, qui pourtant ne m'a pas effrayé.

J'ai rêvé qu'on m'avait fait mon procès (c'est bien là un rêve de prisonnier) et que j'avais été condamné à demeurer à perpétuité à la Bastille, mais en société avec Mlle de Launay, réduite au même sort ; et cette perspective, je ne sais comment, me consolait de ce jugement rigoureux.

Maison-Rouge trouva le compliment si galant, si flatteur, si original, si bien tourné, qu'il en rougit d'aise, et ne se put tenir de venir régaler Mlle de Launay de la primeur d'un récit fait pour lui être des plus agréables.

Il ne lui déplut pas en effet, et Maison-Rouge, encouragé, se livra tout entier à sa vocation pour les commissions, en attendant la récompense honnête à laquelle il aspirait.

De raconter un songe à parler en vers, il n'y a que

la main. Et le même sentiment qui avait fait du Ménil poëte pouvait bien le faire versificateur.

On s'écrivit donc en vers marotiques ou demi-marotiques, et bientôt Pégase ne débrida plus, entre les deux cellules, livrées au culte des Muses, faute de mieux.

Maison-Rouge était de plus en plus enchanté; il se frottait chaque jour les mains de joie à la pensée de la nouvelle épître qui allait ajouter une page de plus au livre mystérieux de ce commerce d'esprit qu'il avait lui-même encouragé, et dont il fournissait libéralement les instruments.

C'est, en effet, grâce à son papier et à son crayon que Mlle de Launay et le chevalier du Ménil se livraient, sous les auspices du brave lieutenant, à cette débauche intellectuelle, à cette orgie de bouts rimés, à cet échange de fausse monnaie académique, sans s'apercevoir que le cœur finirait par prendre sa part à ce jeu d'esprit.

Maison-Rouge était si loin de se défier du danger de ces relations épistolaires et poétiques, par lesquelles ont pourtant commencé tant de liens profanes et de plus intimes nœuds, que ne voyant pas le moindre inconvénient, ni pour le service du roi, ni pour ses intérêts, à cet échange de badinages spirituels, dont il s'était fait l'inspirateur et l'intermédiaire, il n'hésita pas à permettre, au bout de quelque temps, la substitution du langage des mortels à celui des dieux, et de la prose aux vers.

Le chevalier du Ménil, en effet, fatigué d'enfourcher le coursier du Pinde, ne demandait qu'à marcher à

pied, et Mlle de Launay, de son côté, n'était pas fâchée de mettre au régime de la piquette son estomac rassasié d'ambroisie.

D'un commun accord, les billets, d'une galanterie plus naturelle et plus humaine, quoique toujours un peu précieuse, et ne côtoyant que le bord, sans se risquer à la pleine mer du Tendre, qui a ses écueils, succédèrent aux épîtres anacréontiques, que deux poëtes amateurs ne trouvent pas longtemps dans leur veine bientôt épuisée.

Maison-Rouge, qui autorisait les relâchements successifs de ce régime dont il s'était fait le directeur, portait, tout glorieux, les messages en prose comme il avait porté ceux en vers, et, sans penser à mal, attisait ainsi naïvement une flamme hostile à la sienne.

Le but de sa vie, qui était de plaire à Mlle de Launay, l'avait un peu aveuglé sur les moyens : il se figurait que chaque lettre de du Ménil était comptée à son actif, que la petite pièce se jouait à son profit, enfin, que la reconnaissance de la prisonnière, objet de ce quotidien bienfait d'une distraction, rapportait davantage à l'intermédiaire de plus en plus apprécié qu'au correspondant inconnu et indifférent.

Un éclair d'innocente malice traversait même par instant ces illusions ; le bon lieutenant se berçait à la pensée du désappointement de du Ménil et de sa flatteuse surprise quand il verrait Mlle de Launay agréer les vœux, non du correspondant, mais du messager, et préférer l'ambassadeur au souverain. Il se reprochait même un peu cette victoire qui devait coûter un regret à quelqu'un. Car il ne rêvait qu'un bonheur fait du bon-

heur de tout le monde; mais comme c'est là une chimère impossible à réaliser, que d'un autre côté du Ménil était homme à se consoler d'un tel désavantage, et même à ne pas s'en affliger du tout, Maison-Rouge comptait sur le pardon du vaincu, au cas où du Ménil, au lieu de demeurer son complice, aurait pensé à être son rival, ce qu'il ne pouvait croire.

M. de Maison-Rouge aimait trop véritablement Mlle de Launay pour songer même qu'on pût la lui disputer, et il n'avait vu dans ses lettres qu'il transportait ouvertes qu'un ingénieux badinage où l'esprit avait trop de part pour que le cœur pût s'y intéresser.

Il se trompait, car ce n'est pas en vain — à la Bastille, au printemps — qu'entre deux prisonniers qu'attirent l'un vers l'autre les attraits de l'esprit et les influences du sexe, on peut impunément semer même de ces germes fragiles, même de ces grains fugitifs que féconde l'imagination, que la fermentation de la solitude fait précocement fructifier.

Mlle de Launay et le chevalier du Ménil commençaient donc déjà à s'aimer réellement ou à le croire, ce qui est la même chose, que Maison-Rouge, ne voyant là qu'un commerce dont la fiction caressait et flattait sa passion secrète, continuait à se prêter aux désirs, de plus en plus positifs pourtant, d'une galanterie artificielle, et à favoriser, ô fatalité de l'amour sincère! les entrevues qui succédèrent aux lettres, comme les lettres avaient succédé aux épîtres.

C'est surtout en amour que l'appétit vient en mangeant, et que l'inanition, quoi qu'on en dise, est une triste chose.

Maison-Rouge l'éprouvait si bien lui-même, non sans subites et pudiques rougeurs, qu'il comprenait même dans une fiction ce besoin de quelques menues réalités, et s'était prêté à la demande de se voir, qui continuait si naturellement la petite comédie inaugurée par les correspondances en vers et les correspondances en prose.

Comment eût-il pu voir là le moindre mal ou le moindre danger ?

En admettant — ce qui eût été leur faire à tous deux une injure imméritée — que Mlle de Launay et M. du Ménil fussent gens à abuser de sa complaisance ou à compromettre sa responsabilité, n'était-il pas le maître ? Ne dépendaient-ils pas de lui, ne disposait-il pas de leur liberté de se voir comme de leur liberté de s'écrire ? La fraude était-elle possible ? Le poison pouvait-il se glisser dans des lettres dont il était le porteur, dans des visites dont il était le témoin ?

Maison-Rouge ignorait, comme l'âne porteur de reliques, que le transport des reliques est essentiellement propice à la contrefaçon et à la contrebande, et que l'amour peut insinuer même dans le langage de l'amitié sa subtile et dévorante flamme.

Il ignorait que ce qu'il y a de plus dangereux dans une lettre, ce n'est pas ce qu'on se dit, mais ce qu'on ne se dit pas, que ce qu'il y a de plus éloquent dans certaines entrevues, c'est l'innocent et patelin silence, servi par la complicité des yeux, où toute l'âme s'est réfugiée, et d'où elle lance ses traits invisibles pour le tyran ou le jaloux.

Un beau jour, sans qu'il sût trop comment on l'y

avait décidé (il avait affaire à deux fines mouches, bien faites pour triompher d'un honnête et lourd bourdon comme lui), M. de Maison-Rouge vint voir Mlle de Launay avec une permission écrite du gouverneur, sollicitée et obtenue par lui, de transférer le chevalier du Ménil de son gîte un peu aérien et incommode à sa santé du septième étage de la tour de la *Liberté*, à la maison de la lieutenance.

Le nouveau locataire fut en effet installé au premier étage de l'édifice dont le major occupait le second, dans le même corridor, mais sur le côté en face de l'appartement de Mlle de Launay, et à quelque distance.

Dès le lendemain, du Ménil profita d'une immunité de voisinage dont le bon lieutenant du roi ne put lui refuser la faveur, que Mlle de Launay désirait trop, de son côté, pour la lui demander.

Mais M. de Maison-Rouge comprit qu'il ne saurait lui être désagréable de connaître (il ne pensait pas qu'elle l'eût déjà vu) le visage de celui dont elle avait goûté l'esprit, et de recevoir de loin sa muette bienvenue.

Il prit donc son temps, posta du Ménil sur sa porte, et ouvrant doucement la porte de Mlle de Launay, il la montra, comme une idole sur le seuil du temple, à son nouveau voisin, qui s'inclina en souriant.

Salut et sourire rendus, les portes furent fermées, et ainsi finit cette première, courte et directe conversation où on ne s'était rien dit, mais où on avait échangé tant de pensées, et qui, sans avoir commencé, entre deux interlocuteurs muets, se continua longtemps encore dans leur esprit ravi, dans leur cœur troublé.

A partir de ce jour, on ne s'écrivit pas davantage, et Maison-Rouge eut la naïveté de s'en étonner. On s'en excusa sur le voisinage qui faisait désirer et espérer un mode de communication tout aussi innocent mais plus rapide. On ne s'écrit pas de porte à porte.

Maison-Rouge en convint et promit de songer aux moyens de favoriser quelques visites et entretiens présidés par lui.

Ce qu'on ne lui disait pas, ce qu'il ne devina pas, pour s'expliquer le changement subit qui avait mis un terme aux habitudes épistolaires qu'il avait favorisées, c'est que les absents seuls s'écrivent, et que désormais, même séparés, Mlle de Launay et le chevalier du Ménil étaient présents l'un à l'autre.

Nous allons laisser un moment le troisième larron à son ouvrage et à son succès, croquant un à un les marrons qu'un rival trop confiant avait tirés du feu pour lui, non sans se brûler les doigts. Avant d'assister à l'explosion tragique de cette romanesque intrigue, nous ferons au marquis de Pontcallec, privé de son compagnon de trois mois de captivité, une visite de condoléance, à laquelle notre curiosité ne perdra rien; car nous apprendrons, non sans intérêt, à quoi peut occuper son temps, à la Bastille, un homme incapable en prison d'une autre passion que celle de la liberté, et qui n'a trouvé ni pour le tenter le minois d'une de Launay, ni pour le servir, la crédule complaisance d'un Maison-Rouge.

Ce n'est pas que Pontcallec, depuis la funeste aventure qui l'avait fait l'hôte de la Bastille, y fût plus abandonné et plus oublié que les autres.

Il y a toujours une Providence pour les prisonniers, quand il n'y en a pas deux.

Seulement les influences consolatrices et salutaires qui planaient sur son sort lui demeurèrent longtemps mystérieuses, sans cesser jamais de l'être pour ceux dont il dépendait.

Il n'avait reçu des siens aucune nouvelle; abstention qui même donnait à réfléchir au gouverneur de la Bastille, habitué à se méfier également des deux excès contraires : trop de correspondances, pas de correspondances.

L'absence de tout commerce ostensible avec l'extérieur semble dénoncer, en effet, des intelligences à l'intérieur, et des voies détournées de communication.

On se défiait assez, à l'état-major de la prison, du marquis, recommandé au prône par son introducteur Montaran, qui l'avait déclaré capable de tout, même de l'impossible, et on le surveillait d'assez près.

Rien de suspect pourtant dans les allures de cet homme violent qui s'était fait doux, de cet homme athlétique qui dissimulait sa force comme son caractère sous des apparences modestes et humbles, autant que cela dépendait de lui.

Son bagage, composé d'une bourse déposée entre les mains du lieutenant du Roi, sur laquelle il n'était pourvu qu'aux plus inoffensifs des menus plaisirs, et d'une valise remplie de linge et de hardes, qu'on n'avait pas cru nécessaire de lui ôter, ne composait pas un arsenal de séduction ou d'intimidation bien redoutable, une fois qu'on en avait ôté l'or et les armes.

Comme Pontcallec, très-indirectement mêlé aux in-

trigues de la duchesse du Maine sur leur théâtre parisien, était à la Bastille un suspect plutôt qu'un prévenu, détenu en vertu d'un ordre d'État et non en raison d'un mandat judiciaire, la rigueur dont il avait d'abord été l'objet n'avait pas tardé à se relâcher peu à peu.

Il avait intéressé par sa dignité quelque peu farouche et sa politesse quelque peu sauvage le brave Maison-Rouge, et il avait pu jouir à son tour des adoucissements de régime usités : la promenade sur le bastion, et les rapides communications verbales dont la rencontre sur la plate-forme de ceux qu'on amenait et de ceux qu'on ramenait, de ceux qui avaient pris leur bain d'air et de ceux qui allaient le prendre étaient l'occasion : communications sur lesquelles la tolérance des gardiens fermait les yeux.

Il avait pu nouer aussi avec le chevalier du Ménil, qui occupait le dernier étage de la tour de la *Liberté*, dont il habitait l'avant-dernier, ces conversations de prison, par la cheminée ou par le plancher, dont l'alphabet, formé de mots convenus, ou d'un certain nombre de coups frappés à des intervalles variés, est bientôt appris ou improvisé par les captifs dont le voisinage favorise les rapports, et qui en trouvent vite l'instrument dans la tradition ou leur industrie.

Ces communications de Pontcallec et de du Ménil étaient singulièrement favorisées par la disposition des lieux. Autant en effet il lui était difficile de lier conversation avec le prisonnier placé au-dessous de lui, à travers un plancher séparé du plafond inférieur par un tambour, c'est-à-dire un espace vide de cinq pieds et demi, autant cette intelligence lui était commode avec

le prisonnier logé au-dessus de lui, dont il percevait les moindres mouvements, grâce à un simple parquet qui amortissait mais n'interceptait pas les bruits supérieurs comme les inférieurs.

Après les premières et trop brèves nouvelles échangées entre deux prisonniers, à deux cents pieds au-dessus du niveau de Paris, de quel élément peut se composer une conversation par signes, quand ils ont les moyens de se voir, par coups au plancher, s'ils en sont réduits seulement à s'entendre, sinon des souvenirs et des regrets communs du passé, des plaintes du présent, des espérances de l'avenir, de l'égal désir et des moyens à chercher ensemble d'échapper à la servitude et de reconquérir, de gré ou de force, la liberté?

Les variations des entretiens monosyllabiques de Pontcallec et de du Ménil à travers l'intervalle qui les séparait, roulèrent donc bientôt exclusivement, on le comprend, sur ce thème inépuisable, toujours le même et toujours nouveau, des possibilités d'évasion.

De mars à avril 1719, nos deux amis, comme on va le voir, ne s'en tinrent pas à la spéculation; leur séparation imprévue, quand le désir deviné de Mlle de Launay et le vœu plus expansif de du Ménil aboutirent au transfert de ce dernier de la tour de la *Liberté* à la maison de la lieutenance, rompit leur collaboration sans détruire leur intelligence, entretenue par des moyens que nous allons connaître.

Du Ménil parti, son aérien appartement, situé au dernier étage de la tour, resta vide, et Pontcallec demeura seul.

Mais il ne demeura pas inactif, comme on va en juger

par le détail, familier et émouvant, de sa lutte victorieuse contre des obstacles multiples, qui eussent paru insurmontables à tout autre qu'à cet homme doué de la force musculaire de l'athlète, de la sagacité nerveuse du chasseur, entreprenant, infatigable, et poussé par ce démon d'une idée unique, dont l'implacable inspiration a produit tant de miracles.

Quand nous disons unique, nous synthétisons le but de Pontcallec, qui était triple, mais auquel il ne pouvait aboutir que par un seul moyen : l'évasion.

L'évasion seule, en effet, permettait à Pontcallec — dont l'âme passionnée ne connaissait que les sentiments élémentaires pour ainsi dire, et n'était pas susceptible de mouvements complexes et nuancés, mais n'en apportait dans la poursuite de ses désirs que plus d'indomptable persévérance — de satisfaire sa haine, son amour, son patriotisme, de se venger de Montaran, d'épouser Azénor, d'émanciper la Bretagne d'un joug insupportable.

Se sauver, par tous les moyens possibles et impossibles, devint donc bientôt l'unique pensée, l'inextinguible désir, l'insatiable besoin d'un homme incapable de tempéraments, et qui, une fois le but entrevu, n'admettait d'autres délais que ceux nécessaires pour y parvenir.

On va voir ce qu'une telle impatience, encouragement de ses jours, obsession de ses nuits, put faire d'un homme doué d'une volonté inflexible, et qui trouva dans l'inspiration même de la plus téméraire des entreprises un génie égal à son but et supérieur à toutes les difficultés.

La première était, avant de l'exécuter, de combiner un plan pratique, dont l'échec ne fît pas rire, au cas où son succès n'étonnerait pas.

Un prisonnier qui cherche à s'évader est un artiste, et a l'amour-propre d'un artiste.

Pontcallec voulait bien travailler pour ne pas aboutir, mais il ne voulait pas qu'on pût se moquer de lui.

Pour cela, il était nécessaire de ne rien arrêter sans être, au préalable, maître d'une entière provision de renseignements indispensables, de ceux qu'il faut conquérir par ruse, car il serait difficile de les obtenir d'un geôlier.

Pontcallec, qui n'était pas un curieux frivole, mais qui aimait à se rendre compte, une fois possesseur du secret de la disposition des lieux, de cette différence d'épaisseur entre son plancher et son plafond, qui imposait à son évasion les conditions d'une ascension, et non celles d'une descente, avait besoin des mesures et des dimensions nécessaires pour supputer ses chances et préparer ses matériaux.

Au bout de quelques jours, il était parvenu à savoir, à force de ces prodiges d'habileté et de ces miracles d'adresse indispensables pour arriver à ce chef-d'œuvre de rendre un geôlier à la fois indiscret et précis : que de la chambre de du Ménil à la sienne il fallait compter trente-deux degrés ; que du plancher au plafond de son voisin, il y avait dix pieds et demi de hauteur ; enfin que, entre le plancher de sa propre demeure et le plafond au-dessous, il existait un tambour ou espace vide de quatre pieds : intervalle énorme, qui ne pouvait être comblé avec du bois ou des pierres, car un tel

poids eût été par trop dangereux; et d'un autre côté, il tenait à percevoir distinctement les bruits qu'une telle cuirasse eût étouffés.

Muni de ces renseignements, Pontcallec en conclut naturellement qu'il ne fallait pas penser une minute à s'évader de la Bastille par les portes et les escaliers, toutes les impossibilités physiques et matérielles se réunissant pour déconcerter un tel projet; mais que, par contre, il demeurait à un homme assez peu soucieux pour risquer de se rompre les os et de se casser le cou, la ressource de se sauver par les airs. Et cela, au moyen d'une ascension à la plate-forme de la tour, suivie d'une descente dans les fossés, destinée à ne rencontrer d'autres obstacles que ceux de la hauteur et de la surveillance.

Pontcallec se résolut immédiatement à ce parti. Pour le mettre à exécution, il fallait arriver par la cheminée, obstruée de grilles et de pointes, à la plate-forme de la tour, muni d'une échelle de cordes de deux cents pieds au moins, pour descendre au fond du fossé, et d'une échelle fixe, c'est-à-dire de bois, pour en sortir.

Ajoutez à ces moyens une exécution sans encombre, c'est-à-dire supposez la corde solide, les gardiens endormis, l'obscurité complice; il ne demeurait plus qu'à éviter la sentinelle du rempart, les rondes du jardin, enfin à trouver, au saut du dernier parapet, une chaise de poste, avec un déguisement dans la caisse, un passe-port dans la poche de l'habit et des relais assurés.

Une misère, comme on voit!

Cette accumulation de difficultés, ce réseau de circonstances contraires dont il fallait éviter jusqu'à la

dernière maille, pour arriver à un succès qui se composait de la successive défaite de tant d'obstacles solidaires et combinés, loin d'effrayer Pontcallec, l'encourageait plutôt.

Certaines natures ont besoin, pour donner tout ce dont elles sont capables, de l'aiguillon de l'impossibilité.

Envisager de sang-froid un pareil dessein, c'était l'avoir déjà accompli à moitié.

Quand la pensée d'escalader ou de descendre la hauteur de la Bastille, suspendu entre la terre et le ciel sur la foi d'une corde improvisée, n'est pas faite pour rendre un homme fou, elle peut le rendre héroïque, car il est de ces rares organisations qui ne connaissent pas le vertige et jouent avec l'abîme.

C'est vers la fin de janvier 1719 que Pontcallec se mit aux préparatifs de sa besogne libératrice.

Ce qui l'embarrassait le moins, c'était la corde. Sa malle, remplie d'une quantité suffisante de chemises, de serviettes, de mouchoirs, de bas, de coiffes, etc., lui fournissait de quoi effiler et tisser une échelle capable de le porter jusqu'au fond du fossé, ou peu s'en faut.

Mais un tel travail prend du temps, et il exige surtout une certaine place. Où cacher, au fur et à mesure de leur achèvement, les anneaux de la chaîne libératrice, les rouleaux contenant chaque étage de cette monstrueuse échelle de deux cents pieds? Où ensevelir les matériaux et les outils? Où dissimuler les traces révélatrices d'un travail qui ne pouvait s'opérer sans la sécurité que donne un lieu de refuge et d'abri pour ses résultats?

Mais d'abord, où trouver les outils nécessaires pour fouiller le mur ou le plancher, et pour y creuser le tombeau de son secret?

Pontcallec, après une délibération consciencieuse, dont l'anxiété faisait perler la sueur à son visage, ne tarda pas à se frapper le front. La lumière avait jailli du choc de ses idées.

Il avait trouvé, et c'était beaucoup pour le premier jour, les moyens, sans ciseau, sans marteau (les couteaux et les couverts du déjeuner et du dîner étaient remportés, à la fin de chaque repas, par le guichetier, qui en surveillait le compte, dont il était responsable), de creuser un abri pour ses outils, ses matériaux et son œuvre.

Cet abri n'était autre que le tambour, ou intervalle de quatre pieds demeuré vide entre le plancher de sa chambre et le plafond de la chambre située au-dessous.

Il pouvait recéler commodément et impunément dans ses flancs les éléments d'une échelle de corde assez haute pour escalader, si personne pouvait être tenté d'un tour de force dans ce sens, le plus haut donjon de la Bastille, et c'est ce qu'il fallait. Mais pour pénétrer jusqu'à cet antre, pour y établir son arsenal et ses magasins, comment faire?

Pontcallec se fût usé inutilement les ongles à éplucher une à une ces écailles massives des carreaux, cimentées sans doute sur un lit épais et dur de mortier et de plâtre.

Il n'essaya pas.

Il possédait dans son mobilier sommaire une table pliante, soutenue par deux fiches de fer.

Il leur fit un taillant, en les repassant sourdement sur un carreau du plancher.

D'un briquet il fabriqua, en moins de deux heures, un bon canif, avec lequel il adapta deux manches à ces fiches, dont le principal usage devait être d'arracher toutes les grilles de fer de sa cheminée.

Pontcallec cacha dans sa paillasse ces précieux instruments; puis, en homme désormais maître de ses moyens, qui veut en ménager l'emploi et économiser ses forces et son émotion, car de tels efforts et de tels succès donnent une fièvre intense, il résolut d'attendre au lendemain, et s'endormit paisiblement, plus sûr que Titus de n'avoir pas perdu sa journée.

Le lendemain, quand il eut essuyé les visites réglementaires, Pontcallec se remit au travail préservateur, garantie de la sécurité de ses efforts.

Jamais avare déterrant son trésor ne mit plus d'ardeur à sa soupçonneuse besogne que Pontcallec n'en déploya pour découvrir le trou qui devait recéler son trésor à lui, le volumineux paquet de cordes qu'il allait tirer fil à fil de sa provision de linge.

Il leva proprement, au moyen du levier de sa fiche de fer, un carreau du plancher, et se mit à creuser de telle sorte le lit de mortier sur lequel reposait cette couverture de tuiles polies, qu'en quelques heures il fut arrivé au fond. Alors, son regard s'épanouit, à la vue de l'énorme concavité qui formait le tréfond, avec plus de satisfaction qu'à celle du filon d'or d'une mine précieuse.

Être sûr de recéler à couvert son arsenal d'outils et ses provisions de cordes, c'était déjà un premier et heureux point de conquis.

Mais pour se servir de l'échelle flexible, il fallait être certain aussi de pouvoir se hisser par la cheminée, à travers les grilles et les pointes de fer qui obstruaient et hérissaient ce dangereux passage, jusqu'à la plate-forme de la tour, pour y accrocher à un canon l'escalier roulant, instrument hasardeux de la plus téméraire des fuites.

Il y avait donc lieu, pour Pontcallec, de s'assurer tout d'abord les moyens de dégager, puis de traverser sa première et sombre voie de salut, de se ménager enfin, en l'initiant aux détails de son projet, le concours et la collaboration du locataire de l'appartement supérieur, dans les murs duquel il devait, pour arriver au haut de la tour, continuer son passage.

Pontcallec ne doutait pas de l'assentiment empressé et du zèle dévoué de ce compagnon d'infortune, qui n'était autre que son ami le chevalier du Ménil, mais encore fallait-il le prévenir des bruits inusités qu'il allait entendre, se garantir de la trahison innocente de sa surprise ou de l'involontaire dénonciation de ses plaintes, contre des accidents ou inconvénients insupportables, s'il n'en connaissait la cause et l'auteur.

Pour informer le chevalier de ses desseins et l'y associer par son appui et sa discrétion, il ne fallait pas songer à une conférence ni même à une conversation. Quelques mots dits à la hâte et saisis au vol, à leur rencontre fortuite dans les escaliers, avaient l'inconvénient de n'être pas assez clairs pour du Ménil et de l'être trop pour le surveillant.

L'alphabet des communications par signes ou par coups au plancher ne se prêtait qu'aux nouvelles

les plus élémentaires et ne comportait pas les explications détaillées d'un plan compliqué.

Il fallait donc écrire, et Pontcallec n'avait ni papier, ni plume, ni encre. Rien ne lui manquait... que tout.

Mais il avait la volonté et l'industrie qui suppléent à tout.

Le papier nécessaire à sa correspondance, il le trouva dans les feuillets détachés d'un des quelques livres qu'on lui avait permis d'acheter. Il pouvait écrire sur les marges et sur les lignes.

Il fit de l'encre avec du noir de fumée. Une des assiettes de terre vernissée, qu'il avait eu le soin de conserver de son dernier repas, lui servit de chapiteau pour recevoir la fumée de sa lampe. Il recueillait la suie ou le noir produit par cette fumigation dans un cornet de papier, toujours arraché à l'un de ses livres.

Quand il en eut ramassé une certaine quantité, il voulut l'employer, mais son premier essai ne fut pas heureux.

C'est en vain qu'il voulut broyer ce noir dans l'eau; cela lui fut impossible, il surnageait toujours et il ne pouvait le dissoudre.

Il n'y parvint qu'au moyen d'un peu de sirop qu'il se fit donner, sous prétexte d'un rhume violent.

Moyennant cette adjonction, il délaya facilement son noir de fumée, et se trouva possesseur d'une encre excellente.

Une des arêtes triangulaires qu'on trouve sous le ventre des carpes, affilée et fendue, lui servit d'abord, emmanchée à un morceau de bois, d'instrument pour écrire.

Mais il y renonça bientôt, ce bec grossier ne pouvant se plier à tracer des caractères aussi fins que ceux qu'il faut placer dans les interlignes d'un feuillet imprimé.

Il dut donc s'aviser d'un autre expédient.

Pontcallec prit une pièce de deux liards, qu'il frappa au point de l'aplatir comme une feuille de papier, et de l'étendre comme un écu de six francs; ensuite il l'arrondit, et parvint, en l'aiguisant, à en faire une excellente plume, comme celles qu'on vend, emmanchées dans des crayons, sous les galeries du Palais.

Un jour de promenade, comme du Ménil et Pontcallec, l'un descendant de la promenade quotidienne, l'autre y montant, se rencontraient sur les degrés, chose inévitable, et se saluaient, chose permise, l'aide-major qui conduisait le premier laissa tomber sa canne, qui roula les degrés, poursuivie à la fois dans sa chute par son propriétaire et par son collègue, surveillant du second prisonnier.

Ce léger incident produisit une diversion dont Pontcallec profita pour glisser rapidement dans la main de du Ménil, qui le cacha sous sa veste, le billet par lequel il lui expliquait ses projets et lui demandait son concours.

Comme la chose ne faisait pas de doute à ses yeux, Pontcallec, aussitôt de retour dans sa chambre, se mit à ses travaux préliminaires avec une activité aiguillonnée par le pressentiment de l'occasion, la crainte de la perdre, l'espoir du succès.

Il décousit deux chemises et leurs ourlets, et en tira les fils l'un après l'autre; il les noua tous et en fit un certain nombre de pelotons qu'il réunit ensuite en deux

grosses pelotes, chacune ayant cinquante filets de soixante pieds de longueur.

Il les tressa, ce qui lui donna une corde de cinquante-cinq pieds de long environ, avec laquelle il fit une échelle de vingt pieds qui devait lui servir à se soutenir en l'air pendant qu'il arracherait dans la cheminée toutes les barres et les pointes de fer dont elle était hérissée.

Pontcallec, une fois en possession de ses instruments, se mit à cette partie de son œuvre, la plus hardie, la plus pénible et la plus dangereuse de toutes.

A peine la visite du matin achevée, il éteignait son feu, ou plutôt le couvrait soigneusement afin de pouvoir, à la première alerte, réveiller les tisons sous les cendres.

Cette économie quotidienne lui procurait une provision de bûches, qu'il mettait en réserve dans le tambour de son plancher, pour le jour où il aurait à confectionner l'échelle de bois nécessaire à l'ascension du fossé, lorsqu'il y serait une fois descendu.

En attendant, debout sur les barres de son foyer, et préservant, comme un petit maître, sa chaussure de toute souillure dénonciatrice, il descellait un à un les nombreux obstacles qui grillaient la cheminée.

Ce travail herculéen fatiguait moins sa force, pour suppléer à l'insuffisance des outils, que l'anxiété d'un labeur inquiet et fiévreux ne rongeait, sans l'ébranler, son énergie.

Qu'on se le représente debout, puis bientôt suspendu, le corps plié en deux et torturé par les postures les plus gênantes, dans cette bouche de son enfer, où il ne

respirait qu'un air enfumé, et où il ne pouvait guère supporter plus d'une heure de suite d'un travail pareil à un supplice, dont la sueur de son front et le sang de ses mains lavaient les noires traces.

Les barres de fer qu'il fallait desceller étaient clouées dans un ciment tellement dur, que le malheureux prisonnier ne pouvait l'amollir qu'en soufflant de l'eau avec sa bouche dans le trou qu'il pratiquait.

Mais si la goutte d'eau de la tranquille source ronge la pierre et le fer à la longue et y creuse sa trace légère d'abord, puis profonde, quel ciment pourrait résister à la goutte d'eau lancée d'un jet de trombe furieuse par la bouche convulsive, au souffle ardent, d'un homme embrasé du désir de reconquérir sa liberté?

Malgré ces difficultés, insurmontables pour tout autre que l'indomptable Breton, le travail de désinterception de la cheminée alla donc assez vite, encouragé par l'admiration enthousiaste de du Ménil, qui, l'oreille collée à la plaque de sa cheminée, n'en croyait pas son oreille, en entendant se rapprocher chaque jour de lui et monter d'un degré le travail titanique qui devait le mettre en communication avec son ami.

Il n'attendait que le signal de jonction pour se mettre à son tour à débarrasser le chemin sur ses domaines de son infatigable compagnon, tout en n'espérant pas lutter de force ni d'adresse avec un tel joûteur.

Malgré sa vigueur et son courage, il y avait des moments où cette pierre sépulcrale de la solitude soulevée par Pontcallec d'un bras si vigoureux retombait sur lui de tout son poids et l'ensevelissait dans l'ennui.

Son activité joviale, durant ces moments de défail-

lance physique et morale à la fois, faisait place à une mélancolique apathie.

Le sentiment de la nature et de la liberté, de la famille et de la patrie, l'envahissait irrésistiblement d'une sorte d'amer débordement de souvenirs et de regrets.

Il n'y a rien comme les absents pour comprendre le bonheur domestique, rien comme les exilés pour trouver des charmes au pays natal, rien comme les prisonniers pour souffrir de la privation de la verdure et de l'azur, si doux à contempler aux yeux du corps et de l'esprit, et pour regretter leur place à cette splendide représentation de la féerie quotidienne jouée par les éléments de la scène terrestre avec le ciel pour fond, depuis le riant prologue de l'aube jusqu'au solennel dénoûment du soir : représentation à laquelle les hommes libres de le faire assistent le plus souvent indifférents.

Durant ces accès de mal du pays, de mal du ciel, de spleen découragé et de poignante nostalgie, dont le premier soleil de mars, de son rayon fiévreux, aiguise et irrite le sourd aiguillon, Pontcallec, assis devant sa table, les pieds sur ses tisons demi éteints, passait les longues heures de son jour de congé à rêver aux absents adorés, et à voir passer leurs images dans le cadre des paysages familiers.

Le dimanche surtout, où il n'eût, pour rien au monde, malgré la tentation de l'occasion la plus propice, avancé d'une ligne un travail qui n'avait rien pourtant de servile, au contraire libérateur, mais que Dieu, selon sa pieuse superstition, eût cessé de bénir s'il eût profané

le jour sacré, le dimanche surtout était pour Pontcallec un jour difficile à passer.

Long comme un dimanche, peut-on dire de celui du Breton prisonnier, c'est-à-dire deux fois exilé, privé de ces mille jouissances que le retour du jour dominical, rempli des devoirs de l'Église et des plaisirs du foyer, ramène, pour un cœur nourri, dès l'enfance, de la crainte du Seigneur et de l'amour des siens.

Plus de flâneries en zigzag au milieu du salut féal des vassaux, autour des mille attraits du bruyant pardon, fête et foire à la fois.

Plus de haltes bienvenues sur les portes amies.

Plus de visites à la petite église seigneuriale, claire et fraîche, avec son bénitier de porphyre, autour duquel la mouche bourdonne, et où parfois la bergeronnette étourdie trempe le bout de sa queue frétillante.

Plus de chants religieux, de parfums sacrés, de lueur de cierges flottant devant les tabernacles, au milieu du nuage d'encens.

Plus de processions champêtres circulant parmi les tombes fleuries de fleurs nouvelles et verdissant au milieu des roses pommiers.

Plus de pèlerinages à l'ermitage renommé, enroulant au flanc des coteaux ses groupes de musiciens et de chanteurs suivant un dais de velours rouge, et ses longues files de paysans à grègues bouffantes, à chapeaux enrubanés, ou de paysannes en blanche cornette flottant au vent, à croix d'or brillante au corsage ; plus de chevauchées de chasseur à travers les saulaies solitaires.

Plus de promenades amoureuses à deux sous la voûte ombreuse des chênes ou sur la falaise aux brises sa-

lines, quand voguent, courbant au vent du soir leur triangulaire voile rouge, les descendants des celtiques nochers sortant des vêpres, et qu'ils laissent descendre au fil de l'eau vers les îles ces barques rieuses dont chaque flottille représente un village.

Plus de tout cela, plus de messe que celle de la chapelle d'une prison, où l'on ne voit point le prêtre, et où l'on ne voit pas Dieu. Plus de plaisirs du dimanche, plus de champs, plus d'amour, partant plus de joie!...

Parfois il avait de ces rêveries désespérées qui s'emparent des Bretons et des Suisses, dont toutes les grimaces du loustic breveté de la compagnie ne sauraient avoir raison, dont triomphent passagèrement l'ivresse ou le sommeil, mais qui traînent le plus souvent fatalement, par leurs chemins de fleurs passées, le rêveur au gouffre du suicide.

Alors Pontcallec, vaincu par la tristesse et succombant au poids de son isolement, enfonçait dans les deux mains entrelacées de ses deux bras accoudés, sa tête aux cheveux épars; alors de longues et chaudes larmes coulaient silencieusement sur ses joues et tombaient sur sa nappe ou sur son papier.

Car il se mettait souvent à sa table avec l'intention d'écrire.

Il traçait sur un feuillet arraché à un livre, entre les lignes imprimées, le protocole épistolaire, un nom adoré, suivi d'une formule d'adoration.

Puis il s'arrêtait soudain, comme le laboureur qui a rencontré quelque débris enseveli ou la borne d'un champ.

Il avait rencontré, lui, l'obstacle brutal de l'impossibilité.

A quoi bon écrire, puisque nulle lettre ne pouvait sortir de la Bastille? A qui écrire, d'ailleurs? Savait-il seulement, au fond de cette tombe de la prison, tombe de morts vivants, si quelqu'un des siens existait encore, depuis ces quatre mois de séparation longs, pour ceux qui souffrent, comme une éternité?

Pontcallec, qui avait un moment relevé sa tête illuminée d'un rayon d'espérance l'avait donc un jour, laissée retomber assombrie par le deuil habituel.

Soudain un petit gloussement familier et connu, un caressant frémissement d'ailes qui se posent, cette palpitation particulière aux êtres destinés à la vie aérienne, enfin le bruit saccadé de coups de bec précipités piqués sur les miettes de la table au bois sonore, éveillèrent son attention, le tirèrent de son croupissement, et relevèrent son front à la notion et à la clarté de la vie.

A la vue du nouvel hôte de sa cellule, du visiteur ailé de sa solitude, Pontcallec ne put retenir un cri d'étonnement et de plaisir.

C'était un pigeon de la petite espèce, nullement farouche, quoique timide, et évidemment apprivoisé par la caresse à cette domesticité vagabonde, à cette errante fidélité de ses pareils.

Habitué à de doux appels, à de souriants adieux, admis sans doute à la faveur de picorer le grain nourricier dans la blanche main d'une belle maîtresse, il ne paraissait nullement étonné de son intrusion, mais sollicitait plutôt, avant de se reconnaître et de devenir

familier, la permission de la voix accoutumée; ce mélange des instincts sauvages et des principes civilisés témoignait d'une excellente nature et d'une meilleure éducation.

Pontcallec, reconnaissant de cette réserve, ravi de cette délicieuse surprise d'une visite si imprévue, avec laquelle, par sa fenêtre entr'ouverte, étaient entrés le rafraîchissement et la sérénité qu'apportent dans une solitude navrée les moindres satisfactions des yeux et du cœur, fit la meilleure mine du monde au gentil oiseau, l'appela de petits noms intimes, le siffla doucement, avec des lèvres aguerries aux appels de la forêt et du colombier. Il lui offrit enfin d'un air si attirant, d'une physionomie si bienveillante, le pain et le baiser de l'hospitalité, que le pigeon, enhardi, sauta sur sa main tendue, la prit pour perchoir, puis s'éleva jusqu'à son épaule, battant l'air d'un joyeux froufrou de ses ailes amollies.

Pontcallec contemplait, l'œil attendri, le cœur ému, le caressant volatile, messager d'amour et de printemps, et s'étonnait de la fraîche odeur de violette qu'il répandait autour de lui, comme s'il eût pris, avant de venir, un bain de parfums et de rosée.

Il ne tarda pas à s'expliquer l'agréable et pourtant bien simple phénomène de cette exhalation embaumée.

Dans un de ces essors contenus et de ces voluptueux battements d'ailes dont semblait s'enivrer l'oiseau cher à Vénus, il laissa tomber devant Pontcallec, étonné cette fois plus que jamais, mais toujours de plus en plus agréablement étonné, un petit paquet enveloppé de

papier, qui répandit aussitôt autour de lui comme une suave odeur agreste.

C'était un petit bouquet de violettes blanches et de primevères jaunes sauvages, de celles que les Bretons appellent *fleurs-de-lait*.

Le bouquet était lié avec une faveur bleue sous l'aile du pigeon, dont les allègres sursauts l'avaient dénouée.

Pontcallec prit le petit bouquet blanc et jaune, le porta plusieurs fois à ses lèvres, en savoura avec délices le modeste et pénétrant parfum, et le serra contre sa poitrine.

Puis il considéra plus attentivement le papier qui servait d'enveloppe à ce mystérieux et hasardeux message.

Une main tremblante avait tracé, sur un coin de ce papier, en caractères qui ne lui étaient pas inconnus, ce seul mot, plein de choses :

Courage!

Pontcallec mit tout son cœur dans un seul mot de réponse :

Merci!

Puis, après avoir fait manger à l'oiseau béni le meilleur de son pain, après l'avoir fait boire dans son verre, après l'avoir mille fois caressé et baisé, il le porta sur l'appui de sa fenêtre. Là, tandis que l'oiseau, étonné de ce brusque et pourtant amical congé, le regardait en roulant doucement dans leur orbite ses prunelles roses, et en enflant la collerette, aux plumes mouvantes, de sa gorge mordorée, le prisonnier attacha sous l'aile du messager le petit papier sur lequel il avait inscrit, en échange du bienfait de la première douce émotion qu'il

eût éprouvée depuis sa captivité, son laconique remercîment.

Bientôt il fit le geste d'envoi et d'adieu, devant lequel l'intelligent oiseau hésita un moment, mais sur lequel il ne se méprit point, car il gagna le bord du châssis et disparut soudain comme une flèche par la bouche étroite du soupirail.

Le soir tombait, et avec lui cette ombre vaporeuse des crépuscules de la fin de l'hiver, qu'argentent une à une les frileuses étoiles.

Bientôt la cloche de l'église Saint-Paul, voisine de la Bastille et dépositaire des tombes pleines de ses secrets, sonna l'*Angelus*.

Pontcallec se laissa tomber à genoux.

La reconnaissance du premier bonheur où il eût reconnu la Providence avait plus fait pour courber son front et joindre ses mains que la douleur de tant d'infortunes, et la crainte de maux pires encore.

Rebelle et menaçant sous la divine verge, Pontcallec s'était senti croyant et résigné dès qu'il avait pu reconnaître, dans la main qui le frappait, une main paternelle.

La moindre bonté du ciel est plus propre à faire des chrétiens que ses plus redoutables colères. L'homme se fait enfant lorsque Dieu se fait homme, et met à sa portée son visage radouci.

Pontcallec priait.

Il pria longtemps, et se releva réconforté.

Il se coucha, s'endormit, et, dans les nuages du songe, il entrevit toute la nuit la blonde Azenorick, qui

lui tendait en souriant d'inépuisables bouquets de violettes blanches et de primevères jaunes.

Le lendemain, par une tiède et claire soirée, Pontcallec, sous la conduite de son aide-major, qui humait à distance la prise de fin tabac, consolation de ses monotones corvées et de ses quarts aériens, se promenait, pensif, sur la terrasse du donjon, quand il crut apercevoir, au dernier étage d'une des maisons situées au coin de rue de Saint-Antoine, deux formes ondoyantes qui s'agitaient au balcon surplombant sur la rue.

L'une de ces apparitions lointaines était noire, l'autre blanche.

L'une, plus consistante, plus posée, plus grave à la vue, semblait un homme et un homme âgé.

Son vêtement noir paraissait déceler un prêtre.

L'autre était une femme, une jeune femme, une jeune fille, les cheveux flottant au vent et retombant, dénoués, sur sa robe blanche.

A un certain moment, il sembla à Pontcallec qu'on faisait dans sa direction comme des signes d'intelligence, retenus à la fois par la crainte de se tromper et celle d'être surpris.

Pontcallec jeta un regard de côté sur son cicérone, qui, le dos tourné, cherchait à trouver quelque chose de nouveau dans le côté opposé de ce panorama du quartier, si souvent fouillé de son œil distrait, qu'il n'avait plus aucune surprise à lui fournir.

Le prisonnier profita de cette inattention de son gardien pour tirer son mouchoir qu'il agita vivement et remit plus vivement encore dans sa poche.

Son gardien s'était retourné.

Mais il n'avait rien vu d'un manége qui lui eût certainement paru suspect.

Il faut des yeux de prisonnier ou d'amant pour s'apercevoir de certaines choses qui échappent toujours aux regards d'un geôlier ou d'un mari.

Lorsque Pontcallec, qui avait un moment détourné sa promenade du point où il avait été gratifié, peut-être par une erreur du hasard, — et c'était là surtout l'objet de son trouble, — d'une si flatteuse vision, voulut revenir à ce créneau qui l'attirait irrésistiblement, il n'était plus temps.

La fenêtre s'était refermée. Plus de robe noire ni de robe blanche à l'horizon.

Plus d'Azénor! plus de curé de Lignol! car il lui avait, à certains frémissements de son cœur, semblé plausible de donner aux deux mystérieuses apparitions de la rue Saint-Antoine le nom de son ancien maître et celui de sa fiancée.

Illusion si l'on veut, mais un prisonnier ne vit-il pas d'illusions; et n'est-ce pas quelque chose qu'une erreur qui nous console et un mensonge qui nous rassure?

D'ailleurs, tout mystère s'éclaircit à la longue, et Pontcallec, qui comptait d'autant plus sur la Providence qu'il en avait douté un moment, espérait bien qu'elle ne s'en tiendrait pas là et ne bornerait pas sa faveur à un fugitif et décevant mirage. Il ne se trompait pas.

Quelques jours après ce double incident, qui tint dans sa vie une place autrement considérable que dans notre récit, Pontcallec, après avoir humé, debout devant sa fenêtre en sarbacane, les restes de fraîcheur nocturne qui achevaient sa provision quotidienne d'air,

à laquelle ne suffisaient pas les promenades du bastion, non régulières ni d'ailleurs journalières, et dont le moindre caprice du gouverneur suspendait ou même arrêtait le droit arbitraire, Pontcallec venait de refermer le châssis et de se coucher tristement.

Soudain il fut réveillé du premier assoupissement par un bruit d'ailes et comme des coups de bec frappés au carreau, où une légère ombre noire interceptait le pâle rayon qu'envoyait dans la chambre la nuit étoilée.

Pontcallec se frotta les yeux, pour être bien sûr d'être sorti du rêve pour entrer dans la réalité ; bientôt, convaincu par les coups de bec, de plus en plus impatients, frappés à sa vitre, qu'il avait affaire à un message pressé, il se jeta à terre, et atteignit à sa fenêtre d'un bond de géant qu'on réveille.

Il n'eut pas de peine à reconnaître son visiteur ailé, son hôte non encore habituel, mais déjà familier, qui, dès le judas ouvert, sauta sur son épaule, et caressa tendrement son oreille des souples ondulations de sa gorge de velours changeant.

Le pigeon messager, deux fois échappé miraculeusement aux lacets perfides et au plomb meurtrier des surveillants de la Bastille, non moins implacables pour les communications aériennes que pour les terrestres, qui touchaient même pour chaque tête de contrebandier ailé une prime plus forte que pour les autres prises; le pigeon messager était porteur d'un billet que Pontcallec déplia précipitamment, et embrassa tout entier d'un ardent coup d'œil.

Sa lecture provoqua en lui une émotion violente dont les traces, apparentes sur son visage, y attestèrent,

en caractères passionnés, le combat de la surprise et de la joie, de l'espérance et de la crainte.

C'est que ce billet lui apportait une de ces nouvelles si imprévues, si elliptiques, qui donnent tant à deviner, tant à croire, tant à douter, qu'il ne pouvait s'empêcher de regarder comme un peu suspecte une telle faveur d'un destin par lequel il avait été si peu gâté, et d' flairer un de ces piéges que le bonheur cache si bien, et qui trouvent l'amour si crédule.

Qu'on juge de sa surprise, de sa joie et de sa méfiance, quand il lut, tracé par une main bien connue, mais avec des hésitations et des tremblements qui pouvaient faire croire à une imitation, à une contrefaçon de l'écriture encore enfantine de sa fiancée Azenorick, un billet qui ne laissait au doute le choix qu'entre cette hypothèse d'une fraude ou celle, plus pénible encore, d'une contrainte.

C'était bien là la physionomie générale, surtout pour lui, habitué à lire de ses lettres, de l'écriture d'Azenorick, mais altérée par je ne sais quel trouble, quelle sollicitude, quel souci de dissimulation. A certaines saccades, à certains cahots de la plume, on eût même pu supposer que c'était là un message involontaire, dicté, imposé, et que la Violence, de son gantelet de fer, avait, dans un but encore mystérieux, mais déjà équivoque, conduit et poussé jusqu'au bout de sa tâche d'innocente complice, la main meurtrie de la Faiblesse.

Quoi qu'il en soit de ces premières impressions, dont le nuage capiteux se dissipa peu à peu, pour permettre à Pontcallec, plus rassuré, une délibération plus tranquille et une détermination plus conforme à ses

désirs qu'à ses doutes, voici ce que contenait le billet, objet de tant d'alarmes pour son auteur et de tant d'anxiété pour son destinataire :

« Enfin, je pourrai vous revoir demain, et, je l'es-
» père, vous servir. Dieu en soit loué, quand même je
» devrais payer ce bonheur cher! Comment arriverai-je?
» Par le ciel, sans doute. Ne m'avez-vous pas dit cent
» fois que j'étais un ange? Mais me reconnaîtrez-vous
» sous mon déguisement? Je vous préviens que j'y serai
» laide. Il le faut. A demain, donc. Veillez et espérez,
» et aimez toujours celle à qui vous le promettiez na-
» guère encore. Votre voisine... trop éloignée, du bal-
» con où vous regardez quelquefois. »

C'était tout. Mais n'était-ce pas beaucoup déjà? Point de signature. Était-ce naïve confiance, habile coquetterie, ou tout simplement précaution ingénue de la pudeur? Et n'est-ce pas la même arrière-pensée de crainte légitime (rien ne s'égare comme un billet, et il est rare qu'un pigeon messager arrive à la Bastille, inviolablement à son adresse) qui avait inspiré cette dissimulation inexpérimentée, cette innocente dénaturation d'écriture?

Cette idée, qui lui vint du cœur, fit du bien à Pontcallec. Il commença à n'avoir plus de doute. Ce billet était donc bien d'Azenorick. Elle seule pouvait aimer un absent depuis quatre mois, et lui garder cette fidélité sur laquelle un prisonnier ne doit point compter de la part de ces charmantes mais fugaces maîtresses parisiennes, dont l'éternité dure un mois, qui flairent avec l'instinct de la souris le moment de s'esquiver de la maison qui va crouler, du vaisseau qui va sombrer

demain. Une seule affection, honnête et pure, modeste et discrète, celle de cette enfant adorable dont il voulait faire sa femme, n'avait pu résister à cet entraînement de prétextes décents que trouvent si bien, pour déserter les fortunes en détresse et les amitiés en disgrâce, et s'enfuir dans un silencieux sauve-qui-peut, l'égoïsme des uns, l'ingratitude des autres, l'indifférence de tous.

Mais Azenorick était donc à Paris? Depuis quand et comment? Avec quel protecteur et quel guide? Peut-être ce prêtre qui avait tant de ressemblance avec le recteur de Lignol.

C'est ainsi que Pontcallec, dont l'admiration et la gratitude exaltaient l'amour jusqu'à l'enthousiasme, pénétrait, d'induction en induction, dans les détails de ce chef-d'œuvre de dévouement, de patience, de courage, de bonheur, inauguré par le séjour d'Azenorick à Paris à la porte de la Bastille et couronné par le triomphe de sa visite. C'était à ne pas y croire, et pourtant cela était vrai. Il n'était pas le jouet d'un rêve, la dupe d'une illusion, Azenorick lui donnait pour le lendemain même un rendez-vous.

Et elle y viendrait... à moins que... a moins que... elle ne fût empêchée d'y arriver. Mais pourquoi faire ces suppositions fâcheuses, si peu en rapport avec cette *saute* de vent heureuse qui semblait désormais favoriser les moindres vœux de Pontcallec autant qu'elle les avait jusque-là contrariés?

Pontcallec, arrivé avec ravissement à cette conviction d'autant plus douce qu'elle avait été plus disputée et qu'il ne l'avait conquise que par degrés, suspendit tous les travaux utiles pour ne plus penser qu'aux agréa-

bles et s'occuper immédiatement des moyens de parer sa cellule de l'unique toilette des murs de prison, la propreté, afin qu'elle fût le moins indigne possible de la visite virginale et nuptiale qu'elle allait recevoir.

Le pigeon messager une fois choyé, baisé, caressé comme un oiseau d'Annonciation qu'il était, et renvoyé porteur sous son aile de ce seul mot : *Je vous attends*, Pontcallec, qui commençait déjà à attendre et dont le cœur, à chaque bruit voisin, battait une palpitante bienvenue, se mit donc à ranger de son mieux son humble mobilier, tout en déplorant cette simplicité par trop spartiate de sa résidence.

Mais l'amour embellit tout, même aux yeux d'un amant prisonnier ; grâce d'ailleurs à ces soins auxquels il voulut procéder immédiatement, grâce surtout à ceux auxquels il se livra, avec une conscience de ménagère hollandaise, dès son réveil le lendemain, la chambre de la Bastille avait pris je ne sais quelle physionomie de fête qui formait, avec sa nudité et sa pauvreté, un contraste piquant.

Le soir de ce jour, trop lent au gré de ses impatiences, le dernier repas hâtivement expédié et ses restes serrés dans l'armoire, la ronde de huit heures subie, Pontcallec, libre désormais autant qu'on peut l'être entre quatre murs, et à l'abri pour la nuit, à moins d'extraordinaire incident, de tout dérangement indiscret, se mit à compter fiévreusement les minutes et les secondes.

Chaque glas de la cloche de veille, chaque coup frappé sur ce bronze de l'horloge de la Bastille, entamant, avec celui de l'horloge de l'église Saint-Paul, un duo

fraternel et discord, provoquait un ébranlement de tout son être, et avait un contre-coup dans son cœur.

Enfin, au progressif abaissement de l'ombre et du silence sur la ville endormie, il jugea que le moment était venu; et le grattement discret hasardé à sa seconde porte, la première ayant été ouverte avec une précaution peu usitée, le trouva debout, ayant deviné et devancé le signal tant attendu.

Un double cri de surprise et de joie retentit dans la cellule, aussitôt étouffé par un signe du guichetier complice, qui se tenait, immobile et impassible, sur le seuil entr'ouvert, son trousseau de clefs à la main gauche, et de la droite, placée sur ses lèvres, imposant le silence.

Pontcallec n'en pouvait croire ses yeux.

Azénor était devant lui, rougissant et riant à la fois du costume d'emprunt (sous lequel toute autre eût été grotesque, et sous lequel elle trouvait moyen d'être charmante), dont elle avait dû revêtir l'appareil préservateur.

D'un geste plein d'une mutine coquetterie, la jeune fille jeta à terre la robe noire, le bonnet carré et le rabat dont elle s'était affublée, et avec une moue espiègle, plus digne d'un page que d'un pontife de la Faculté, elle arracha l'immense perruque doctorale sous laquelle ondoyait, noyée dans un déluge de boucles noires, sa fine tête de nymphe aux cheveux blonds.

Alors, redevenue femme, redevenue jolie, redevenue elle-même, elle s'avança, pudique et hardie à la fois, vers Pontcallec interdit, qui la couvait des yeux avec

cette timidité muette qui était, venant d'un tel homme, le plus délicat des hommages.

— Eh bien! lui dit-elle, me reconnaissez-vous maintenant, et qu'attendez-vous donc pour m'embrasser?

Il ne se le fit pas dire deux fois, et il attira et pressa sur son cœur celle qui était à la fois sa cousine et sa fiancée.

A ce double titre aussi elle lui rendit ses caresses, faisant, avec une malicieuse candeur et un innocent abandon, la part de ces deux qualités.

Au cousin, à son tour, elle tendit le front.

Au fiancé elle présenta ses lèvres.

Et comme il hésitait à descendre de ce front blanc, frais et doux comme la neige, à cette bouche rose, et à la profaner, au risque de la flétrir, de ce contact d'un baiser viril (le baiser d'un homme peut être honnête, mais il n'est jamais pur, quand il s'adresse à d'autres femmes que la mère, la fille ou la sœur, ces femmes sacrées) :

— Allons donc! lui dit-elle en prenant la tête de Pontcallec à deux mains, et en appuyant elle-même le visage de son amant sur le sien, qui s'épanouit et s'empourpra sous cette brûlante empreinte, comme la prison vous a rendu timide! L'absence, au contraire, m'a rendue hardie. Pourquoi craindrais-je de l'être avec vous? Ne suis-je pas destinée à être votre femme?

Et elle montra d'un regard sa main potelée où brillait l'anneau d'or.

Pontcallec prit cette main et la baisa.

— Et la vôtre? demanda-t-elle.

Il lui montra sa large et rude main, au doigt cerclé également du symbole nuptial.

— Ah! tant mieux! fit-elle en battant des mains avec une joie enfantine. Je craignais que vous ne l'eussiez perdue.

— Et quand cela serait, dit Pontcallec, nos deux cœurs ne sont-ils pas liés à jamais?

— A la bonne heure, nous voilà redevenu tout à fait aimable. Je vous aime bien ainsi.

Et comme il lui montrait son plus beau siége, en face de l'escabeau où il allait s'asseoir :

— Non, dit-elle, je ne serais pas assez près de vous.

Et elle se mit sur ses genoux, son bras droit enroulé autour de l'épaule de Pontcallec, et parfois caressant ses cheveux ou pinçant son oreille comme pour le gronder, sa main gauche jouant avec la baguette noire, seul détail de son appareil doctoral qu'elle eût gardé.

Pontcallec la regardait en souriant d'un air presque paternel, parce qu'alors il songeait seulement à l'enfant, dans la jeune fille qu'il tenait ainsi sur ses genoux.

Mais parfois aussi, quand, à certains frôlements de sa robe, à certains contacts de son sein, frémissant et palpitant sous la gorgerette de dentelle de son corsage de velours, à certains innocents et voluptueux mouvements de cette blonde tête aux cheveux ambrés, Pontcallec sentait la femme dans l'enfant, un enivrement plus profane succédait à son émotion presque paternelle.

La nature, la jeunesse et l'amour revendiquaient sourdement leurs droits. Alors, en proie au plus délicieux

des supplices, au plus ineffable des tourments, Pontcallec ne pouvait empêcher ses sens de regimber sous le joug et d'attester leur contrainte en envoyant à ses joues animées et jusque dans ses yeux étincelants cette lave et cette flamme de la passion qu'ils mêlaient en vain à son sang.

Sereine au milieu de ce trouble dont elle était cause, et jouant avec ce danger de la confiance, de l'occasion, du vertige dont l'innocence est parfois victime, Azénor rompit pourtant ce silence orageux :

— Nous ne sommes pas ici pour nous regarder Causons donc, et faites-moi tranquillement la cour. y a si longtemps qu'on ne me l'a faite que je suis peu pressée de vous entendre me répéter les douces choses que vous me disiez autrefois. Je ne les ai pas oubliées. Mais je me plais toujours à les entendre, ne fût-ce que pour entendre votre voix. Et puis, n'avez-vous pas beaucoup à m'apprendre, depuis que nous ne nous sommes vus? Des nouvelles, je ne dis pas. Vous n'avez guère moyen d'en savoir ici, ni d'en faire. Mais il y a des choses anciennes qui sont toujours nouvelles. Contez-moi votre histoire, et sans me rien cacher. A qui vous confesserez-vous donc si ce n'est à moi? Je veux tout savoir. Mais je vous dirai tout aussi. Et pour vous le prouver et vous mettre en goût, je commence. C'est mon droit, d'ailleurs, même mon devoir, car enfin vous devez être impatient d'apprendre comment je suis restée à Paris et comment j'ai pu venir ici.

La porte se ferma doucement.

Pontcallec tressaillit et Azénor retourna la tête.

— Ce n'est rien, dit-elle en montrant le geôlier qui

s'effaçait. Ce pauvre homme a craint de s'enrhumer. Et puis, ce que nous disons là n'est pas amusant pour lui. Il est peut-être malheureux, et le bonheur des autres l'ennuie.

Ce mouvement du geôlier fermant la porte sur lui et se formant une antichambre du vestibule, n'était inspiré d'ailleurs que par le désir d'être assis plus commodément et de fumer une pipe d'attente.

Que voulez-vous? les geôliers ne sont ni tendres ni galants, et celui-là valait mieux encore que les autres.

Mais les détails, charmants pour nous, de ce chaste rendez-vous et de ce tendre dialogue des deux fiancés, n'avaient pas le même attrait pour un homme peu familiarisé avec les délicatesses et les poésies de l'amour, dont la sensibilité se contentait du strict nécessaire, à qui il suffisait largement d'avoir une femelle et des petits, qu'il avait bien de la peine à nourrir du salaire de sa place, sans compter les furtifs profits.

Peut-être aussi se disait-il grossièrement, à voir la marche des ébats (l'expérience de Richelieu avait passé par là), qu'il est des moments où un prisonnier est bien aise d'être ou de se croire seul, et où il a le besoin de se figurer qu'il n'est ni vu ni entendu, même par un guichetier, quoiqu'il soit convenu qu'un guichetier n'est pas un homme.

C'est égal, il n'est pas indifférent de céder, même devant un homme qui n'en est pas un, à la faiblesse humaine.

Les scrupules et les pudeurs du geôlier étaient cette fois injurieux et calomniateurs.

Il ne se passa et il ne pouvait se passer entre un homme comme Pontcallec et une femme comme Azénor rien dont l'œil d'un ange eût pu être scandalisé.

Elle-même l'avait voulu. Ils causaient.

Elle racontait son histoire, et suspendu à ses lèvres, il buvait la moindre de ses paroles, et ne trouvait qu'un reproche à adresser à ses récits ingénus et originaux, celui d'être trop courts.

Il s'étonnait même que tout, autour de lui, ne fût pas à l'unisson de ses sentiments, et que le temps lui-même, pour entendre ce qu'il entendait, ne suspendît pas au moins sa marche impitoyable.

Elle lui raconta donc, avec mille détails charmants que nous sommes obligés d'élaguer comme parasites, qu'à la suite du conseil de famille tenu lors du brusque et brutal attentat dont il avait été victime, il avait été décidé, à sa requête, qu'elle demeurerait à Paris, aux environs de ce gouffre où tombaient tous ceux que touchait la justice du roi, sous la conduite et la garde du bon curé de Lignol, afin de veiller à la moindre occasion de consoler et de délivrer, si elle pouvait, le prisonnier, au sort duquel elle devait porter un intérêt plus vif que qui que ce fût au monde.

Elle lui raconta comment son vénérable guide et elle avaient pris résidence aux alentours de la Bastille, chez de braves et pauvres gens qui leur avaient donné une hospitalité aussi dévouée que si elle n'eût pas été payée ; comment elle avait imaginé de dresser un pigeon voyageur à ce rôle de messager qui avait réussi, et comment elle avait pu donner à son vol, à force de renseignements souvent chèrement payés, une direc-

tion assez sûre pour qu'il pût parvenir à sa destination.

Enfin elle lui raconta comment, à la faveur d'intelligences que lui avait ménagées dans la place la double puissance de l'or et de la pitié, elle avait trouvé le moyen de s'introduire à la Bastille, et d'en passer impunément l'inexorable seuil, d'abord sous la cornette d'une fille de lingerie, puis, dans cette partie de la prison où on ne pénétrait qu'avec un mandat et un costume officiels, sous la défroque d'un aide-chirurgien, élève et collaborateur du médecin attitré de la forteresse.

Un guichetier, séduit par sa grâce, gagné par son argent, encouragé par l'espoir d'une impunité dont une telle coupable semblait porter la promesse avec elle, avait consenti à la guider dans ce labyrinthe sombre et à lui faire les honneurs de la cité désolée.

Voilà comment elle se trouvait là, accomplissant sa mission jusqu'au bout et goûtant, dans le bonheur de le voir, de le consoler, de l'encourager, de le servir peut-être, la récompense de tant d'efforts qui n'étaient pas, après tout, absolument désintéressés. Mais l'amour n'est pas fait pour envier les bénéfices de la vertu.

Elle n'y prétendait pas, se contentant du plaisir d'avoir rempli le devoir moins méritoire que lui imposait un sentiment qu'elle espérait partagé.

Elle s'était animée en parlant, et son visage resplendissait à la fois de la pureté et de la joie de son âme.

Lui, pénétré de gratitude, enivré d'admiration, fou de bonheur et d'amour, n'avait trouvé pour lui répon-

dre que ces regards passionnés qui n'en disent jamais assez au gré de celui qui regarde, bientôt remplacés par ces paroles qui en disent parfois trop pour celle qui écoute.

Tel était sans doute l'avis d'Azénor, car, avec cette voix claire et ces yeux candides qui défient le précipice, elle dit tout à coup à Pontcallec, qui s'abandonnait malgré lui à des transports dont il pouvait n'être point le maître :

— Pourquoi me parlez-vous bas maintenant? On dirait que vous avez peur que je vous entende. Et j'aime à vous entendre.

Puis, par une de ces diversions imprévues et naïves qui déconcerteraient la pire des corruptions, comme elles désarmeraient la pire des haines :

— J'ai faim, gazouilla-t-elle. Et vous? Soupons.

Et ils soupèrent.

Pontcallec, rasséréné, pacifié, rendu sans mélange aux nobles instincts de sa nature et aux pures joies de sa situation, mit en souriant la nappe et le couvert, enchanté de se faire reprendre de ses étourderies, de ses gaucheries, et commettant à dessein des fautes pour le reproche.

Tout en pensant à une chose et en parlant d'une autre, Azénor fit honneur à ce médianoche improvisé et plus que frugal.

Elle mordit à belles dents dans le pain du prisonnier, qui sembla désormais à celui-ci plus blanc et plus savoureux, et qu'il se reprocha intérieurement d'avoir maintes fois rebuté.

Elle but quelques gorgées d'eau dans son verre, et,

comme il n'y avait qu'un verre dans ce ménage de garçon, force lui fut donc, et il ne se plaignit pas de la permission, de l'autoriser à y tremper aussi ses lèvres. Nécessité n'a point de loi, surtout quand elle oblige à de si douces promiscuités.

— Quand on a bu au même verre, dit-elle sentencieusement, on n'a qu'une même pensée, et je lis dans la vôtre. Vous ne m'aimez pas autant que je vous aime, et je n'en suis pas fâchée. J'aime à donner plus que je ne reçois.

Il protesta d'un regard où il y avait comme un reproche, et elle lui sourit d'un sourire où il y avait comme une larme. Ne lui avait-elle pas tout à l'heure demandé d'être sage et de ne point l'aimer trop, voulant toujours être adorée?

Elle songea à la contradiction et devint rêveuse.

Pour se distraire et faire des concessions à l'infirmité humaine, elle goûta du blanc d'une aile de poulet froid, le plat d'honneur, ma foi! et de résistance. Elle déclara n'avoir jamais mangé d'un aussi bon poulet, et lui reprocha, en riant, d'être trop bien nourri à la Bastille.

Puis, comme elle n'avait plus faim, et que la moitié de poulet n'avait qu'une aile, elle lui permit d'achever sa part, qu'il rongea jusqu'à l'os.

Jamais il ne s'était senti un tel appétit. Comme l'appétit vient en mangeant, mon Dieu! et que les amoureux sont gourmands!

Elle le lui dit, et pour passer le temps, elle cassa une noisette et la lui donna.

Mais elle garda pour elle une pauvre petite pomme

mûrie au fruitier, ridée sous son rouge, et qu'elle trouva pourtant délicieuse, en fille d'Ève qu'elle était.

A un moment, Pontcallec l'attira vers lui d'un tel élan, et la pressa sur sa poitrine d'une telle étreinte, qu'elle en éprouva je ne sais quel mélange de froid et de feu, de douceur et d'amertume, de plaisir et de crainte.

Elle ne le trouvait plus trop timide, au contraire. Ce fut à son tour de s'effaroucher et de se garder doucement et gaiement, comme tout ce qu'elle faisait, sans soupçon ni injure, ni gêne.

Elle se leva, et comme elle avait l'habitude de dire ses grâces après son souper, elle fit le signe de la croix, s'inclina sur sa chaise, et pria un moment en remerciant Dieu.

Pontcallec s'était levé aussi, et la prenant par la main, elle sentit que la sienne tremblait; il voulait lui faire visiter tout son château, disait-il en riant d'une sorte de rire ivre, et lui faire jeter un coup d'œil jusque dans les moindres recoins de sa cellule.

Il lui montrait une sorte de réduit obscur, de cabinet retiré, formé par l'angle rentrant de la muraille de la tour, renflée et voûtée à cet étage, pour supporter le couronnement des créneaux et le poids des canons.

Elle jeta, en effet, un rapide coup d'œil sur le mystérieux abri, dont le mystère lui fit peur. Elle sentit la bouche d'ombre de l'abîme et recula vivement.

— Non, dit-elle en regardant fixement Pontcallec de ses yeux de myosotis, et en opposant à son regard fiévreux le cristal de son visage. Non, restons ici, je veux vous voir tout à mon aise.

Ils se turent.

La première elle comprit qu'il y a des moments où la plus agréable des visites devient importune, la plus innocente dangereuse, et où l'on maudit le bonheur dont on ne peut pas profiter.

Mais elle ne voulait pas être la première à rompre l'entretien.

Cela porte malheur.

Il se leva alors — elle lui en sut gré et le remercia d'un regard qui le récompensa de l'effort — et marchant vers la porte, il frappa à l'opaque carreau du guichetier qui dormait et s'étonna de recevoir le signal d'un congé qu'il était souvent obligé de donner, et plusieurs fois.

Elle, pendant ce temps, avait replanté sur son front, en se mirant dans un fragment de glace brisée, la perruque et le bonnet doctoral. Et elle achevait de passer la robe noire aux longues manches, dans la flottante profondeur desquelles ses bras se perdaient.

— Adieu, dit-il en la baisant au front, et à bientôt, j'espère. Quand reviendrez-vous?

— Je ne sais. Il est des choses et des meilleures dont il ne faut pas abuser, pour qu'elles ne cessent pas de l'être.

Il comprit, rougit, baissa les yeux, et il s'inclina intérieurement devant cette sage décision qui lui épargnait les tentations et les tourments auxquels saint Jérôme dans le désert ne parvenait pas toujours à se dérober, en dormant sur un lit d'épines, et dont il dit qu'elles lui semblaient plus terribles à combattre que les lions aux yeux ardents rôdant autour de sa caverne.

— Adieu, répéta-t-elle, car pensant à toutes ces choses il ne répondait pas. Il le faut, je ne vous reverrai plus que libre. Un captif est un homme trop dangereux.

Et elle sourit de ce sourire malicieux et divin de l'ange qui a traversé la terre et reprend son vol vers le ciel.

Pourtant le visage déçu de Pontcallec lui faisait pitié. Aussi, pour adoucir la tristesse de la séparation et ne le point quitter sur un reproche, si doux qu'il fût, quand il lui demanda avec embarras :

— Vous avez donc peur de moi, Azénor?

— Non, répondit-elle; mais de moi-même; de tous deux, si vous voulez.

Enfin, ayant donné et reçu le dernier baiser, elle marcha vers la porte de son pas léger d'alouette qui a rompu le lacet et emporte après elle les débris du piége.

Puis se retournant soudain dans un sourire et un regard qui illuminèrent à jamais la chambre :

— A propos, dit-elle, je vous ai laissé un petit cadeau, un modeste souvenir... afin que vous ne m'oubliiez pas.

En même temps elle lui montrait un petit coffret qu'elle avait déposé en entrant, sans qu'il s'en aperçût, tant il était occupé d'autre chose, sur une chaise à côté de la table.

Quand il voulut la remercier d'avance et surtout la revoir encore, elle avait déjà disparu.

Le bruit de ses pas s'était effacé dans les corridors, qu'il cherchait encore à la retrouver dans le parfum qu'elle avait laissé sur sa trace, ce parfum ineffable de

la vierge, trop délicat pour les sens, que l'âme respire seule.

Il se rejeta alors sur tout ce qui lui demeurait d'elle, sur ce gage qu'elle lui avait laissé et recommandé en partant.

Il ouvrit le coffret d'une main fiévreuse.

Il y trouva un petit bouquet de violettes blanches et de primevères jaunes, pareil à celui qu'il avait déjà reçu, caché sous l'aile du pigeon messager, plus bienvenu que la colombe de l'arche, qui était venu lui apporter la paix et l'espérance, et lui annoncer la fin des colères du ciel.

Il y trouva aussi un billet sur lequel il y avait ces mots :

« Je vous aime. Aidez-vous, le ciel vous aidera ! »

Et enfin ce présent simple et éloquent, plus précieux que tous les bijoux du monde, pour un prisonnier digne de ce présent de Romaine... ou de Bretonne :

Un ciseau, un compas, un marteau, une lime, une scie, un rabot, un poignard, un pistolet, de la poudre, des balles.

De quoi se rendre libre, de gré ou de force. De quoi tuer en soldat, de quoi mourir au besoin en héros !

Pontcallec, électrisé par cette exhortation muette, se précipita immédiatement au travail.

Il voulut consacrer ainsi par un acte la bonne opinion qu'on avait de lui, et donner à ses instruments nouveaux, encore vierges, l'affilage de la pierre et le baptême du feu. Dès le lendemain de l'entrevue vivifiante, il se jeta avec une sorte de fureur implacable et jalouse dans la seconde phase de cette lutte héroïque contre

les obstacles auxquels il ne reprochait plus seulement de le séparer de la liberté, mais surtout de l'éloigner d'elle!

Elle, c'est-à-dire Azénor, qu'il aimait désormais de toutes les forces de son âme, depuis cette dangereuse et triomphante épreuve où elle s'était montrée si digne d'être aimée.

Peu de jours après, grâce à cet aiguillonnement perpétuel de la passion, grâce à l'auxiliaire d'une trousse d'instruments et d'outils plus parfaits que ceux qu'il s'était créés ou dont il s'était passé jusque-là, il donna à du Ménil abasourdi le signal de l'approche, et bientôt tous deux poussèrent un même cri de surprise, de triomphe et de joie.

La tête bronzée, aux yeux étincelants, à la barbe roussie, de Pontcallec, était apparue à l'ouverture béante de la plaque de fer du revêtement intérieur de la cheminée où du Ménil, les pieds sur son foyer éteint, attendait, sans oser l'espérer, la venue de ce fraternel Messie, le front rayonnant, sous sa couche de sueur et de fumée, des préludes de la délivrance.

Du Ménil embrassa, chaudement enthousiasmé, le voisin devenu, à force de miracles de patience et de prodiges d'énergie, son hôte, et qui lui souriait, le col encadré dans l'œil de bœuf improvisé, percé au point de communication et de jonction de la cheminée de du Ménil avec le tuyau de la sienne.

La première effusion amicale échangée, Pontcallec, qui avait agrandi l'ouverture de façon à pouvoir la traverser sans trop de peine, descendit par cette obscure et glorieuse brèche, tout souillé de la poussière et de

la fumée du champ de bataille le plus terrible de tous, celui de la lutte solitaire contre toutes les forces combinées de la nature et de l'art, montrant à ses mains et cachant sur son corps les blessures que la pierre et le fer lui avaient faites en se défendant.

Malgré cette chute et ce costume de Savoyard tombant d'une cheminée, le marquis était beau ainsi, et cent fois plus qu'en habit de parade ou de cour, dans cet appareil du travail victorieux, dans cette ivresse modeste du triomphe remporté sur les obstacles de sa prison, et plus souvent encore sur lui-même. Car une telle débauche de labeur matériel et manuel suppose une dépense proportionnée de courage moral. Tout autre que ce Titan se fût déclaré vingt fois vaincu, et eût renoncé à escalader ce ciel de la délivrance vers lequel Pontcallec, lui, avait déjà, sur une échelle faite de ses mains, et en payant chaque degré d'un coup de dent de la pierre ou du fer, fait la moitié du chemin.

Après une courte halte de repos, Pontcallec, qui avait l'instinct et le génie des arts mécaniques, et qui avait acquis à ses dépens une expérience hâtive mais imperturbable, s'empressa d'assurer la communication qu'il avait improvisée. Il avait scié si juste et si fin le trou de cette sorte de vasistas, qu'il n'eut pas de peine, au moyen de charnières et de vis imperceptibles, à obtenir une fermeture si exacte de son panneau, que la fumée même du feu de du Ménil ou du sien n'en pénétrait pas l'hermétique jointure.

Ses communications ainsi assurées et protégées, Pontcallec se remit au travail, et donnant à du Ménil

une sorte de représentation de ses tours de force et d'adresse habituels, il poussa jusqu'au point où les cheminées des deux étages se confondaient et n'en faisaient qu'une sa laborieuse et périlleuse ascension de reconnaissance. Bientôt à cheval sur le haut du rempart de fer qui formait la séparation, il salua du Ménil et disparut de l'autre côté, suspendu à son échelle retournée, descellant et rescellant à chaque degré les barreaux de fer, qui n'étaient pour lui qu'un apparent obstacle.

Quand du Ménil resta seul, il se regarda au miroir et, s'y voyant coiffé; frisé, poudré, paré suivant son habitude, comme pour une noce, avec son jabot vierge de toute autre souillure qu'une odorante poussière de tabac d'Espagne, et ses mains d'une blancheur irréprochable, il se trouva petit, fat et sot, dans le facile courage de sa coquetterie, en comparaison de son compagnon au front hérissé, aux mains crevassées, aux vêtements sordides, mais paré par la victoire de cette lutte contre la colère des éléments ou les murailles d'un cachot; lutte dans laquelle l'homme de la nature l'emportera toujours sur le frêle et gauche enfant de la civilisation.

Huit jours après les scènes que nous venons de raconter, Pontcallec touchait enfin au point culminant et décisif de ses opérations.

Il possédait, grâce à l'aide de du Ménil, qui avait voulu au moins faire œuvre de femme dans cette tâche virile et héroïque, et avait effilé des chemises et tissé des cordes, une échelle assez longue pour pouvoir, accrochée au créneau de la tour de la *Liberté*, des-

cendre par le tuyau commun aux deux cheminées des deux étages supérieurs jusqu'à son foyer.

Il avait remisé dans son tambour des écheveaux suffisants pour la moitié de l'échelle de deux cents pieds avec laquelle il comptait opérer sa descente dans le fossé, et des matériaux pour le reste.

Enfin, il avait aussi en réserve assez de bûches, économisées au prix du froid de ses mains, compensé par la chaleur de son cœur à chacune de ces humbles conquêtes, pour construire l'échelle fixe nécessaire afin de remonter du bas du fossé sur le parapet, et de là s'échapper par les jardins du gouverneur et le fossé de la porte Saint-Antoine.

C'est au moment où Poncallec, maître de ses moyens, en supputait l'emploi, et, comme un avare qui compte ses trésors, considérait, chaque jour augmenté, l'arsenal de ses instruments de délivrance, avec l'orgueil jaloux de l'inventeur et de l'artiste, c'est à ce moment de fiévreuse activité et d'exultante espérance, qu'éclata le fâcheux contre-temps du transfèrement de du Ménil dans la maison de la lieutenance.

A la nouvelle de cette séparation, Pontcallec bondit et rugit comme un lion auquel on enlève un petit.

Il eut un moment de découragement absolu, et ce coup foudroyant l'abattit un instant.

C'est qu'en effet, non-seulement il perdait en du Ménil un compagnon, un ami dont l'encouragement soutenait son travail, dont la conversation spirituelle berçait son labeur comme une chanson, mais il perdait aussi un complice, un auxiliaire précieux, pour le mo-

ment prochain de la mise en pratique de sa théorie, de la mise en action de ses ressources.

Pourtant une seconde nouvelle le consola un peu de la première, tempéra son mécontentement, l'arracha aux mauvais conseils du désespoir.

La chambre du septième étage de la tour de la *Liberté*, que le départ de du Ménil laissait vide, devait le demeurer, faute de locataire.

La justice du bon plaisir royal, fort occupée en temps de Régence, c'est-à-dire toujours un peu en temps de conspiration, ne devait pas longtemps, sans doute, laisser chômer ce logement.

Mais en attendant du moins, s'il perdait un compagnon sûr et un voisin fidèle, Pontcallec n'avait pas à dépenser son temps à gagner un inconnu, à prôner un timoré, à éviter peut-être un délateur.

Du Ménil donc parti, et arrivé bientôt, par suite de son déménagement imprévu, à un rapprochement dont il nous reste à dire les conséquences pour Mlle de Launay, pour Maison-Rouge et pour lui-même, Pontcallec demeura seul, mais libre. Il n'en poursuivit qu'avec plus d'ardeur ses préparatifs, sûr de l'adhésion et de la complicité de du Ménil, quand l'occasion guettée par lui aurait mûri, et quand il n'y aurait plus qu'à l'aider et à l'accompagner dans son évasion.

Tandis que le marteau ou le ciseau à la main, le pistolet à la ceinture, désormais résolu à payer, s'il le fallait, de sa vie sa tentative de délivrance, et à mourir, non sans avoir tué, sur les débris de son chef-d'œuvre, plutôt que de le laisser insulter par ces ob-

tacles, fussent-ils humains, sur le corps desquels n'hésite pas à passer un prisonnier affamé de liberté, un artiste enivré de sa création, — tandis que Pontcallec frappait, taillait, forgeait, rabotait, tissait le fragile et merveilleux édifice de son évasion, — Mlle de Launay se laissait de plus en plus aller à aimer du Ménil, tout en croyant ne faire que se laisser aimer. Quant à Maison-Rouge, il touchait à une de ces épreuves et déceptions suprêmes qu'un homme de cœur peut chercher à éviter, mais ne supporte pas quand il n'a pu les éviter

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

LES OISEAUX DE SCEAUX

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON. 2.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6203

